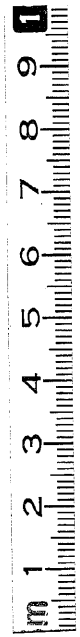
00350005



E 27883

○本は大切に扱いましょう
○返却は遅れないように致しましょう
○本の配列を乱さないように致しましょう
○切取、無断持出はやめましょう

東京経済大学図書館

COLLECTION

COMPLETTE

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

TOME V.

LE PERE DE FAMILLE
Acte V.me Scene XII.

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES,
LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

TOME V.

LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

1354
D55c
v.5

SOMMAIRE.

I. DES GENRES DRAMATIQUES. *De l'habitude des peuples. Des limites de l'Art. De l'injuſtice des hommes. Se complaire dans ſon travail. Chercher les ſuffrages de ſes amis. Attendre les autres du tems. Intervalle des genres. Syſtéme dramatique.* Pag. iij

II. DE LA COMEDIE SÉRIEUSE. *Des qualités du Poëte en ce genre. Objection. Réponſe. Juger les productions de l'eſprit en elles-mêmes. Avantages du comique honnête & ſérieux, ſur-tout chez un peuple corrompu. De quelques ſcenes du* Faux-Généreux. *De l'honnête. Seconde objection. Réponſe.* Le Juge, *Comédie, ſujet propoſé. Maniere de juger un ouvrage dramatique. De la nature humaine. Du ſpectacle. Des fictions. Du Poëte, du Romancier, & du Comédien. Du but commun à tous les Arts d'imitation. Exemple d'un tableau honnête & pathétique.* x.

III. D'UNE SORTE DE DRAME MORAL. *Ses regles; ſes avantages. Des impreſſions. Des applaudiſſemens.* xj.

IV. D'UNE SORTE DE DRAME PHILOSOPHIQUE. *La mort de* Socrate; *exemple de ce Drame. Du Drame ancien & de ſa ſimplicité.* ibid.

V. DES DRAMES SIMPLES ET DES DRAMES COMPOSÉS. *Le Drame ſimple préféré; & pourquoi. Difficulté de conduire deux intrigues à la fois. Exemples tirés de l'*Andrienne *& de l'*Eautontimorumenos. *Obſervation ſur la conduite du* Pere de Fa-

*

mille. *Inconvénient des incidens multipliés.* xv.

VI. DU DRAME BURLESQUE. *De ſon action & de ſon mouvement. Il exige une gaieté originale. Il n'eſt pas donné à tous d'y réuſſir.* D'Ariſtophane. *L'uſage que le gouvernement pourroit faire d'un bon Farceur. De l'action & du mouvement en général. De ſon accroiſſement.* xvij.

VII. DU PLAN ET DU DIALOGUE. *Quel eſt le plus difficile ? Des qualités du Poëte pour former un plan. De ſes qualités pour bien dialoguer. Le plan & le dialogue ne peuvent être de deux mains différentes. Un même ſujet fournira pluſieurs plans ; mais les caracteres étant donnés, les diſcours ſont uns. Il y a plus de pieces bien dialoguées, que de pieces bien ordonnées. Un Poëte forme ſon plan & projette ſes ſcenes d'après ſon talent & ſon caractere. Du Soliloque & de ſon avantage. Défaut des jeunes Poëtes.* xx.

VIII. DE L'ESQUISSE. *Idée d'*Ariſtote. *Poétique d'*Ariſtote, *d'*Horace *& de* Boileau. *Exemple d'eſquiſſe d'un poëme tragique. Exemple d'eſquiſſe d'un poëme comique. Avantages de l'eſquiſſe. Moyen de la féconder & d'en faire ſortir les incidens.* xxv.

IX. DES INCIDENS. *Du choix des incidens.* Moliere & Racine *cités. Des incidens frivoles. De la fatalité. Objection. Réponſe.* Térence & Moliere *cités. Des fils. Des fils tendus à faux.* Moliere *cité.* xxvij

X. DU PLAN DE LA TRAGÉDIE ET DU PLAN DE LA COMÉDIE. *Quel eſt le plus difficile ? Trois ordres de choſes. Le Poëte comique créateur dans ſon genre. Son modele. La Poéſie comparée à l'Hiſtoire*

plus utilement qu'à la Peinture. Du merveilleux. Imitation de la nature dans la combinaiſon des incidens extraordinaires. Des incidens ſimultanés. Du vernis romaneſque. De l'illuſion, quantité conſtante. Du Drame & du Roman. Télémaque *cité. Tragédies toutes d'invention. De la Tragédie domeſtique. S'il faut l'écrire en vers. Réſumé. Du Poëte & du Verſificateur. De l'imagination. De la réalité & de la fiction. Du Philoſophe & du Poëte. Ils ſont conſéquens & inconſéquens dans le même ſens. Eloge de l'imagination. Imagination réglée. Racheter le merveilleux par des choſes communes. De la compoſition du Drame. Faire la premiere ſcene la premiere, & la derniere ſcene la derniere. De l'influence des ſcenes les unes ſur les autres. Objection. Réponſe. Du* Pere de Famille. *De l'*Ami ſincere de Goldoni. *Du* Fils naturel. *Réponſe aux critiques du* Fils Naturel. *De la ſimplicité. De la lecture des anciens. De la lecture d'*Homere. *Son utilité au Poëte dramatique, prouvée par quelques morceaux traduits.* xxix.

XI. DE L'INTÉRÊT. *Perdre de vue le ſpectateur. Faut-il l'inſtruire ou le tenir dans l'ignorance des incidens ? Ineptie des regles générales. Exemples tirés de* Zaïre, *d'*Iphigénie en Tauride, *& de* Brittannicus. *Le ſujet où les reticences ſont néceſſaires, eſt ingrat. Preuves tirées du* Pere de Famille *& de l'*Heycire de Térence. *De l'effet des monologues. De la nature de l'intérêt & de ſon accroiſſement. De l'Art poétique & de ceux qui en ont écrit. Si un homme de génie compoſe jamais un art poétique, ſavoir ſi le mot* Spectateur *s'y trouvera. D'autres modeles, d'autres loix. Comparaiſon du Peintre & du Poëte dramatique. L'attention du Poëte au Spectateur, gêne le Poëte & ſuſpend l'action.* Moliere *cité.* l.

* *

XII. DE L'EXPOSITION. *Qu'eſt-ce que c'eſt? Dans la Comédie. Dans la Tragédie. Y a-t-il toujours une expoſition? De l'avant-ſcene, ou du moment où commence l'action. Il importe de l'avoir bien choiſi. Il faut avoir un cenſeur, & qui ſoit homme de génie. Expliquer ce qu'il faut expliquer. Négliger les minuties. Débuter fortement. Cependant une premiere ſituation forte n'eſt pas ſans inconvénient.* liij.

XIII. DES CARACTERES. *Il faut les mettre en contraſte avec les ſituations & les intérêts, & non entr'eux. Du contraſte des caracteres entr'eux. Examen de ce contraſte en général vicieux. Celui des caracteres multiplié dans un drame le rendroit mauſſade. Fauſſe ſuppoſition qui le prouve. Il montre l'art. Il ajoute au vernis romaneſque. Il gêne la conduite. Il rend le dialogue monotone. Bien fait, il rendroit le ſujet du Drame équivoque. Preuves tirées du* Miſanthrope de Moliere *& des* Adelphes de Térence. *Drames ſans contraſte plus vrais, plus ſimples, plus difficiles, & plus beaux. Il n'y a point de contraſte dans la Tragédie.* Corneille, Plaute, Moliere, Térence *cités. Le contraſte des ſentimens & des images eſt le ſeul qui me plaiſe. Ce que c'eſt. Exemples tirés d'*Homere, *de* Lucrece, *d'*Horace, *d'*Anacréon, *de* Catulle, *de l'*Hiſtoire Naturelle, *de l'*Eſprit. *D'un tableau du* Pouſſin. *Du contraſte par la vertu. Du contraſte par le vice. Contraſte réel. Contraſte feint. Les anciens n'ont pas connu le contraſte.* lxj.

XIV. DE LA DIVISION DE L'ACTION ET DES ACTES. *De quelques regles arbitraires, comme paroître ou être annoncé; rentrer ſur la ſcene; couper ſes actes à peu près de la même longueur. Exemples du contraire.* lxij.

XV. DES ENTR'ACTES. *Ce que c'eſt. Quelle en eſt la loi. L'action ne s'arrête pas même dans l'entr'acte. Chaque acte d'une piece bien faite pourroit avoir un titre. Des ſcenes ſuppoſées. Précepte important là-deſſus. Exemple de ce précepte.* lxviij.

XVI. DES SCENES. *Voir ſon perſonnage, quand il entre. Le faire parler d'après la ſituation de ceux qu'il aborde. Oublier le talent de l'acteur. Défaut des modernes dans lequel ſont auſſi tombés les anciens. Des ſcenes pantomimes. Des ſcenes parlées. Des ſcenes pantomimes & parlées. Des ſcenes ſimultanées. Des ſcenes épiſodiques. Avantages & exemples rares de ces ſcenes.* lxxij.

XVII. DU TON. *Chaque caractere a le ſien. De la plaiſanterie. De la vérité des diſcours en Philoſophie & en Poéſie. Peindre d'après la paſſion & l'intérêt. Combien il eſt injuſte de confondre le Poëte & le perſonnage! De l'homme & de l'homme de génie. Différence d'un dialogue & d'une ſcene. Dialogue de* Corneille *& de* Racine *comparé. Exemples. De la liaiſon du Dialogue par les ſentimens. Exemples. Dialogue de* Moliere. *Les* Femmes Savantes *& le* Tartuffe *cités. Du Dialogue de* Térence. *L'*Eunuque *cité. Des ſcenes iſolées. Difficulté des ſcenes, lorſque le ſujet eſt ſimple. Faux jugement du ſpectateur. Des ſcenes du* Fils Naturel *& du* Pere de Famille. *Du monologue. Regle générale & peut-être la ſeule de l'Art dramatique. Des caricatures. Du foible & de l'outré. Térence cité. Des Daves. Des amans de la ſcene ancienne, & des nôtres.* lxxx.

XVIII. DES MŒURS. *De l'utilité des ſpectacles. De mœurs des Comédiens. De l'abus prétendu des*

ſpectacles. Des mœurs d'un peuple. Tout peuple n'eſt pas également propre à réuſſir dans toutes ſortes de Drame. Du Drame ſous différens gouvernemens. De la Comédie dans un état monarchique. Inconvénient. De la Poéſie & des Poëtes chez un peuple eſclave & avili. Des mœurs poétiques. Des mœurs anciennes. De la nature propre à la Poéſie. Des tems qui annoncent la naiſſance des Poëtes. Du génie. De l'art d'embellir les mœurs. Bizarrerie des peuples policés. Térence *cité. Cauſe de l'incertitude du goût.* lxxxvj.

XIX. DE LA DÉCORATION. *Montrer le lieu de la ſcene, tel qu'il eſt. De la peinture théatrale. Deux Poëtes ne peuvent à la fois ſe montrer avec un égal avantage. Du Drame lyrique.* lxxxvij.

XX. DES VÊTEMENS. *Du mauvais goût. Du luxe. De la repréſentation de l'*Orphelin de la Chine. *Des perſonnages du* Pere de Famille *& de leur vêtement. Diſcours adreſſé à une célebre Actrice de nos jours.* xc.

XXI. DE LA PANTOMIME. *Du jeu des* Comédiens Italiens. *Objection. Réponſe. Du jeu des principaux perſonnages. Du jeu des perſonnages ſubalternes. Pédanterie de théatre. La pantomime, portion importante du Drame. Vérité de quelques ſcenes pantomimes. Exemples. Néceſſité d'écrire le jeu. Quand & quel eſt ſon effet.* Térence & Moliere *cités. On connoît ſi le Poëte a négligé ou conſidéré la pantomime. S'il l'a négligée, on ne l'introduira point dans ſon Drame.* Moliere *l'avoit écrite. Très-humbles repréſentations à nos Critiques. Endroits des anciens Poëtes obſcurs, & pourquoi ? La pantomime, partie importante du Roman.* Richardſon *cité. Scene d'*Oreſte *& de* Pilade, *avec ſa pantomime. Mort de* Socrate, *avec ſa*

pantomime. Loix de la compoſition communes à la Peinture & à l'action dramatique. Difficulté de l'action théatrale, ſous ce point de vue. Objection. Réponſe. Utilité de la pantomime écrite, pour nous. Qu'eſt-ce que la pantomime ? Qu'eſt-ce que le Poëte qui l'écrit dit au peuple ? Qu'eſt-ce qu'il dit au Comédien ? Il eſt difficile de l'écrire, & facile de la critiquer. ciij.

XXII. DES AUTEURS ET DES CRITIQUES. *Critiques comparés à certains hommes ſauvages ; à une eſpece de ſolitaire imbécille. Vanité de l'Auteur. Vanité du Critique. Plaintes des uns & des autres. Equité du public. Critique des vivans. Critique des morts. Le ſuccès équivoque du* Miſanthrope, *conſolation des Auteurs malheureux. L'Auteur eſt le meilleur Critique de ſon Ouvrage. Auteurs & Critiques, ni aſſez honnêtes gens ni aſſez inſtruits. Liaiſon du goût avec la morale. Conſeils à un Auteur. Exemple propoſé aux Auteurs & aux Critiques dans la perſonne d'*Ariſte. *Soliloque d'*Ariſte *ſur le vrai, le bon & le beau. Fin du diſcours ſur la Poéſie dramatique.* cxij.

E 27883

DE
LA POÉSIE
DRAMATIQUE,
A MONSIEUR GRIMM.

Vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.
HORAT. de Art. poet.

SI un peuple n'avoit jamais eu qu'un genre de ſpectacle plaiſant & gai, & qu'on lui en propoſât un autre ſérieux & touchant, ſauriez-vous, mon ami, ce qu'il en penſeroit? Je me trompe fort, ou les hommes de bon ſens, après en avoir conçu la poſſibilité, ne manqueroient pas de dire: A quoi bon ce genre? La vie ne nous apporte-t-elle pas aſſez de peines réelles, ſans qu'on nous en faſſe encore d'imaginaires? Pourquoi donner entrée à la triſteſſe juſques dans nos amuſemens? Ils parleroient comme des gens étrangers au plaiſir de s'attendrir, & de répandre des larmes.

L'habitude nous captive. Un homme a-t-il paru avec une étincelle de génie? a-t-il produit quelque ouvrage? d'abord il étonne & partage les eſprits; peu à peu il les réunit; bientôt il eſt ſuivi d'une foule d'imitateurs; les modeles ſe multiplient; on accumule les obſervations; on poſe des regles; l'art naît; on fixe ſes limites, & l'on prononce que tout ce qui n'eſt pas compris dans l'enceinte étroite qu'on a tracée, eſt bizarre & mauvais; ce ſont les colonnes d'Hercule, on n'ira point au delà ſans s'égarer.

Mais rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais paſſe malgré l'éloge de l'imbécillité, & le bon reſte malgré l'indéciſion de l'ignorance & la clameur de l'envie. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que les hommes n'obtiennent juſtice que quand ils ne ſont plus; ce n'eſt qu'après qu'on a tourmenté leur vie, qu'on jette ſur leurs tombeaux quelques fleurs inodores. Que faire donc? Se repoſer, ou ſubir une loi à laquelle de meilleurs que nous ont été ſoumis. Malheur à celui qui s'occupe, ſi ſon travail n'eſt pas la ſource de ſes inſtans les plus doux, & s'il ne ſait pas ſe contenter de peu de ſuffrages. Le nombre des bons Juges eſt borné. O, mon ami, lorſque j'aurai publié quelque choſe, que ce ſoit l'ébauche d'un drame, une idée philoſophique, un morceau de morale ou de littérature, car mon eſprit ſe délaſſe par la variété, j'irai vous voir. Si ma préſence ne vous gêne pas, ſi vous venez à moi d'un air ſatisfait, j'attendrai ſans impatience que le tems & l'équité, que le tems amene toujours, aient apprécié mon ouvrage.

S'il exiſte un genre, il eſt difficile d'en introduire un nouveau; celui-ci eſt-il introduit? autre

préjugé: bientôt on imagine que les deux genres adoptés ſont voiſins, & ſe touchent.

Zénon nioit la réalité du mouvement. Pour toute réponſe, ſon adverſaire ſe mit à marcher; & quand il n'auroit fait que boiter, il eût toujours répondu.

J'ai eſſayé de donner dans le *Fils Naturel* l'idée d'un drame qui fût entre la Comédie & la Tragédie.

Le *Pere de Famille*, que je promis alors, & que des diſtractions continuelles ont retardé, eſt entre le genre ſérieux du *Fils Naturel* & la Comédie.

Et ſi jamais j'en ai le loiſir & le courage, je ne déſeſpere pas de compoſer un drame qui ſe place entre le genre ſérieux & la Tragédie.

Qu'on reconnoiſſe à ces ouvrages quelque mérite, ou qu'on ne leur en accorde aucun, ils n'en démontreront pas moins que l'intervalle que j'appercevois entre les deux genres établis, n'étoit pas chimérique.

Voici donc le ſyſtême dramatique dans toute ſon étendue. La Comédie gaie, qui a pour objet le ridicule & le vice; la Comédie ſérieuſe, qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme; la Tragédie, qui auroit pour objet nos malheurs domeſtiques; la Tragédie, qui a pour objet les cataſtrophes publiques, & les malheurs des Grands.

Mais qui eſt-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes? Quelles ſeront les qualités du Poëte qui ſe propoſera cette tâche?

Qu'il ſoit Philoſophe, qu'il ait deſcendu en lui-même, qu'il y ait vu la nature humaine, qu'il ſoit profondément inſtruit des états de la ſociété, qu'il en connoiſſe bien les fonctions & le poids, les inconvéniens & les avantages.

» Mais comment renfermer dans les bornes » étroites d'un drame tout ce qui appartient à la » condition d'un homme ? Où eſt l'intrigue qui » puiſſe embraſſer cet objet ? On fera dans ce » genre de ces Pieces que nous appellons à tiroir ; » des Scenes épiſodiques ſuccéderont à des Scenes » épiſodiques & découſues, ou tout au plus liées » par une petite intrigue qui ſerpentera entr'el- » les ; mais plus d'unité, peu d'action, point d'in- » térêt. Chaque Scene réunira les deux points ſi » recommandés par Horace ; mais il n'y aura » point d'enſemble, & le tout ſera ſans conſiſ- » tance & ſans énergie «.

Si les conditions des hommes nous fourniſſent des Pieces, telles, par exemple, que les *Fâcheux* de Moliere, c'eſt déja quelque choſe ; mais je crois qu'on en peut tirer un meilleur parti. Les obligations & les inconvéniens d'un état, ne ſont pas tous de la même importance. Il me ſemble qu'on peut s'attacher aux principaux, en faire la baſe de ſon ouvrage, & jetter le reſte dans les détails ; c'eſt ce que je me ſuis propoſé dans le *Pere de Famille*, où l'établiſſement du Fils & de la Fille ſont mes deux grands pivots. La fortune, la naiſſance, l'éducation, les devoirs des peres envers leurs enfans, & des enfans envers leurs parens, le mariage, le célibat, tout ce qui tient à l'état d'un pere de famille, vient amené par le dialogue. Qu'un autre entre dans la carriere, qu'il ait le talent qui me manque, & vous verrez ce que ſon drame deviendra.

Ce qu'on objecte contre ce genre, ne prouve qu'une choſe ; c'eſt qu'il eſt difficile à manier ; que ce ne peut être l'ouvrage d'un enfant, & qu'il ſuppoſe plus d'art, de connoiſſances, de gravité & de force d'eſprit qu'on n'en a communément quand on ſe livre au théatre.

Pour bien juger d'une production, il ne faut pas la rapporter à une autre production. Ce fut ainſi qu'un de nos premiers Critiques ſe trompa. Il dit : » Les Anciens n'ont point eu d'Opéra, donc l'Opéra eſt un mauvais genre «. Plus circonſpect ou plus inſtruit, il eût dit, peut-être : Les Anciens n'avoient qu'un Opéra, donc notre Tragédie n'eſt pas bonne. Meilleur Logicien, il n'eût fait ni l'un ni l'autre raiſonnement. Qu'il y ait ou non des modeles ſubſiſtans, il n'importe ; il eſt une regle antérieure à tout, & la raiſon poétique étoit qu'il n'y avoit point encore de Poëtes ; ſans cela, comment auroit-on jugé le premier Poëme ? Fut-il bon parce qu'il plut ? ou plut-il parce qu'il étoit bon ?

Les devoirs des hommes ſont un fonds auſſi riche pour le Poëte dramatique, que leurs ridicules & leurs vices ; & les Pieces honnêtes & ſérieuſes réuſſiront par-tout, mais plus ſûrement encore chez un peuple corrompu qu'ailleurs. C'eſt en allant au théatre qu'ils ſe ſauveront de la compagnie des méchans dont ils ſont entourés ; c'eſt là qu'ils trouveront ceux avec leſquels ils aimeroient à vivre ; c'eſt là qu'ils verront l'eſpèce humaine comme elle eſt, & qu'ils ſe réconcilieront avec elle. Les gens de bien ſont rares ; mais il y en a. Celui qui penſe autrement, s'accuſe lui-même, & montre combien il eſt malheureux dans ſa femme, dans ſes parens, dans ſes amis, dans ſes connoiſſances. Quelqu'un me diſoit un jour, après la lecture d'un ouvrage honnête qui l'avoit délicieuſement occupé : Il me ſemble que je ſuis reſté ſeul. L'ouvrage méritoit cet éloge ; mais ſes amis ne méritoient pas cette ſatyre.

C'eſt toujours la vertu & les gens vertueux qu'il

faut avoir en vue quand on écrit. C'eſt vous, mon ami, que j'évoque quand je prends la plume; c'eſt vous que j'ai devant les yeux quand j'agis. C'eſt à Sophie que je veux plaire. Si vous m'avez ſouri, ſi elle a verſé une larme, ſi vous m'en aimez tous les deux davantage, je ſuis récompenſé.

Lorſque j'entendis les Scenes du Payſan dans le *Faux Généreux*, je dis : Voilà qui plaira à toute la terre & dans tous les tems; voilà qui fera fondre en larmes. L'effet a confirmé mon jugement. Cet épiſode eſt tout-à-fait dans le genre honnête & ſérieux.

» L'exemple d'un épiſode heureux ne prouve » rien, dira-t-on; & ſi vous ne rompez le diſ» cours monotone de la vertu par le fracas de » quelques caracteres ridicules, & même un peu » forcés, comme tous les autres ont fait; quoi » que vous diſiez du genre honnête & ſérieux, » je craindrai toujours que vous n'en tiriez que » des Scenes froides & ſans couleur, de la mo» rale ennuyeuſe & triſte, & des eſpeces de ſer» mons dialogués «.

Parcourons les parties d'un drame, & voyons. Eſt-ce par le ſujet qu'il en faut juger? Dans le genre honnête & ſérieux, le ſujet n'eſt pas moins important que dans la Comédie gaie, & il y eſt traité d'une maniere plus vraie; eſt-ce par les caracteres? ils y peuvent être auſſi divers & auſſi originaux, & le Poëte eſt contraint de les deſſiner encore plus fortement; eſt-ce par les paſſions? elles s'y montreront d'autant plus énergiques, que l'intérêt ſera plus grand; eſt-ce par le ſtyle? il y ſera plus nerveux, plus grave, plus élevé, plus violent, plus ſuſceptible de ce que nous appellons le ſentiment, qualité ſans laquelle aucun ſtyle ne parle au cœur; eſt-ce par l'abſence du ridicule? comme ſi la folie des actions & des diſcours, lorſqu'ils ſont ſuggérés par un intérêt mal entendu, ou par le tranſport de la paſſion, n'étoit pas le vrai ridicule des hommes & de la vie.

J'en appelle aux beaux endroits de Térence, & je demande dans quel genre ſont écrites ſes Scenes de Peres & d'Amans?

Si, dans le *Pere de Famille*, je n'ai pas ſu répondre à l'importance de mon ſujet; ſi la marche en eſt froide, les paſſions diſcoureuſes & moraliſtes; ſi les caracteres du Pere, de ſon Fils, de Sophie, du Commandeur, de Germeuil & de Cecile manquent de vigueur comique, ſera-ce la faute du genre ou la mienne?

Que quelqu'un ſe propoſe de mettre ſur la Scene la condition du Juge; qu'il intrigue ſon ſujet d'une maniere auſſi intéreſſante qu'il le comporte, & que je le conçois; que l'homme y ſoit forcé par les fonctions de ſon état, ou de manquer à la dignité & à la ſainteté de ſon miniſtere, & de ſe déshonorer aux yeux des autres & aux ſiens, ou de s'immoler lui-même dans ſes paſſions, ſes goûts, ſa fortune, ſa naiſſance, ſa femme, & ſes enfans; & l'on prononcera après, ſi l'on veut, que le drame honnête & ſérieux eſt ſans chaleur, ſans couleur & ſans force.

Une maniere de me décider, qui m'a ſouvent réuſſi, & à laquelle je reviens toutes les fois que l'habitude ou la nouveauté rend mon jugement incertain, car l'une & l'autre produiſent cet effet, c'eſt de ſaiſir par la penſée les objets, de les tranſporter de la nature ſur la toile, & de les examiner à cette diſtance où ils ne ſont, ni trop près, ni trop loin de moi.

Appliquons ici ce moyen : prenons deux Comédies, l'une dans le genre ſérieux, & l'autre

dans le genre gai ; formons-en, Scene à Scene, deux galeries de tableaux ; & voyons celle où nous nous promenerons le plus long-tems & le plus volontiers, où nous éprouverons les ſenſations les plus fortes & les plus agréables, & où nous ſerons le plus preſſés de retourner.

Je le répete donc : l'honnête, l'honnête : il nous touche d'une maniere plus intime & plus douce que ce qui excite notre mépris & nos ris. Poëte, êtes-vous ſenſible & délicat ? Pincez cette corde, & vous l'entendrez reſonner ou frémir dans toutes les ames.

» La nature humaine eſt donc bonne « ?

Oui, mon ami, & très-bonne. L'eau, l'air, la terre, le feu, tout eſt bon dans la nature ; & l'ouragan qui s'éleve ſur la fin de l'Automne, ſecoue les forêts, & frappant les arbres les uns contre les autres, en briſe & ſépare les branches mortes ; & la tempête qui bat les eaux de la mer, & les purifie ; & le volcan qui verſe de ſon flanc entr'ouvert des flots de matieres embraſées, & porte dans l'air la vapeur qui le nettoie.

Ce ſont les miſérables conventions qui pervertiſſent l'homme, & non la nature humaine qu'il faut accuſer : en effet, qu'eſt-ce qui nous affecte comme le récit d'une action généreuſe ? Où eſt le malheureux qui puiſſe écouter froidement la plainte d'un homme de bien ?

Le parterre de la Comédie eſt le ſeul endroit où les larmes de l'homme vertueux & du méchant ſoient confondues. Là, le méchant s'irrite contre des injuſtices qu'il auroit commiſes, compatit à des maux qu'il auroit occaſionnés, & s'indigne contre un homme de ſon propre caractere : mais l'impreſſion eſt reçue, elle demeure en nous, malgré nous ; & le méchant ſort de ſa loge, moins

diſpoſé à faire le mal, que s'il eût été gourmandé par un orateur ſévere & dur.

Le Poëte, le Romancier, le Comédien vont au cœur d'une maniere détournée, & en frappent d'autant plus ſûrement & plus fortement l'ame, qu'elle s'étend, & s'offre d'elle-même au coup. Les peines ſur leſquelles ils m'attendriſſent ſont imaginaires : d'accord ; mais ils m'attendriſſent. Chaque ligne de l'*Homme de qualité retiré du monde*, du *Doyen de Killerine & de Cléveland* excite en moi un mouvement d'intérêt ſur les malheurs de la vertu, & me coûte des larmes. Quel art ſeroit plus funeſte que celui qui me rendroit complice du vicieux ? mais auſſi quel art plus précieux que celui qui m'attache imperceptiblement au ſort de l'homme de bien ; qui me tire de la ſituation tranquille & douce dont je jouis, pour me promener avec lui, m'enfoncer dans les cavernes où il ſe réfugie, & m'aſſocier à toutes les traverſes par leſquelles il plaît au Poëte d'éprouver ſa conſtance.

O quel bien il en reviendroit aux hommes, ſi tous les arts d'imitation ſe propoſoient un objet commun, & concouroient un jour avec les loix, pour nous faire aimer la vertu, & haïr le vice ! C'eſt au Philoſophe à les y inviter ; c'eſt à lui à s'adreſſer au Poëte, au Peintre, au Muſicien, & à leur crier avec force : Hommes de génie, pourquoi le Ciel vous a-t-il doués ? S'il en eſt bien entendu, bientôt les images de la débauche ne couvriront plus les murs de nos palais ; nos voix ne ſeront plus des organes du crime, & le goût & les mœurs y gagneront. Croit-on, en effet, que l'action de deux époux aveugles qui ſe chercheroient encore dans un âge avancé, & qui, les paupieres humides des lar-

mes de la tendreſſe, ſe ſerreroient les mains, & ſe careſſeroient, pour ainſi dire, au bord du tombeau, ne demanderoit pas le même talent, & ne m'intéreſſeroit pas davantage que le ſpectacle des plaiſirs violens, dont leurs ſens tout nouveaux s'enivroient dans l'adoleſcence ?

Quelquefois j'ai penſé qu'on diſcuteroit au Théatre les points de morale les plus importans, & cela ſans nuire à la marche violente & rapide de l'action dramatique.

De quoi s'agiroit-il en effet ? De diſpoſer le Poëme de maniere que les choſes y fuſſent amenées comme l'abdication de l'Empire l'eſt dans Cinna. C'eſt ainſi qu'un Poëte agiteroit la queſtion du ſuicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités, & cent autres ; nos Poëmes en prendroient une gravité qu'ils n'ont pas. Si une telle Scene eſt néceſſaire, ſi elle tient au fond, ſi elle eſt annoncée, & que le ſpectateur la deſire ; il y donnera toute ſon attention, & il en ſera bien autrement affecté que de ces petites ſentences alambiquées dont nos ouvrages modernes ſont couſus.

Ce ne ſont pas des mots que je veux remporter du Théatre, mais des impreſſions. Celui qui prononcera d'un drame dont on citera beaucoup de penſées détachées, que c'eſt un ouvrage médiocre, ſe trompera aiſément. Le Poëme excellent eſt celui dont l'effet demeure long-tems en moi.

O Poëtes dramatiques, l'applaudiſſement vrai que vous devez vous propoſer d'obtenir, ce n'eſt pas ce battement de mains qui ſe fait entendre ſubitement après un vers éclatant, mais ce ſoupir profond qui part de l'ame après la contrainte d'un long ſilence, & qui la ſoulage. Il eſt une impreſſion plus violente encore, & que vous concevrez, ſi vous êtes nés pour votre art, & ſi vous en preſſentez toute la magie, c'eſt de mettre un peuple comme à la gêne ; alors les eſprits ſeront troublés, incertains, flottans, éperdus, & vos ſpectateurs, tels que ceux qui, dans les tremblemens d'une partie du globe, voient les murs de leurs maiſons vaciller, & ſentent la terre ſe dérober ſous leurs pieds.

Il eſt une ſorte de drame où l'on préſenteroit la morale directement & avec ſuccès ; en voici un exemple : écoutez bien ce que nos Juges en diront ; & s'ils le trouvent froid, croyez qu'ils n'ont, ni énergie dans l'ame, ni idée de la véritable éloquence, ni ſenſibilité, ni entrailles. Pour moi, je penſe que l'homme de génie qui s'en emparera, ne laiſſera pas aux yeux le tems de ſe ſécher, & que nous lui devrons le ſpectacle le plus touchant, & une des lectures les plus inſtructives, & les plus délicieuſes que nous puiſſions faire. C'eſt la mort de Socrate.

La Scene eſt dans une priſon. On y voit le Philoſophe enchaîné, & couché ſur la paille ; il eſt endormi : ſes amis ont corrompu ſes Gardes, & ils viennent dès la pointe du jour lui annoncer ſa délivrance.

Tout Athenes eſt dans la rumeur ; mais l'homme juſte dort.

De l'innocence de la vie. Qu'il eſt doux d'avoir bien vécu, lorſqu'on eſt ſur le point de mourir !

Scene premiere.

Socrate s'éveille ; il apperçoit ſes amis ; il eſt ſurpris de les voir ſi matin.

Le ſonge de Socrate.

Ils lui apprennent ce qu'ils ont exécuté ; il examine avec eux ce qu'il lui convient de faire.

Du reſpect qu'on ſe doit à ſoi-même, & de la ſainteté des loix. *Scene ſeconde.*

Les Gardes arrivent; on lui ôte ſes chaînes.

La fable ſur la peine & ſur le plaiſir.

Les Juges entrent, & avec eux les accuſateurs de Socrate & la foule du peuple : il eſt accuſé, & il ſe défend.

L'apologie. *Scene troiſieme.*

Il faut ici s'aſſujettir au coſtume : il faut qu'on liſe les accuſations; que Socrate interpelle ſes Juges, ſes accuſateurs & le peuple; qu'il les preſſe; qu'il les interroge; qu'il leur réponde : il faut montrer la choſe comme elle s'eſt paſſée; & le ſpectacle n'en ſera que plus vrai, plus frappant & plus beau.

Les Juges ſe retirent; les amis de Socrate reſtent; ils ont preſſenti la condamnation; Socrate les entretient & les conſole.

De l'immortalité de l'ame. *Scene quatrieme.*

Il eſt jugé; on lui annonce ſa mort; il voit ſa femme & ſes enfans; on lui apporte la ciguë; il meurt. *Scene cinquieme.*

Ce n'eſt-là qu'un Acte; mais s'il eſt bien fait, il aura preſque l'étendue d'une Piece ordinaire. Quelle éloquence ne demande-t-il pas? Quelle profondeur de philoſophie! quel naturel! quelle vérité! Si l'on ſaiſit bien le caractere ferme, ſimple, tranquille, ſérein & élevé du Philoſophe, on éprouvera combien il eſt difficile à peindre; à chaque inſtant, il doit amener le ris ſur le bord des levres, & les larmes aux yeux. Je mourrois content, ſi j'avois rempli cette tâche comme je la conçois. Encore une fois, ſi les Critiques ne voient là-dedans qu'un enchaînement de diſcours philoſophiques & froids, ô les pauvres gens! que je les plains!

Pour moi, je fais plus de cas d'une paſſion, d'un caractere qui ſe développe peu à peu, & qui finit par ſe montrer dans toute ſon énergie, que de ces combinaiſons d'incidens dont on forme le tiſſu d'une Piece, où les perſonnages & les ſpectateurs ſont également ballotés : il me ſemble que le bon goût les dédaigne, & que les grands effets ne s'en accommodent pas. Voilà cependant ce que nous appellons du mouvement. Les anciens en avoient une autre idée. Une conduite ſimple, une action priſe le plus près de ſa fin, pour que tout fût dans l'extrême, une cataſtrophe ſans ceſſe imminente, & toujours éloignée par une circonſtance ſimple & vraie, des diſcours énergiques, des paſſions fortes, des tableaux, un ou deux caracteres fermement deſſinés; voilà tout leur appareil : il n'en falloit pas davantage à Sophocle pour renverſer les eſprits. Celui à qui la lecture des Anciens a déplu, ne ſaura jamais combien notre Racine doit au vieil Homere.

N'avez-vous pas remarqué, comme moi, que quelque compliquée que fût une Piece, il n'eſt preſque perſonne qui n'en rendît compte au ſortir de la premiere repréſentation. On ſe rappelle facilement les événemens, mais non les diſcours; & les événemens une fois connus, la Piece compliquée a perdu ſon effet.

Si un ouvrage dramatique ne doit être repréſenté qu'une fois, & jamais imprimé, je dirai au Poëte : Compliquez tant qu'il vous plaira; vous agiterez, vous occuperez ſûrement; mais ſoyez ſimple, ſi vous voulez être lu & reſter.

Une belle Scene contient plus d'idées que tout un drame ne peut offrir d'incidens; & c'eſt ſur les idées qu'on revient; c'eſt ce qu'on entend ſans ſe laſſer; c'eſt ce qui affecte en tout tems. La

Scene de Roland dans l'antre où il attend en vain la perfide Angélique ; le diſcours de Luſignan à ſa fille ; celui de Clytemneſtre à Agamemnon me ſont toujours nouveaux.

Quand je permets de compliquer tant qu'on voudra, c'eſt la même action : il eſt preſque impoſſible de conduire deux intrigues à la fois, ſans que l'une n'intéreſſe aux dépens de l'autre. Combien j'en pourrois citer d'exemples modernes ! mais je ne veux pas offenſer.

Qu'y a-t-il de plus adroit que la maniere dont Térence a entrelacé les amours de Pamphile & de Charinus dans l'Andrienne ? Cependant l'a-t-il fait ſans inconvénient ? Au commencement du ſecond Acte, ne croiroit-on pas entrer dans une autre Piece ? & le cinquieme finit-il d'une maniere bien intéreſſante ?

Celui qui s'engage à mener deux intrigues à la fois, s'impoſe la néceſſité de les dénouer dans un inſtant. Si la principale s'acheve la premiere, celle qui reſte ne ſe ſupporte plus ; ſi c'eſt au contraire l'intrigue épiſodique qui abandonne la principale, autre inconvénient ; des perſonnages ou diſparoiſſent tout-à-coup, ou ſe remontrent ſans raiſon, & l'ouvrage ſe mutile, ou ſe refroidit.

Que deviendroit la piece que Térence a intitulée l'*Heautontimorumenos*, ou l'*Ennemi de lui-même*, ſi par un effort de génie, le Poëte n'avoit ſu reprendre l'intrigue de Clinia, qui ſe termine au troiſieme Acte, & la renouer avec celle de Clitiphon ?

Térence tranſporta l'intrigue de la *Périnthienne* de Ménandre dans l'*Andrienne* du même Poëte grec, & de deux pieces ſimples il en fit une compoſée. Je fis le contraire dans *le Fils naturel*. Goldoni avoit fondu dans une farce en trois Actes,

l'*Avare* de Moliere avec les caracteres de l'*Ami vrai*. Je ſéparai ces ſujets, & je fis une piece en cinq Actes : bonne ou mauvaiſe, il eſt certain que j'eus raiſon en ce point.

Térence prétend que pour avoir doublé le ſujet de l'*Heautontimorumenos*, ſa piece eſt nouvelle ; & j'y conſens : pour meilleure, c'eſt autre choſe.

Si j'oſois me flatter de quelque adreſſe dans le *Pere de famille*, ce ſeroit d'avoir donné à Germeuil & à Cecile une paſſion qu'ils ne peuvent s'avouer dans les premiers Actes, & de l'avoir tellement ſubordonnée dans toute la piece à celle de Saint-Albin pour Sophie, que même après une déclaration, Germeuil & Cecile ne peuvent s'entretenir de leur paſſion, quoiqu'ils ſe retrouvent enſemble à tout moment.

Il n'y a point de milieu : on perd toujours d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Si vous obtenez de l'intérêt & de la rapidité par des incidens multipliés, vous n'aurez plus de diſcours ; vos perſonnages auront à peine le tems de parler ; ils agiront, au lieu de ſe développer : j'en parle par expérience.

On ne peut mettre trop d'action & de mouvement dans la Farce : qu'y diroit-on de ſupportable ? Il en faut moins dans la Comédie gaie, moins encore dans la Comédie ſérieuſe, & preſque point dans la Tragédie.

Moins un genre eſt vraiſemblable, plus il eſt facile d'y être rapide & chaud. On a de la chaleur aux dépens de la vérité & des bienſéances. La choſe la plus mauſſade, ce ſeroit un drame burleſque & froid. Dans les genres ſérieux, le choix des incidens rend la chaleur difficile à conſerver.

Cependant une Farce excellente n'eſt pas l'ou-

vrage d'un homme ordinaire. Elle ſuppoſe une gaieté originale ; les caracteres en ſont comme les groteſques de Calot, où les principaux traits de la figure humaine ſont conſervés. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'eſtropier ainſi. Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Miſanthrope*, on ſe trompe.

Qu'eſt-ce qu'Ariſtophane ? Un farceur original. Un Auteur de cette eſpece doit être précieux pour le Gouvernement, s'il ſait l'employer ; c'eſt à lui qu'il faut abandonner tous les enthouſiaſtes qui troublent de tems en tems la ſociété. Si on les expoſe à la foire, on n'en remplira pas les priſons.

Quoique le mouvement varie ſelon les genres qu'on traite, l'action marche toujours. Elle ne s'arrête pas même dans les entr'actes. C'eſt une maſſe qui ſe détache du ſommet d'un rocher : ſa viteſſe s'accroît à meſure qu'elle deſcend, & elle bondit d'eſpace en eſpace, par les obſtacles qu'elle rencontre.

Si cette comparaiſon eſt juſte ; s'il eſt vrai qu'il y ait d'autant moins de diſcours qu'il y a plus d'action, on doit plus parler qu'agir dans les premiers Actes, & plus agir que parler dans les derniers.

Eſt-il plus difficile d'établir le plan que de dialoguer ? c'eſt une queſtion que j'ai ſouvent entendu agiter ; & il m'a toujours ſemblé que chacun répondoit plutôt ſelon ſon talent que ſelon la vérité de la choſe.

Un homme à qui le commerce du monde eſt familier, qui parle avec aiſance, qui connoît les hommes, qui les a étudiés, écoutés, & qui ſait écrire, trouve le plan difficile.

Un autre qui a de l'étendue dans l'eſprit, qui a médité l'art poétique, qui connoît le théatre, à qui

qui l'expérience & le goût ont indiqué les ſituations qui intéreſſent, qui ſait combiner des événemens, formera ſon plan avec aſſez de facilité ; mais les ſcenes lui donneront de la peine. Celui-ci ſe contentera d'autant moins de ſon travail, que verſé dans les meilleurs Auteurs de ſa langue & des langues anciennes, il ne peut s'empêcher de comparer ce qu'il fait à des chefs-d'œuvre qui lui ſont préſens. S'agit-il d'un récit ? celui de l'*Andrienne* lui revient ; d'une ſcene de paſſion ? l'Eunuque lui en offrira dix pour une qui le déſeſpéreront.

Au reſte, l'un & l'autre ſont l'ouvrage du génie ; mais le génie n'eſt pas le même ; c'eſt le plan qui ſoutient une piece compliquée : c'eſt l'art du diſcours & du dialogue qui fait écouter & lire une piece ſimple.

J'obſerverai pourtant qu'en général il y a plus de pieces bien dialoguées que de pieces bien conduites. Le génie qui diſpoſe les incidens paroît plus rare que celui qui trouve les vrais diſcours. Combien de belles ſcenes dans Moliere ! On compte ſes dénouemens heureux.

Les plans ſe forment d'après l'imagination ; les diſcours d'après la nature.

On peut former une infinité de plans d'un même ſujet, & d'après les mêmes caracteres. Mais les caracteres étant donnés, la maniere de faire parler eſt une. Vos perſonnages auront telle ou telle choſe à dire, ſelon les ſituations où vous les aurez placés : mais étant les mêmes hommes dans toutes ces ſituations, jamais ils ne ſe contrediront.

On ſeroit tenté de croire qu'un drame devroit être l'ouvrage de deux hommes de génie, l'un qui arrangeât, & l'autre qui fît parler. Mais qui eſt-ce qui pourra dialoguer d'après le plan d'un autre ?

Le génie du dialogue n'eſt pas univerſel ; chaque homme ſe tâte, & ſent ce qu'il peut : ſans qu'il s'en apperçoive, en formant ſon plan il cherche les ſituations dont il eſpere ſortir avec ſuccès. Changez ces ſituations, & il lui ſemblera que ſon génie l'abandonne. Il faut à l'un des ſituations plaiſantes ; à l'autre, des ſcenes morales & graves ; à un troiſieme, des lieux d'éloquence & de pathétique. Donnez à Corneille un plan de Racine, & à Racine un plan de Corneille, & vous verrez comment ils s'en tireront.

Né avec un caractere ſenſible & droit, j'avoue, mon ami, que je n'ai jamais été effrayé d'un morceau d'où j'eſpérois ſortir avec les reſſources de la raiſon & de l'honnêteté. Ce ſont des armes que mes parens m'ont appris à manier de bonne-heure : je les ai ſouvent employées contre les autres & contre moi.

Vous ſavez que je ſuis habitué de longue-main à l'art du ſoliloque. Si je quitte la ſociété, & que je rentre chez moi triſte & chagrin, je me retire dans mon cabinet, & là je me queſtionne & je me demande : Qu'avez-vous ? de l'humeur ! .... Oui .... Eſt-ce que vous vous portez mal ? ... Non ... Je me preſſe, j'arrache de moi la vérité. Alors il me ſemble que j'ai une ame gaie, tranquille, honnête & ſereine, qui en interroge une autre qui eſt honteuſe de quelque ſottiſe qu'elle craint d'avouer ; cependant l'aveu vient. Si c'eſt une ſottiſe que j'ai commiſe, comme il m'arrive aſſez ſouvent, je m'abſous. Si c'en eſt une qu'on m'a faite, comme il arrive quand j'ai rencontré des gens diſpoſés à abuſer de la facilité de mon caractere, je pardonne. La triſteſſe ſe diſſipe ; je rentre dans ma famille bon époux, bon pere bon maître, du moins je l'imagine ; & perſonne

ne ſe reſſent d'un chagrin qui alloit ſe répandre ſur tout ce qui m'eût approché.

Je conſeillerai cet examen ſecret à tous ceux qui voudront écrire ; ils en deviendront, à coup ſûr, plus honnêtes gens & meilleurs Auteurs.

Que j'aie un plan à former, ſans que je m'en apperçoive, je chercherai des ſituations qui quadreront à mon talent & à mon caractere.

» Ce plan ſera-t-il le meilleur ? «

Il me le paroîtra ſans doute.

» Mais aux autres ? «

C'eſt une autre queſtion.

Ecouter les hommes, & s'entretenir ſouvent avec ſoi ; voilà les moyens de ſe former au dialogue.

Avoir une belle imagination ; conſulter l'ordre & l'enchaînement des choſes ; ne pas redouter les ſcenes difficiles ni le long travail ; entrer par le centre de ſon ſujet ; bien diſcerner le moment où l'action doit commencer ; ſavoir ce qu'il eſt à propos de laiſſer en arriere ; connoître les ſituations qui affectent : voilà le talent d'après lequel on ſaura former un plan.

Sur-tout s'impoſer la loi de ne pas jetter ſur le papier une ſeule idée de détail, que le plan ne ſoit arrêté.

Comme le plan coûte beaucoup, & qu'il veut être long-tems médité, qu'arrive-t-il à ceux qui ſe livrent au genre dramatique, & qui ont quelque facilité à peindre des caracteres ? Ils ont une vue générale de leur ſujet, ils connoiſſent à peu près les ſituations, ils-ont projetté leurs caracteres ; & lorſqu'ils ſe ſont dit : Cette mere ſera coquette, ce pere ſera dur, cet amant libertin, cette jeune fille ſenſible & tendre, la fureur de faire les ſcenes les prend. Ils écrivent ; ils rencontrent des

idées fines, délicates, fortes même; ils ont des morceaux charmans & tout prêts : mais lorſqu'ils ont beaucoup travaillé, & qu'ils en viennent au plan (car c'eſt toujours là qu'il en faut venir), ils cherchent à placer ce morceau charmant; ils ne ſe réſoudront jamais à perdre cette idée délicate, ou forte; ils feront le contraire de ce qu'il falloit, le plan pour les ſcenes qu'il falloit faire pour le plan. De-là une conduite & même un dialogue contraints, beaucoup de peine & de tems perdus, & une multitude de copeaux qui demeurent ſur le chantier. Quel chagrin, ſur-tout ſi l'ouvrage eſt en vers !

J'ai connu un jeune Poëte qui ne manquoit pas de génie, & qui a écrit plus de trois ou quatre mille vers d'une Tragédie qu'il n'a point achevée, & qu'il n'achevera jamais.

Soit donc que vous compoſiez en vers, ou que vous écriviez en proſe, faites d'abord le plan : après cela vous ſongerez aux ſcenes.

Mais comment former le plan ? Il y a dans la *Poétique d'Ariſtote* une belle idée là-deſſus. Elle m'a ſervi; elle peut ſervir à d'autres, & la voici.

Entre une infinité d'hommes qui ont écrit de l'Art poétique, trois ſont particuliérement célebres : Ariſtote, Horace & Boileau. Ariſtote eſt un Philoſophe qui marche avec ordre, qui établit des principes généraux, & qui en laiſſe les conſéquences à tirer, & les applications à faire. Horace eſt un homme de génie qui ſemble affecter le déſordre, & qui parle en Poëte à des Poëtes. Boileau eſt un maître qui cherche à donner le précepte & l'exemple à ſon diſciple.

Ariſtote dit en quelque endroit de ſa Poétique : Soit que vous travailliez ſur un ſujet connu, ſoit que vous en tentiez un nouveau, commencez par eſquiſſer la fable, & vous penſerez enſuite aux

épiſodes ou circonſtances qui doivent l'étendre. Eſt-ce une tragédie ? dites : une jeune Princeſſe eſt conduite ſur un autel pour y être immolée; mais elle diſparoît tout-à-coup aux yeux des ſpectateurs, & elle eſt tranſportée dans un pays où la coutume eſt de ſacrifier les étrangers à la déeſſe qu'on y adore. On la fait prêtreſſe; quelques années après, le frere de cette Princeſſe arrive dans ce pays : il eſt ſaiſi par les habitans; & ſur le point d'être ſacrifié par les mains de ſa ſœur, il s'écrie : ce n'eſt donc pas aſſez que ma ſœur ait été ſacrifiée, il faut que je le ſois auſſi ! A ce mot, il eſt reconnu & ſauvé.

Mais pourquoi la Princeſſe avoit-elle été condamnée à mourir ſur un autel ?

Pourquoi immole-t-on les étrangers dans la terre barbare où ſon frere la rencontre ?

Comment a-t-il été pris ?

Il vient pour obéir à un oracle. Et pourquoi cet oracle ?

Il eſt reconnu par ſa ſœur. Mais cette reconnoiſſance ne ſe pouvoit-elle faire autrement ?

Toutes ces choſes ſont hors du ſujet. Il faut les ſuppléer dans la fable.

Le ſujet appartient à tous. Mais le Poëte diſpoſera du reſte à ſa fantaiſie; & celui qui aura rempli ſa tâche de la maniere la plus ſimple & la plus néceſſaire, aura le mieux réuſſi.

L'idée d'Ariſtote eſt propre à tous les genres dramatiques, & voici comment j'en ai fait uſage pour moi.

Un pere a deux enfans, un fils & une fille. La fille aime ſecrétement un jeune homme qui demeure dans la maiſon. Le fils eſt entêté d'une inconnue qu'il a vue dans ſon voiſinage. Il a tâché de la corrompre; mais inutilement. Il s'eſt dégui-

ſé & établi à côté d'elle ſous un nom & ſous des habits empruntés. Il paſſe là pour un homme du peuple, attaché à quelque profeſſion méchanique. Cenſé le jour à ſon travail, il ne voit celle qu'il aime que le ſoir. Mais le pere attentif à ce qui ſe paſſe dans ſa maiſon, apprend que ſon fils s'abſente toute les nuits. Cette conduite qui annonce le déréglement, l'inquiete : il attend ſon fils.

C'eſt là que la piece commence.

Qu'arrive-t-il enſuite ? C'eſt que cette fille convient à ſon fils ; & que découvrant en même tems que ſa fille aime le jeune homme à qui il la deſtinoit, il la lui accorde, & qu'il conclut deux mariages contre le gré de ſon beau-frere, qui avoit d'autres vues.

Mais pourquoi la fille aime-t-elle ſecrétement ?

Pourquoi le jeune homme qu'elle aime eſt-il dans la maiſon ? Qu'y fait-il ? Qui eſt-il ?

Qui eſt cette inconnue dont il eſt épris ? comment eſt-elle tombée dans l'état de pauvreté où elle eſt.

D'où eſt-elle ? Née dans la province, qu'eſt-ce qui l'a amenée à Paris ? Qu'eſt-ce qui l'y retient.

Qu'eſt-ce que le beau-frere ?

D'où vient l'autorité qu'il a dans la maiſon du pere ?

Pourquoi s'oppoſe-t-il à des mariages qui conviennent au pere ?

Mais la ſcene ne pouvant ſe paſſer en deux endroits, comment la jeune inconnue entrera-t-elle dans la maiſon du pere ?

Comment le pere découvre-t-il la paſſion de ſa fille, & du jeune homme qu'il a chez lui ?

Quelle raiſon a-t-il de diſſimuler ſes deſſeins ?

Comment arrive-t-il que la jeune inconnue lui convienne ?

Quels ſont les obſtacles que le beau-frere apporte à ſes vues ?

Comment le double mariage ſe fait-il malgré ces obſtacles ?

Combien de choſes qui demeurent indéterminées après que le Poëte a fait ſon eſquiſſe. Mais voilà l'argument & le fond. C'eſt de-là qu'il doit tirer la diviſion des actes, le nombre des perſonnages, leurs caracteres, & le ſujet des ſcenes.

Je vois que cette eſquiſſe me convient, parce que le pere dont je me propoſe de faire ſortir le caractere, ſera très-malheureux. Il ne voudra pas un mariage qui convient à ſon fils ; ſa fille lui paroîtra s'éloigner d'un mariage qu'il veut, & la défiance d'une délicateſſe réciproque les empêchera l'un & l'autre de s'avouer leurs ſentimens.

Le nombre de mes perſonnages ſera décidé.

Je ne ſuis plus incertain ſur leurs caracteres.

Le pere aura le caractere de ſon état. Il ſera bon, vigilant, ferme & tendre. Placé dans la circonſtance la plus difficile de ſa vie, elle ſuffira pour déployer toute ſon ame.

Il faut que ſon fils ſoit violent. Plus une paſſion eſt déraiſonnable, moins il faut qu'elle ſoit libre.

Sa maîtreſſe ne ſera jamais aſſez aimable. J'en ai fait un enfant innocent, honnête, & ſenſible.

Le beau-frere, qui eſt mon machiniſte, homme d'une tête étroite & à préjugés, ſera dur, foible, méchant, importun, ruſé, tracaſſier, le trouble de la maiſon, le fléau du pere & des enfans, & l'averſion de tout le monde.

Qu'eſt-ce que Germeuil ? C'eſt le fils d'un ami du Pere de Famille, dont les affaires ſe ſont dérangées, & qui a laiſſé cet enfant ſans reſſource. Le Pere de Famille l'a pris chez lui après la mort

de ſon ami, & l'a fait élever comme ſon fils.

Cecile, perſuadée que ſon pere ne lui accordera jamais cet homme pour époux, le tiendra à une grande diſtance d'elle, le traitera quelquefois avec dureté, & Germeuil arrêté par cette conduite & par la crainte de manquer au Pere de Famille, ſon bienfaiteur, ſe renfermera dans les bornes du reſpect; mais les apparences ne ſeront pas ſi bien gardées de part & d'autre, que la paſſion ne perce, tantôt dans les diſcours, tantôt dans les actions, mais toujours d'une maniere incertaine & légere.

Germeuil ſera donc d'une caractere ferme, tranquille, & un peu renfermé.

Et Cecile un compoſé de hauteur, de vivacité, de réſerve & de ſenſibilité.

L'eſpece de diſſimulation qui contiendra ces amans, trompera auſſi le Pere de Famille. Détourné de ſes deſſeins par cette fauſſe antipathie, il n'oſera propoſer à ſa fille pour époux un homme qui ne laiſſe appercevoir aucun penchant pour elle, & qu'elle paroît avoir pris en averſion.

Le pere dira : n'eſt-ce pas aſſez de tourmenter mon fils, en lui ôtant une femme qu'il aime, ſans aller encore perſécuter ma fille, en lui propoſant pour époux un homme qu'elle n'aime pas ?

La fille dira : n'eſt-ce pas aſſez du chagrin que mon pere & mon oncle reſſentent de la paſſion de mon frere, ſans l'accroître encore par un aveu qui révolteroit tout le monde ?

Par ce moyen, l'intrigue de la fille & de Germeuil ſera ſourde, ne nuira point à celle du fils & de ſa maîtreſſe, & ne ſervira qu'à augmenter l'humeur de l'oncle & le chagrin du pere.

J'aurai réuſſi au de-là de mes eſpérances, ſi je parviens à tellement intéreſſer ces deux perſonnages à la paſſion du fils, qu'ils ne puiſſent s'occuper de la leur. Leur penchant ne partagera plus l'intérêt; il rendra ſeulement leurs ſcenes plus piquantes.

J'ai voulu que le pere fût le perſonnage principal. L'eſquiſſe reſtoit la même; mais tous les épiſodes changeoient, ſi j'avois choiſi pour mon héros, ou le fils, ou l'ami, ou l'oncle.

Si le Poëte a de l'imagination, & qu'il ſe repoſe ſur ſon eſquiſſe, il la fécondera, il en verra ſortir une foule d'incidens, & il ne ſera plus embarraſſé que du choix.

Qu'il ſe rende difficile ſur ce point, lorſque ſon ſujet eſt ſérieux. On ne ſouffriroit pas aujourd'hui qu'un pere vînt avec une cloche de mulet mettre en fuite un pédant, ni qu'un mari ſe cachât ſous une table pour s'aſſurer par lui-même des diſcours qu'on tient à ſa femme. Ces moyens ſont de la farce.

Si une jeune Princeſſe eſt conduite vers un autel, ſur lequel on doit l'immoler, on ne voudra pas qu'un auſſi grand événement ne ſoit fondé que ſur l'erreur d'un meſſager qui ſuit un chemin, tandis que la Princeſſe & ſa mere s'avancent par un autre.

» La fatalité qui nous joue n'attache-t-elle pas » des révolutions plus importantes à des cauſes » plus légeres ? «

Il eſt vrai. Mais le Poëte ne doit pas l'imiter en cela. Il employera cet incident, s'il eſt donné par l'hiſtoire; mais il ne l'inventera pas. Je jugerai ſes moyens plus ſévérement que la conduite des Dieux.

Qu'il ſoit ſcrupuleux dans le choix des incidens, & ſobre dans leur uſage; qu'il les proportionne à l'importance de ſon ſujet, & qu'il établiſſe entr'eux une liaiſon preſque néceſſaire.

» Plus les moyens par leſquels la volonté des » Dieux s'accomplira ſur les hommes, ſeront obſ- » curs & foibles, plus je ſerai effrayé ſur leur ſort. «

J'en conviens. Mais il faut que je ne puiſſe douter que telle a été la volonté, non du Poëte, mais des Dieux.

La tragédie demande de l'importance dans les moyens, la comédie de la fineſſe.

Un amant jaloux eſt-il incertain des ſentimens de ſon ami? Térence laiſſera ſur la ſcene un Dave, qui écoutera les diſcours de celui-ci, & qui en fera le récit à ſon maître. Nos François voudront que leur Poëte en ſache davantage.

Un vieillard ſottement vain changera ſon nom bourgeois d'Arnolphe, en celui de Monſieur de la Souche, & cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue, & en amenera le dénouement d'une maniere ſimple & inattendue: alors ils s'écrieront, à merveilles! & ils auront raiſon. Mais ſi, ſans aucune vraiſemblance, & cinq ou ſix fois de ſuite, on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de ſon rival & la dupe de ſa pupille, allant de Valere à Agnès, & retournant d'Agnès à Valere, ils diront: Ce n'eſt pas un Drame que cela, c'eſt un Conte; & ſi vous n'avez pas tout l'eſprit, toute la gaieté, tout le génie de Moliere, ils vous accuſeront d'avoir manqué d'invention, & ils répéteront: C'eſt un Conte à dormir.

Si vous avez peu d'incidens, vous aurez peu de perſonnages. N'ayez point de perſonnages ſuperflus; & que des fils imperceptibles lient tous vos incidens.

Sur-tout ne tendez point de fils à faux: en m'occupant d'un embarras qui ne viendra point, vous égarerez mon attention.

Tel eſt, ſi je ne me trompe, le diſcours

de Froſine dans l'*Avare*. Elle s'engage à détourner l'avare du deſſein d'épouſer Marianne, par le moyen d'une Vicomteſſe de Baſſe-Bretagne, dont elle ſe promet des merveilles, & le ſpectateur avec elle. Cependant la piece finit, ſans qu'on revoie ni Froſine, ni ſa Baſſe-Bretonne, qu'on attend toujours.

Quel ouvrage qu'un plan contre lequel on n'auroit point d'objection? Y en a-t-il un? Plus il ſera compliqué, moins il ſera vrai. Mais on demande du plan d'une comédie & du plan d'une tragédie, quel eſt le plus difficile?

Il y a trois ordres de choſes. L'hiſtoire où le fait eſt donné. La tragédie où le Poëte ajoute à l'hiſtoire ce qu'il imagine en pouvoir augmenter l'intérêt. La comédie où le Poëte invente tout.

D'où l'on peut conclure que le Poëte comique eſt le Poëte par excellence. C'eſt lui qui fait. Il eſt dans ſa ſphere ce que l'Etre tout-puiſſant eſt dans la nature. C'eſt lui qui crée, qui tire du néant; avec cette différence que nous n'entrevoyons dans la nature qu'un enchaînement d'effets, dont les cauſes nous ſont inconnues, au lieu que la marche du drame n'eſt jamais obſcure; & que ſi le Poëte nous cache aſſez de ſes reſſorts pour nous piquer, il nous en laiſſe toujours appercevoir aſſez pour nous ſatisfaire.

» Mais la comédie étant une imitation de la » nature dans toutes ſes parties, le Poëte n'a-t-il » pas un modele auquel il ſe doive conformer, » même lorſqu'il forme ſon plan? «

Sans doute.

» Quel eſt donc ce modele? «

Avant que de répondre, je demanderai qu'eſt-ce qu'un plan?

» Un plan, c'eſt une hiſtoire merveilleuſe diſ-

» tribuée ſelon les regles du genre dramatique ; » hiſtoire qui eſt en partie de l'invention du Poëte » tragique, & toute entiere du Poëte comique. «

Fort bien. Quel eſt donc le fondement de l'art dramatique ?

» L'art hiſtorique ? «

Rien n'eſt plus certain. On a comparé la Poéſie à la Peinture, & l'on a bien fait ; mais une comparaiſon plus utile & plus féconde en vérités ; c'auroit été celle de l'Hiſtoire à la Poéſie. On ſe ſeroit ainſi formé des notions exactes du vrai, du vraiſemblable & du poſſible ; & l'on eût fixé l'idée nette & préciſe du merveilleux, terme commun à tous les genres de poéſie, & que peu de Poëtes ſont en état de bien définir.

Tous les événemens hiſtoriques ne ſont pas propres à faire des tragédies, ni tous les événemens domeſtiques à fournir des ſujets de comédie. Les anciens renfermoient le genre tragique dans les familles d'Alcméon, d'Oedipe, d'Oreſte, de Méléagre, de Thyeſte, de Télephe & d'Hercule.

Horace ne veut pas qu'on mette ſur la ſcene un perſonnage qui arrache un enfant tout vivant des entrailles d'une Lamie. Si on lui montre quelque choſe de ſemblable, il n'en pourra ni croire la poſſibilité, ni ſupporter la vue. Mais où eſt le terme où l'abſurdité des événemens ceſſe, & où la vraiſemblance commence ? Comment le Poëte ſentira-t-il ce qu'il peut oſer ?

Il arrive quelquefois à l'ordre naturel des choſes d'enchaîner des incidens extraordinaires. C'eſt le même ordre qui diſtingue le merveilleux du miraculeux. Les cas rares ſont merveilleux. Les cas naturellement impoſſibles ſont miraculeux. L'art dramatique rejette les miracles.

Si la nature ne combinoit jamais des événemens d'une maniere extraordinaire, tout ce que le Poëte imagineroit au delà de la ſimple & froide uniformité des choſes communes, ſeroit incroyable. Mais il n'en eſt pas ainſi. Que fait donc le Poëte ? Ou il s'empare de ces combinaiſons extraordinaires, ou il en imagine de ſemblables. Mais au lieu que la liaiſon des événemens nous échappe ſouvent dans la nature, & que faute de connoître l'enſemble des choſes, nous ne voyons qu'une concomitance fatale dans les faits ; le Poëte veut lui qu'il regne dans toute la texture de ſon ouvrage une liaiſon apparente & ſenſible ; enſorte qu'il eſt moins vrai & plus vraiſemblable que l'hiſtorien.

» Mais puiſqu'il ſuffit de la ſeule coëxiſtence » des événemens pour fonder le merveilleux dans » l'hiſtoire, pourquoi le Poëte ne s'en contente-» roit-il pas « ?

Il s'en contente auſſi quelquefois, ſur-tout le Poëte tragique. Mais la ſuppoſition d'incidens ſimultanés n'eſt pas auſſi permiſe au Poëte comique.

» Et la raiſon ?

C'eſt que la portion connue que le Poëte tragique emprunte de l'hiſtoire, fait adopter ce qui eſt d'imagination, comme s'il étoit hiſtorique. Les choſes qu'il invente reçoivent de la vraiſemblance par celles qui lui ſont données. Mais rien n'eſt donné au Poëte comique : il lui eſt donc permis de s'appuyer ſur la ſimultanéité des événemens. D'ailleurs, la fatalité ou la volonté des Dieux qui effraie ſi fort les hommes de qui la deſtinée ſe trouve abandonnée à des êtres ſupérieurs auxquels ils ne peuvent ſe ſouſtraire, dont la main les ſuit & les atteint au moment où ils ſont dans

la sécurité la plus entiere, est plus nécessaire à la tragédie. S'il y a quelque chose de touchant, c'est le spectacle d'un homme rendu coupable, & malheureux malgré lui.

Il faut que les hommes fassent dans la comédie le rôle que font les Dieux dans la tragédie. La fatalité & la méchanceté; voilà dans l'un & l'autre genre les bases de l'intérêt dramatique.

» Qu'est-ce donc que le vernis romanesque » qu'on reproche à quelques-unes de nos pieces? «

Un ouvrage sera romanesque, si le merveilleux naît de la simultanéité des événemens; si l'on y voit les Dieux ou les hommes trop méchans, ou trop bons; si les choses & les caracteres y different trop de ce que l'expérience ou l'histoire nous les montre; & sur-tout si l'enchaînement des événemens y est trop extraordinaire & trop compliqué.

D'où l'on peut conclure que le roman dont on ne pourra faire un bon drame, ne sera pas mauvais pour cela; mais qu'il n'y a point de bon drame dont on ne puisse faire un excellent roman. C'est par les regles que ces deux genres de poésie different.

L'illusion est leur but commun; mais d'où dépend l'illusion? Des circonstances. Ce sont les circonstances qui la rendent plus ou moins difficile à produire.

Me permettra-t-on de parler un moment la langue des Géometres? On sait ce qu'ils appellent une équation. L'illusion est seule d'un côté. C'est une quantité constante qui est égale à une somme de termes, les uns positifs, les autres négatifs, dont le nombre & la combinaison peuvent varier sans fin; mais dont la valeur totale est toujours la même. Les termes positifs représentent les circonstances communes; & les négatifs, les circonstances extraordinaires. Il faut qu'elles se rachetent les unes par les autres.

L'illusion n'est pas volontaire. Celui qui diroit, je veux me faire illusion, ressembleroit à celui qui diroit: j'ai une expérience des choses de la vie à laquelle je ne ferai aucune attention.

Quand je dis que l'illusion est une quantité constante, c'est dans un homme qui juge de différentes productions, & non dans des hommes différens. Il n'y a peut-être pas, sur toute la surface de la terre, deux individus qui aient la même mesure de la certitude, & cependant le Poëte est condamné à faire illusion également à tous! Le Poëte se joue de la raison & de l'expérience de l'homme instruit, comme une gouvernante se joue de l'imbécillité d'un enfant. Un bon poëme est un conte digne d'être fait à des hommes sensés.

Le romancier a le tems & l'espace qui manquent au Poëte dramatique: à mérite égal, j'estimerai donc moins un roman qu'une piece de théatre. D'ailleurs, il n'y a point de difficulté que le premier ne puisse esquiver. Il dira; » La vapeur du » sommeil ne coule pas plus doucement dans les » yeux appesantis & dans les membres fatigués » d'une homme abattu, que les paroles flatteuses » de la Déesse; mais elle sentoit toujours je ne sais » quoi qui repoussoit ses efforts, & qui se jouoit » de ses charmes... Mentor immobile dans ses sages conseils se laissoit presser; quelquefois même » il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par » ses questions; mais au moment où elle croyoit » satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Ce qu'elle imaginoit tenir lui échappoit » tout-à-coup, & une réponse courte la replon-

» geoit dans les incertitudes. . . « Et voilà le romancier hors d'affaire. Mais quelque difficulté qu'il y eût eu à faire cet entretien, il eût fallu ou que le Poëte dramatique renversât ſon plan, ou qu'il la ſurmontât. Quelle différence de peindre un effet, ou de le produire !

Les anciens ont eu des tragédies où tout étoit de l'invention du Poëte. L'hiſtoire n'offroit pas même les noms des perſonnages. Et qu'importe, ſi le Poëte n'excede pas la vraie meſure du merveilleux ?

Ce qu'il y a d'hiſtorique dans un drame eſt connu d'aſſez peu de perſonnes ; ſi cependant le poëme eſt bien fait, il intéreſſe également tout le monde, plus peut-être le ſpectateur ignorant que le ſpectateur inſtruit. Tout eſt d'une égale vérité pour celui-là, au lieu que les épiſodes ne ſont que vraiſemblables pour celui-ci. Ce ſont des menſonges mêlés à des vérités avec tant d'art, qu'il n'éprouve aucune répugnance à les recevoir.

La tragédie domeſtique auroit la difficulté des deux genres ; l'effet de la tragédie héroïque à produire, & tout le plan à former d'invention, ainſi que dans la comédie.

Je me ſuis demandé quelquefois ſi la tragédie domeſtique ſe pouvoit écrire en vers ; & ſans trop ſavoir pourquoi, je me ſuis répondu que non. Cependant la comédie ordinaire s'écrit en vers. Que ne peut-on pas écrire en vers ! Ce genre exigeroit-il un ſtyle particulier dont je n'ai pas la notion ? ou la vérité du ſujet & la violence de l'intérêt rejetteroient-elles une langue ſymmétriſée ? La condition des perſonnages ſeroit-elle trop voiſine de la nôtre, pour admettre une harmonie réguliere ?

Réſumons. Si l'on mettoit en vers l'hiſtoire de Charles

Charles XII, elle n'en ſeroit pas moins une hiſtoire. Si l'on mettoit la Henriade en proſe, elle n'en ſeroit pas moins un poëme. Mais l'hiſtorien a écrit ce qui eſt arrivé, purement & ſimplement ; ce qui ne fait pas toujours ſortir les caracteres autant qu'ils pourroient ; ce qui n'émeut ni n'intéreſſe pas autant qu'il eſt poſſible d'émouvoir & d'intéreſſer. Le Poëte eût écrit tout ce qui lui auroit ſemblé devoir affecter le plus. Il eût imaginé des événemens ; il eût feint des diſcours ; il eût chargé l'hiſtoire. Le point important pour lui eût été d'être merveilleux, ſans ceſſer d'être vraiſemblable : ce qu'il eût obtenu, en ſe conformant à l'ordre de la nature, lorſqu'elle ſe plaît à combiner des incidens extraordinaires, & à ſauver les incidens extraordinaires par des circonſtances communes.

Voilà la fonction du Poëte. Quelle différence entre le verſificateur & lui ! Cependant ne croyez pas que je mépriſe le premier : ſon talent eſt rare. Mais ſi vous faites du verſificateur un Apollon, le Poëte ſera pour moi un Hercule. Or, ſuppoſez une lyre à la main d'Hercule, & vous n'en ferez pas un Apollon. Appuyez un Apollon ſur une maſſue ; jettez ſur ſes épaules la peau du lion de Némée, & vous n'en ferez pas un Hercule.

D'où l'on voit qu'une tragédie en proſe eſt tout autant un poëme qu'une tragédie en vers ; qu'il en eſt de même de la comédie & du roman ; mais que le but de la poéſie eſt plus général que celui de l'hiſtoire. On lit dans l'hiſtoire ce qu'un homme du caractere de Henri IV a fait & ſouffert. Mais combien de circonſtances poſſibles où il eût agi & ſouffert d'une maniere conforme à ſon caractere, plus merveilleuſe, que l'hiſtoire n'offre pas, mais que la poéſie imagine.

L'imagination, voilà la qualité ſans laquelle on n'eſt ni un Poëte, ni un Philoſophe, ni un homme d'eſprit, ni un être raiſonnable, ni un homme.

» Qu'eſt-ce donc que l'imagination, me direz-» vous ? «

O mon ami, quel piege vous tendez à celui qui s'eſt propoſé de vous entretenir de l'art dramatique ! S'il ſe met à philoſopher, adieu ſon objet.

L'imagination eſt la faculté de ſe rappeller des images. Un homme entiérement privé de cette faculté ſeroit un ſtupide dont toutes les fonctions intellectuelles ſe réduiroient à produire les ſons qu'il auroit appris à combiner dans l'enfance, & à les appliquer machinalement aux circonſtances de la vie.

C'eſt la triſte condition du peuple, & quelquefois du Philoſophe. Lorſque la rapidité de la converſation entraîne celui-ci, & ne lui laiſſe pas le tems de deſcendre des mots aux images, que fait-il autre choſe, ſi ce n'eſt de ſe rappeller des ſons, & de les produire combinés dans un certain ordre ? O combien l'homme qui penſe le plus eſt encore automate !

Mais quel eſt le moment où il ceſſe d'exercer ſa mémoire, & où il commence à appliquer ſon imagination ? C'eſt celui où de queſtions en queſtions, vous le forcez d'imaginer, c'eſt-à-dire, de paſſer des ſons abſtraits & généraux, à des ſons moins abſtraits & moins généraux, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé à quelque repréſentation ſenſible, le dernier terme & le repos de ſa raiſon. Alors que devient-il ? Peintre ou Poëte.

Demandez-lui, par exemple : qu'eſt-ce que la Juſtice ? & vous ſerez convaincu qu'il ne s'entendra lui-même, que quand la connoiſſance ſe portant de ſon ame vers les objets, par le même

chemin qu'elle y eſt venue, il imaginera deux hommes conduits par la faim vers un arbre chargé de fruits ; l'un monté ſur l'arbre & cueillant, & l'autre s'emparant, par la violence, du fruit que le premier a cueilli. Alors il vous fera remarquer les mouvemens qui ſe manifeſteront en eux ; les ſignes du reſſentiment, d'un côté ; les ſymptomes de la crainte, de l'autre ; celui-là ſe tenant pour offenſé, & l'autre ſe chargeant lui-même du titre odieux d'offenſeur.

Si vous faites la même queſtion à un autre, ſa derniere réponſe ſe réſoudra en un autre tableau. Autant de têtes, autant de tableaux différens peut-être ; mais tous repréſenteront deux hommes éprouvant dans un même inſtant des impreſſions contraires, produiſant des mouvemens oppoſés, ou pouſſant des cris inarticulés & ſauvages, qui rendus avec le tems dans la langue de l'homme policé, ſignifient & ſignifieront éternellement, Juſtice, Injuſtice.

C'eſt par un toucher qui ſe diverſifie dans la nature animée en une infinité de manieres & de degrés, & qui s'appelle dans l'homme, voir, entendre, flairer, goûter & ſentir, qu'il reçoit des impreſſions qui ſe conſervent dans ſes organes, qu'il diſtingue enſuite par des mots, & qu'il ſe rappelle, ou par ces mots mêmes, ou par des images.

Se rappeller une ſuite néceſſaire d'images telles qu'elles ſe ſuccedent dans la nature, c'eſt raiſonner d'après les faits. Se rappeller une ſuite d'images comme elles ſe ſuccéderoient néceſſairement dans la nature, tel ou tel phénomene étant donné, c'eſt raiſonner d'après une hypotheſe, ou feindre ; c'eſt être Philoſophe ou Poëte, ſelon le but qu'on ſe propoſe.

Et le Poëte qui feint, & le Philoſophe qui rai-

ſonne, ſont également & dans le même ſens conſéquens ou inconſéquens; car être conſéquent, ou avoir l'expérience de l'enchaînement néceſſaire des phénomenes, c'eſt la même choſe.

En voilà, ce me ſemble, aſſez pour montrer l'analogie de la vérité & de la fiction, caractériſer le Poëte & le Philoſophe, & relever le mérite du Poëte, ſur-tout épique ou dramatique. Il a reçu de la nature, dans un degré ſupérieur, la qualité qui diſtingue l'homme de génie de l'homme ordinaire, & celui-ci du ſtupide; l'imagination, ſans laquelle le diſcours ſe réduit à l'habitude méchanique d'appliquer des ſons combinés.

Mais le Poëte ne peut s'abandonner à toute la fougue de ſon imagination; il eſt des bornes qui lui ſont preſcrites. Il a le modele de ſa conduite dans les cas rares de l'ordre général des choſes. Voilà ſa regle.

Plus ces cas ſeront rares & ſinguliers, plus il lui faudra d'art, de temps, d'eſpace, & de circonſtances communes pour en compenſer le merveilleux, & fonder l'illuſion.

Si le fait hiſtorique n'eſt pas aſſez merveilleux, il le fortifiera par des incidens extraordinaires: s'il l'eſt trop, il l'affoiblira par des incidens communs.

Ce n'eſt pas aſſez, ô Poëte comique, d'avoir dit dans votre eſquiſſe: Je veux que ce jeune homme ne ſoit que foiblement attaché à cette courtiſanne; qu'il la quitte, qu'il ſe marie; qu'il ne manque pas de goût pour ſa femme; que cette femme ſoit aimable, & que ſon époux ſe promette une vie ſupportable avec elle; je veux encore qu'il couche à coté d'elle pendant deux mois ſans en approcher, & cependant qu'elle ſe trouve groſſe. Je veux une belle-mere qui ſoit folle de ſa bru.

J'ai beſoin d'une courtiſanne qui ait des ſentimens. Je ne puis me paſſer d'un viol, & je veux qu'il ſe ſoit fait dans la rue par un jeune homme ivre. Fort bien; courage. Entaſſez, entaſſez circonſtances bizarres ſur circonſtances bizarres: j'y conſens: votre fable ſera merveilleuſe, ſans contredit. Mais n'oubliez pas que vous aurez à racheter tout ce merveilleux par une multitude d'incidens communs qui le ſauvent, & qui m'en impoſent.

L'Art poétique ſeroit donc bien avancé, ſi le traité de la certitude hiſtorique étoit fait. Les mêmes principes s'appliqueroient au conte, au roman, à l'opéra, à la farce, à toutes les ſortes de poëmes, ſans en excepter la fable.

Si un peuple étoit perſuadé, comme d'un point fondamental de ſa croyance, que les animaux parloient autrefois, la fable auroit chez ce peuple un degré de vraiſemblance qu'elle ne peut avoir parmi nous.

Lorſque le Poëte aura formé ſon plan, en donnant à ſon eſquiſſe l'étendue convenable, & que ſon drame ſera diſtribué par actes & par ſcenes, qu'il travaille, qu'il commence par la premiere ſcene, & qu'il finiſſe par la derniere. Il ſe trompe, s'il croit pouvoir impunément s'abandonner à ſon caprice, ſauter d'un endroit à un autre, & ſe porter par-tout où ſon génie l'appellera. Il ne ſait pas la peine qu'il ſe prépare, s'il veut que ſon ouvrage ſoit un. Combien d'idées déplacées qu'il arrachera d'un endroit pour les inſérer dans un autre! L'objet de ſa ſcene aura beau être déterminé, il le manquera.

Les ſcenes ont une influence les unes ſur les autres, qu'il ne ſentira pas. Ici il ſera diffus, là trop court; tantôt froid, tantôt trop paſſionné. Le déſordre de ſa maniere de faire ſe répandra ſur

toute ſa compoſition ; & quelque ſoin qu'il ſe donne, il en reſtera toujours des traces.

Avant que de paſſer d'une ſcene à celle qui ſuit, on ne peut trop ſe remplir de celles qui précedent.

» Voilà une maniere de travailler bien ſévere. «

Il eſt vrai.

» Que fera le Poëte, ſi au commencement de » ſon poëme, c'eſt la fin qui l'inſpire ? «

Qu'il ſe repoſe.

» Mais plein de ce morceau, il l'eût exécuté de » génie. «

S'il a du génie, qu'il n'appréhende rien. Les idées qu'il craint de perdre reviendront. Elles reviendront fortifiées d'un cortege d'autres qui naîtront de ce qu'il aura fait, & qui donneront à la ſcene plus de chaleur, plus de couleur, & plus de liaiſon avec le tout. Tout ce qu'il pourra dire, il le dira. Et croyez-vous qu'il en ſoit ainſi, s'il marche par bonds & par ſauts ?

Ce n'eſt pas ainſi que j'ai cru devoir travailler, convaincu que ma maniere étoit la plus ſûre & la plus aiſée.

Le *Pere de Famille* a cinquante-trois ſcenes. La premiere a été écrite la premiere, la derniere a été écrite la derniere ; & ſans un enchaînement de circonſtances ſingulieres qui m'ont rendu la vie pénible & le travail rebutant, cette occupation n'eût été pour moi qu'un amuſement de quelques ſemaines. Mais comment ſe métamorphoſer en différens caracteres, lorſque le chagrin nous attache à nous-mêmes ? Comment s'oublier, lorſque l'ennui nous rappelle à notre exiſtence ? Comment échauffer, éclairer les autres, lorſque la lampe de l'enthouſiaſme eſt éteinte, & que la flamme du génie ne luit plus ſur le front ?

Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour m'étouffer

en naiſſant ? Après la perſécution du *Fils Naturel*, croyez-vous, ô mon ami, que je duſſe être tenté de m'occuper du *Pere de Famille* ? Le voilà cependant. Vous avez exigé que j'achevaſſe cet ouvrage, & je n'ai pu vous refuſer cette ſatisfaction. En revanche, permettez-moi de dire un mot de ce *Fils Naturel*, ſi méchamment perſécuté.

Charles Goldoni a écrit en Italien une comédie, ou plutôt une farce en trois actes, qu'il a intitulée : l'*Ami ſincere*. C'eſt un tiſſu des caracteres de l'*Ami vrai* & de l'*Avare* de Moliere. La caſſette & le vol y ſont ; & la moitié des ſcenes ſe paſſent dans la maiſon d'un pere avare.

Je laiſſai-là toute cette portion de l'intrigue ; car je n'ai dans le *Fils Naturel* ni avare, ni pere, ni vol, ni caſſette.

Je crus que l'on pouvoit faire quelque choſe de ſupportable de l'autre portion, & je m'en emparai comme d'un bien qui m'eût appartenu. Goldoni n'avoit pas été plus ſcrupuleux. Il s'étoit emparé de l'*Avare*, ſans que perſonne ſe fût aviſé de le trouver mauvais ; & l'on n'avoit point imaginé parmi nous d'accuſer Moliere ou Corneille de plagiat, pour avoir emprunté tacitement l'idée de quelque piece ou d'un auteur Italien, ou du théatre Eſpagnol.

Quoi qu'il en ſoit, de cette portion d'une farce en trois Actes, j'en fis la comédie du *Fils naturel*, en cinq ; & mon deſſein n'étant pas de donner cet ouvrage au théatre, j'y joignis quelques idées que j'avois ſur la Poétique, la Muſique, la Déclamation & la Pantomime ; & je formai du tout une eſpece de roman que j'intitulai : le *Fils naturel*, ou *Les épreuves de la vertu*, avec l'hiſtoire véritable de la piece.

Sans la ſuppoſition que l'aventure du *Fils na-*

turel étoit réelle, que devenoient l'illuſion de ce roman, & toutes les obſervations répandues dans les entretiens, ſur la différence qu'il y a entre un fait vrai & un fait imaginé, des perſonnages réels & des perſonnages fictifs, des diſcours tenus & des diſcours ſuppoſés; en un mot, toute la Poétique où la vérité eſt miſe ſans ceſſe en parallele avec la fiction ?

Mais comparons un peu plus rigoureuſement l'*Ami vrai* du Poëte Italien avec le *Fils naturel*.

Quelles ſont les parties principales d'un drame ? L'intrigue, les caracteres & les détails.

La naiſſance illégitime de Dorval eſt la baſe du *Fils naturel*. Sans cette circonſtance, la fuite de ſon pere aux Iſles reſte ſans fondement. Dorval ne peut ignorer qu'il a une ſœur, & qu'il vit à côté d'elle. Il n'en deviendra pas amoureux ; il ne ſera plus le rival de ſon ami. Il faut que Dorval ſoit riche; & ſon pere n'aura plus aucune raiſon de l'enrichir. Que ſignifie la crainte qu'il a de s'ouvrir à Conſtance ? La ſcene d'André n'a plus lieu; plus de pere qui revienne des Iſles, qui ſoit pris dans la traverſée, & qui dénoue. Plus d'intrigue; plus de piece.

Or, y a-t-il dans l'*Ami ſincere* aucune de ces choſes ſans leſquelles le *Fils naturel* ne peut ſubſiſter ? Aucune : voilà pour l'intrigue.

Venons aux caracteres. Y a-t-il un amant violent tel que Clairville ? Non. Y a-t-il une fille ingénue telle que Roſalie ? Non. Y a-t-il une femme qui ait l'ame & l'élévation des ſentimens de Conſtance ? Non. Y a-t-il un homme du caractere ſombre & farouche de Dorval ? Non. Il n'y a donc dans l'*Ami vrai* aucun de mes caracteres ? Aucun, ſans en excepter André. Paſſons aux détails.

Dois-je au Poëte étranger une ſeule idée qu'on puiſſe citer ? Pas une.

Qu'eſt-ce que ſa piece ? Une farce. Eſt-ce une farce que le *Fils naturel* ? Je ne ne le crois pas.

Je puis donc avancer :

Que celui qui dit que le genre dans lequel j'ai écrit le *Fils naturel* eſt le même que le genre dans lequel Goldoni a écrit l'*Ami vrai*, dit un menſonge.

Que celui qui dit que mes caracteres & ceux de Goldoni ont la moindre reſſemblance, dit un menſonge.

Que celui qui dit qu'il y a dans les détails un mot important qu'on ait tranſporté de l'*Ami vrai* dans le *Fils naturel*, dit un menſonge.

Que celui qui dit que la conduite du *Fils naturel* ne differe point de celle de l'*Ami vrai*, dit un menſonge.

Cet Auteur a écrit une ſoixantaine de pieces. Si quelqu'un ſe ſent porté à ce genre de travail, je l'invite à choiſir parmi celles qui reſtent, & à en compoſer un ouvrage qui puiſſe nous plaire.

Je voudrois bien qu'on eût une douzaine de pareils larcins à me reprocher ; & je ne ſais ſi le *Pere de Famille* aura gagné quelque choſe à m'appartenir en entier.

Au reſte, puiſqu'on n'a pas dédaigné de m'adreſſer les mêmes reproches que certaines gens faiſoient autrefois à Térence, je renverrai mes cenſeurs aux Prologues de ce Poëte ; qu'ils les liſent, pendant que je m'occuperai, dans mes heures de délaſſement, à écrire quelque piece nouvelle. Comme mes vues ſont droites & pures, je me conſolerai facilement de leur méchanceté, ſi je puis réuſſir encore à attendrir les honnêtes gens.

La nature m'a donné le goût de la ſimplicité, & je tâche de le perfectionner par la lecture des

anciens : voilà mon ſecret. Celui qui liroit Homere avec un peu de génie, y découvriroit bien plus sûrement la ſource où je puiſe.

O mon ami, que la ſimplicité eſt belle ! Que nous avons mal fait de nous en éloigner !

Voulez-vous entendre ce que la douleur inſpire à un pere qui vient de perdre ſon fils ? Ecoutez Priam.

Eloignez-vous, mes amis ; laiſſez-moi ſeul ; votre conſolation m'importune... J'irai ſur les vaiſſeaux des Grecs : oui, j'irai. Je verrai cet homme terrible ; je le ſupplierai. Peut-être il aura pitié de mes ans ; il reſpectera ma vieilleſſe.... Il a un pere âgé comme moi.... Hélas, ce pere l'a mis au monde pour la honte & le déſaſtre de cette ville !.... Quels maux ne nous a-t-il pas faits à tous ? Mais à qui en a-t-il fait autant qu'à moi ? Combien ne m'a-t-il pas ravi d'enfans, & dans la fleur de leur jeuneſſe !.... Tous m'étoient chers.... Je les ai tous pleurés. Mais c'eſt la perte de ce dernier qui m'eſt ſur-tout cruelle ; j'en porterai la douleur juſqu'aux enfers.... Eh ! pourquoi n'eſt-il pas mort entre mes bras ?.... Nous nous ſerions raſſaſiés de pleurs ſur lui, moi & la mere malheureuſe qui lui donna la vie.

Voulez-vous ſavoir quels ſont les vrais diſcours d'une pere ſuppliant aux genoux du meurtrier de ſon fils ? Ecoutez le même Priam aux genoux d'Achille.

Achille, reſſouvenez-vous de votre pere ; il eſt du même âge que moi, & nous gémiſſons tous les deux ſous le poids des années.... Hélas ! peut-être eſt-il preſſé par des voiſins ennemis, ſans avoir à côté de lui perſonne qui puiſſe éloigner le péril qui le menace... Mais s'il a entendu dire que vous vivez ; ſon cœur s'ouvre à l'eſpérance & à la joie, & il paſſe les jours dans l'attente du moment où il reverra ſon fils....

Quelle différence de ſon ſort au mien !.... J'avois des enfans, & je ſuis comme ſi je les avois tous perdus... De cinquante que je comptois autour de moi, lorſque les Grecs ſont arrivés, il ne m'en reſtoit qu'un qui pût nous défendre, & il vient de périr par vos mains, ſous les murs de cette ville.... Rendez-moi ſon corps ; recevez mes préſens ; reſpectez les Dieux ; rappellez-vous votre pere, & ayez pitié de moi.... Voyez où j'en ſuis réduit.... Fut-il un Monarque plus humilié ? Un homme plus à plaindre ? Je ſuis à vos pieds, & je baiſe vos mains teintes du ſang de mon fils.

Ainſi parla Priam ; & le fils de Pélée ſentit, au ſouvenir de ſon pere, la pitié s'émouvoir au fond de ſon cœur. Il releva le vieillard ; & le repouſſant doucement, il l'écarta de lui.

Qu'eſt-ce qu'il y a là-dedans ? Point d'eſprit, mais des choſes d'une vérité ſi grande, qu'on ſe perſuaderoit preſque qu'on les auroit trouvées comme Homere. Pour nous, qui connoiſſons un peu la difficulté & le mérite d'être ſimple, liſons ces morceaux ; liſons-les bien, & puis prenons tous nos papiers, & les jettons au feu. Le génie ſe ſent, mais il ne s'imite point.

Dans les pieces compliquées, l'intérêt eſt plus l'effet du plan que des diſcours ; c'eſt au contraire plus l'effet des diſcours que du plan, dans les pieces ſimples. Mais à qui doit-on rapporter l'intérêt ? Eſt-ce aux perſonnages ? Eſt-ce aux ſpectateurs ?

Les ſpectateurs ne ſont que des témoins ignorés de la choſe.

» Ce ſont donc les perſonnages qu'il faut avoir » en vue «.

Je le crois : qu'ils forment le nœud ſans s'en appercevoir ; que tout ſoit impénétrable pour eux ; qu'ils s'avancent au dénouement ſans s'en

douter. S'ils ſont dans l'agitation, il faudra bien que je ſuive, & que j'éprouve les mêmes mouvemens.

Je ſuis ſi loin de penſer avec la plupart de ceux qui ont écrit de l'art dramatique, qu'il faille dérober au ſpectateur le dénouement, que je ne croirois pas me propoſer une tâche fort au deſſus de mes forces, ſi j'entreprenois un drame où le dénouement ſeroit annoncé dès la premiere ſcene, & où je ferois ſortir l'intérêt le plus violent de cette circonſtance même.

Tout doit être clair pour le ſpectateur. Confident de chaque perſonnage, inſtruit de ce qui s'eſt paſſé & de ce qui ſe paſſe; il y a cent momens où l'on n'a rien de mieux à faire que de lui déclarer nettement ce qui ſe paſſera.

O faiſeurs de regles générales, que vous ne connoiſſez guere l'art, & que vous avez peu de ce génie qui a produit les modeles ſur leſquels vous avez établi ces regles qu'il eſt le maître d'enfreindre quand il lui plaît!

On trouvera dans mes idées tant de paradoxes qu'on voudra; mais je perſiſterai à croire que pour une occaſion où il eſt à propos de cacher au ſpectateur un incident important, avant qu'il ait lieu; il y en a pluſieurs où l'intérêt demande le contraire.

Le Poëte me ménage par le ſecret un inſtant de ſurpriſe; il m'eût expoſé par la confidence à une longue inquiétude.

Je ne plaindrai qu'un inſtant celui qui ſera frappé & accablé dans un inſtant. Mais que deviens-je, ſi le coup ſe fait attendre, ſi je vois l'orage ſe former ſur ma tête, ou ſur celle d'un autre, & y demeurer long-tems ſuſpendu?

Luſignan ignore qu'il va retrouver ſes enfans;

le ſpectateur l'ignore auſſi. Zaïre & Néreſtan ignorent qu'ils ſont frere & ſœur; le ſpectateur l'ignore auſſi. Mais quelque pathétique que ſoit cette reconnoiſſance, je ſuis ſûr que l'effet en eût été beaucoup plus grand encore, ſi le ſpectateur eût été prévenu. Que ne me ſerois-je pas dit à moi-même à l'approche de ces quatre perſonnages? Avec quelle attention & quel trouble n'aurois-je pas écouté chaque mot qui ſeroit ſorti de leur bouche? A quelle gêne le Poëte ne m'auroit-il pas mis? Mes larmes ne coulent qu'au moment de la reconnoiſſance; elles auroient coulé long-tems auparavant.

Quelle différence d'intérêt entre cette ſituation où je ne ſuis pas du ſecret, & celle où je ſais tout, & où je vois Oroſmane, un poignard à la main, attendre Zaïre, & cette infortunée s'avancer vers le coup? Quels mouvemens le ſpectateur n'eût-il pas éprouvés, s'il eût été libre au Poëte de tirer de cet inſtant tout l'effet qu'il pouvoit produire; & ſi notre ſcene qui s'oppoſe aux plus grands effets, lui eût permis de faire entendre dans les ténebres la voix de Zaïre, & de me la montrer de plus loin?

Dans *Iphigénie en Tauride*, le ſpectateur connoît l'état des perſonnages; ſupprimez cette circonſtance, & voyez ſi vous ajouterez, ou ſi vous ôterez à l'intérêt.

Si j'ignore que Néron écoute l'entretien de Britannicus & de Junie, je n'éprouve plus la terreur.

Lorſque Luſignan & ſes enfans ſe ſont reconnus, en deviennent-ils moins intéreſſans? Nullement. Qu'eſt-ce qui ſoutient & fortifie l'intérêt? C'eſt ce que le Sultan ne ſait pas, & ce dont le ſpectateur eſt inſtruit.

Que tous les perſonnages s'ignorent, ſi vous le

voulez ; mais que le ſpectateur les connoiſſe tous.

J'oſerois preſque aſſurer qu'un ſujet où les réticences ſont néceſſaires, eſt un ſujet ingrat, & qu'un plan où l'on y a recours, eſt moins bon que ſi l'on eût pu s'en paſſer. On n'en tirera rien de bien énergique ; on s'aſſujettira à des préparations toujours trop obſcures, ou trop claires. Le poëme deviendra un tiſſu de petites fineſſes, à l'aide deſquelles on ne produira que de petites ſurpriſes. Mais tout ce qui concerne les perſonnages eſt-il connu ? J'entrevois dans cette ſuppoſition la ſource des mouvemens les plus violens. Le Poëte Grec qui différa juſqu'à la derniere ſcène la reconnoiſſance d'Oreſte & d'Iphigénie, fut un homme de génie. Oreſte eſt appuyé ſur l'autel. Sa ſœur a le coûteau ſacré levé ſur ſon ſein. Oreſte prêt à périr s'écrie : N'étoit-ce pas aſſez que la ſœur fût immolée ? Falloit-il que le frere le fût auſſi ? Voilà le moment que le Poëte m'a fait attendre pendant cinq Actes.

» Dans quelque drame que ce ſoit, le nœud » eſt connu ; il ſe forme en préſence du ſpecta- » teur. Souvent le titre ſeul d'une tragédie en » annonce le dénouement ; c'eſt un fait donné » par l'hiſtoire ; c'eſt la mort de Céſar ; c'eſt le » ſacrifice d'Iphigénie : mais il n'en eſt pas ainſi » dans la comédie «.

Pourquoi donc ? Le Poëte n'eſt-il pas le maître de me révéler de ſon ſujet ce qu'il juge à propos ? Pour moi, je me ſerois beaucoup applaudi, ſi dans le *Pere de Famille* (qui n'eût plus été le *Pere de Famille*, mais une piece d'un autre nom) ; j'avois pu ramaſſer toute la perſécution du Commandeur ſur Sophie. L'intérêt ne ſe ſeroit-il pas accru, par la connoiſſance que cette jeune fille dont il parloit ſi mal, qu'il pourſuivoit ſi vivement,

qu'il vouloit faire enfermer, étoit ſa propre niece ? Avec quelle impatience n'auroit-t-on pas attendu l'inſtant de la reconnoiſſance, qui ne produit dans ma piece qu'une ſurpriſe paſſagere ? C'eût été celui du triomphe d'une infortunée, à laquelle on eût pris le plus grand intérêt, & de la confuſion d'un homme dur qu'on n'aimoit pas.

Pourquoi l'arrivée de Pamphile n'eſt-elle dans l'*Heycire* qu'un incident ordinaire ? c'eſt que le ſpectateur ignore que ſa femme eſt groſſe, qu'elle ne l'eſt pas de lui, & que le moment de ſon retour eſt préciſément celui des couches de ſa femme.

Pourquoi certains monologues ont-ils de ſi grands effets ? C'eſt qu'ils m'inſtruiſent des deſſeins ſecrets d'un perſonnage, & que cette confidence me ſaiſit à l'inſtant de crainte, ou d'eſpérance.

Si l'état des perſonnages eſt inconnu, le ſpectateur ne pourra prendre à l'action plus d'intérêt que les perſonnages. Mais l'intérêt doublera pour le ſpectateur, s'il eſt aſſez inſtruit, & qu'il ſente que les actions & les diſcours ſeroient bien différens, ſi les perſonnages ſe connoiſſoient. C'eſt ainſi que vous produirez en moi une attente violente de ce qu'ils deviendront, lorſqu'ils pourront comparer ce qu'ils ſont avec ce qu'ils ont fait, ou voulu faire.

Que le ſpectateur ſoit inſtruit de tout, & que les perſonnages s'ignorent, s'il ſe peut ; que ſatisfait de ce qui eſt préſent, je ſouhaite vivement ce qui va ſuivre ; qu'un perſonnage m'en faſſe deſirer un autre ; qu'un incident me hâte vers l'incident qui lui eſt lié ; que les ſcenes ſoient rapides ; qu'elles ne contiennent que des choſes eſſentielles à l'action, & je ſerai intéreſſé.

Au reſte, plus je réfléchis ſur l'art dramatique, plus j'entre en humeur contre ceux qui en ont écrit; c'eſt un tiſſu de loix particulieres dont on a fait des préceptes généraux. On a vu certains incidens produire de grands effets, & auſſitôt on a impoſé au Poëte la néceſſité des mêmes moyens pour obtenir les mêmes effets; tandis qu'en y regardant de plus près, ils auroient apperçu de plus grands effets encore à produire par des moyens tout contraires. C'eſt ainſi que l'art s'eſt ſurchargé de regles, & que les Auteurs, en s'y aſſujettiſſant ſervilement, ſe ſont quelquefois donné beaucoup de peine pour faire moins bien.

Si l'on avoit conçu que, quoiqu'un ouvrage dramatique ait été fait pour être repréſenté, il falloit cependant que l'Auteur & l'Acteur oubliaſſent le ſpectateur, & que tout l'intérêt fût relatif aux perſonnages, on ne liroit pas ſi ſouvent dans les Poétiques: ſi vous faites ceci, ou cela, vous affecterez ainſi ou autrement votre ſpectateur. On y liroit au contraire: ſi vous faites ceci ou cela, voici ce qui en réſultera parmi vos perſonnages.

Ceux qui ont écrit de l'art dramatique reſſemblent à un homme qui s'occupant des moyens de remplir de trouble toute une famille, au lieu de peſer ces moyens par rapport au trouble de la famille, les peſeroit relativement à ce qu'en diront les voiſins. Eh! laiſſez-là les voiſins; tourmentez vos perſonnages, & ſoyez ſûr que ceux-ci n'éprouveront aucune peine que les autres ne partagent.

D'autres modeles; l'on eût preſcrit d'autres loix, & peut-être on eût dit: Que votre dénouement ſoit connu, qu'il le ſoit de bonne-heure, & que le ſpectateur ſoit perpétuellement ſuſpendu dans l'attente

l'attente du coup de lumiere qui va éclairer tous les perſonnages ſur leurs actions & ſur leur état.

Eſt-il important de raſſembler l'intérêt d'un drame vers ſa fin? Ce moyen m'y paroît auſſi propre que le moyen contraire. L'ignorance & la perplexité excitent la curioſité du ſpectateur, & la ſoutiennent; mais ce ſont les choſes connues & toujours attendues qui le troublent & qui l'agitent. Cette reſſource eſt ſûre pour tenir la cataſtrophe toujours préſente.

Si, au lieu de ſe renfermer entre les perſonnages, & de laiſſer le ſpectateur devenir ce qu'il voudra, le Poëte ſort de l'action, & deſcend dans le parterre, il gênera ſon plan; il imitera les Peintres qui, au lieu de s'attacher à la repréſentation rigoureuſe de la nature, la perdent de vue, pour s'occuper des reſſources de l'art, & ſongent, non pas à me la montrer comme elle eſt, & comme ils la voyent, mais à en diſpoſer relativement à des moyens techniques & communs.

Tous les points d'un eſpace ne ſont-ils pas diverſement éclairés? ne ſe ſéparent-ils pas? ne fuient-ils pas dans une plaine aride & déſerte, comme dans le payſage le plus varié? Si vous ſuivez la routine du Peintre, il en ſera de votre drame ainſi que de ſon tableau. Il a quelques beaux endroits, vous aurez quelques beaux inſtans. Mais il ne s'agit pas de cela; il faut que le tableau ſoit beau dans toute ſon étendue, & votre drame dans toute ſa durée.

Et l'Acteur, que deviendra-t-il, ſi vous vous êtes occupé du ſpectateur? Croyez-vous qu'il ne ſentira pas que ce que vous avez placé dans cet endroit & dans celui-ci, n'a pas été imaginé pour lui. Vous avez penſé au ſpectateur; il s'y adreſſera. Vous avez voulu qu'on vous applaudît; il vou-

dra qu'on l'applaudiſſe; & je ne ſais plus ce que l'illuſion deviendra.

J'ai remarqué que l'Acteur jouoit mal tout ce que le Poëte avoit compoſé pour le ſpectateur; & que ſi le parterre eût fait ſon rôle, il eût dit au perſonnage : » A qui en voulez-vous ? Je n'en » ſuis pas. Eſt-ce que je me mêle de vos affaires ? » Rentrez chez vous «. Et que ſi l'Auteur eût fait le ſien, il ſeroit ſorti de la couliſſe, & eût répondu au parterre : » Pardon, Meſſieurs, c'eſt ma » faute : une autre fois je ferai mieux, & lui auſſi «.

Soit donc que vous compoſiez, ſoit que vous jouïez, ne penſez non plus au ſpectateur que s'il n'exiſtoit pas. Imaginez ſur le bord du théatre un grand mur qui vous ſépare du parterre. Jouez comme ſi la toile ne ſe levoit pas.

» Mais l'Avare qui a perdu ſa caſſette dit ce- » pendant au ſpectateur : Meſſieurs, mon voleur » n'eſt-il point parmi vous « ?

Eh laiſſez-là cet Auteur. L'écart d'un homme de génie ne prouve rien contre le ſens commun. Dites-moi ſeulement s'il eſt poſſible que vous vous adreſſiez un inſtant au ſpectateur ſans arrêter l'action ; & ſi le moindre défaut des détails où vous l'aurez conſidéré, n'eſt pas de diſperſer autant de petits repos ſur toute la durée de votre drame, & de le ralentir ?

Qu'un Auteur intelligent faſſe entrer dans ſon ouvrage des traits que le ſpectateur s'applique, j'y conſens ; qu'il y rappelle des ridicules en vogue, des vices dominans, des événemens publics ; qu'il inſtruiſe, & qu'il plaiſe; mais que ce ſoit ſans y penſer. Si l'on remarque ſon but, il le manque ; il ceſſe de dialoguer, il prêche.

La premiere partie d'un plan, diſent nos critiques, c'eſt l'expoſition.

Une expoſition dans la tragédie où le fait eſt connu, s'exécute en un mot. Si ma fille met le pied dans l'Aulide, elle eſt morte. Dans la comédie, ſi j'oſois, je dirois que c'eſt l'affiche. Dans le *Tartuffe*, où eſt l'expoſition ? J'aimerois autant qu'on demandât au Poëte d'arranger ſes premieres ſcenes, de maniere qu'elles continſſent l'eſquiſſe même de ſon drame.

Tout ce que je conçois, c'eſt qu'il y a un moment où l'action dramatique doit commencer ; & que ſi le Poëte a mal choiſi ce moment, il ſera trop éloigné ou trop voiſin de la cataſtrophe. Trop voiſin de la cataſtrophe, il manquera de matiere, & peut-être ſera-t-il forcé d'étendre ſon ſujet par une intrigue épiſodique. Trop éloigné, ſon mouvement ſera lâche, ſes actes longs & chargés d'événemens ou de détails qui n'intéreſſeront pas.

La clarté veut qu'on diſe tout. Le genre veut qu'on ſoit rapide. Mais comment tout dire & marcher rapidement ?

L'incident qu'on aura choiſi comme le premier, ſera le ſujet de la premiere ſcene. Il amenera la ſeconde ; la ſeconde amenera la troiſieme, & l'acte ſe remplira. Le point important, c'eſt que l'action croiſſe en vîteſſe, & ſoit claire : c'eſt ici le cas de penſer au ſpectateur. D'où l'on voit que l'expoſition ſe fait à meſure que le drame s'accomplit, & que le ſpectateur ne ſait tout & n'a tout vu que quand la toile tombe.

Plus le premier incident laiſſera de choſes en arriere, plus on aura de détails pour les actes ſuivans. Plus le Poëte ſera rapide & plein, plus il faudra qu'il ſoit attentif. Il ne peut ſe ſuppoſer à la place du ſpectateur que juſqu'à un certain point. Son intrigue lui eſt ſi familiere, qu'il lui ſera

facile de ſe croire clair quand il ſera obſcur. C'eſt à ſon cenſeur à l'inſtruire; car quelque génie qu'ait un Poëte, il lui faut un cenſeur. Heureux, mon ami, s'il en rencontre un qui ſoit vrai & qui ait plus de génie que lui. C'eſt de lui qu'il apprendra que l'oubli le plus léger ſuffit pour détruire toute illuſion; qu'une petite circonſtance omiſe ou mal préſentée décele le menſonge; qu'un drame eſt fait pour le peuple, & qu'il ne faut ſuppoſer au peuple ni trop d'imbécillité, ni trop de fineſſe.

Expliquer tout ce qui le demande, mais rien au delà.

Il y a des choſes minutieuſes que le ſpectateur ne ſe ſoucie pas d'apprendre, & dont il ſe rendra raiſon à lui-même. Un incident n'a-t-il qu'une cauſe, & cette cauſe ne ſe préſente-t-elle pas tout-à-coup à l'eſprit? C'eſt une énigme qu'on laiſſeroit à deviner. Un incident a-t-il pu naître d'une maniere ſimple & naturelle? L'expliquer, c'eſt s'appeſantir ſur un détail qui n'excite point ma curioſité.

Rien n'eſt beau, s'il n'eſt un; & c'eſt le premier incident qui décidera de la couleur de l'ouvrage entier.

Si l'on débute par une ſituation forte, tout le reſte ſera de la même vigueur, ou languira. Combien de pieces que le début a tuées! Le Poëte a craint de commencer froidement; & ſes ſituations ont été ſi fortes, qu'il n'a pu ſoutenir les premieres impreſſions qu'il m'a faites.

Si le plan de l'ouvrage eſt bien fait; ſi le Poëte a bien choiſi ſon premier moment; s'il eſt entré par le centre de l'action; s'il a bien deſſiné ſes caracteres, comment n'auroit-il pas du ſuccès? Mais c'eſt aux ſituations à décider des caracteres.

Le plan d'un drame peut être fait & bien fait, ſans que le Poëte ſache rien encore du caractere qu'il attachera à ſes perſonnages. Des hommes de différens caracteres ſont tous les jours expoſés à un même événement. Celui qui ſacrifie ſa fille peut être ambitieux, foible, ou féroce; celui qui a perdu ſon argent, riche ou pauvre; celui qui craint pour ſa maîtreſſe, bourgeois ou héros, tendre ou jaloux, Prince ou valet.

Les caracteres ſeront bien pris, ſi les ſituations en deviennent plus embarraſſantes & plus fâcheuſes. Songez que les vingt-quatre heures que vos perſonnages vont paſſer ſont les plus agitées & les plus cruelles de leur vie. Tenez-les donc dans la plus grande gêne poſſible. Que vos ſituations ſoient fortes; oppoſez-les aux caracteres; oppoſez encore les intérêts aux intérêts. Que l'un ne puiſſe tendre à ſon but, ſans croiſer les deſſeins d'un autre, & que tous occupés d'un même événement, chacun le veuille à ſa maniere.

Le véritable contraſte, c'eſt celui des caracteres avec les ſituations; c'eſt celui des intérêts avec les intérêts. Si vous rendez Alceſte amoureux, que ce ſoit d'une coquette; Harpagon d'une fille pauvre.

» Mais pourquoi ne pas ajouter à ces deux » ſortes de contraſtes, celui des caracteres entre » eux? Cette reſſource eſt ſi commode au Poëte «.

Ajoutez, & ſi commune, que celle de placer ſur le devant d'un tableau des objets qui ſervent de repouſſoir, n'eſt pas plus familiere au Peintre.

Je veux que les caracteres ſoient différens; mais je vous avoue que le contraſte m'en déplaît. Ecoutez mes raiſons; & jugez.

Je remarque d'abord que le contraſte eſt mauvais dans le ſtyle. Voulez-vous que des idées

grandes, nobles & ſimples ſe réduiſent à rien ; faites-les contraſter entr'elles, ou dans l'expreſſion.

Voulez-vous qu'une piece de muſique ſoit ſans expreſſion & ſans génie, jettez-y du contraſte, & vous n'aurez qu'une ſuite alternative de doux & de fort, de grave & d'aigu.

Voulez-vous qu'un tableau ſoit d'une compoſition déſagréable & forcée, mépriſez la ſageſſe de Raphaël, ſtrapaſſez, faites contraſter vos figures.

L'architecture aime la grandeur & la ſimplicité. Je ne dirai pas qu'elle rejette le contraſte ; elle ne l'admet point.

Dites-moi comment il ſe fait que le contraſte ſoit une ſi pauvre choſe dans tous les genres d'imitation, excepté dans le dramatique ?

Mais un moyen ſûr de gâter un drame, & de le rendre inſoutenable à tout homme de goût, ce ſeroit d'y multiplier les contraſtes.

Je ne ſais quel jugement on portera du *Pere de Famille* ; mais s'il n'eſt que mauvais, je l'aurois rendu déteſtable, en mettant le Commandeur en contraſte avec le Pere de Famille, Germeuil avec Cecile, Saint-Albin avec Sophie, & la Femme-de-chambre avec un des valets. Voyez ce qui réſulteroit de ces antitheſes ; je dis antitheſes, car le contraſte des caracteres eſt dans le plan d'un drame, ce que cette figure eſt dans le diſcours : elle eſt heureuſe ; mais il en faut uſer avec ſobriété ; & celui qui a le ton élevé, s'en paſſe toujours.

Une des parties les plus importantes dans l'art dramatique, & une des plus difficiles, n'eſt-ce pas de cacher l'art ? Or qu'eſt-ce qui en montre plus que le contraſte ? Ne paroît-il pas fait à la main ? N'eſt-ce pas un moyen uſé ? Quelle eſt la

Piece comique où il n'ait pas été mis en œuvre ? Et quand on voit arriver ſur la Scene un perſonnage impatient ou bourru, où eſt le jeune homme, échappé du College, & caché dans un coin du parterre, qui ne ſe diſe à lui-même : Le perſonnage tranquille & doux n'eſt pas loin.

Mais n'eſt-ce pas aſſez du vernis romaneſque, malheureuſement attaché au genre dramatique, par la néceſſité de n'imiter l'ordre général des choſes, que dans les cas où il s'eſt plu à combiner des incidens extraordinaires, ſans ajouter encore à ce vernis ſi oppoſé à l'illuſion, un choix de caracteres qui ne ſe trouvent preſque jamais raſſemblés ? Quel eſt l'état commun des ſociétés ? Eſt-ce celui où les caracteres ſont différens, ou celui où ils ſont contraſtés ? Pour une circonſtance de la vie où le contraſte des caracteres ſe montre auſſi tranché qu'on le demande au Poëte, il y en a cent mille où ils ne ſont que différens.

Le contraſte des caracteres avec les ſituations & des intérêts entr'eux, eſt au contraire de tous les inſtans.

Pourquoi a-t-on imaginé de faire contraſter un caractere avec un autre ? c'eſt, ſans doute, afin de rendre l'un des deux plus ſortant ; mais on n'obtiendra cet effet qu'autant que ces caracteres paroîtront enſemble. De-là, quelle monotonie pour le dialogue ! Quelle gêne pour la conduite ! Comment réuſſirai-je à enchaîner naturellement les événemens, & à établir entre les ſcenes la ſucceſſion convenable, ſi je ſuis occupé de la néceſſité de rapprocher tel perſonnage de tel autre ? Combien de fois n'arrivera-t-il pas que le contraſte demande une ſcene, & que la vérité de la fable en demande une autre ?

D'ailleurs, ſi les deux perſonnages contraſtans

étoient deſſinés avec la même force, ils rendroient le ſujet du drame équivoque.

Je ſuppoſe que le *Miſanthrope* n'eût point été affiché, & qu'on l'eût joué ſans annonce; que ſeroit-il arrivé ſi Philinte eût eu ſon caractere, comme Alceſte a le ſien? Le ſpectateur n'auroit-il pas été dans le cas de demander, du moins à la premiere Scene, où rien ne diſtingue encore le perſonnage principal, lequel des deux on jouoit du Philanthrope ou du Miſantrope? Et comment évite-t-on cet inconvénient? On ſacrifie l'un des deux caracteres; on met dans la bouche du premier tout ce qui eſt pour lui, & l'on fait du ſecond un ſot ou un mal-adroit. Mais le ſpectateur ne ſent-il pas ce défaut, ſur-tout lorſque le caractere vicieux eſt le principal, comme dans l'exemple que je viens de citer?

» La premiere Scene du *Miſanthrope* eſt cependant un chef-d'œuvre «.

Oui; mais qu'un homme de génie s'en empare; qu'il donne à Philinte autant de ſang froid, de fermeté, d'éloquence, d'honnêteté, d'amour pour les hommes, d'indulgence pour leurs défauts, de compaſſion pour leur foibleſſe, qu'un ami véritable du genre humain en doit avoir; &, tout-à-coup, ſans toucher au diſcours d'Alceſte, vous verrez le ſujet de la Piece devenir incertain. Pourquoi ne l'eſt-il pas? Eſt-ce qu'Alceſte a raiſon? Eſt-ce que Philinte a tort? Non, c'eſt que l'un plaide bien ſa cauſe, & que l'autre défend mal la ſienne.

Voulez-vous, mon ami, vous convaincre de toute la force de cette obſervation? Ouvrez les *Adelphes* de Térence; vous y verrez deux peres contraſtés, & tous les deux avec la même force; & défiez le Critique le plus délié de vous dire de

Micion, ou de Déméa, qui eſt le perſonnage principal? S'il oſe prononcer avant la derniere ſcene, il trouvera à ſon étonnement, que celui qu'il a pris pendant cinq Actes pour un homme ſenſé, n'eſt qu'un fou, & que celui qu'il a pris pour un fou, pourroit bien être l'homme ſenſé.

On diroit, au commencement du cinquieme Acte de ce drame, que l'Auteur, embarraſſé du contraſte qu'il avoit établi, a été contraint d'abandonner ſon but, & de renverſer l'intérêt de ſa piece. Mais qu'eſt-il arrivé? C'eſt qu'on ne ſait plus à qui s'intéreſſer; & qu'après avoir été pour Micion contre Déméa, on finit ſans ſavoir pour qui l'on eſt. On deſireroit preſque un troiſieme pere qui tînt le milieu entre ces deux perſonnages, & qui en fît connoître le vice.

Si l'on croit qu'un drame ſans perſonnages contraſtés en ſera plus facile, on ſe trompe. Lorſque le Poëte ne pourra faire valoir ſes rôles que par leurs différences, avec quelle vigueur ne faudra-t-il pas qu'il les deſſine, & les colorie? S'il ne veut pas être auſſi froid qu'un Peintre qui placeroit des objets blancs ſur un fond blanc, il aura ſans ceſſe les yeux ſur la diverſité des états, des âges, des ſituations & des intérêts; & loin d'être jamais dans le cas d'affoiblir un caractere pour donner de la force à un autre, ſon travail ſera de les fortifier tous.

Plus un genre ſera ſérieux, moins il me ſemblera admettre le contraſte. Il eſt rare dans la tragédie. Si on l'y introduit, ce n'eſt qu'entre les ſubalternes. Le héros eſt ſeul. Il n'y a point de contraſte dans *Britannicus*; point dans *Andromaque*; point dans *Cinna*; point dans *Iphigénie*; point dans *Zaïre*; point dans le *Tartuffe*.

Le contraſte n'eſt pas néceſſaire dans les comé-

dies de caracteres. Il eſt au moins ſuperflu dans les autres.

Il y a une tragédie de Corneille, c'eſt, je crois, *Nicomede*, où la généroſité eſt la qualité dominante de tous les perſonnages : quel mérite ne lui a-t-on pas fait de cette fécondité, & avec combien juſte raiſon ?

Térence contraſte peu. Plaute contraſte moins encore. Moliere plus ſouvent. Mais ſi le contraſte fut quelquefois pour Moliere le moyen d'un homme de génie, eſt-ce une raiſon pour le preſcrire aux autres Poëtes ? N'en ſeroit-ce pas une au contraire pour le leur interdire ?

Mais que devient le dialogue entre des perſonnages contraſtans ? Un tiſſu de petites idées, d'antitheſes ; car il faudra bien que les propos aient entr'eux la même oppoſition que les caracteres. Or, c'eſt à vous, mon ami, que j'en appelle & à tout homme de goût. L'entretien ſimple & naturel de deux hommes qui auront des intérêts, des paſſions & des âges différens, ne vous plaira-t-il pas davantage ?

Je ne puis ſupporter le contraſte dans l'Epique, à moins qu'il ne ſoit de ſentimens ou d'images. Il me deplaît dans la tragédie. Il eſt ſuperflu dans le comique ſérieux. On peut s'en paſſer dans la comédie gaie. Je l'abandonnerai donc au farceur. Pour celui-ci, qu'il le multiplie & le force dans ſa compoſition tant qu'il lui plaira : il n'a rien qui vaille à gâter.

Quant à ce contraſte de ſentimens ou d'images que j'aime dans l'Epique, dans l'Ode & quelques genres de poéſie élevée, ſi l'on me demande ce que c'eſt, je répondrai : C'eſt un des caracteres les plus marqués du génie ; c'eſt l'art de porter dans l'ame des ſenſations extrêmes & oppoſées, de la ſecouer, pour ainſi dire, en ſens contraires, & d'y exciter un treſſaillement mêlé de peine & de plaiſir, d'amertume & de douceur, de douleur & d'effroi.

Tel eſt l'effet de cet endroit de l'*Iliade*, où le Poëte me montre Jupiter aſſis ſur l'Ida ; au pied du mont, les Troyens & les Grecs s'entr'égorgeant dans la nuit qu'il a répandue ſur eux, & cependant les regards du Dieu, inattentifs & ſereins, tournés ſur les campagnes innocentes des Ethiopiens qui vivent de lait. C'eſt ainſi qu'il m'offre à la fois le ſpectacle de la miſere & du bonheur, de la paix & du trouble, de l'innocence & du crime, de la fatalité de l'homme, & de la grandeur des Dieux. Je ne vois au pied de l'Ida qu'un amas de fourmis.

Le même Poëte propoſe-t-il un prix à des combattans ? Il met devant eux des armes, un taureau qui menace de la corne, de belles femmes & du fer.

Lucrece a bien connu ce que pouvoit l'oppoſition du terrible & du voluptueux, lorſqu'ayant à peindre le tranſport effréné de l'amour, quand il s'eſt emparé des ſens, il me réveille l'idée d'un lion qui, les flancs traverſés d'un trait mortel, s'élance avec fureur ſur le chaſſeur qui l'a bleſſé, le renverſe, cherche à expirer ſur lui, & le laiſſe tout couvert de ſon propre ſang.

L'image de la mort eſt à côté de celle du plaiſir, dans les odes les plus piquantes d'Horace, & dans les chanſons les plus belles d'Anacréon.

Et Catulle ignoroit-il la magie de ce contraſte, lorſqu'il a dit :

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoreſque ſenum ſeveriorum

Omnes unius æſtimemus aſſis.
Soles occidere, & redire poſſunt;
Nobis cùm ſemel occidet brevis lux,
Nox eſt perpetua una dormienda.
Da mihi baſia mille.

Et l'Auteur de l'*Hiſtoire naturelle*, lorſqu'après la peinture d'un jeune animal, tranquille habitant des forêts, qu'un bruit ſubit & nouveau a rempli d'effroi, oppoſant le délicat & le ſublime, il ajoute: *Mais ſi le bruit eſt ſans effet, s'il ceſſe, l'animal reconnoît le ſilence ordinaire de la Nature; il ſe calme, il s'arrête, & regagne, à pas égaux, ſa paiſible retraite.*

Et l'Auteur de l'*Eſprit*, lorſque confondant des idées ſenſuelles à des idées féroces, il s'écrie par la bouche d'un fanatique expirant: *Je meurs; mais j'éprouve une douceur incroyable à mourir! J'entends la voix d'Odin qui m'appelle. Déja les portes de ſon palais ſont ouvertes. J'en vois ſortir des filles à demi nues. Elles ſont ceintes d'une écharpe d'azur qui releve la blancheur de leur ſein. Elles s'avancent vers moi, & m'offrent une biere délicieuſe dans le crâne ſanglant de mes ennemis.*

Il y a un payſage du Pouſſin où l'on voit de jeunes Bergeres qui danſent au ſon du chalumeau; & à l'écart un tombeau avec cette inſcription: *Je vivois auſſi dans la délicieuſe Arcadie.* Le preſtige de ſtyle dont il s'agit, tient quelquefois à un mot qui détourne ma vue du ſujet principal, & qui me montre de côté, comme dans le payſage du Pouſſin, l'eſpace, le tems, la vie, la mort, ou quelqu'autre idée grande & mélancolique, jettée tout au travers des images de la gaieté.

Voilà les ſeuls contraſtes qui me plaiſent. Au reſte, il y en a de trois ſortes entre les caracteres. Un contraſte de vertu, & un contraſte de vice. Si un perſonnage eſt avare, un autre peut contraſter avec lui ou par l'économie, ou par la prodigalité; & le contraſte de vice ou de vertu peut être réel ou feint. Je ne connois aucun exemple de ce dernier: il eſt vrai que je connois peu le théatre. Il me ſemble que dans la comédie gaie, il feroit un effet aſſez agréable; mais une fois ſeulement. Ce caractere ſera uſé dès la premiere piece. J'aimerois bien à voir un homme qui ne fût pas, mais qui affectât d'être d'un caractere oppoſé à un autre. Ce caractere ſeroit original; pour neuf, je n'en ſais rien.

Concluons qu'il n'y a qu'une raiſon pour contraſter les caracteres, & qu'il y en a pluſieurs pour les montrer différens.

Mais qu'on liſe les Poétiques, on n'y trouvera pas un mot de ces contraſtes. Il me paroît donc qu'il en eſt de cette loi comme de beaucoup d'autres, qu'elle a été faite d'après quelque production de génie, où l'on aura remarqué un grand effet du contraſte, & qu'on aura dit: le contraſte fait bien ici, donc on ne peut bien faire ſans contraſte. Voilà la logique de la plupart de ceux qui ont oſé donner des bornes à un art dans lequel ils ne ſe ſont jamais exercés. C'eſt auſſi celle des Critiques ſans expérience qui nous jugent d'après ces autorités.

Je ne ſais, mon ami, ſi l'étude de la Philoſophie ne me rappellera pas à elle, & ſi le *Pere de Famille* eſt, où n'eſt pas mon dernier drame; mais je ſuis ſûr de n'introduire le contraſte des caracteres dans aucun.

Lorſque l'eſquiſſe eſt faite & remplie, & que les caracteres ſont arrêtés, on paſſe à la diviſion de l'action.

Les Actes ſont les parties du drame. Les Scenes ſont les parties de l'Acte.

L'Acte eſt une portion de l'action totale d'un drame. Il en renferme un ou pluſieurs incidens.

Après avoir donné l'avantage aux pieces ſimples ſur les pieces compoſées, il ſeroit bien ſingulier que je préféraſſe un Acte rempli d'incidens, à un Acte qui n'en auroit qu'un.

On a voulu que les principaux perſonnages ſe montraſſent, ou fuſſent nommés dans le premier Acte; je ne ſais trop pourquoi. Il y a telle action dramatique où il ne faudroit faire ni l'un ni l'autre.

On a voulu qu'un même perſonnage ne rentrât pas ſur la Scene pluſieurs fois dans un même Acte: & pourquoi l'a-t-on voulu? Si ce qu'il vient dire, il ne l'a pu quand il étoit ſur la Scene; ſi ce qui le ramene s'eſt paſſé pendant ſon abſence; s'il a laiſſé ſur la Scene celui qu'il y cherche; ſi celui-ci y eſt en effet; ou ſi n'y étant pas, il ne le ſait pas ailleurs; ſi le moment le demande; ſi ſon retour ajoute à l'intérêt; en un mot, s'il reparoît dans l'action, comme il nous arrive tous les jours dans la ſociété; alors qu'il revienne, je ſuis tout prêt à le recevoir, & à l'écouter. Le critique citera ſes Auteurs tant qu'il voudra: le ſpectateur ſera de mon avis.

On exige que les Actes ſoient à peu près de la même longueur: il ſeroit bien plus ſenſé de demander que la durée en fût proportionnée à l'étendue de l'action qu'ils embraſſent.

Un Acte ſera toujours trop long, s'il eſt vuide d'action & chargé de diſcours; & il ſera toujours aſſez court, ſi les diſcours & les incidens dérobent au ſpectateur ſa durée. Ne diroit-on pas qu'on écoute un drame, la montre à la main? Il s'agit de ſentir, & toi tu comptes les pages & les lignes.

Le premier Acte de l'*Eunuque* n'a que deux Scenes & un petit monologue, & le dernier Acte en a dix. Ils ſont l'un & l'autre également courts, parce que le ſpectateur n'a langui ni dans l'un ni dans l'autre.

Le premier Acte d'un drame en eſt peut-être la portion la plus difficile. Il faut qu'il entame, qu'il marche, quelquefois qu'il expoſe, & toujours qu'il lie.

Si ce qu'on appelle une expoſition n'eſt pas amené par un incident important, ou s'il n'en eſt pas ſuivi, l'Acte ſera froid. Voyez la différence du premier Acte de l'*Andrienne*, ou de l'*Eunuque*, & du premier Acte de l'*Heycire*.

On appelle Entr'acte la durée qui ſépare un Acte du ſuivant. Cette durée eſt variable; mais puiſque l'action ne s'arrête point, il faut que lorſque le mouvement ceſſe ſur la Scene, il continue derriere. Point de repos, point de ſuſpenſion. Si les perſonnages reparoiſſoient, & que l'action ne fût pas plus avancée que quand ils ont diſparu, ils ſe ſeroient tous repoſés, ou ils auroient été diſtraits par des occupations étrangeres; deux ſuppoſitions contraires, ſinon à la vérité, du moins à l'intérêt.

Le Poëte aura rempli ſa tâche, s'il m'a laiſſé dans l'attente de quelque grand événement, & ſi l'action qui doit remplir ſon entr'acte, excite ma curioſité, & fortifie l'impreſſion que j'ai préconçue; car il ne s'agit pas d'élever dans mon ame différens mouvemens, mais d'y conſerver celui qui y regne, & de l'accroître ſans ceſſe. C'eſt un dard qu'il faut enfoncer depuis la pointe juſqu'à ſon autre extrêmité: effet qu'on n'obtiendra point d'une piece compliquée, à moins que tous les incidens rapportés à un ſeul perſonnage ne fondent

ſur lui, ne l'atterrent, & ne l'écraſent. Alors ce perſonnage eſt vraiment dans la ſituation dramatique. Il eſt gémiſſant & paſſif : c'eſt lui qui parle, & ce ſont les autres qui agiſſent.

Il ſe paſſe toujours dans l'entr'acte, & ſouvent il ſurvient dans le courant de la piece des incidens que le Poëte dérobe aux ſpectateurs, & qui ſuppoſent dans l'intérieur de la maiſon des entretiens entre ſes perſonnages. Je ne demanderai pas qu'il s'occupe de ces Scenes, & qu'il les rende avec le même ſoin que ſi je devois les entendre. Mais s'il en faiſoit une eſquiſſe, elle acheveroit de le remplir de ſon ſujet & de ſes caracteres; & communiquée à l'Acteur, elle le ſoutiendroit dans l'eſprit de ſon rôle & dans la chaleur de ſon action; c'eſt un ſurcroît de travail que je me ſuis quelquefois donné.

Ainſi lorſque le Commandeur pervers va trouver Germeuil pour le perdre, en l'embarquant dans le projet d'enfermer Sophie, il me ſemble que je le vois arriver d'une démarche compoſée, avec un viſage hypocrite & radouci, & que je lui entends dire d'un ton inſinuant & patelin :

LE COMMANDEUR.

Germeuil, je te cherchois.

GERMEUIL.

Moi, Monſieur le Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Toi-même.

GERMEUIL.

Cela vous arrive peu.

LE COMMANDEUR.

Il eſt vrai; mais un homme tel que Germeuil, fait rechercher tôt ou tard. J'ai réfléchi ſur ton caractere;

je me ſuis rappellé tous les ſervices que tu as rendus à la famille; & comme je m'interroge quelquefois quand je ſuis ſeul, je me ſuis demandé à quoi tenoit cette eſpece d'averſion qui duroit entre nous, & qui éloignoit deux honnêtes gens l'un de l'autre? J'ai découvert que j'avois tort, & je ſuis venu ſur le champ te prier d'oublier le paſſé : oui, te prier, & te demander ſi tu veux que nous ſoyons amis?

GERMEUIL.

Si je le veux, Monſieur? En pouvez-vous douter?

LE COMMANDEUR.

Germeuil, quand je hais, je hais bien.

GERMEUIL.

Je le ſais.

LE COMMANDEUR.

Quand j'aime auſſi, c'eſt de même, & tu vas en juger.

Ici, le Commandeur laiſſe appercevoir à Germeuil que les vues qu'il peut avoir ſur ſa niece, ne lui ſont pas cachées : il les approuve, & s'offre à le ſervir . . . *Tu recherches ma niece; tu n'en conviendras pas, je te connois. Mais pour te rendre de bons offices auprès d'elle, auprès de ſon pere, je n'ai que faire de ton aveu, & tu me trouveras quand il en ſera tems.*

Germeuil connoît trop bien le Commandeur pour ſe tromper à ſes offres. Il ne doute point que ce préambule obligeant n'annonce quelque ſcélérateſſe, & il dit au Commandeur.

GERMEUIL.

Enſuite, Monſieur le Commandeur, de quoi s'agit-il?

LE COMMANDEUR.

D'abord, de me croire vrai, comme je le ſuis.

GERMEUIL.

Cela ſe veut.

LE COMMANDEUR.

Et de me montrer que tu n'es pas indifférent à mon retour & à ma bienveillance.

GERMEUIL

J'y suis disposé.

Alors le Commandeur, après un peu de silence, jette négligemment, & comme par forme de conversation . . . *Tu as vu mon neveu?*

GERMEUIL.

Il sort d'ici.

LE COMMANDEUR.

Tu ne sais pas ce que l'on dit.

GERMEUIL.

Et que dit-on?

LE COMMANDEUR.

Que c'est toi qui l'entretiens dans sa folie; mais il n'en est rien.

GERMEUIL.

Rien, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et tu ne prends aucun intérêt à cette petite fille?

GERMEUIL.

Aucun.

LE COMMANDEUR.

D'honneur?

GERMEUIL.

Je vous l'ai dit.

LE COMMANDEUR.

Et si je te proposois de te joindre à moi pour terminer en un moment tout le trouble de la famille, tu le ferois?

GERMEUIL.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Et je pourrois m'ouvrir à toi?

GERMEUIL.

Si vous le jugez à propos.

LE COMMANDEUR.

Et tu me garderois le secret?

GERMEUIL.

Si vous l'exigez.

LE COMMANDEUR

Germeuil . . . & qui empêcheroit? . . . tu ne devines pas?

GERMEUIL.

Est-ce qu'on vous devine?

Le Commandeur lui révele son projet. Germeuil voit tout d'un coup le danger de cette confidence; il en est troublé. Il cherche, mais inutilement, à ramener le Commandeur. Il se récrie sur l'inhumanité qu'il y a persécuter une innocente . . . Où est la commisération? la justice? . . . *La commisération? Il s'agit bien de cela; & la justice est à séquestrer des créatures qui ne sont dans le monde que pour égarer les enfans, & désoler leurs parens . . .* Et votre neveu? . . . *Il en aura d'abord quelque chagrin; mais une autre fantaisie effacera celle-là. Dans deux jours il n'y paroîtra plus, & nous lui aurons rendu un service important . . . .* Et ces ordres qui disposent des citoyens, croyez-vous qu'on les obtienne ainsi? . . . *J'attends le mien, & dans une heure ou deux nous pourrons manœuvrer . . . .* Monsieur le Commandeur, à quoi m'engagez-vous? . . . *Il accede; je le tiens. A faire ta cour à mon frere, & à m'attacher à toi pour jamais . . . . .* St. Albin . . . *Eh bien, St. Albin, St. Albin; c'est ton ami, mais ce n'est pas toi. Germeuil, soi, soi d'abord; & les autres après, si l'on peut . . .* Monsieur . . . *Adieu; je vais savoir si ma lettre de cachet est venue, & te rejoindre sur le champ . . .* Un mot encore, s'il vous plaît . . . *Tout est entendu. Tout est dit. Ma fortune & ma niece.*

Le Commandeur, rempli d'une joie qu'il a peine à dissimuler, s'éloigne vîte; il croit Germeuil embarqué & perdu sans ressource; il craint de lui

donner le tems du remords. Germeuil le rappelle; mais il va toujours, & ne ſe retourne que pour lui dire du fond de la ſalle : *Et ma fortune & ma niece.*

Je me trompe fort, ou l'utilité de ces ſcenes ébauchées dédommageroit un Auteur de la peine légere qu'il auroit priſe à les faire.

Si un Poëte a bien médité ſon ſujet & bien diviſé ſon action, il n'y aura aucun de ſes Actes auquel il ne puiſſe donner un titre : & de même que dans le poëme épique on dit, la deſcente aux Enfers, les Jeux funebres, le dénombrement de l'armée, l'apparition de l'ombre ; on diroit dans le dramatique, l'acte des ſoupçons, l'acte des fureurs, celui de la reconnoiſſance, ou du ſacrifice. Je ſuis étonné que les anciens ne s'en ſoient pas aviſés : cela eſt tout-à-fait dans leur goût. S'ils euſſent intitulé leurs Actes, ils auroient rendu ſervice aux modernes, qui n'auroient pas manqué de les imiter ; & le caractere de l'Acte fixé, le Poëte auroit été forcé de le remplir.

Lorſque le Poëte aura donné à ſes perſonnages les caracteres les plus convenables, c'eſt-à-dire, les plus oppoſés aux ſituations ; s'il a un peu d'imagination, je ne penſe pas qu'il puiſſe s'empêcher de s'en former des images. C'eſt ce qui nous arrive tous les jours à l'égard des perſonnes dont nous avons beaucoup entendu parler. Je ne ſais s'il y a quelque analogie entre les phyſionomies & les actions ; mais je ſais que les paſſions, les diſcours, & les actions ne nous ſont pas plutôt connus, qu'au même inſtant nous imaginons un viſage auquel nous les rapportons ; & s'il arrive que nous rencontrions l'homme, & qu'il ne reſſemble pas à l'image que nous nous en ſommes formée, nous lui dirions volontiers que nous ne

le reconnoiſſons pas, quoique nous ne l'ayons jamais vu. Tout Peintre, tout Poëte dramatique ſera phyſionomiſte.

Ces images formées d'après les caracteres, influeront auſſi ſur les diſcours & ſur le mouvement de la ſcene, ſur-tout ſi le Poëte les évoque, les voit, les arrête devant lui, & en remarque les changemens.

Pour moi, je ne conçois pas comment le Poëte peut commencer une ſcene, s'il n'imagine pas l'action & le mouvement du perſonnage qu'il introduit ; ſi ſa démarche & ſon maſque ne lui ſont pas préſens. C'eſt ce ſimulacre qui inſpire le premier mot ; & le premier mot donne le reſte.

Si le Poëte eſt ſecouru par ces phyſionomies idéales, lorſqu'il débute ; quel parti ne tirera-t-il pas des impreſſions ſubites & momentanées qui les font varier dans le cours du drame, & même dans le cours d'une ſcene ?... Tu pâlis... Tu trembles... Tu me trompes... Dans le monde, parle-t-on à quelqu'un ? On le regarde, on cherche à démêler dans ſes yeux, dans ſes mouvemens, dans ſes traits, dans ſa voix, ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur. Rarement au théatre. Pourquoi ? C'eſt que nous ſommes encore loin de la vérité.

Un perſonnage ſera néceſſairement chaud & pathétique, s'il part de la ſituation même de ceux qu'il trouve ſur la Scene.

Attachez une phyſionomie à vos perſonnages ; mais que ce ne ſoit pas celle des acteurs. C'eſt à l'acteur à convenir au rôle, & non pas au rôle à convenir à l'Acteur. Qu'on ne diſe jamais de vous, qu'au lieu de chercher vos caracteres dans les ſituations, vous avez ajuſté vos ſituations au caractere & au talent du Comédien.

N'êtes-vous pas étonné, mon ami, que les anciens ſoient quelquefois tombés dans cette petiteſſe ? Alors on couronnoit le Poëte & le Comédien. Et lorſqu'il y avoit un Acteur aimé du public, le Poëte complaiſant inſéroit dans ſon drame un épiſode qui communément le gâtoit, mais qui amenoit ſur la Scene l'Acteur chéri.

J'appelle Scenes compoſées celles où pluſieurs perſonnages ſont occupés d'une choſe, tandis que d'autres perſonnages ſont à une choſe différente ou à la même choſe, mais à part.

Dans une Scene ſimple, le dialogue ſe ſuccede ſans interruption. Les Scenes compoſées ſont ou parlées, ou pantomimes & parlées, ou toutes pantomimes.

Lorſqu'elles ſont pantomimes & parlées, le diſcours ſe place dans les intervalles de la pantomime, & tout ſe paſſe ſans confuſion. Mais il faut de l'art pour ménager ſes jours.

C'eſt ce que j'ai eſſayé dans la premiere Scene du ſecond Acte du *Pere de Famille*; c'eſt ce que j'aurois pu tenter à la troiſieme Scene du même Acte. Madame Hébert, perſonnage pantomime & muet, auroit pu jetter, par intervalles, quelques mots qui n'auroient pas nui à l'effet : mais il falloit trouver ces mots. Il en eût été de même de la Scene du quatrieme Acte, où Saint-Albin revoit ſa maîtreſſe en préſence de Germeuil & de Cécile. Là un plus habile eût exécuté deux Scenes ſimultanées ; l'une ſur le devant, entre Saint-Albin & Sophie ; l'autre ſur le fond, entre Cécile & Germeuil, peut-être en ce moment plus difficiles à peindre que les premiers : mais des Acteurs intelligens ſauront bien créer cette Scene.

Combien je vois encore des tableaux à expoſer, ſi j'oſois, ou plutôt ſi je réuniſſois le talent de faire à celui d'imaginer !

Il eſt difficile au Poëte d'écrire en même tems ces Scenes ſimultanées : mais comme elles ont des objets diſtincts, il s'occupera d'abord de la principale. J'appelle la principale, celle qui, pantomime ou parlée, doit ſur-tout fixer l'attention du ſpectateur.

J'ai tâché de ſéparer tellement les deux Scenes ſimultanées de Cécile & du Pere de Famille qui commencent le ſecond Acte, qu'on pourroit les imprimer à deux colonnes, où l'on verroit la pantomime de l'une correſpondre au diſcours de l'autre, & le diſcours de celle-ci correſpondre alternativement à la pantomime de celle-là. Ce partage ſeroit commode pour celui qui lit, & qui n'eſt pas fait au mêlange du diſcours & du mouvement.

Il eſt une ſorte de Scenes épiſodiques dont nos Poëtes nous offrent peu d'exemples, & qui me paroiſſent bien naturelles. Ce ſont des perſonnages comme il y en a tant dans le monde & dans les familles, qui ſe fourrent par-tout ſans être appellés, & qui, ſoit bonne ou mauvaiſe volonté, intérêt, curioſité, ou quelqu'autre motif pareil, ſe mêlent de nos affaires, & les terminent ou les brouillent malgré nous. Ces Scenes, bien ménagées, ne ſuſpendroient point l'intérêt ; loin de couper l'action, elles pourroient l'accélérer. On donnera à ces intervenans le caractere qu'on voudra ; rien n'empêche même qu'on ne les faſſe contraſter. Ils demeurent trop peu pour fatiguer. Ils releveront alors le caractere auquel on les oppoſera. Telle eſt Madame Pernelle dans le *Tartuffe*, & Antiphon dans l'*Eunuque*. Antiphon court après Chéréa, qui s'étoit chargé d'arranger un ſouper : il le

rencontre avec ſon habit d'Eunuque, au ſortir de chez la courtiſanne, appellant un ami dans le ſein de qui il puiſſe répandre toute la joie ſcélérate dont ſon ame eſt remplie. Antiphon eſt amené là fort naturellement, & fort à-propos. Paſſé cette Scene, on ne le revoit plus.

La reſſource de ces perſonnages nous eſt d'autant plus néceſſaire, que privés des chœurs qui repréſentoient le peuple dans les drames anciens, nos pieces, renfermées dans l'intérieur de nos habitations, manquent, pour ainſi dire, d'un fond ſur lequel les figures ſoient projettées.

Il y a dans le drame, ainſi que dans le monde, un ton propre à chaque caractere. La baſſeſſe de l'ame, la méchanceté tracaſſiere, & la bonhommie, ont, pour l'ordinaire, le ton bourgeois & commun.

Il y a de la différence entre la plaiſanterie de théatre & la plaiſanterie de ſociété. Celle-ci ſeroit trop foible ſur la Scene, & n'y feroit aucun effet. L'autre ſeroit trop dure dans le monde, & elle offenſeroit. Le Cyniſme ſi odieux, ſi incommode dans la ſociété, eſt excellent ſur la Scene.

Autre choſe eſt la vérité en Poéſie, autre choſe en Philoſophie. Pour être vrai, le Philoſophe doit conformer ſon diſcours à la nature des objets; le Poëte à la nature de ſes caracteres.

Peindre d'après la paſſion & l'intérêt, voilà ſon talent.

De-là, à chaque inſtant la néceſſité de fouler aux pieds les choſes les plus ſaintes, & de préconiſer des actions atroces.

Il n'y a rien de ſacré pour le Poëte, pas même la vertu, qu'il couvrira de ridicule, ſi la perſonne & le moment l'exigent. Il n'eſt ni impie, lorſqu'il tourne ſes regards indignés vers le ciel, & qu'il

interpelle les Dieux dans ſa fureur; ni religieux, lorſqu'il ſe proſterne au pied de leurs autels, & qu'il leur adreſſe une humble priere.

Il a introduit un méchant? Mais ce méchant vous eſt odieux; ſes grandes qualités, s'il en a, ne vous ont point ébloui ſur ſes vices; vous ne l'avez point entendu, ſans en frémir d'horreur, & vous êtes ſorti conſterné ſur ſon ſort.

Pourquoi chercher l'auteur dans ſes perſonnages? Qu'a de commun Racine avec *Athalie*, Moliere avec le *Tartuffe*? Ce ſont des hommes de génie qui ont ſu fouiller au fond de nos entrailles, & en arracher le trait qui nous frappe. Jugeons les poëmes, & laiſſons-là les perſonnes.

Nous ne confondrons, ni vous ni moi, l'homme qui vit, penſe, agit, & ſe meut au milieu des autres; & l'homme enthouſiaſte qui prend la plume, l'archet, le pinceau, ou qui monte ſur ſes treteaux. Hors de lui, il eſt tout ce qu'il plaît à l'art qui le domine. Mais l'inſtant de l'inſpiration paſſé, il rentre & redevient ce qu'il étoit; quelquefois un homme commun. Car telle eſt la différence de l'eſprit & du génie, que l'un eſt preſque toujours préſent, & que ſouvent l'autre s'abſente.

Il ne faut pas conſidérer une Scene comme un dialogue. Un homme d'eſprit ſe tirera d'un dialogue iſolé. La Scene eſt toujours l'ouvrage du génie. Chaque Scene a ſon mouvement & ſa durée. On ne trouve point le mouvement vrai, ſans un effort d'imagination. On ne meſure pas exactement la durée, ſans l'expérience & le goût.

Cet art du dialogue dramatique, ſi difficile, perſonne peut-être ne l'a poſſédé au même degré que Corneille. Ses perſonnages ſe preſſent ſans ménagement; ils parent & portent en même tems: c'eſt une lutte. La réponſe ne s'accroche pas au

dernier mot de l'interlocuteur ; elle touche à la choſe & au fond. Arrêtez-vous où vous voudrez ; c'eſt toujours celui qui parle qui vous paroît avoir raiſon.

Lorſque livré tout entier à l'étude des lettres, je liſois Corneille, ſouvent je fermois le livre au milieu d'une Scene, & je cherchois la réponſe : il eſt aſſez inutile de dire que mes efforts ne ſervoient communément qu'à m'effrayer ſur la logique, & ſur la force de tête de ce Poëte. J'en pourrois citer mille exemples ; mais en voici un entr'autres, que je me rappelle : il eſt de ſa tragédie de *Cinna*. Emilie a déterminé Cinna à ôter la vie à Auguſte. Cinna s'y eſt engagé ; il y va. Mais il ſe percera le ſein du même poignard dont il l'aura vengée. Emilie reſte avec ſa confidente. Dans ſon trouble, elle s'écrie : *Cours après lui, Fulvie*... Que lui dirai-je ?... *Dis lui*... *qu'il dégage ſa foi, & qu'il choiſiſſe après, de la mort ou de moi*... C'eſt ainſi qu'il conſerve le caractere, & qu'il ſatisfait, en un mot, à la dignité d'une ame romaine, à la vengeance, à l'ambition, à l'amour. Toute la Scene de Cinna, de Maxime, & d'Auguſte, eſt incompréhenſible.

Cependant ceux qui ſe piquent d'un goût délicat, prétendent que cette maniere de dialoguer eſt roide ; qu'elle préſente par-tout un air d'argumentation ; qu'elle étonne plus qu'elle n'émeut. Ils aiment mieux une Scene où l'on s'entretient moins rigoureuſement, & où l'on met plus de ſentiment & moins de dialectique. On penſe bien que ces gens-là ſont fous de Racine : & j'avoue que je le ſuis auſſi.

Je ne connois rien de ſi difficile qu'un dialogue où les choſes dites & répondues ne ſont liées que par des ſenſations ſi délicates, des idées ſi fugitives, des mouvemens d'ame ſi rapides, des vues ſi légeres, qu'elles en paroiſſent découſues, ſurtout à ceux qui ne ſont pas nés pour éprouver les mêmes choſes dans les mêmes circonſtances... *Ils ne ſe verront plus. Ils s'aimeront toujours... Vous y ſerez ma fille.*

Et le diſcours de Clémentine troublée : *Ma mere étoit une bonne mere ; mais elle s'en eſt allée, ou je m'en ſuis allée. Je ne ſçais lequel.*

Et les adieux de Barnevel & de ſon ami.

BARNEVEL.

Tu ne ſais pas quelle étoit ma fureur pour elle !.. Juſqu'où la paſſion avoit éteint en moi le ſentiment de la bonté !.. Ecoute... Si elle m'avoit demandé de t'aſſaſſiner, toi... Je ne ſais ſi je ne l'euſſe pas fait.

L'AMI.

Mon ami, ne t'exagere point ta foibleſſe.

BARNEVEL.

Oui, je n'en doute point.... Je t'aurois aſſaſſiné.

L'AMI.

Nous ne nous ſommes pas encore embraſſés. Viens. Nous ne nous ſommes pas encore embraſſés : quelle réponſe à *je t'aurois aſſaſſiné !*

Si j'avois un fils qui ne ſentît point ici de liaiſon, j'aimerois mieux qu'il ne fût pas né. Oui, j'aurois plus d'averſion pour lui que pour Barnevel, aſſaſſin de ſon oncle.

Et toute la Scene du délire de Phédre.

Et tout l'épiſode de Clémentine.

Entre les paſſions, celles qu'on ſimuleroit le plus facilement, ſont auſſi les plus faciles à peindre. La grandeur d'ame eſt de ce nombre ; elle comporte par-tout je ne ſçais quoi de faux & d'outré. En guindant ſon ame à la hauteur de celle

de Caton, on trouve un mot ſublime. Mais le Poëte qui a fait dire à Phédre :

Dieux ! que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts !..
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

Ce Poëte même n'a pu ſe promettre ce morceau qu'après l'avoir trouvé ; & je m'eſtime plus d'en ſentir le mérite, que de quelque choſe que je puiſſe écrire de ma vie.

Je conçois comment, à force de travail, on réuſſit à faire une Scene de Corneille, ſans être né Corneille: je n'ai jamais conçu comment on réuſſiſſoit à faire une Scene de Racine, ſans être né Racine.

Moliere eſt ſouvent inimitable. Il a des Scenes monoſyllabiques entre quatre à cinq interlocuteurs, où chacun ne dit que ſon mot ; mais ce mot eſt dans le caractere & le peint. Il eſt des endroits dans les *Femmes ſavantes*, qui font tomber la plume des mains. Si l'on a quelque talent, il s'éclipſe ; on reſte des jours entiers ſans rien faire ; on ſe déplaît à ſoi-même : le courage ne revient qu'à meſure qu'on perd la mémoire de ce qu'on a lu, & que l'impreſſion qu'on en a reſſentie ſe diſſipe.

Lorſque cet homme étonnant ne ſe ſoucie pas d'employer tout ſon génie, alors même il le ſent. Elmire ſe jetteroit à la tête de Tartuffe, & Tartuffe auroit l'air d'un ſot qui donne dans un piege groſſier : mais voyez comment il ſe ſauve de-là. Elmire a entendu ſans indignation la déclaration de Tartuffe. Elle a impoſé ſilence à ſon fils. Elle remarque elle-même qu'un homme paſſionné eſt facile à ſéduire. Et c'eſt ainſi que le Poëte trompe le ſpectateur, & eſquive une Scene qui eût exigé,

ſans ces précautions plus d'art encore, ce me ſemble, qu'il n'en a mis dans la ſienne. Mais ſi Dorine, dans la même piece, a plus d'eſprit, de ſens, de fineſſe dans les idées, & même de nobleſſe dans l'expreſſion, qu'aucun de ſes maîtres ; ſi elle dit :

Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs ;
Et ſous le faux éclat de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence ;
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Je ne croirai jamais que ce ſoit une Suivante qui parle.

Térence eſt unique, ſur-tout dans ſes récits. C'eſt une onde pure & tranſparente, qui coule toujours également, & qui ne prend de vîteſſe & de murmure que ce qu'elle en reçoit de la pente & du terrein. Point d'eſprit, nul étalage de ſentiment, aucune ſentence qui ait l'air épigrammatique, jamais de ces définitions qui ne ſeroient placées que dans Nicole ou la Rochefoucauld. Lorſqu'il généraliſe une maxime, c'eſt d'une maniere ſimple & populaire ; vous croiriez que c'eſt un proverbe reçu qu'il a cité : rien qui ne tienne au ſujet. Aujourd'hui que nous ſommes devenus diſſertateurs, combien de Scenes de Térence que nous appellerions vuides ?

J'ai lu & relu ce Poëte avec attention ; jamais de Scene ſuperflue, ni rien de ſuperflu dans les Scenes. Je ne connois que la premiere du ſecond Acte de l'*Eunuque* qu'on pourroit peut-être attaquer. Le Capitaine Thraſon a fait préſent à la courtiſanne Taïs d'une jeune fille. C'eſt le paraſite Gnathon qui doit la préſenter. Chemin faiſant

avec elle, il s'amuſe à débiter au ſpectateur un éloge très-agréable de ſa profeſſion. Mais étoit-ce-là le lieu ? Que Gnathon attende ſur la Scene la jeune fille qu'il s'eſt chargé de conduire, & qu'il ſe diſe à lui-même tout ce qu'il voudra, j'y conſens.

Térence ne s'embarraſſe guere de lier ſes Scenes. Il laiſſe le théatre vuide juſqu'à trois fois de ſuite, & cela ne me déplaît pas, ſur-tout dans les dernieres Actes.

Ces perſonnages qui ſe ſuccedent, & qui ne jettent qu'un mot en paſſant, me font imaginer un grand trouble.

Des Scenes courtes, rapides, iſolées, les unes pantomimes, les autres parlées, produiroient, ce me ſemble, encore plus d'effet dans la tragédie. Au commencement d'une piece, je craindrois ſeulement qu'elles ne donnaſſent trop de vîteſſe à l'action, & ne cauſaſſent de l'obſcurité.

Plus un ſujet eſt compliqué, plus le dialogue en eſt facile. La multitude des incidens donne pour chaque Scene un objet différent & déterminé ; au lieu que ſi la piece eſt ſimple, & qu'un ſeul incident fourniſſe à pluſieurs Scenes, il reſte pour chacune je ne ſçais quoi de vague, qui embarraſſe un auteur ordinaire : mais c'eſt où ſe montre l'homme de génie.

Plus les fils qui lient la Scene au ſujet, ſeront déliés, plus le Poëte aura de peine. Donnez une de ces Scenes indéterminées à faire à cent perſonnes ; chacun la fera à ſa maniere ; cependant il n'y en a qu'une bonne.

Des lecteurs ordinaires eſtiment le talent d'un Poëte par les morceaux qui les affectent le plus. C'eſt au diſcours d'un factieux à ſes conjurés ; c'eſt à une reconnoiſſance qu'ils ſe récrient. Mais

qu'ils interrogent le Poëte ſur ſon propre ouvrage, & ils verront qu'ils ont laiſſé paſſer, ſans l'avoir apperçu, l'endroit dont il ſe félicite.

Les Scenes du *Fils naturel* ſont preſque toutes de la nature de celles dont l'objet vague pouvoit rendre le Poëte perplexe. Dorval, mal avec lui-même, & cachant le fond de ſon ame à ſon ami, à Roſalie, à Conſtance ; Roſalie & Conſtance dans une ſituation à peu-près ſemblable, n'offroient pas un ſeul morceau de détail qui ne pût être mieux, ou plus mal traité.

Ces ſortes de Scenes ſont plus rares dans le *Pere de Famille*, parce qu'il y a plus de mouvement.

Il y a peu de regles générales dans l'art poétique. En voici cependant une à laquelle je ne ſais point d'exception. C'eſt que le monologue eſt un moment de repos pour l'action, & de trouble pour le perſonnage. Cela eſt vrai même d'un monologue qui commence une piece. Donc tranquille, il eſt contre la vérité ſelon laquelle l'homme ne ſe parle à lui-même que dans des inſtans de perplexité. Long, il péche contre la nature de l'action dramatique, qu'il ſuſpend trop.

Je ne ſaurois ſupporter les caricatures, ſoit en beau, ſoit en laid ; car la bonté & la méchanceté peuvent être également outrées ; & quand nous ſommes moins ſenſibles à l'un de ces défauts qu'à l'autre, c'eſt un effet de notre vanité.

Sur la Scene, on veut que les caracteres ſoient uns. C'eſt une fauſſeté palliée par la courte durée d'un drame : car combien de circonſtances dans la vie, où l'homme eſt diſtrait de ſon caractere !

Le foible eſt l'oppoſé de l'outré. Pamphile me paroît foible dans l'*Andrienne*. Dave l'a précipité dans des nôces qu'il abhorre. Sa maîtreſſe vient

d'accoucher. Il a cent raiſons de mauvaiſe humeur. Cependant il prend tout aſſez doucement. Il n'en eſt pas ainſi de ſon ami Charinus, ni du Clinia de l'*Heautontimorumenos*. Celui-ci arrive de loin; & tandis qu'il ſe débotte, il ordonne à ſon Dave d'aller chercher ſa maîtreſſe. Il y a peu de galanterie dans ces mœurs; mais elles ſont bien d'une autre énergie que les nôtres, & d'une autre reſſource pour le Poëte. C'eſt la nature abandonnée à ſes mouvemens effrénés. Nos petits propos madrigaliſés auroient bonne grace dans la bouche d'un Clinia ou d'un Chéréa. Que nos rôles d'amans ſont froids!

Ce que j'aime ſur-tout de la Scene ancienne, ce ſont les amans & les peres. Pour les Daves, ils me plaiſent; & je ſuis convaincu qu'à moins qu'un ſujet ne ſoit dans les mœurs anciennes, ou malhonnête dans les nôtres, nous n'en reverrons plus.

Tout peuple a des préjugés à détruire, des vices à pourſuivre, des ridicules à décrier, & a beſoin de ſpectacles, mais qui lui ſoient propres. Quel moyen, ſi le gouvernement en fait uſer, & qu'il ſoit queſtion de préparer le changement d'une loi ou l'abrogation d'un uſage?

Attaquer les Comédiens par leurs mœurs, c'eſt en vouloir à tous les états.

Attaquer le ſpectacle par ſon abus, c'eſt s'élever contre tout genre d'inſtruction publique; & ce qu'on a dit juſqu'à-préſent là-deſſus, appliqué à ce que les choſes ſont ou ont été, & non à ce qu'elles pourroient être, eſt ſans juſtice & ſans vérité.

Un peuple n'eſt pas également propre à exceller dans tous les genres de drame. La tragédie me ſemble plus du génie républicain; & la comédie,

die, gaie ſur-tout, plus du caractere monarchique.

Entre des hommes qui ne ſe doivent rien, la plaiſanterie ſera dure. Il faut qu'elle frappe en haut pour devenir légere; & c'eſt ce qui arrivera dans un Etat où les hommes ſont diſtribués en différens ordres, qu'on peut comparer à une haute pyramide, où ceux qui ſont à la baſe, chargés d'un poids qui les écraſe, ſont forcés de garder du ménagement juſques dans la plainte.

Un inconvénient trop commun, c'eſt que par une vénération ridicule pour certaines conditions, bientôt ce ſont les ſeules dont on peigne les mœurs, que l'utilité des ſpectacles ſe reſtreint, & que peut-être même ils deviennent un canal par lequel les travers des grands ſe répandent & paſſent aux petits.

Chez un peuple eſclave, tout ſe dégrade. Il faut s'avilir par le ton & par le geſte, pour ôter à la vérité ſon poids & ſon offenſe. Alors les Poëtes ſont comme les fous à la cour des Rois; c'eſt du mépris qu'on fait d'eux, qu'ils tiennent leur franc-parler. Ou, ſi l'on aime mieux, ils reſſemblent à certains coupables qui, traînés devant nos tribunaux, ne s'en retournent abſous que parce qu'ils ont ſu contrefaire les inſenſés.

Nous avons des comédies. Les Anglois n'ont que des ſatyres, à la vérité pleines de force & de gaieté, mais ſans mœurs & ſans goût. Les Italiens en ſont réduits au drame burleſque.

En général, plus un peuple eſt civiliſé, poli, moins ſes mœurs ſont poétiques. Tout s'affoiblit en s'adouciſſant. Quand eſt-ce que la nature prépare des modeles à l'Art? C'eſt au tems où les enfans s'arrachent les cheveux autour du lit d'un pere moribond; où une mere découvre ſon ſein,

& conjure son fils par les mamelles qui l'ont allaité; où un ami se coupe la chevelure, & la répand sur le cadavre de son ami; où c'est lui qui le soutient par la tête, & qui le porte sur un bûcher, qui recueille sa cendre, & qui la renferme dans une urne qu'il va, en certains jours, arroser de ses pleurs; où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles, si la mort leur a ravi un époux; où les Chefs du peuple, dans les calamités publiques, posent leur front humilié dans la poussiere, ouvrent leurs vêtemens dans la douleur, & se frappent la poitrine; où un pere prend entre ses bras son fils nouveau-né, l'éleve vers le ciel, & fait sur lui sa priere aux Dieux; où le premier mouvement d'un enfant, s'il a quitté ses parens, & qu'il les revoie après une longue absence, c'est d'embrasser leurs genoux, & d'en attendre, prosterné, la bénédiction; où les repas sont des sacrifices qui commencent & finissent par des coupes remplies de vin & versées sur la terre; où le peuple parle à ses maîtres, & où ses maîtres l'entendent & lui répondent; où l'on voit un homme le front ceint de bandelettes devant un autel, & une Prêtresse qui étend les mains sur lui en, invoquant le ciel & en exécutant les cérémonies expiatoires & lustratives; où des Pythies écumantes par la présence d'un démon qui les tourmente, sont assises sur des trépieds, ont les yeux égarés, & font mugir de leurs cris prophétiques le fond obscur des antres; où les Dieux, altérés du sang humain, ne sont appaisés que par son effusion; où des Bacchantes, armées de thyrses, s'égarent dans les forêts, & inspirent l'effroi au profane qui se rencontre sur leur passage; où d'autres femmes se dépouillent sans pudeur, ouvrent leurs bras au premier qui se présente, & se prostituent, &c.

Je ne dis pas que ces mœurs sont bonnes, mais qu'elles sont poétiques.

Qu'est-ce qu'il faut au Poëte? Est-ce une nature brute ou cultivée? paisible ou troublée? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur & sérein, à l'horreur d'une nuit obscure, où le sifflement interrompu des vents se mêle, par intervalles, au murmure sourd & continu d'un tonnerre éloigné, & où il voit l'éclair allumer le ciel sur sa tête? Préférera-t-il le spectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités? le muet & froid aspect d'un palais, à la promenade parmi des ruines? un édifice construit, un espace planté de la main des hommes, au touffu d'une antique forêt, au creux ignoré d'une roche déserte? des nappes d'eau, des bassins, des cascades, à la vue d'une cataracte qui se brise en tombant à travers des rochers, & dont le bruit se fait entendre au loin du berger qui a conduit son troupeau dans la montagne, & qui l'écoute avec effroi?

La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare & de sauvage.

C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards, & que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite & verdit. Il en veut être arrosé. Il se flétrit dans les tems de la paix & du loisir. Le siecle d'or eût produit une chanson peut-être, ou une élégie. La poésie épique & dramatique demande d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des Poëtes? Ce sera après les tems de désastres & de grands malheurs; lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations, ébranlées par des spectacles terribles, peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. N'a-

vons-nous pas éprouvé dans quelques circonſtances une ſorte de terreur qui nous étoit étrangere? Pourquoi n'a-t-elle rien produit? N'avons-nous plus de génie?

Le génie eſt de tous les tems : mais les hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événemens extraordinaires n'échauffent la maſſe, & ne les faſſent paroître. Alors les ſentimens s'accumulent dans la poitrine, la travaillent; & ceux qui ont un organe, preſſés de parler, le déploient, & ſe ſoulagent.

Quelle ſera donc la reſſource d'un Poëte chez un peuple dont les mœurs ſont foibles, petites & maniérées; où l'imitation rigoureuſe des converſations ne formeroit qu'un tiſſu d'expreſſions fauſſes, inſenſées & baſſes; où il n'y a plus ni franchiſe ni bonhommie; où un pere appelle ſon fils, Monſieur; & où une mere appelle ſa fille, Mademoiſelle; où les cérémonies publiques n'ont rien d'auguſte; la conduite domeſtique rien de touchant & d'honnête; les Actes ſolemnels rien de vrai? Il tâchera de les embellir; il choiſira les circonſtances qui prêtent le plus à ſon art; il négligera les autres, & il oſera en ſuppoſer quelques-unes.

Mais quelle fineſſe de goût ne lui faudra-t-il pas pour ſentir juſqu'où les mœurs publiques & particulieres peuvent être embellies? S'il paſſe la meſure, il ſera faux & romaneſque.

Si les mœurs qu'il ſuppoſera ont été autrefois, & que ce tems ne ſoit pas éloigné; ſi un uſage eſt paſſé, mais qu'il en ſoit reſté une expreſſion métaphorique dans la langue; ſi cette expreſſion porte un caractere d'honnêteté; ſi elle marque une piété antique, une ſimplicité qu'on regrette; ſi l'on y voit les peres plus reſpectés, les meres plus honorées, les Rois populaires; qu'il oſe : loin de lui reprocher d'avoir failli contre la vérité, on ſuppoſera que ces vieilles & bonnes mœurs ſe ſont apparemment conſervées dans cette famille. Qu'il s'interdiſe ſeulement ce qui ne ſeroit que dans les uſages préſens d'un peuple voiſin.

Mais admirez la bizarrerie des peuples policés. La délicateſſe y eſt quelquefois pouſſée au point, qu'elle interdit à leurs Poëtes l'emploi des circonſtances mêmes qui ſont dans leurs mœurs, & qui ont de la ſimplicité, de la beauté & de la vérité. Qui oſeroit parmi nous étendre de la paille ſur la Scene, & y expoſer un enfant nouveau-né? Si le Poëte y plaçoit un berceau, quelque étourdi du parterre ne manqueroit pas de contrefaire les cris de l'enfant, les loges & l'amphithéatre de rire, & la piece de tomber. O peuple plaiſant & léger, quelles bornes vous donnez à l'art! quelle contrainte vous impoſez à vos artiſtes! & de quels plaiſirs votre délicateſſe vous prive! A tout moment vous ſiffleriez ſur la Scene les ſeules choſes qui vous plairoient, qui vous toucheroient en peinture. Malheur à l'homme né avec du génie qui tentera quelque ſpectacle qui eſt dans la nature, mais qui n'eſt pas dans vos préjugés!

Térence a expoſé l'enfant nouveau-né ſur la Scene. Il a fait plus; il a fait entendre du dedans de la maiſon, la plainte de la femme dans les douleurs qui le mettent au monde. Cela eſt beau; & cela ne vous plairoit pas.

Il faut que le goût d'un peuple ſoit incertain, lorſqu'il admettra dans la nature des choſes dont il interdira l'imitation à ſes artiſtes, ou lorſqu'il admirera dans l'art des effets qu'il dédaigneroit dans la nature. Nous dirions d'une femme qui reſſembleroit à quelqu'une de ces ſtatues qui en-

chantent nos regards aux Tuileries, qu'elle a la tête jolie, mais le pied gros, la jambe forte, & point de taille. La femme qui eſt belle pour le Sculpteur ſur un ſopha, eſt laide dans ſon attelier. Nous ſommes pleins de ces contradictions.

Mais ce qui montre ſur-tout combien nous ſommes encore loin du bon goût & de la vérité, c'eſt la pauvreté & la fauſſeté des décorations & le luxe des habits.

Vous exigez de votre Poëte qu'il s'aſſujettiſſe à l'unité de lieu; & vous abandonnez la Scene à l'ignorance d'un mauvais décorateur.

Voulez-vous rapprocher vos Poëtes du vrai, & dans la conduite de leurs pieces, & dans leur dialogue, vos Acteurs du jeu naturel & de la déclamation réelle? élevez la voix, demandez ſeulement qu'on vous montre le lieu de la Scene tel qu'il doit être.

Si la nature & la vérité s'introduiſent une fois ſur vos théatres dans la circonſtance la plus légere, bientôt vous ſentirez le ridicule & le dégoût ſe répandre ſur-tout ce qui ſera contraſte avec elles.

Le ſyſtême dramatique le plus mal entendu, ſeroit celui qu'on pourroit accuſer d'être moitié vrai & moitié faux. C'eſt un menſonge mal-adroit où certaines circonſtances me décelent l'impoſſibilité du reſte. Je ſouffrirai plutôt le mêlange des diſparates; il eſt du moins ſans fauſſeté. Le défaut de Shakeſpear n'eſt pas le plus grand dans lequel un Poëte puiſſe tomber. Il marque ſeulement peu de goût.

Que votre Poëte, lorſque vous aurez jugé ſon ouvrage digne de vous être repréſenté, envoie chercher le décorateur. Qu'il lui liſe ſon drame. Que le lieu de la Scene bien connu de celui-ci,

il le rende tel qu'il eſt, & qu'il ſonge ſur-tout que la peinture théatrale doit être plus rigoureuſe & plus vraie que tout autre genre de peinture.

La peinture théatrale s'interdira beaucoup de choſes que la peinture ordinaire ſe permet. Qu'un Peintre d'attelier ait une cabane à repréſenter; il en appuiera le bâtis contre une colonne briſée; & d'un chapiteau corinthien renverſé, il en fera un ſiege à la porte. En effet, il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait une chaumiere où il y avoit auparavant un palais. Cette circonſtance réveille en moi une idée acceſſoire qui me touche, en me retraçant l'inſtabilité des choſes humaines. Mais dans la peinture théatrale, il ne s'agit pas de cela. Point de diſtraction. Point de ſuppoſition qui faſſe dans mon ame un commencement d'impreſſion autre que celle que le Poëte a intérêt d'y exciter.

Deux Poëtes ne peuvent ſe montrer à la fois avec tous leurs avantages. Le talent ſubordonné ſera en partie ſacrifié au talent dominant. S'il alloit ſeul, il repréſenteroit une choſe générale. Commandé par un autre, il n'a que la reſſource d'un cas particulier. Voyez quelle différence pour la chaleur & l'effet, entre les Marines que Vernet a peintes d'idée, & celles qu'il a copiées. Le Peintre de théatre eſt borné aux circonſtances qui ſervent à l'illuſion. Les accidens qui s'y oppoſeroient lui ſont interdits. Il n'uſera de ceux qui embelliroient ſans nuire, qu'avec ſobriété. Ils auront toujours l'inconvénient de diſtraire.

Voilà les raiſons pour leſquelles la plus belle décoration de théatre ne ſera jamais qu'un tableau du ſecond ordre.

Dans le genre lyrique, le poëme eſt fait pour le muſicien, comme la décoration l'eſt pour le

Poëte : ainſi le poëme ne ſera point auſſi parfait, que ſi le Poëte eût été libre.

Avez-vous un ſallon à repréſenter ? Que ce ſoit celui d'un homme de goût. Point de magots. Peu de dorure. Des meubles ſimples : à moins que le ſujet n'exige expreſſément le contraire.

Le faſte gâte tout. Le ſpectacle de la richeſſe n'eſt pas beau. La richeſſe a trop de caprices; elle peut éblouir l'œil, mais non toucher l'ame. Sous un vêtement ſurchargé de dorure, je ne vois jamais qu'un homme riche, & c'eſt un homme que je cherche. Celui qui eſt frappé des diamans qui déparent une belle femme, n'eſt pas digne de voir une belle femme.

La comédie veut être jouée en déshabillé. Il ne faut être ſur la Scene ni plus aprêté ni plus négligé que chez ſoi.

Si c'eſt pour le ſpectateur que vous vous ruinez en habits ; Acteurs, vous n'avez point de goût, & vous oubliez que le ſpectateur n'eſt rien pour vous.

Plus les genres ſont ſérieux, plus il faut de ſévérité dans les vêtemens.

Quelle vraiſemblance qu'au moment d'une action tumultueuſe, des hommes aient eu le tems de ſe parer, comme dans un jour de repréſentation ou de fête ?

Dans quelles dépenſes nos Comédiens ne ſe ſont-ils pas jettés pour la repréſentation de l'*Orphelin de la Chine* ? Combien ne leur en a-t-il pas coûté pour ôter à cet ouvrage une partie de ſon effet ? En vérité, il n'y a que des enfans, comme on en voit s'arrêter ébahis dans nos rues, lorſqu'elles ſont bigarrées de tapiſſeries, à qui le luxe des vêtemens de théatre puiſſe plaire. O Athéniens, vous êtes des enfans !

De belles draperies ſimples, d'une couleur ſévere, voilà ce qu'il falloit, & non tout votre clinquant & toute votre broderie. Interrogez encore la peinture là-deſſus. Y a-t-il parmi nous un Artiſte aſſez goth, pour vous montrer ſur la toile auſſi mauſſades & auſſi brillans que nous vous avons vus ſur la Scene ?

Acteur, ſi vous voulez apprendre à vous habiller ; ſi vous voulez perdre le faux goût du faſte, & vous rapprocher de la ſimplicité qui conviendroit ſi fort aux grands effets, à votre fortune, & à vos mœurs, fréquentez nos galleries.

S'il venoit jamais en fantaiſie d'eſſayer le *Pere de Famille* au théatre, je crois que ce perſonnage ne pourroit être vêtu trop ſimplement. Il ne faudroit à Cécile que le déshabillé d'une fille opulente. J'accorderai, ſi l'on veut, au Commandeur un galon d'or uni, avec la canne à bec de corbin. S'il changeoit d'habit entre le premier Acte & le ſecond, je n'en ſerois pas fort étonné de la part d'un homme auſſi capricieux. Mais tout eſt gâté, ſi Sophie n'eſt pas en ſiamoiſe, & Madame Hébert comme une femme du peuple aux jours de Dimanche. Saint-Albin eſt le ſeul à qui ſon âge & ſon état me feront paſſer au ſecond Acte de l'élégance & du luxe. Il ne lui faut au premier, qu'une redingotte de peluche ſur une veſte d'étoffe groſſiere.

Le public ne ſait pas toujours deſirer le vrai. Quand il eſt dans le faux, il peut y reſter des ſiecles entiers : mais il eſt ſenſible aux choſes naturelles ; & lorſqu'il en a reçu l'impreſſion, il ne la perd jamais entiérement.

Une Actrice courageuſe vient de ſe défaire du panier ; & perſonne ne l'a trouvé mauvais. Elle ira plus loin ; j'en réponds. Ah, ſi elle oſoit un jour

ſe montrer ſur la Scene avec toute la nobleſſe & la ſimplicité d'ajuſtement que ſes rôles demandent : diſons plus, dans le déſordre où doit jetter un événement auſſi terrible que la mort d'un époux, la perte d'un fils, & les autres cataſtrophes de la Scene tragique ; que deviendroient autour d'une femme échevelée, toutes ces poupées poudrées, friſées, pomponnées ? Il faudroit bien que tôt ou tard elles ſe miſſent à l'uniſſon. La nature, la nature ; on ne lui réſiſte pas. Il faut ou la chaſſer ou lui obéir.

O Clairon, c'eſt à vous que je reviens ! Ne ſouffrez pas que l'uſage & le préjugé vous ſubjuguent. Livrez-vous à votre goût & à votre génie ; montrez-nous la nature & la vérité : c'eſt le devoir de ceux que nous aimons, & dont les talens nous ont diſpoſés à recevoir tout ce qu'il leur plaira d'oſer.

Un paradoxe, dont peu de perſonnes ſentiront le vrai, & qui révoltera les autres ; (mais que vous importe à vous & à moi ? Premiérement dire la vérité : voilà notre deviſe) c'eſt que dans les pieces Italiennes, nos Comédiens Italiens jouent avec plus de liberté que nos Comédiens François ; ils ſont moins de cas du ſpectateur. Il y a cent momens où il en eſt tout-à-fait oublié. On trouve dans leur action je ne ſais quoi d'original & d'aiſé, qui me plaît & qui plairoit à tout le monde, ſans les inſipides diſcours & l'intrigue abſurde qui le défigurent. A travers leur folie, je vois des gens en gaieté qui cherchent à s'amuſer, & qui s'abandonnent à toute la fougue de leur imagination ; & j'aime mieux cette ivreſſe, que le roide, le peſant, & l'empeſé.

» Mais ils improviſtent : le rôle qu'ils font ne leur a point été dicté «.

Je m'en apperçois bien.

» Et ſi vous voulez les voir auſſi meſurés, » auſſi compaſſés, & plus froids que d'autres, » donnez-leur une piece écrite «.

J'avoue qu'ils ne ſont plus eux : mais qui les en empêche ? Les choſes qu'ils ont appriſes ne leur ſont-elles pas auſſi intimes à la quatrieme repréſentation, que s'ils les avoient imaginées ?

» Non. L'impromptu a un caractere que la » choſe préparée ne prendra jamais «.

Je le veux. Néanmoins ce qui ſur-tout les ſymmétriſe, les empeſe & les engourdit, c'eſt qu'ils jouent d'imitation ; qu'ils ont un autre théatre & d'autres Acteurs en vue. Que font-ils donc ? Ils s'arrangent en rond ; ils arrivent à pas comptés & meſurés ; ils quêtent des applaudiſſemens ; ils ſortent de l'action ; ils s'adreſſent au Parterre ; ils lui parlent, & ils deviennent mauſſades & faux.

Une obſervation que j'ai faite, c'eſt que nos inſipides perſonnages ſubalternes demeurent plus communément dans leur humble rôle, que les principaux perſonnages. La raiſon, ce me ſemble, c'eſt qu'ils ſont contenus par la préſence d'un autre qui les commande : c'eſt à cet autre qu'ils s'adreſſent ; c'eſt-là que toute leur action eſt tournée. Et tout iroit aſſez bien, ſi la choſe en impoſoit aux premiers rôles, comme la dépendance en impoſe aux rôles ſubalternes.

Il y a bien de la pédanterie dans notre poétique ; il y en a beaucoup dans nos compoſitions dramatiques : comment n'y en auroit-il pas dans la repréſentation ?

Cette pédanterie, qui eſt par-tout ailleurs ſi contraire au caractere facile de la nation, arrêtera long-tems encore les progrès de la pantomime, partie ſi importante de l'art dramatique.

J'ai dit que la pantomime eſt une portion du

drame ; que l'auteur s'en doit occuper ſérieuſement ; que ſi elle ne lui eſt pas familiere & préſente, il ne ſauroit ni commencer, ni conduire, ni terminer ſa Scene avec quelque vérité ; & que le geſte doit s'écrire ſouvent à la place du diſcours.

J'ajoute qu'il y a des Scenes entieres où il eſt infiniment plus naturel aux perſonnages de ſe mouvoir que de parler ; & je vais le prouver.

Il n'y a rien de ce qui paſſe dans le monde, qui ne puiſſe avoir lieu ſur la Scene. Je ſuppoſe donc que deux hommes incertains, s'ils ont à être mécontens ou ſatisfaits l'un de l'autre, en attendent un troiſieme qui les inſtruiſe : que diront-ils juſqu'à ce que ce troiſieme ſoit arrivé ? Rien. Ils iront ; ils viendront ; ils montreront de l'impatience ; mais ils ſe tairont. Ils n'auront garde de ſe tenir des propos dont ils pourroient avoir à ſe repentir. Voilà le cas d'une Scene toute ou preſque toute pantomime : & combien n'y en a-t-il pas d'autres ?

Pamphile ſe trouve ſur la Scene avec Chremès & Simon. Chremès prend tout ce que ſon fils lui dit pour les impoſtures d'un jeune libertin qui a des ſottiſes à excuſer. Son fils lui demande à produire un témoin. Chremès, preſſé par ſon fils & par Simon, conſent à écouter ce témoin. Pamphile va le chercher : Simon & Chremès reſtent. Je demande ce qu'ils font pendant que Pamphile eſt chez Glycérion, qu'il parle à Criton, qu'il l'inſtruit, qu'il lui explique ce qu'il en attend, & qu'il le détermine à venir & à parler à Chremès ſon pere ? Il faut ou les ſuppoſer immobiles & muets, ou imaginer que Simon continue d'entretenir Chremès ; que Chremès, la tête baiſſée & le menton appuyé ſur ſa main, l'écoute tantôt avec patience, tantôt avec colere, & qu'il

ſe paſſe entr'eux une Scene toute pantomime.

Mais cet exemple n'eſt pas le ſeul qu'il y ait dans ce Poëte. Que fait ailleurs un des vieillards ſur la Scene, tandis que l'autre va dire à ſon fils que ſon pere fait tout, le déshérite, & donne ſon bien à ſa fille ?

Si Térence avoit eu l'attention d'écrire la pantomime, nous n'aurions là-deſſus aucune incertitude. Mais qu'importe qu'il l'ait écrite ou non, puiſqu'il faut ſi peu de ſens pour la ſuppoſer ici ? Il n'en eſt pas toujours de même. Qui eſt-ce qui l'eût imaginée dans l'*Avare* ? Harpagon eſt alternativement triſte & gai, ſelon que Froſine lui parle de ſon indigence ou de la tendreſſe de Marianne. Là le dialogue eſt inſtitué entre le diſcours & le geſte.

Il faut écrire la pantomime toutes les fois qu'elle fait tableau ; qu'elle donne de l'énergie ou de la clarté au diſcours ; qu'elle lie le dialogue ; qu'elle caractériſe ; qu'elle conſiſte dans un jeu délicat qui ne ſe devine pas ; qu'elle tient lieu de réponſe ; & preſque toujours au commencement des Scenes.

Elle eſt tellement eſſentielle, que de deux pieces compoſées, l'une eu égard à la pantomime, & l'autre ſans cela, la facture ſera ſi diverſe, que celle où la pantomime aura été conſidérée comme partie du drame, ne ſe jouera pas ſans pantomime, & que celle où la pantomime aura été négligée, ne ſe pourra pantomimer. On ne l'ôtera point dans la repréſentation au poëme qui l'aura, & on ne la donnera point au poëme qui ne l'aura pas. C'eſt elle qui fixera la longueur des Scenes, & qui colorera tout le drame.

Moliere n'a pas dédaigné de l'écrire : c'eſt tout dire.

Mais quand Moliere ne l'eût pas écrite, un autre auroit-il eu tort d'y penſer ? O Critiques, cervelles étroites, hommes de peu de ſens, juſqu'à quand ne jugerez-vous rien en ſoi-même, & n'approuverez ou ne déſapprouverez-vous que d'après ce qui eſt ?

Combien d'endroits où Plaute, Ariſtophane, & Térence ont embarraſſé les plus habiles interpretes, pour n'avoir pas indiqué le mouvement de la Scene ! Térence commence ainſi les *Adelphes* : » Storax. Æſchinus n'eſt pas rentré cette » nuit. « Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Micion parle-t-il à Storax ? Non. Il n'y a point de Storax ſur la Scene dans ce moment. Ce perſonnage n'eſt pas même de la piece. Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Le voici. Storax eſt un des valets d'Æſchinus. Micion l'appelle ; & Storax ne répondant point, il en conclut qu'Æſchinus n'eſt pas rentré. Un mot de pantomime auroit éclairci cet endroit.

C'eſt la peinture des mouvemens qui charme, ſur-tout dans les romans domeſtiques. Voyez avec quelle complaiſance l'auteur de *Pamela*, de *Grandiſſon* & de *Clariſſe*, s'y arrête ? Voyez quelle force, quel ſens, & quel pathétique elle donne à ſon diſcours ? Je vois le perſonnage : ſoit qu'il parle, ſoit qu'il ſe taiſe, je le vois, & ſon action m'affecte plus que ſes paroles.

Si un Poëte a mis ſur la Scene Oreſte & Pilade ſe diſputant la mort, & qu'il ait réſervé pour ce moment l'approche des Euménides, dans quel effroi ne me jettera-t-il pas, ſi les idées d'Oreſte ſe troublent peu-à-peu, à meſure qu'il raiſonne avec ſon ami ; ſi ſes yeux s'égarent ; s'il cherche autour de lui ; s'il s'arrête ; s'il continue de parler ; s'il s'arrête encore ; ſi le déſordre de ſon action & de ſon diſcours s'accroît ; ſi les Furies s'emparent

de lui & le tourmentent ; s'il ſuccombe ſous la violence du tourment ; s'il en eſt renverſé par terre ; ſi Pilade le releve, l'appuie, & lui eſſuie de ſa main le viſage & la bouche ; ſi le malheureux fils de Clytemneſtre reſte un moment dans un état d'agonie & de mort ; ſi entr'ouvrant enſuite les paupieres, & ſemblable à un homme qui revient d'une léthargie profonde, ſentant les bras de ſon ami qui le ſoutiennent & qui le preſſent, il lui dit, en penchant la tête de ſon côté & d'une voix éteinte ; *Pilade, eſt-ce à toi de mourir ?* Quel effet cette pantomime ne produira-t-elle pas ? Y a-t-il quelque diſcours au monde qui m'affecte autant que l'action de Pilade relevant Oreſte abattu, & lui eſſuyant de ſa main le viſage & la bouche ? Séparez ici la pantomime du diſcours, & vous tuerez l'un & l'autre. Le Poëte qui aura imaginé cette Scene, aura ſur-tout montré du génie, en réſervant pour ce moment les fureurs d'Oreſte. L'argument qu'Oreſte tire de ſa ſituation, eſt ſans réponſe.

Mais il me prend envie de vous eſquiſſer les derniers inſtans de la vie de Socrate. C'eſt une ſuite de tableaux qui prouveront plus en faveur de la pantomime, que tout ce que je pourrois ajouter. Je me conformerai preſque entiérement à l'hiſtoire. Quel canevas pour un Poëte !

Ses diſciples n'en avoient point la pitié qu'on éprouve auprès d'un ami qu'on aſſiſte au lit de la mort. Cet homme leur paroiſſoit heureux. S'ils étoient touchés, c'étoit d'un ſentiment extraordinaire, mêlé de la douceur qui naiſſoit de ſes diſcours, & de la peine qui naiſſoit de la penſée qu'ils alloient le perdre.

Lorſqu'ils entrerent, on venoit de le délier ; Xantippe étoit aſſiſe auprès de lui, tenant un de ſes enfans entre ſes bras.

Le Philoſophe dit peu de choſes à ſa femme : mais combien de choſes touchantes un homme ſage, qui ne fait aucun cas de la vie, n'avoit-il pas à dire ſur ſon enfant ?

Les Philoſophes entrerent. A peine Xantippe les apperçut-elle, qu'elle ſe mit à ſe déſeſpérer & à crier, comme c'eſt la coutume des femmes en ces occaſions : *Socrate, vos amis vous parlent aujourd'hui pour la derniere fois. C'eſt pour la derniere fois que vous embraſſez votre femme, & que vous voyez votre enfant.*

Socrate, ſe tournant du côté de Criton, lui dit : *Mon ami, faites conduire cette femme chez elle.* Et cela s'exécuta.

On entraîne Xantippe ; mais elle s'élance du côté de Socrate, lui tend les bras, l'appelle, ſe meurtrit le viſage de ſes mains, & remplit la priſon de ſes cris.

Cependant Socrate dit encore un mot ſur l'enfant qu'on emporte.

Alors le Philoſophe, prenant un viſage ſérein, s'aſſied ſur ſon lit ; & pliant la jambe d'où l'on avoit ôté la chaîne, & la frottant doucement, il dit :

Que le plaiſir & la peine ſe touchent de près ! Si Eſope y avoit penſé, la belle fable qu'il en auroit faite ... Les Athéniens ont ordonné que je m'en aille, & je m'en vais ... Dites à Evénus qu'il me ſuivra, s'il eſt ſage.

Ce mot engage la Scene ſur l'immortalité de l'ame.

Tentera cette Scene qui l'oſera. Pour moi, je me hâte vers mon objet. Si vous avez vu expirer un pere au milieu de ſes enfans ; telle fut la fin de Socrate au milieu des Philoſophes qui l'environnoient.

Lorſqu'il

Lorſqu'il eut achevé de parler, il ſe fit un moment de ſilence, & Criton lui dit :

CRITON.

Qu'avez-vous à nous ordonner ?

SOCRATE.

De vous rendre ſemblables aux Dieux, autant qu'il vous ſera poſſible, & de leur abandonner le ſoin du reſte.

CRITON.

Après votre mort, comment voulez-vous qu'on diſpoſe de vous ?

SOCRATE.

Criton, tout comme il vous plaira, ſi vous me retrouvez.

Puis regardant les Philoſophes en ſouriant, il ajouta :

J'aurai beau faire, je ne perſuaderai jamais à notre ami de diſtinguer Socrate de ſa dépouille.

Le Satellite des Onze entra dans ce moment, & s'approcha de lui ſans parler.

Socrate lui dit :

SOCRATE.

Que voulez-vous ?

LE SATELLITE.

Vous avertir de la part des Magiſtrats ...

SOCRATE.

Qu'il eſt tems de mourir. Mon ami, apportez le poiſon, s'il eſt broyé, & ſoyez le bien-venu.

LE SATELLITE

(en ſe détournant & pleurant.)

Les autres me maudiſſent ; celui-ci me bénit.

CRITON.

Le Soleil luit encore ſur les montagnes.

SOCRATE.

Ceux qui different croient tout perdre à ceſſer de vivre, & moi je crois y gagner.

Alors l'eſclave qui portoit la coupe entra. Socrate la reçut, & lui dit :

SOCRATE.

Homme de bien, que faut-il que je faſſe ; car vous ſavez cela ?

L'ESCLAVE.

Boire, & vous promener juſqu'à ce que vous ſentiez vos jambes s'appeſantir.

SOCRATE.

Ne pourroit-on pas en répandre une goutte en action de graces aux Dieux ?

L'ESCLAVE.

Nous n'en avons broyé que ce qu'il faut.

SOCRATE.

Il ſuffit . . . Nous pourrons du-moins leur adreſſer une priere.

Et tenant la coupe d'une main, & tournant ſes regards vers le ciel, il dit :

O Dieux qui m'appellez, daignez m'accorder un heureux voyage.

Après il garda le ſilence, & but.

Juſques-là ſes amis avoient eu la force de contenir leur douleur ; mais lorſqu'il approcha la coupe de ſes levres, ils n'en furent plus les maîtres.

Les uns s'enveloppeſent de leur manteau. Criton s'étoit levé, & il erroit dans la priſon en pouſſant des cris. D'autres, immobiles & droits, regardoient Socrate dans un morne ſilence, & des larmes couloient le long de leurs joues. Apollodore s'étoit aſſis ſur les pieds du lit, le dos tourné à Socrate ; & la bouche penchée ſur ſes mains, il étouffoit ſes ſanglots.

Cependant Socrate ſe promenoit, comme l'eſclave le lui avoit enjoint ; & en ſe promenant, il s'adreſſoit à chacun d'eux, & les conſoloit.

Il diſoit à celui-ci : *Où eſt la fermeté, la philoſophie, la vertu ?* . . . . A celui-là : *C'eſt pour cela que j'avois éloigné les femmes* . . . A tous : *Eh bien, Anyte & Mélite auront donc pu me faire du mal !* . . . *Mes amis, nous nous reverrons* . . . *Si vous vous affligez ainſi, vous n'en croyez rien.*

Cependant ſes jambes s'appeſantirent, & il ſe coucha ſur ſon lit. Alors il recommanda ſa mémoire à ſes amis, & leur dit d'une voix qui s'affoibliſſoit :

SOCRATE.

Dans un moment je ne ſerai plus . . . *C'eſt par vous qu'ils me jugeront* . . . *Ne reprochez ma mort aux Athéniens, que par la ſainteté de votre vie.*

Ses amis voulurent lui répondre ; mais ils ne le purent : ils ſe mirent à pleurer, & ſe turent.

L'eſclave qui étoit au bas de ſon lit, lui prit les pieds & les lui ſerra, & Socrate qui le regardoit, lui dit :

Je ne les ſens plus.

Un inſtant après, il lui prit les jambes & les lui ſerra ; & Socrate qui le regardoit, lui dit :

Je ne les ſens plus.

Alors ſes yeux commencerent à s'éteindre, ſes levres & ſes narines à ſe retirer, ſes membres à s'affaiſſer, & l'ombre de la mort à ſe répandre ſur toute ſa perſonne. Sa reſpiration s'embarraſſoit, & on l'entendoit à peine. Il dit à Criton, qui étoit derriere lui :

Criton, ſoulevez-moi un peu.

Criton le ſouleva. Ses yeux ſe ranimerent, & prenant un viſage ſérein, & portant ſon action vers le ciel, il dit :

Je ſuis entre la terre & l'Elyſée.

Un moment après, ſes yeux ſe couvrirent ;

& il dit à ſes amis :

Je ne vous vois plus... Parlez-moi... N'eſt-ce pas là la main d'Apollodore ?

On lui répondit qu'oui, & il la ſerra.

Alors il eut un mouvement convulſif dont il revint avec un profond ſoupir, & il appella Criton. Criton ſe baiſſa : Socrate lui dit, & ce furent ſes dernieres paroles :

Criton, ...ſacrifiez au Dieu de la ſanté... je guéris.

Cébès, qui étoit vis-à-vis de Socrate, reçut ſes derniers regards, qui demeurerent attachés ſur lui; & Criton lui ferma la bouche & les yeux.

Voilà les circonſtances qu'il faut employer. Diſpoſez-en comme il vous plaira ; mais conſervez-les. Tout ce que vous mettriez à la place, ſera faux & de nul effet. Peu de diſcours & beaucoup de mouvement.

Si le ſpectateur eſt au théatre, comme devant une toile où des tableaux divers ſe ſuccéderoient par enchantement ; pourquoi le Philoſophe qui s'aſſied ſur les pieds du lit de Socrate, & qui craint de le voir mourir, ne ſeroit-il pas auſſi pathétique ſur la Scene, que la femme & la fille d'Eudamidas dans le tableau du Pouſſin ?

Appliquez les loix de la compoſition pittoreſque à la pantomime, & vous verrez que ce ſont les mêmes.

Dans une action réelle à laquelle pluſieurs perſonnes concourent, toutes ſe diſpoſeront d'elles-mêmes de la maniere la plus vraie; mais cette maniere n'eſt pas toujours la plus avantageuſe pour celui qui peint, ni la plus frappante pour celui qui regarde. De-là la néceſſité pour le peintre, d'altérer l'état naturel, & de le réduire à un état artificiel : & n'en ſera-t-il pas de même ſur la Scene ?

Si cela eſt, quel art que celui de la déclamation ! Lorſque chacun eſt maître de ſon rôle, il n'y a preſque rien de fait. Il faut mettre les figures enſemble, les rapprocher ou les diſperſer, les iſoler ou les groupper; & en tirer une ſucceſſion de tableaux tous compoſés d'une maniere grande & vraie.

De quel ſecours le peintre ne ſeroit-il pas à l'Acteur, & l'Acteur au peintre ? Ce ſeroit un moyen de perfectionner deux talens importans. Mais je jette ces vues pour ma ſatisfaction particuliere & la vôtre. Je ne penſe pas que nous aimions jamais aſſez les ſpectacles pour en venir là.

Une des principales différences du roman domeſtique & du drame, c'eſt que le roman ſuit le geſte & la pantomime dans tous leurs détails ; que l'Auteur s'attache principalement à peindre & les mouvemens & les impreſſions : au lieu que le Poëte dramatique n'en jette qu'un mot en paſſant.

» Mais ce mot coupe le dialogue, le ralentit, » & le trouble «.

Oui, quand il eſt mal placé ou mal choiſi.

J'avoue cependant que ſi la pantomime étoit portée ſur la Scene à un haut point de perfection, on pourroit ſouvent ſe diſpenſer de l'écrire ; & c'eſt la raiſon peut-être pour laquelle les anciens ne l'ont pas fait. Mais parmi nous, comment le Lecteur, je parle même de celui qui a quelque habitude du théatre, la ſuppléera-t-il en liſant, puiſqu'il ne la voit jamais dans le jeu ? Seroit-il plus Acteur qu'un Comédien par état ?

La pantomime ſeroit établie ſur nos théatres, qu'un Poëte qui ne ſait pas repréſenter ſes pieces, ſera froid & quelquefois inintelligible, s'il n'écrit pas le jeu. N'eſt-ce pas pour un lecteur un ſurcroît de plaiſir, que de connoître le jeu tel que le Poëte l'a conçu ? Et accoutumés, com-

me nous le ſommes, à une déclamation maniérée, ſymmétriſée, & ſi éloignée de la vérité, y a-t-il beaucoup de perſonnes qui puiſſent s'en paſſer ?

La pantomime eſt le tableau qui exiſtoit dans l'imagination du Poëte, lorſqu'il écrivoit, & qu'il voudroit que la Scene montrât à chaque inſtant, lorſqu'on le joue. C'eſt la maniere la plus ſimple d'apprendre au public ce qu'il eſt en droit d'exiger de ſes Comédiens. Le Poëte vous dit : comparez ce jeu avec celui de vos Acteurs, & jugez.

Au reſte, quand j'écris la pantomime, c'eſt comme ſi je m'adreſſois en ces mots au Comédien : c'eſt ainſi que je déclame ; voilà les choſes comme elles ſe paſſoient dans mon imagination, lorſque je compoſois. Mais je ne ſuis ni aſſez vain pour croire qu'on ne puiſſe pas mieux déclamer que moi, ni aſſez imbécille pour réduire un homme de génie à l'état machinal.

On propoſe un ſujet à peindre à pluſieurs artiſtes ; chacun le médite & l'exécute à ſa maniere, & il ſort de leurs atteliers autant de tableaux différens. Mais on remarque à tous quelques beautés particulieres.

Je dis plus. Parcourez nos galleries, & faites-vous montrer les morceaux où l'amateur a prétendu commander à l'Artiſte, & diſpoſer de ſes figures. Sur le grand nombre, à peine en trouverez-vous deux ou trois où les idées de l'un ſe ſoient tellement accordées avec le talent de l'autre, que l'ouvrage n'en ait pas ſouffert.

Acteurs, jouiſſez donc de vos droits ; faites ce que le moment & votre talent vous inſpireront. Si vous êtes de chair, ſi vous avez des entrailles, tout ira bien, ſans que je m'en mêle ; & j'aurai beau m'en mêler, tout ira mal, ſi vous êtes de marbre ou de bois.

Qu'un Poëte ait ou n'ait pas écrit la pantomime, je reconnoîtrai du premier coup s'il a compoſé ou non d'après elle. La conduite de ſa piece ne ſera pas la même ; les Scenes auront un tout autre tour ; ſon dialogue s'en reſſentira. Si c'eſt l'art d'imaginer des tableaux, doit-on le ſuppoſer à tout le monde, & tous nos Poëtes dramatiques l'ont-ils poſſédé ?

Une expérience à faire, ce ſeroit de compoſer un ouvrage dramatique, & de propoſer enſuite d'en écrire la pantomime, à ceux qui traitent ce ſoin de ſuperflu. Combien ils y feroient d'inepties ?

Il eſt facile de critiquer juſte, & difficile d'exécuter médiocrement. Seroit-il donc ſi déraiſonnable d'exiger que, par quelque ouvrage d'importance, nos juges montraſſent qu'ils en ſavent du moins autant que nous ?

Les voyageurs parlent d'une eſpece d'hommes ſauvages qui ſoufflent aux paſſans des aiguilles empoiſonnées. C'eſt l'image de nos critiques.

Cette comparaiſon vous paroît-elle outrée ? Convenez du moins qu'ils reſſemblent aſſez à un ſolitaire qui vivoit au fond d'une vallée que des collines environnoient de toutes parts. Cet eſpace borné étoit l'Univers pour lui. En tournant ſur un pied, & parcourant d'un coup d'œil ſon étroit horizon, il s'écrioit : Je ſais tout ; j'ai tout vu. Mais tenté un jour de ſe mettre en marche & d'approcher de quelques objets qui ſe déroboient à ſa vue, il grimpe au ſommet d'une de ſes collines. Quel ne fut pas ſon étonnement, lorſqu'il vit un eſpace immenſe ſe développer au deſſus de ſa tête & devant lui ? Alors changeant de diſcours, il dit : Je ne ſais rien ; je n'ai rien vu.

J'ai dit que nos critiques reſſembloient à cet homme ; je me ſuis trompé. Ils reſtent au fond

de leur cahutte, & ne perdent jamais la haute opinion qu'ils ont d'eux.

Le rôle d'un Auteur eſt un rôle aſſez vain ; c'eſt celui d'un homme qui ſe croit en état de donner des leçons au public. Et le rôle du critique ? Il eſt bien plus vain encore ; c'eſt celui d'un homme qui ſe croit en état de donner des leçons à celui qui ſe croit en état d'en donner au public.

L'Auteur dit : Meſſieurs, écoutez-moi ; car je ſuis votre maître. Et le critique : c'eſt moi, Meſſieurs, qu'il faut écouter ; car je ſuis le maître de vos maîtres.

Pour le public, il prend ſon parti. Si l'ouvrage de l'Auteur eſt mauvais, il s'en moque, ainſi que des obſervations du critique, ſi elles ſont fauſſes.

Le critique s'écrie après cela : O tems ! O mœurs ! Le goût eſt perdu ! & le voilà conſolé.

L'Auteur, de ſon côté, accuſe les ſpectateurs, les Acteurs ; & la cabale. Il en appelle à ſes amis ; il leur a lu ſa piece, avant que de la donner au théatre : elle devoit aller aux nues. Mais vos amis aveuglés ou puſillanimes, n'ont pas oſé vous dire qu'elle étoit ſans conduite, ſans caracteres, & ſans ſtyle ; & croyez-moi, le public ne ſe trompe guere. Votre piece eſt tombée, parce qu'elle eſt mauvaiſe.

„ Mais le *Miſanthrope* n'a-t-il pas chancelé ? «

Il eſt vrai. O qu'il eſt doux, après un malheur, d'avoir pour ſoi cet exemple ! Si je monte jamais ſur la Scene, & que j'en ſois chaſſé par les ſifflets, je compte bien me le rappeller auſſi.

La critique en uſe bien diverſement avec les vivans & les morts. Un Auteur eſt-il mort ? elle s'occupe à relever ſes qualités, & à pallier ſes défauts. Eſt-il vivant ? c'eſt le contraire. Ce ſont

ſes défauts qu'elle releve, & ſes qualités qu'elle oublie ; & il y a quelque raiſon à cela : on peut corriger les vivans, & les morts ſont ſans reſſource.

Cependant le cenſeur le plus ſévere d'un ouvrage, c'eſt l'Auteur. Combien il ſe donne de peines pour lui ſeul ? C'eſt lui qui connoît le vice ſecret ; & ce n'eſt preſque jamais là que le critique poſe le doigt. Cela m'a ſovent rappellé le mot d'un Philoſophe : *Ils diſent du mal de moi ? Ah, s'ils me connoiſſoient comme je me connois !* . . .

Les Auteurs & les critiques anciens commençoient par s'inſtruire ; ils n'entroient dans la carriere des lettres, qu'au ſortir des écoles de la Philoſophie. Combien de tems l'Auteur n'avoit-il pas gardé ſon ouvrage, avant que de l'expoſer au public ? De-là cette correction qui ne peut être que l'effet des conſeils, de la lime, & du tems.

Nous nous preſſons trop de paroître, & nous n'étions peut-être ni aſſez éclairés, ni aſſez gens de bien, quand nous avons pris la plume.

Si le ſyſtême moral eſt corrompu, il faut que le goût ſoit faux.

La vérité & la vertu ſont les amies des beaux-Arts. Voulez-vous être Auteur ? voulez-vous être critique ? commencez par être homme de bien. Qu'attendre de celui qui ne peut s'affecter profondément ? & de quoi m'affecterai-je profondément, ſinon de la vérité & de la vertu, les deux choſes les plus puiſſantes de la nature ?

Si l'on m'aſſure qu'un homme eſt avare, j'aurai peine à croire qu'il produiſe quelque choſe de grand. Ce vice rapetiſſe l'eſprit & retrécit le cœur. Les malheurs publics ne ſont rien pour l'avare. Quelquefois il s'en réjouit. Il eſt dur. Comment s'élevera-t-il à quelque choſe de ſublime ? il eſt

ſans ceſſe courbé ſur un coffre-fort ; il ignore la vîteſſe du tems & la briéveté de la vie. Concentré en lui-même, il eſt étranger à la bienfaiſance. Le bonheur de ſon ſemblable n'eſt rien à ſes yeux, en comparaiſon d'un petit morceau de métal jaune. Il n'a jamais connu le plaiſir de donner à celui qui manque, de ſoulager celui qui ſouffre, & de pleurer avec celui qui pleure. Il eſt mauvais pere, mauvais fils, mauvais ami, mauvais citoyen. Dans la néceſſité de s'excuſer ſon vice à lui-même, il s'eſt fait un ſyſtême qui immole tous les devoirs à ſa paſſion. S'il ſe propoſoit de peindre la commiſération, la libéralité, l'hoſpitalité, l'amour de la patrie, celui du genre humain, où en trouvera-t-il les couleurs ? Il a penſé dans le fond de ſon cœur, que ces qualités ne ſont que des travers & des folies.

Après l'avare, dont tous les moyens ſont vils & petits, & qui n'oſeroit pas même tenter un grand crime pour avoir de l'argent, l'homme du génie le plus étroit & le plus capable de faire des maux, le moins touché du vrai, du bon & du beau, c'eſt le ſuperſtitieux.

Après le ſuperſtitieux, c'eſt l'hypocrite. Le ſuperſtitieux a la vue trouble ; & l'hypocrite a le cœur faux.

Si vous êtes bien né, ſi la nature vous a donné un eſprit droit & un cœur ſenſible, fuyez pour un tems la ſociété des hommes ; allez vous étudier vous-même. Comment l'inſtrument rendra-t-il une juſte harmonie, s'il eſt déſaccordé ? Faites-vous des notions exactes des choſes ; comparez votre conduite avec vos devoirs ; rendez-vous homme de bien, & ne croyez pas que ce travail & ce tems ſi bien employés pour l'homme, ſoient perdus pour l'Auteur. Il réjaillira de la perfection

morale que vous aurez établie dans votre caractere & dans vos mœurs, une nuance de grandeur & de juſtice qui ſe répandra ſur tout ce que vous écrirez. Si vous avez le vice à peindre, ſachez une fois combien il eſt contraire à l'ordre général & au bonheur public & particulier, & vous le peindrez fortement. Si c'eſt la vertu, comment en parlerez-vous d'une maniere à la faire aimer aux autres, ſi vous n'en êtes pas tranſporté ? De retour parmi les hommes, écoutez beaucoup ceux qui parlent bien, & parlez-vous ſouvent à vous-même.

Mon ami, vous connoiſſez Ariſte. C'eſt de lui que je tiens ce que je vais vous en raconter. Il avoit alors quarante ans. Il s'étoit particuliérement livré à l'étude de la Philoſophie. On l'avoit ſurnommé le Philoſophe, parce qu'il étoit né ſans ambition, qu'il avoit l'ame honnête, & que l'envie n'en avoit jamais altéré la douceur & la paix. Du reſte, grave dans ſon maintien, ſévere dans ſes mœurs, auſtere & ſimple dans ſes diſcours, le manteau d'un ancien Philoſophe étoit preſque la ſeule choſe qui lui manquât ; car il étoit pauvre & content de ſa pauvreté.

Un jour qu'il s'étoit propoſé de paſſer avec ſes amis quelques heures à s'entretenir ſur les Lettres ou ſur la Morale, (car il n'aimoit pas à parler des affaires publiques) ils étoient abſens, & il prit le parti de ſe promener ſeul.

Il fréquentoit peu les endroits où les hommes s'aſſemblent ; les lieux écartés lui plaiſoient davantage. Il alloit en rêvant, & voici ce qu'il ſe diſoit :

J'ai quarante ans ; j'ai beaucoup étudié ; on m'appelle le Philoſophe. Si cependant il ſe préſentoit ici quelqu'un qui me dit : Ariſte, qu'eſt-ce

que le vrai, le bon & le beau; aurois-je ma réponſe prête ? Non. Comment, Ariſte, vous ne ſavez pas ce que c'eſt que le vrai, le bon & le beau, & vous ſouffrez qu'on vous appelle le Philoſophe !

Après quelques réflexions ſur la vanité des éloges qu'on prodigue ſans connoiſſance, & qu'on accepte ſans pudeur, il ſe mit à rechercher l'origine de ces idées fondamentales de notre conduite & de nos jugemens; & voici comment il continua de raiſonner avec lui-même.

Il n'y a peut-être pas dans l'eſpece humaine entiere deux individus qui aient quelque reſſemblance approchée. L'organiſation générale, les ſens, la figure extérieure, les viſceres ont leur variété. Les fibres, les muſcles, les ſolides, les fluides ont leur variété. L'eſprit, l'imagination, la mémoire, les idées, les vérités, les préjugés, les alimens, les exercices, les connoiſſances, les états, l'éducation, les goûts, la fortune, les talens ont leur variété. Les objets, les climats, les mœurs, les loix, les coutumes, les uſages, les gouvernemens, les réligions ont leur variété. Comment ſeroit-il donc poſſible que deux hommes euſſent préciſément un même goût, ou les mêmes notions du vrai, du bon & du beau ? La différence de la vie & la variété des événemens ſuffiroient ſeules pour en mettre dans les jugemens.

Ce n'eſt pas tout. Dans un même homme, tout eſt dans une viciſſitude perpétuelle, ſoit qu'on le conſidere au phyſique, ſoit qu'on le conſidere au moral : la peine ſuccede au plaiſir, le plaiſir à la peine; la ſanté à la maladie, la maladie à la ſanté. Ce n'eſt que par la mémoire que nous ſommes un même individu pour les autres & pour nous-mêmes. Il ne me reſte peut-être pas, à l'âge que j'ai, une

ſeule molécule du corps que j'apportai en naiſſant. J'ignore le terme preſcrit à ma durée; mais lorſque le moment de rendre ce corps à la terre ſera venu, il ne lui reſtera peut-être pas une des molécules qu'il a. L'ame, en différens périodes de la vie, ne ſe reſſemble pas davantage. Je balbutiois dans l'enfance : je crois raiſonner à-préſent; mais tout en raiſonnant, le tems paſſe, & je m'en retourne à la balbutie. Telle eſt ma condition & celle de tous. Comment ſeroit-il donc poſſible qu'il y en eût un ſeul d'entre nous qui conſervât, pendant toute la durée de ſon exiſtence, le même goût, & qui portât les mêmes jugemens du vrai, du bon & du beau ? Les révolutions cauſées par le chagrin & par la méchanceté des hommes, ſuffiroient ſeules pour altérer ſes jugemens.

L'homme eſt-il donc condamné à n'être d'accord ni avec ſes ſemblables ni avec lui-même, ſur les ſeuls objets qu'il lui importe de connoître, la vérité, la bonté, la beauté ? Sont-ce là des choſes locales, momentanées & arbitraires, des mots vuides de ſens ? N'y a-t-il rien qui ſoit tel ? Une choſe eſt-elle vraie, bonne & belle, quand elle me le paroît ? & toutes nos diſputes ſur le goût ſe réſoudroient-elles enfin à cette propoſition : nous ſommes vous & moi deux êtres différens, & moi-même je ne ſuis jamais dans un inſtant ce que j'étois dans un autre ?

Ici Ariſte fit une pauſe, puis il reprit :

Il eſt certain qu'il n'y aura point de terme à nos diſputes, tant que chacun ſe prendra ſoi-même pour modele & pour juge. Il y aura autant de meſures que d'hommes, & le même homme aura autant de modules différens, que de périodes ſenſiblement différens dans ſon exiſtence.

Cela me ſuffit, ce me ſemble, pour ſentir la néceſſité de chercher une meſure, un module hors

de moi. Tant que cette recherche ne ſera pas faite, la plupart de mes jugemens ſeront faux, & tous ſeront incertains.

Mais où prendre la meſure invariable que je cherche, & qui me manque ? . . . Dans un homme idéal que je me formerai, auquel je préſenterai les objets, qui prononcera, & dont je me bornerai à n'être que l'écho fidele ? . . . Mais cet homme ſera mon ouvrage . . . Qu'importe, ſi je le crée d'après des élémens conſtans . . . Et ces élémens conſtans où ſont-ils ? . . . Dans la nature . . . Soit; mais comment les raſſembler ? . . . La choſe eſt difficile ; mais eſt-elle impoſſible ? . . . . Quand je ne pourrois eſpérer de me former un modele accompli, ſerois-je diſpenſé d'eſſayer ? . . . Non . . . Eſſayons donc . . . Mais ſi le modele de beauté auquel les anciens Sculpteurs rapporterent dans la ſuite tous leurs ouvrages, leur coûta tant d'obſervations, d'études & de peines, à quoi m'engageai-je ? . . . . Il le faut pourtant, ou s'entendre toujours appeller Ariſte le Philoſophe, & rougir.

Dans cet endroit, Ariſte fit une ſeconde pauſe un peu plus longue que la premiere, après laquelle il continua.

Je vois du premier coup d'œil, que l'homme idéal que je cherche étant un compoſé comme moi, les anciens Sculpteurs, en déterminant les proportions qui leur ont paru les plus belles, ont fait une partie de mon modele . . . Oui. Prenons cette ſtatue, & animons-la . . . Donnons-lui les organes les plus parfaits que l'homme puiſſe avoir. Douons-la de toutes les qualités qu'il eſt donné à un mortel de poſſéder, & notre modele idéal ſera fait . . . Sans doute . . . Mais quelle étude ! Quel travail ! Combien de connoiſſances phyſiques, naturelles & morales à acquérir ! Je ne connois aucune ſcience, aucun art dans lequel il ne me faut être profondément verſé . . . Auſſi aurois-je le modele idéal de toute vérité, de toute bonté, & de toute beauté . . . Mais ce modele général idéal eſt impoſſible à former, à moins que les Dieux ne m'accordent leur intelligence, & ne me promettent leur éternité. Me voilà donc retombé dans les incertitudes d'où je me propoſois de ſortir.

Ariſte triſte & penſif, s'arrêta encore dans cet endroit.

Mais pourquoi, reprit-il après un moment de ſilence, n'imiterai-je pas auſſi les Sculpteurs ? Ils ſe ſont fait un modele propre à leur état, & j'ai le mien . . . Que l'homme de lettres ſe faſſe un modele idéal de l'homme de lettres le plus accompli, & que ce ſoit par la bouche de cet homme qu'il juge les productions des autres & les ſiennes. Que le Philoſophe ſuive le même plan . . . Tout ce qui ſemblera bon & beau à ce modele, le ſera. Tout ce qui lui ſemblera faux, mauvais & difforme, le ſera . . . Voilà l'organe de ſes déciſions . . . Le modele idéal ſera d'autant plus grand & plus ſévere, qu'on étendra davantage ſes connoiſſances . . . Il n'y a perſonne, & il ne peut y avoir perſonne qui juge également bien en tout, du vrai, du bon & du beau. Non : & ſi l'on entend par un homme de goût, celui qui porte en lui-même le modele général idéal de toute perfection; c'eſt une chimere.

Mais de ce modele idéal qui eſt propre à mon état de Philoſophe, puiſqu'on veut m'appeller ainſi, quel uſage ferai-je, quand je l'aurai ? Le même que les Peintres & les Sculpteurs ont fait de celui qu'ils avoient. Je le modifierai ſelon les circonſtances. Voilà la ſeconde étude à laquelle il faudra que je me livre.

L'étude courbe l'homme de lettres. L'exercice

affermit la démarche & releve la tête du ſoldat. L'habitude de porter des fardeaux affaiſſe les reins du crocheteur. La femme groſſe renverſe ſa tête en arriere. L'homme boſſu diſpoſe ſes membres autrement que l'homme droit. Voilà les obſervations qui, multipliées à l'infini, forment le ſtatuaire & lui apprennent à altérer, fortifier, affoiblir, défigurer & réduire ſon modele idéal, de l'état de nature, à tel autre état qu'il lui plaît.

C'eſt l'étude des paſſions, des mœurs, des caracteres, des uſages, qui apprendra au Peintre de l'homme à altérer ſon modele, & à le réduire de l'état d'homme à celui d'homme bon ou méchant, tranquille ou colere.

C'eſt ainſi que d'un ſeul ſimulacre, il émanera une variété infinie de repréſentations différentes qui couvriront la Scene & la toile. Eſt-ce un Poëte qui compoſe ? Compoſe-t-il une ſatyre ou un hymne ? Si c'eſt une ſatyre, il aura l'œil farouche, la tête renfoncée entre les épaules, la bouche fermée, les dents ſerrées, la reſpiration contrainte & étouffée ; c'eſt un furieux. Eſt-ce un hymne ? il aura la tête élevée, la bouche entr'ouverte, les yeux tournés vers le ciel, l'air du tranſport & de l'extaſe, la reſpiration haletante : c'eſt un enthouſiaſte. Et la joie de ces deux hommes, après le ſuccès, n'aura-t-elle pas des caracteres différens ?

Après cet entretien avec lui-même, Ariſte conçut qu'il avoit encore beaucoup à apprendre. Il rentra chez lui ; il s'y renferma pendant une quinzaine d'années. Il ſe livra à l'hiſtoire, à la Philoſophie, à la Morale, aux Sciences & aux Arts ; & il fut à cinquante-cinq ans homme de bien, homme inſtruit, homme de goût, grand auteur, & critique excellent.

LE FILS NATUREL.

AVERTISSEMENT.

LE ſixieme volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la ſanté, lorſqu'un événement, non moins intéreſſant par les circonſtances que par les perſonnes, devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'expoſer ſa vie pour ſon ami, & le courage de lui ſacrifier ſa paſſion, ſa fortune & ſa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint, ſombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur, en ſortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems, y avoient laiſſé la triſteſſe. Il étoit triſte dans ſa converſation & dans ſon maintien, à moins qu'il ne parlât de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les tranſports qu'elle cauſe à ceux qui en ſont fortement épris. Alors vous euſſiez dit qu'il ſe transfiguroit. La ſérénité ſe déployoit ſur ſon viſage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son diſcours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées auſteres & d'images touchantes, qui tenoient l'attention ſuſpendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le ſoir, en automne, dans un tems nébuleux & couvert, la lumiere s'échapper d'un nuage, briller un moment, & ſe perdre en un ciel obſcur ; bientôt ſa gaieté s'éclipſoit, & il retomboit tout-à-coup dans le ſilence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, ſoit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer ſi-tôt qu'ils ſe rencontreront, il

m'accueillit d'une manière ouverte, qui surprit tout le monde, excepté moi ; & dès la seconde fois que je le vis, je crus pouvoir, sans être indiscret, lui parler de sa famille, & de ce qui venoit de s'y passer. Il satisfit à mes questions. Il me raconta son histoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien est quelquefois exposé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique, dont ces épreuves seroient le sujet, feroit impression sur tous ceux qui ont de la sensibilité, de la vertu, & quelque idée de la foiblesse humaine.

Hélas ! me répondit-il, en soupirant, vous avez eu la même pensée que mon pere. Quelque tems après son arrivée, lorsqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à succéder à nos transports, & que nous goûtions le plaisir d'être assis les uns à côté des autres, il me dit :

» Dorval, tous les jours je parle au Ciel de » *ROSALIE* & de toi. Je lui rends graces de vous » avoir conservés jusqu'à mon retour ; mais sur- » tout de vous avoir conservés innocens. Ah ! » mon fils, je ne jette point les yeux sur *Ro-* » *SALIE*, sans frémir du danger que tu as couru. » Plus je la vois, plus je la trouve honnête & » belle ; plus ce danger me paroît grand. Mais le » Ciel qui veille aujourd'hui sur nous, peut nous » abandonner demain. Nul de nous ne connoît son » sort. Tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure » que la vie s'avance, nous échappons à la mé- » chanceté qui nous fuit. Voilà les réflexions que je » fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire. » Elles me consolent du peu de tems qui me reste » à vivre ; & si tu voulois, ce seroit la morale » d'une Piece, dont une partie de notre vie seroit » le sujet, & que nous représenterions entre nous.

Une Piece, mon pere ! . . . .

» Oui, mon enfant. Il ne s'agit point d'élever

» ici des tréteaux, mais de conserver la mémoire » d'un événement qui nous touche, & de le rendre » comme il s'est passé.... Nous le renouvellerions » nous-mêmes, tous les ans, dans cette maison, » dans ce sallon. Les choses que nous avons dites, » nous les redirions. Tes enfans en feroient autant, » & les leurs, & leurs descendans ; & je me survi- » vrois à moi-même, & j'irois converser ainsi, » d'âge en âge, avec tous mes neveux.... Dorval, » penses-tu qu'un ouvrage qui leur transmettroit » nos propres idées, nos vrais sentimens, les dis- » cours que nous avons tenus dans une des cir- » constances les plus importantes de notre vie, ne » valût pas mieux que des portraits de famille, qui » ne montrent de nous qu'un moment de notre » visage « ?

C'est-à dire, que vous m'ordonnez de peindre votre ame, la mienne, celles de Constance, *de* Clairville *& de* Rosalie. *Ah ! mon pere, c'est une tâche au dessus de mes forces, & vous le savez bien.*

» Ecoute ; je prétends y faire mon rôle une » fois avant que de mourir ; & pour cet effet, j'ai » dit à *ANDRÉ* de serrer dans un coffre les habits » que nous avons apportés des prisons «.

Mon Pere. . . . . .

» Mes enfans ne m'ont jamais opposé de refus ; » ils ne voudront pas commencer si tard «.

En cet endroit Dorval, détournant son visage, & cachant ses larmes, me dit, du ton d'un homme qui contraignoit sa douleur .... la Piece est faite..... Mais celui qui l'a commandée n'est plus.... Après un moment de silence, il ajouta ..... Elle étoit restée-là cette Piece, & je l'avois presque oubliée ; mais ils m'ont répété si souvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils m'ont persuadé ; & Dimanche prochain nous nous acquittons, pour la premiere fois,

d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah! Dorval, lui dis-je, si j'osois!..... Je vous entends, me répondit-il; mais croyez-vous que ce soit une proposition à faire à Constance, *à* Clairville & *à* Rosalie? *Le sujet de la Piece vous est connu; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques Scenes où la présence d'un étranger géneroit beaucoup. Cependant c'est moi qui fais ranger le sallon. Je ne vous promets point; je ne vous refuse pas; je verrai.*

Nous nous séparâmes, Dorval & moi. C'étoit le Lundi. Il ne me fit rien dire de toute la semaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit..... Aujourd'hui, à trois heures précises, à la porte du jardin..... *Je m'y rendis. J'entrai dans le sallon par la fenêtre; & Dorval, qui avoit écarté tout le monde, me plaça dans un coin, d'où, sans être vu, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la derniere Scene. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la derniere Scene.*

LE FILS NATUREL, OU LES ÉPREUVES DE LA VERTU,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

AVEC L'HISTOIRE VÉRITABLE DE LA PIECE.

Interdùm speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur
Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ.

HORAT. Art. Poet.

PERSONNAGES.

LYSIMOND, *Pere de Dorval & de Roſalie.*
DORVAL, *Fils naturel de Lyſimond, & Ami de Clairville.*
ROSALIE, *Fille de Lyſimond.*
JUSTINE, *Suivante de Roſalie.*
ANDRÉ, *Domeſtique de Lyſimond.*
CHARLES, *Valet de Dorval.*
CLAIRVILLE, *Ami de Dorval & Amant de Roſalie.*
CONSTANCE, *jeune Veuve, Sœur de Clairville.*
SYLVESTRE, *Valet de Clairville.*
Autres Domeſtiques de la Maiſon de Clairville.

La Scene eſt à Saint Germain-en-Laye.

L'action commence avec le jour, & ſe paſſe dans un Sallon de la Maiſon de Clairville.

LE FILS NATUREL, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scene eſt dans un Sallon. On y voit un clavecin, des chaiſes, des tables de jeu; ſur une de ces tables un trictrac; ſur une autre quelques brochures; d'un côté un métier à tapiſſerie, &c..... dans le fond un canapé, &c.

DORVAL, *ſeul.*

Il eſt en habit de campagne, en cheveux négligés, aſſis dans un fauteuil, à côté d'une table ſur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvemens violens, il s'appuie ſur un des bras de ſon fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette ſituation. Il tire ſa montre, & dit:

A peine eſt-il ſix heures.
Il ſe jette ſur l'autre bras de ſon fauteuil; mais il n'y eſt pas plutôt qu'il ſe releve, & dit:
Je ne ſaurois dormir.

Il prend un livre qu'il ouvre au hasard, & qu'il referme presque sur le champ, & dit :

Je lis sans rien entendre.

Il se releve. Il se promene, & dit :

Je ne peux m'éviter..... Il faut sortir d'ici....., Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime ! . . . . [*comme effrayé.*] Et qui aimai-je ? . . . . J'ose me l'avouer ; malheureux, & je reste. [*Il appelle violemment*] Charles, Charles.

SCENE II. (*Cette Scene marche vîte.*)

DORVAL, CHARLES.

Charles croit que son maître demande son chapeau & son épée ; il les apporte, les pose sur un fauteuil, & dit :

CHARLES.

Monsieur, ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL.

Des chevaux ; ma chaise.

CHARLES.

Quoi, nous partons !

DORVAL.

A l'instant. [*Il est assis dans le fauteuil ; & tout en parlant, il ramasse des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets.*]

CHARLES.

Monsieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai personne.

CHARLES.

Cela se peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monsieur. . . . .

DORVAL.

[*Se tournant vers Charles, d'un air triste & accablé.*] Eh bien, Charles !

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maison, chéri de tout le monde, prévenu sur tout, & s'en aller sans parler à personne ; permettez, Monsieur. . . .

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raison. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville, votre ami ? Constance, sa sœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce séjour ? [*d'un ton plus bas.*] Et Rosalie ?... vous ne les verrez point ?

DORVAL.

[*Soupire profondément, laisse tomber sa tête sur ses mains, & Charles continue.*]

CHARLES.

Clairville & Rosalie s'étoient flattés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Rosalie se faisoit une joie de vous présenter à son pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL.

[*Soupire, s'agite,* &c.]

CHARLES.

Le bon-homme arrive, & vous partez. Tenez, mon cher maître, j'ose vous le dire, les conduites bizarres sont rarement sensées. . . . . Clairville ! Constance ! Rosalie !

DORVAL.

[*Brusquement, en se levant.*] Des chevaux, ma chaise, te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Rosalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues ! A la veille du mariage de votre ami !

DORVAL.

[*En colere..... à Charles.*] Malheureux!... [*A lui-même, en ſe mordant la levre, & ſe frappant la poitrine.*] que je ſuis.... Tu perds le tems, & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on ſe dépêche.

SCENE III.

DORVAL *ſeul.*

(*Il continue de ſe promener, & de rêver.*)

PArtir ſans dire adieu! Il a raiſon; cela ſeroit d'une bizarrerie, d'une inconſéquence..... Et qu'eſt-ce que ces mots ſignifient? Eſt-il queſtion de ce qu'on croira, ou de ce qu'il eſt honnête de faire?... Mais, après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & ſa ſœur? Ne puis-je les quitter, & leur en taire le motif?.... Et Roſalie? je ne la verrai point?.... Non..... l'amour & l'amitié n'impoſent point ici les mêmes devoirs, ſur-tout un amour inſenſé qu'on ignore, & qu'il faut étouffer..... Mais que dira-t-elle? que penſera-t-elle?... Amour, ſophiſte dangereux, je t'entends.

(*Conſtance arrive en robe de matin, tourmentée, de ſon côté, par une paſſion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domeſtiques qui rangent le ſallon, & qui ramaſſent les choſes qui ſont à Dorval.... Charles, qui a envoyé à la Poſte pour avoir des chevaux, rentre auſſi.*)

SCENE IV.

DORVAL, CONSTANCE, *des Domeſtiques.*

DORVAL.

QUoi, Madame, ſi matin?

CONSTANCE.

J'ai perdu le ſommeil. Mais, vous-même, déja habillé!

DORVAL [*vîte.*]

Je reçois des lettres à l'inſtant. Une affaire preſſée m'appelle à Paris. Elle y demande ma préſence. Je prends le thé. Charles, du thé. J'embraſſe Clairville. Je vous rends graces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaiſe, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez! Eſt-il poſſible?

DORVAL.

Rien malheureuſement n'eſt plus néceſſaire.

(*Les Domeſtiques, qui ont achevé de ranger le ſallon, & de ramaſſer ce qui eſt à Dorval, s'éloignent. Charles laiſſe le thé ſur une des tables. Dorval prend le thé.*)

(*Conſtance, le coude appuyé ſur la table, & la tête panchée ſur une de ſes mains, demeure dans cette ſituation penſive.*)

DORVAL.

Conſtance, vous rêvez.

CONSTANCE (*émue, ou plutôt d'un ſang froid un peu contraint.*)

Oui, je rêve..... Mais j'ai tort..... la vie que l'on mene ici vous ennuie..... Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'en apperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie! Non, Madame, ce n'eſt pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc?.... Un air ſombre que je vous trouve.....

DORVAL.

Les malheurs laiſſent des impreſſions..... Vous ſavez..... Madame..... je vous jure que depuis long-temps je ne connoiſſois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela eſt, vous revenez ſans doute.

DORVAL.

Je ne ſais..... Ai-je jamais ſu ce que je deviendrois?

CONSTANCE.

(*Après s'être promenée un inſtant.*) Ce moment eſt donc le ſeul qui me reſte. Il faut parler. [*Une pauſe.*]

Dorval, écoutez-moi; vous m'avez trouvée ici, il y a ſix mois, tranquille & heureuſe. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal aſſortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur ſur l'averſion de tout lien, & dans la ſécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la ſolitude a tant de charmes! On y reſpire en liberté. J'y jouiſſois de moi. J'y jouiſſois de mes peines paſſées. Il me ſembloit qu'elles avoient épuré ma raiſon. Mes journées, toujours innocentes, quelquefois délicieuſes, ſe partageoient entre la lecture, la promenade, & la converſation de mon frere. Clairville me parloit ſans ceſſe de ſon auſtere & ſublime ami. Que j'avois de plaiſir à l'entendre! Combien je déſirois de connoître un homme que mon frere aimoit, reſpectoit à tant de titres, & qui avoit

développé dans ſon cœur les premiers germes de la ſageſſe!

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déja ſur vos traces; & cette jeune Roſalie, que vous voyez ici, étoit l'objet de tous mes ſoins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL.

[*Emu & attendri.*] Roſalie!

CONSTANCE.

Je m'apperçus du goût que Clairville prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'eſprit, & ſurtout le caractere de cet enfant, qui devoit un jour faire la deſtinée de mon frere. Il eſt étourdi; je la rendois prudente. Il eſt violent; je cultivois ſa douceur naturelle. Je me complaiſois à penſer que je préparois, de concert avec vous, l'union la plus heureuſe qu'il y eût peut-être au monde, lorſque vous arrivâtes. Hélas!....

(*La voix de Conſtance prend ici l'accent de la tendreſſe, & s'affoiblit un peu.*)

Votre préſence, qui devoit m'éclairer & m'encourager, n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu à peu mes ſoins ſe détournerent de Roſalie. Je ne lui enſeignai plus à plaire.... & je n'en ignorai pas long-tems la raiſon.

Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avoit ſur vous, & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me propoſai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de deſſein qui fût ſi bien ſelon mon cœur. Qu'une femme eſt heureuſe, me diſois-je, lorſque le ſeul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a diſtingué, c'eſt d'ajouter de plus en plus à l'eſtime qu'elle ſe doit, c'eſt de s'élever ſans ceſſe à ſes propres yeux!

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai

pas attendu le ſuccès, ſi je parle ; c'eſt le tems, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en ſeroit venu. [*Une petite pauſe : ce qui ſuit doit coûter à dire à une femme telle que Conſtance.*]

Vous avouerai-je ce qui m'a coûté le plus ? C'étoit de vous dérober ces mouvemens ſi tendres & ſi peu libres, qui trahiſſent preſque toujours une femme qui aime. La raiſon ſe fait entendre par intervalles : le cœur importun parle ſans ceſſe. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'eſt préſenté ſur mes levres. Il m'eſt échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, je m'en ſuis toujours félicitée.

Telle eſt Conſtance. Si vous la fuyez, du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Éloignée de vous, elle ſe retrouvera dans le ſein de la vertu. Et tandis que tant de femmes déteſteront l'inſtant où l'objet d'une criminelle tendreſſe arracha de leur cœur un premier ſoupir, Conſtance ne ſe rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il ſe mêle quelqu'amertume à ſon ſouvenir, il lui reſteta toujours une conſolation douce & ſolide dans les ſentimens mêmes que vous lui aurez inſpirés.

SCENE V.

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

MADAME, voilà votre frere.

CONSTANCE [*attriſtée, à lui* :]

Mon frere, Dorval nous quitte. [*& ſort.*]

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL.

(*faiſant quelques pas, diſtrait & embarraſſé.*)

DES lettres de Paris... Des affaires qui preſſent... Un banquier qui chancele....

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point ſans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu un ſi grand beſoin de votre ſecours.

DORVAL.

Diſpoſez de moi ; mais ſi vous me rendez juſtice, vous ne douterez pas que je n'aie les raiſons les plus fortes....

CLAIRVILLE [*affligé.*]

J'avois un ami, & cet ami m'abandonne. J'é-

tois aimé de Roſalie, & Roſalie ne m'aime plus. Je ſuis déſeſpéré.... Dorval, m'abandonnerez-vous ?...

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE.

Vous ſavez ſi j'aime Roſalie !... Mais non, vous n'en ſavez rien. Devant les autres, l'amour eſt ma premiere vertu : j'en rougis preſque devant vous... Eh bien, Dorval, je rougirai, s'il le faut; mais je l'adore... Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai ſouffert ! Avec quel ménagement, quelle délicateſſe j'ai impoſé ſilence à la paſſion la plus forte !... Roſalie vivoit retirée près d'ici, avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée, une amie de Conſtance. Je voyois Roſalie tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter ſes charmes ; je ſentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ſes derniers momens elle appelle ma ſœur, lui tend une main défaillante, & lui montrant Roſalie, qui ſe déſoloit au bord de ſon lit, elle la regardoit ſans parler ; enſuite elle regardoit Conſtance ; des larmes tomboient de ſes yeux ; elle ſoupiroit ; & ma ſœur entendoit tout cela. Roſalie devint ſa compagne, ſa pupille, ſon éleve ; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Conſtance voyoit ma paſſion : Roſalie en paroiſſoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traverſé que par la volonté d'une mere inquiete, qui redemandoit ſa fille. Je me préparois à paſſer dans les climats éloignés où Roſalie a pris naiſſance ; mais ſa mere meurt ; & ſon pere, malgré ſa vieilleſſe, prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois, ce pere, pour achever mon bonheur ; il arrive, & il me trouvera déſolé.

DORVAL.

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raiſons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Roſalie ne m'aime plus. A meſure que les obſtacles qui s'oppoſoient à mon bonheur ont diſparu, elle eſt devenue réſervée, froide, indifférente. Ces ſentimens tendres, qui ſortoient de ſa bouche avec une naïveté qui me raviſſoit, ont fait place à une politeſſe qui me tue. Tout lui eſt inſipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuſe. M'apperçoit-elle ? ſon premier mouvement eſt de s'éloigner. Son pere arrive ; & l'on diroit qu'un événement ſi déſiré, ſi long-tems attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût ſombre pour la ſolitude eſt tout ce qui lui reſte. Conſtance n'eſt pas mieux traitée que moi. Si Roſalie nous cherche encore, c'eſt pour nous éviter l'un par l'autre ; & pour comble de malheur, ma ſœur même ne paroît plus s'intéreſſer à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiete, il ſe chagrine, & il touche au moment de ſon bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah, mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez.....

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Roſalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées ſont les plus ſujettes, & qu'il eſt quelquefois ſi doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le ſentiment ſi exquis ; leur ame eſt ſi ſenſible ; leurs organes ſont ſi délicats, qu'un ſoupçon, un mot, une idée, ſuffit pour les alarmer. Mon ami, leur ame eſt ſemblable au cryſtal d'une onde

pure & tranſparente, où le ſpectacle tranquille de la nature s'eſt peint. Si une feuille, en tombant, vient à en agiter la ſurface, tous les objets ſont vacillans.

CLAIRVILLE. [*affligé.*]

Vous me conſolez : Dorval, je ſuis perdu. Je ne ſens que trop... que je ne peux vivre ſans Roſalie ; mais quel que ſoit le ſort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de ſon pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous ſervir ?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Roſalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me la rendre. L'eſtime qu'elle a pour vous me fait tout eſpérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous ? A peine Roſalie me connoit-elle ; & je ſuis peu fait pour ces ſortes de diſcuſſions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me refuſerez point. Roſalie vous révere. Votre préſence la ſaiſit de reſpect ; c'eſt elle qui l'a dit. Elle n'oſera jamais être injuſte, inconſtante, ingrate à vos yeux. Tel eſt l'auguſte privilege de la vertu ; elle en impoſe à tout ce qui l'approche. Dorval, paroiſſez devant Roſalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL.

[*poſant la main ſur l'épaule de Clairville.*]

Ah, malheureux !

CLAIRVILLE.

Mon ami, ſi je le ſuis !

DORVAL.

Vous exigez.....

CLAIRVILLE.

J'exige....

DORVAL.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.*

QUELS nouveaux embarras !... le frere... la ſœur... Ami cruel, amant aveugle, que me propoſez-vous ?... Paroiſſez devant Roſalie ! Moi, paroître devant Roſalie, & je voudrois me cacher à moi-même... Que deviens-je, ſi Roſalie me devine ? & comment en impoſerai-je à mes yeux, à ma voix, à mon cœur ?.... Qui me répondra de moi ?... La vertu ?... M'en reſte-t-il encore ?

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

JUSTINE, approchez mon ouvrage.

[*Juſtine approche un métier à tapiſſerie. Roſalie eſt triſtement appuyée ſur ce métier. Juſtine eſt aſſiſe d'un autre côté. Elles travaillent. Roſalie n'interrompt ſon ouvrage que pour eſſuyer des larmes qui tombent de ſes yeux. Elle le reprend enſuite. Le ſilence dure un moment, pendant lequel Juſtine laiſſe l'ouvrage, & conſidere ſa Maîtreſſe*].

JUSTINE.

Eſt-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monſieur votre pere ? ſont-ce là les tranſports que vous lui préparez ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y paſſe ſoit mal ; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE.

[*Point de réponſe de la part de Roſalie ; mais des ſoupirs, du ſilence & des larmes.*

JUSTINE.

Perdez-vous l'eſprit, Mademoiſelle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la veille d'un mariage ! Encore un coup, perdez-vous l'eſprit ?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE (*après une pauſe.*)

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monſieur votre pere ?

ROSALIE.

Non, Juſtine. [*Toutes ces queſtions ſe font à différens intervalles, dans leſquels Juſtine quitte & reprend ſon ouvrage.*]

JUSTINE.

[*après une pauſe un peu plus longue.*]

Par haſard, eſt-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE.

[*reſte un peu ſtupéfaite. Elle dit enſuite.*]

La voilà donc la cauſe de ces ſoupirs, de ce ſilence & de ces larmes ?... Oh, pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous ſommes folles ; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions ſavoir à mille lieues. Qu'ils diſent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir ſi je les en dédis.... Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiſelle, que j'approuverois ce caprice... Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pu ſe flatter d'avoir un Amant tendre, fidele, honnête ; de s'être attaché une femme qui eût de l'eſprit, de la figure, des mœurs, c'eſt vous. Des mœurs ! Mademoiſelle, des mœurs !.... Je n'ai jamais pu concevoir, moi, qu'on ceſſât d'aimer ; à plus forte raiſon qu'on ceſſât ſans ſujet. Il y a là quelque choſe où je n'entends rien.

[*Juſtine s'arrête un moment. Roſalie continue de travailler & de pleurer. Juſtine répend d'un ton hy-*

pocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & ſans lever les yeux de deſſus ſon ouvrage.]

Après tout, ſi vous n'aimez plus Clairville, cela eſt fâcheux ... mais il ne faut pas s'en déſeſpérer comme vous faites .... Quoi donc ! après lui, n'y auroit-il plus perſonne au monde que vous puſſiez aimer ?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE.

Oh, pour celui-là, on ne s'y attend pas.

[*Dorval entre; Juſtine ſe retire; Roſalie quitte ſon métier, ſe hâte de s'eſſuyer les yeux, & de ſe compoſer un viſage tranquille. Elle a dit auparavant.*

ROSALIE.

O Ciel ! c'eſt Dorval.

SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL (*d'un ton un peu ému.*)

PERMETTEZ, Mademoiſelle, qu'avant mon départ [*à ces mots Roſalie paroît étonnée.*] j'obéiſſe à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un ſervice qu'il croit important. Perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à votre bonheur & au ſien; vous le ſavez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il eſt traité.

ROSALIE.

C'eſt que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus !

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible diſgrace ?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai ceſſé. J'étois légere apparemment, ſans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville eſt l'amant que votre cœur a préféré ?... Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux, ſi l'eſpérance de recouvrer votre tendreſſe lui étoit ôtée ?.. Mademoiſelle, croyez-vous qu'il ſoit permis à une honnête femme de ſe jouer du bonheur d'un honnête homme ?

ROSALIE.

Je ſais là-deſſus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable ſans ceſſe de reproches. Je ſuis déſolée. Je voudrois être morte !

DORVAL.

Vous n'êtes point injuſte.

ROSALIE.

Je ne ſais plus ce que je ſuis. Je ne m'eſtime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raiſons à tout.

ROSALIE.

C'eſt que j'en aime un autre.

DORVAL.

Roſalie ! Elle ! [*avec un étonnement mêlé de reproches.*]

ROSALIE.

Oui, Dorval, ... Clairville ſera bien vengé !

DORVAL.

Roſalie, ... ſi par malheur il étoit arrivé ...

que votre cœur ſurpris ... fût entraîné par un penchant ... dont votre raiſon vous fît un crime ... J'ai connu cet état cruel !... Que je vous plaindrois !

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL.

(*ne lui répond que par le geſte de commiſération.*)

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je puſſe en aimer un autre, lorſque je rencontrai l'écueil de ma conſtance & de notre bonheur... Les traits, l'eſprit, le regard, le ſon de la voix, tout dans cet objet doux & terrible ſembloit répondre à je ne ſais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimeres de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance... Si j'avois pu concevoir que je manquois à Clairville !... Mais hélas ! je n'en avois pas eu le premier ſoupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer ſon rival... Et comment ne l'aurois-je pas aimé ?... Ce qu'il diſoit, je le penſois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un ſentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien.... Que vous dirai-je enfin ? Je me voyois à peine dans les autres; (*elle ajoute en baiſſant les yeux & la voix*) & je me retrouvois ſans ceſſe en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il ſon bonheur ?

ROSALIE.

Si c'eſt un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime ſans doute ?

ROSALIE.

Dorval, vous le ſavez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui, je le ſais, & mon cœur le ſent... Qu'ai-je entendu ?... Qu'ai-je dit ?... Qui me ſauvera de moi-même ?.....

(*Dorval & Roſalie ſe regardent un moment en ſilence. Roſalie pleure amérement. On annonce Clairville.*)

SYLVESTRE (*à Dorval.*)

Monſieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Roſalie.*)

Roſalie... Mais on vient... Y penſez-vous ?.. C'eſt Clairville. C'eſt mon ami. C'eſt votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main; Dorval la prend, & laiſſe tomber triſtement ſa bouche ſur cette main, & Roſalie ajoute :*) Adieu, quel mot !

SCENE III.

DORVAL *ſeul.*

DANS ſa douleur, qu'elle m'a paru belle ! Que ſes charmes étoient touchans ! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ſes yeux... » Dorval, vous le ſavez « ... Ces mots retentiſſent encore dans le fond de mon cœur... Ils ne ſortiront pas ſi-tôt de ma mémoire !...

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

EXCUSEZ mon impatience. Eh bien, Dorval !..

DORVAL.

(*Dorval eſt troublé. Il tâche de ſe remettre ; mais il y réuſſit mal. Clairville qui cherche à lire ſur ſon viſage, s'en apperçoit, ſe méprend, & dit :*)

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé ! Vous ne me parlez point ! Vos yeux ſe rempliſſent de larmes ! Je vous entends, je ſuis perdu !

(*Clairville, en achevant ces mots, ſe jette dans le ſein de ſon ami. Il y reſte un moment en ſilence. Dorval verſe quelques larmes ſur lui, & Clairville dit, ſans ſe déplacer, d'une voix baſſe & ſanglotante :*

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit ? Quel eſt mon crime ? Ami, de grace, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'acheve !

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le ſein ! & vous, le ſeul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon déſeſpoir ! . . . Trahi par ma maîtreſſe ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ! Dorval, vous ne me dites rien ?

DORVAL.

Que vous dirai-je ?..... Je crains de parler.

CLAIRVILLE,

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez

pourtant, je changerai du moins de ſupplice. . . . Votre ſilence me ſemble en ce moment, le plus cruel de tous.

DORVAL (*en héſitant.*)

Roſalie. . . .

CLAIRVILLE (*en héſitant.*)

Roſalie. . . .

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit . . . . . ne me paroît plus avoir cet empreſſement qui vous promettoit un bonheur ſi prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé ! . . . Que me reproche-t-elle ?

DORVAL.

Elle n'a pas changé, ſi vous voulez . . . Elle ne vous reproche rien . . . mais ſon pere . . .

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris ſon conſentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend ſon retour . . . . . Elle craint. . . . Vous ſavez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir. Tous les obſtacles ſont levés. C'étoit ſa mere qui s'oppoſoit à nos vœux ; elle n'eſt plus, & ſon pere n'arrive que pour m'unir à ſa fille, ſe fixer parmi nous, & finir ſes jours tranquillement, dans ſa patrie, au ſein de ſa famille, au milieu de ſes amis. Si j'en juge par ſes lettres, ce reſpectable vieillard ne ſera guere moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pu l'arrêter ; qu'il a vendu ſes habitations, qu'il s'eſt embarqué avec toute ſa fortune, à l'âge . . . . . de quatre vingt ans, je crois, ſur des mers couvertes de vaiſſeaux ennemis.

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout eſpérer

des bontés du pere, de l'honnêteté de la fille, de votre amour, & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il ſemble avoir formés pour ſervir de conſolation & d'encouragement à la vertu, ſoient tous malheureux ſans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive.

DORVAL.

Si je le veux !.... Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame !... Mais j'ai ſatisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'eſt à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puiſque vous m'abandonnez dans la triſte ſituation où je ſuis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reſte plus qu'à vous demander un moment. Ma ſœur allarmée de quelques bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ici ſur la fortune de Roſalie, & ſur le retour de ſon pere, eſt ſortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuſerez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque choſe que Conſtance ne puiſſe obtenir de moi !

CLAIRVILLE.

Conſtance ! hélas, j'ai penſé quelquefois.... Mais renvoyons ces idées à des tems plus heureux.... Je ſais où elle eſt, & je vais hâter ſon retour.

SCENE V.

DORVAL *ſeul.*

SUIS-JE aſſez malheureux !... J'inſpire une paſſion ſecrete à la ſœur de mon ami.... J'en prends une inſenſée pour ſa maîtreſſe; elle, pour moi... Que fais-je encore dans une maiſon que je remplis de déſordre ? Où eſt l'honnêteté ? Y en a-t-il dans ma conduite ?... [*Il appelle comme un forcené*] Charles, Charles... On ne vient point... Tout m'abandonne... [*Il ſe renverſe dans un fauteuil. Il s'abyme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles* :] Encore, ſi c'étoient là les premiers malheureux que je fais !.... mais non, je traîne par-tout l'infortune.... Triſtes mortels, miſérables jouets des événemens..... ſoyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu !.... Je viens ici, j'y porte une ame pure.... oui; car elle l'eſt encore... J'y trouve trois êtres favoriſés du Ciel; une femme vertueuſe & tranquille; un amant paſſionné, & payé de retour; une jeune amante raiſonnable & ſenſible..... La femme vertueuſe a perdu ſa tranquillité. Elle nourrit dans ſon cœur une paſſion qui la tourmente. L'amant eſt déſeſpéré. Sa maîtreſſe devient inconſtante, & n'en eſt que plus malheureuſe..... Quel plus grand mal eût fait un ſcélérat !.... O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te juſtifier ?.... Je ne ſais où j'en ſuis.... [*Il crie encore* :] Charles, Charles.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

MONSIEUR, les chevaux ſont mis. Tout eſt prêt. [*Cela dit, il ſort.*]

SYLVESTRE (*entre.*)

Madame vient de rentrer. Elle va deſcendre.

DORVAL.

Conſtance ?

SYLVESTRE.

Oui, Monſieur. [*Cela dit, il ſort.*]

CHARLES.

(*Il rentre, & dit à Dorval, qui, l'air ſombre & les bras croiſés, l'écoute, & le regarde.*)

(*En cherchant dans ſes poches*), Monſieur ... vous me troublez auſſi avec vos impatiences ... Non, il ſemble que le bon ſens ſe ſoit enfui de cette maiſon ... Dieu veuille que nous le rattrapions en route ... Je ne penſois plus que j'avois une lettre ; & maintenant que j'y penſe, je ne la trouve plus. (*A force de chercher, il trouve la lettre, & la donne à Dorval.*)

DORVAL.

Et donne donc. [*Charles ſort.*]

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.* (*Il lit.*)

» LA honte & le remords me pourſuivent ... » Dorval, vous connoiſſez les loix de l'innocence ... Suis-je criminelle ? ... Sauvez-moi ! ... » Hélas, en eſt-il tems encore ? ... Que je plains » mon pere ! mon pere ! ... mon pere ! ... Et Clairville ? je donnerois ma vie pour lui ... Adieu, » Dorval, je donnerois pour vous mille vies .... » Adieu ! ... vous vous éloignez, & je vais mourir de douleur «.

(*Après avoir lu d'une voix entrecoupée, & dans un trouble extrême, il ſe jette dans un fauteuil. Il garde un moment le ſilence. Tournant enſuite des yeux égarés & diſtraits ſur la lettre qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots, & il dit :*)

» La honte & le remords me pourſuivent «. C'eſt à moi de rougir, d'être déchiré .... » Vous » connoiſſez les loix de l'innocence «... Je les connus autrefois ..... » Suis-je criminelle « ? » Non, c'eſt moi qui le ſuis ..... Vous vous » éloignez, & je vais mourir « ..... O Ciel, je ſuccombe ! .... (*En ſe levant :*) Arrachons-nous d'ici ... Je veux ... je ne puis ... ma raiſon ſe trouble ... Dans quelles ténebres ſuis-je tombé ? .... O Roſalie ! ô vertu ! ô tourment !

(*Après un moment de ſilence, il ſe leve, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais tout au travers de ſon écriture, arrive Charles, en criant.*)

SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

MONSIEUR, au ſecours. On aſſaſſine... Clairville....

(*Dorval quitte la table où il écrit, laiſſe ſa lettre à moitié, ſe jette ſur ſon épée qu'il trouve ſur un fauteuil, & vole au ſecours de ſon ami. Dans ces mouvemens, Conſtance ſurvient, & demeure fort ſurpriſe de ſe voir laiſſée ſeule par le Maître & par le valet.*)

SCENE IX.

CONSTANCE *ſeule.*

QUE veut dire cette fuite?... Il a dû m'attendre. J'arrive, il diſparoît..... Dorval, vous me connoiſſez mal.... j'en peux guérir...

[*Elle approche de la table, & apperçoit la lettre à demi-écrite*].

Une lettre!

(*Elle prend la lettre, & la lit*).

» Je vous aime, & je fuis.... hélas, beaucoup » trop tard!... Je ſuis l'ami de Clairville... Les » devoirs de l'amitié, les loix ſacrées de l'hoſpi» talité «?...

Ciel! quel eſt mon bonheur!... Il m'aime... Dorval, vous m'aimez... (*Elle ſe promene agitée*)... Non, vous ne partirez point..... Vos craintes

craintes ſont frivoles... votre délicateſſe eſt vaine... Vous avez ma tendreſſe... Vous ne connoiſſez ni Conſtance, ni votre ami.. Non, vous ne les connoiſſez pas... Mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle. (*Elle ſort de la Scene avec quelque précipitation.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DORVAL, CLAIRVILLE.

[*Ils rentrent le chapeau ſur la tête. Dorval remet le ſien avec ſon épée ſur le fauteuil.*]

CLAIRVILLE.

Soyez aſſuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il eſt vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenſer légérement... Mais que penſez-vous de ces bruits qui avoient appellé Conſtance chez ſon amie ?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent; on parle d'un vaiſſeau pris, d'un vieillard appellé Mérian....

DORVAL.

De grace, laiſſons pour un moment ce vaiſſeau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une choſe dont tout le monde s'entretient à préſent, & qu'il faut que j'apprenne ?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puiſqu'abſolument vous voulez que je parle, il s'agiſſoit de vous.

DORVAL.

De moi ?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre leſquels vous m'avez ſecouru, ſont deux méchans & deux lâches. L'un s'eſt fait chaſſer de chez Conſtance pour des noirceurs; l'autre eut quelque tems des vues ſur Roſalie. Je les trouve chez cette femme que ma ſœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ; car tout ſe ſait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter, ou m'en plaindre. Ils en étoient également ſurpris.

DORVAL.

Pourquoi ſurpris ?

CLAIRVILLE.

C'eſt, diſoit l'un, que ma ſœur vous aime.

DORVAL.

Ce diſcours m'honore.

CLARVILLE.

L'autre, que vous aimez ma maîtreſſe.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Roſalie ?

CLAIRVILLE.

Roſalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahiſon. (*Dorval s'agite.*) Jamais un ſentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un ſoupçon injurieux dans l'eſprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends juſtice. Auſſi tournant ſur eux des regards d'indignation & de mépris (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les ſoutenir. Il détourne la tête, & ſe couvre le viſage avec les mains*), je leur fis entendre qu'on portoit en ſoi le germe des baſſeſſes (*Dorval eſt tourmenté*) dont on étoit ſi prompt à ſoupçonner autrui; & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on reſpectât ma maîtreſſe, ma ſœur, & mon ami... Vous m'approuvez, je penſe.

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer... Non..... Mais.

CLAIRVILLE.

Ce diſcours ne demeura pas ſans réponſe. Ils ſortent. Je ſors. Ils m'attaquent....

DORVAL.

Et vous périſſiez, ſi je n'étois accouru?...

CLAIRVILLE.

Il eſt certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'eſt à-dire qu'un moment plus tard, je devenois votre aſſaſſin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y penſez pas. Vous perdiez votre ami; mais vous reſtiez toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne ſoupçon?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuſte envers vous!

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu ſont grandes, & que le vice obſcur eſt petit devant elles!

SCENE II.

DORVAL, CLAIRVILLE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

DORVAL... Mon frere... dans quelles inquiétudes vous nous jettez!... Vous m'en voyez encore tremblante, & Roſalie en eſt à moitié morte.

DORVAL ET CLAIRVILLE.

Roſalie! (*Dorval ſe contraint ſubitement.*)

CLAIRVILLE.

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE. (*l'arrêtant par le bras.*)

Elle eſt avec Juſtine. Je l'ai vue. Je la quitte. N'en ſoyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le ſuis d'elle... Je le ſuis de Dorval... Il eſt d'un ſombre qui ne ſe conçoit pas... Au moment où il ſauve la vie à ſon ami!... Mon ami, ſi vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le ſein d'un homme qui partage tous vos ſentimens; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Roſalie?

CONSTANCE.

(*tirant une lettre de ſon ſein, la donne à ſon frere, & lui dit* :)

Tenez, mon frere, voilà ſon ſecret, le mien, & le ſujet apparemment de ſa mélancolie.

(*Clairville prend la lettre & la lit. Dorval, qui reconnoit cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Roſalie, s'écrie.*)

DORVAL.

Juſte Ciel ! C'eſt ma lettre !

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je ſais tout. Tout eſt arrangé... Quelle délicateſſe vous rendoit ennemi de notre bonheur ? .... Vous m'aimiez !... Vous m'écriviez !.. Vous fuyiez !...

(*A chacun de ces mots Dorval s'agite & ſe tourmente.*)

DORVAL.

Il le faut encore. Un ſort cruel me pourſuit. Madame, cette lettre... (*bas*) Ciel, qu'allois-je dire !

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu ? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frere ! Quel ſurcroît de bonheur & de reconnoiſſance !

CONSTANCE.

Aux tranſports de ſa joie, reconnoiſſez enfin la vérité de ſes ſentimens & l'injuſtice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore ſuſpendre les vôtres ? Dorval, ſi j'ai votre tendreſſe, pourquoi n'ai-je pas auſſi votre confiance ?

DORVAL.

(*d'un ton triſte & avec un air abattu*) Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triſte.

DORVAL.

Il eſt vrai.

CONSTANCE.

Parlez, ne vous contraignez plus.... Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toujours de ſe taire, Conſtance ajoute* :) Mais je vois que ma préſence vous gêne. Je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DORVAL, nous ſommes ſeuls... Auriez-vous douté ſi j'approuverois l'union de Conſtance avec vous ?..... Pourquoi m'avoir fait un myſtere de votre penchant ? J'excuſe Conſtance, c'eſt une femme... mais vous !... Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute, la tête penchée & les bras croiſés.*)

Auriez-vous craint que ma ſœur, inſtruite des circonſtances de votre naiſſance.....

DORVAL.

(*ſans changer de poſture, ſeulement en tournant la tête vers Clairville.*)

Clairville, vous m'offenſez. Je porte une ame trop haute, pour concevoir de pareilles craintes. Si Conſtance étoit capable de ce préjugé, j'oſe le dire, elle ne ſeroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez, mon cher Dorval, la triſteſſe opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît ſeconder vos vœux....

DORVAL.

(*Bas & avec amertume.*) Oui, tout me réuſſit ſinguliérement.

CLAIRVILLE.

Cette triſteſſe m'agite, me confond, & porte mon eſprit ſur toutes ſortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fauſſes..... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi..... Dorval ne connoît point ces doux épanchemens.... ſon ame renfermée.... Mais enfin vous aurois-je compris ? Auriez vous appréhendé que, privé par un ſecond mariage de Conſtance, de la moitié d'une fortune, à la vérité peu conſidérable, mais qu'on me croyoit aſſurée, je ne fuſſe plus aſſez riche pour épouſer Roſalie ?

DORVAL (*triſtement.*)

La voilà, cette Roſalie !.... Clairville, ſongez à ſoutenir l'impreſſion que votre péril a dû faire ſur elle.

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE, ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE.

(*ſe hâtant d'aller au devant de Roſalie.*)

Est-il bien vrai que Roſalie ait craint de me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'inſtant où j'allois périr me ſeroit cher, s'il avoit rallumé dans ſon cœur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE.

Il eſt vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je ſuis fortuné ! (*Il veut baiſer la main de Roſalie, qui la retire.*)

ROSALIE.

Arrêtez, Monſieur. Je ſens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que, de quelque maniere que ſe terminent ces événemens pour un homme, les ſuites en ſont toujours fâcheuſes pour une femme.

DORVAL.

Mademoiſelle, le haſard nous engage, & l'honneur a ſes loix.

CLAIRVILLE.

Roſalie, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplû. Mais n'accablez pas l'amant le plus ſoumis & le plus tendre. Ou ſi vous l'avez réſolu, du moins n'affligez pas davantage un ami qui ſeroit heureux ſans votre injuſtice. Dorval aime Conſtance. Il en eſt aimé. Il paroît. Une lettre ſurpriſe a tout découvert.... Roſalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Conſtance, Clairville à Roſalie; un mot ! & le Ciel reverra ce ſéjour avec complaiſance.

ROSALIE.

[*tombant dans un fauteuil.*]

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel ! elle ſe meurt.

CLAIRVILLE.

[*tombe aux genoux de Roſalie.*]

DORVAL.

(*appelle les domeſtiques.*) Charles, Sylveſtre, Juſtine.

JUSTINE.

(*ſecourant ſa Maîtreſſe*) Vous voyez, Mademoiſelle.... Vous avez voulu ſortir.... Je vous l'avois prédit....

ROSALIE.

(*revenant à elle & ſe levant, dit :*)

Allons, Juſtine,

CLAIRVILLE.

(*veut lui donner le bras & la ſoutenir.*)

Roſalie....

ROSALIE.

Laiſſez-moi.... Je vous hais.... Laiſſez-moi, vous dis-je.

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Clairville quitte Roſalie. Il eſt comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête. Il ſoupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes ſur le dos d'un fauteuil, la tête ſur ſes mains, & les poings dans les yeux. Le ſilence dure un moment. Enfin il dit* :)

CLAIRVILLE.

En eſt-ce aſſez ? Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendreſſe ! Laiſſez-moi. Je vous hais. Ah ! (*Il pouſſe l'accent inarticulé du déſeſpoir ; il ſe promene avec agitation ; & il répete, ſous différentes ſortes de déclamations violentes*, laiſſez-moi, je vous hais. *Il ſe jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en ſilence. Puis il dit d'un ton ſourd & bas* : elle me hait !.... & qu'ai-je fait pour qu'elle me haïſſe ? Je l'ai trop aimée. *Il ſe tait encore un moment. Il ſe leve. Il ſe promene. Il paroît s'être un peu tranquilliſé. Il dit* :) Oui, je lui ſuis odieux. Je le vois. Je le ſens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il ſe détacher d'elle .... & mourir ? Parlez. Décidez de mon ſort. (*Charles entre. Clairville ſe promene.*)

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE, CHARLES.

CHARLES.

(*en tremblant, à Clairville qu'il voit agité.*)

Monsieur....

CLAIRVILLE.

(*le regardant de côté*) : Eh bien ?

CHARLES

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE [*bruſquement.*]

Qu'il attende.

CHARLES.

[*toujours en tremblant & fort bas* :) C'eſt un malheureux, & il y a long-tems qu'il attend.

CLAIRVILLE.

(*avec impatience* :) Qu'il entre.

SCENE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE, CHARLES, SYLVESTRE, ANDRÉ,

Et les autres domeſtiques de la maiſon attirés par la curioſité, & diverſement répandus ſur la Scene. Juſtine arrive un peu plus tard que les autres.

CLAIRVILLE [*un peu bruſquement.*]

QUI êtes-vous ? Que voulez-vous ?

ANDRÉ.

Monſieur, je m'appelle André. Je ſuis au ſervice d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ſes infortunes ; & je venois annoncer ſon retour à ſa fille.

CLAIRVILLE.

A Roſalie ?

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où eſt votre maître ? Qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ.

Raſſurez-vous, Monſieur. Il vit. Il arrive. Je vous inſtruirai de tout, ſi j'en ai la force, & ſi vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRÉ.

Nous ſommes partis, mon maître & moi, ſur le vaiſſeau l'*Apparent*, de la rade du Fort-Royal, le ſix du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de ſanté, ni montré tant de joie. Tantôt le viſage tourné où les vents ſembloient nous porter, il élevoit ſes mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour : tantôt, me regardant avec des yeux remplis d'eſpérance, il me diſoit : » André, encore quinze jours, & je verrai mes » enfans, & je les embraſſerai, & je ſerai heureux » une fois du moins avant que de mourir. «

CLAIRVILLE [*touché.*]

(*A Dorval* :) Vous entendez. Il m'appelloit déja du doux nom de fils. Eh bien, André ?

ANDRÉ.

Monſieur, que vous dirai-je ? Nous avions eu la navigation la plus heureuſe. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avions ſalué la terre par mille cris de joie ; & nous nous embraſſions tous les uns les autres, Commandans, Officiers, Paſſagers, Matelots, lorſque nous ſommes approchés par des vaiſſeaux qui nous crient, la *paix*, la *paix* ; abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits priſonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE.

(*en marquant leur ſurpriſe & leur douleur, chacun par l'action qui convient à ſon caractere.*)

Priſonniers !

ANDRÉ.

Que devint alors mon maître ? Des larmes couloient de ſes yeux. Il pouſſoit de profonds ſoupirs. Il tournoit ſes regards, il étendoit ſes bras, ſon ame ſembloit s'élancer vers les rivages d'où nous nous éloignions. Mais à peine les eûmes-nous perdus de vue, que ſes yeux ſe ſécherent. Son cœur ſe ſerra. Sa vue s'attacha ſur les eaux, il tomba dans une douleur ſombre & morne, qui me fit trembler pour ſa vie. Je lui préſentai pluſieurs fois du pain & de l'eau, qu'il repouſſa.

[*André s'arrête ici un moment pour pleurer.*]

Cependant nous arrivons dans le port ennemi. Diſpenſez-moi de vous dire le reſte... Non, je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André, continuez.

ANDRÉ.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai pluſieurs fois : » Mon maître, mon cher maître «. Il m'entendit, me regarda, laiſſa tomber ſes bras triſtement, ſe retourna, & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient.... Cependant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle avec une foule de malheureux, abandonnés impitoyablement dans la fange, aux extrémités terribles de la faim, de la ſoif & des maladies. Et pour vous peindre, en un mot, toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un inſtant j'y entendis tous les accens de la douleur, toutes les voix du déſeſpoir, & que de quelque côté que je regardaſſe, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on nous vante la ſageſſe, qu'on nous propoſe ſans ceſſe pour modeles ! C'eſt ainſi qu'ils traitent les hommes !

DORVAL.

Combien l'eſprit de cette nation généreuſe a changé !

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans, tous François, tous victimes de la trahiſon, lorſque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduiſit avec quelques-uns de mes malheureux

compagnons, dans la ville, à travers des rues pleines d'une populace effrénée, qui nous accabloit d'imprécations & d'injures ; tandis qu'un monde tout-à-fait différent, que le tumulte avoit attiré aux fenêtres, faiſoit pleuvoir ſur nous l'argent & les ſecours.

DORVAL.

Quel mélange incroyable d'humanité, de bienfaiſance, & de barbarie !

ANDRÉ.

Je ne ſavois ſi l'on nous conduiſoit à la liberté, ou ſi l'on nous traînoit au ſupplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître, André ?

ANDRÉ.

J'allois à lui ; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correſpondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des priſons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obſcur où je deſcendis. Il y avoit déja quelque tems que j'étois immobile dans ces ténebres, lorſque je fus frappé d'une voix mourante, qui ſe faiſoit à peine entendre, & qui diſoit en s'éteignant : » André, eſt-ce toi ? Il y a long-tems que je t'attends «. Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix, & je rencontrai des bras nuds qui cherchoient dans l'obſcurité. Je les ſaiſis. Je les baiſai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître. [*Une petite pauſe.*]

Il étoit nud. Il étoit étendu ſur la terre humide.... » Les malheureux qui ſont ici, me dit-il, » à voix baſſe, ont abuſé de mon âge & de ma » foibleſſe pour m'arracher le pain, & pour m'ô» ter ma paille «.

(*Ici tous les domeſtiques pouſſent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la ſienne. Dor-*

val fait ſigne à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en ſanglotant.)

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends ſous mon maître, qui béniſſoit, d'une voix expirante, la bonté du Ciel.....

DORVAL.

(*bas, à part, & avec amertume.*)

qui le faiſoit mourir dans le fond d'un cachot, ſur les haillons de ſon valet!

ANDRÉ.

Je me ſouvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du ſecours, & je ranimai mon vieux & reſpectable maître. Lorſqu'il eut un peu repris de ſes forces: » André, me dit-il, aie bon » courage. Tu ſortiras d'ici. Pour moi, je ſens à » ma foibleſſe qu'il faut que j'y meure «. Alors je ſentis ſes bras ſe paſſer autour de mon cou, ſon viſage s'approcher du mien, & ſes pleurs couler ſur mes joues: » Mon ami, (me dit-il, & ce fut » ainſi qu'il m'appella ſouvent.) tu vas recevoir » mes derniers ſoupirs. Tu porteras mes dernie- » res paroles à mes enfans. Hélas! c'étoit de moi » qu'ils devoient les entendre «!

CLAIRVILLE.

(*regardant Dorval, & pleurant.*) Ses enfans!

ANDRÉ.

Il m'avoit dit, pendant la traverſée, qu'il étoit né François; qu'il ne s'appelloit point Mérian; qu'en s'éloignant de ſa patrie, il avoit quitté ſon nom de famille pour des raiſons que je ſaurois un jour. Hélas! il ne croyoit pas ce jour ſi prochain. Il ſoupiroit; & j'en allois apprendre davantage, lorſque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella; c'étoit cet ancien correſpondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut ſa douleur, lorſqu'il jetta ſes regards

gards ſur un vieillard, qui ne lui paroiſſoit plus qu'un cadavre palpitant! Des larmes tomberent de ſes yeux. Il ſe dépouilla. Il le couvrit de ſes vêtemens, & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques poſſibles d'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougiſſoit, en ſecret, de la cruauté & de l'injuſtice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injuſtice!

ANDRÉ.

(*s'eſſuyant les yeux, & reprenant un air tranquille.*)

Bientôt mon maître reprit de la ſanté & des forces. On lui offrit des ſecours, & je préſume qu'il en accepta; car au ſortir de la priſon, nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour; & nous étions prêts à partir, lorſque mon maître, me tirant à l'écart, (non, je ne l'oublierai de ma vie.) me dit: » André, n'as-tu plus rien à faire ici «? Non, Monſieur, lui répondis-je... » Et nos compa- » triotes que nous avons laiſſés dans la miſere, » d'où la bonté du Ciel nous a tirés, tu n'y pen- » ſes donc plus? Tiens, mon enfant, va leur dire » adieu «. J'y courus. Hélas! de tant de miſérables, il n'en reſtoit qu'un petit nombre, ſi exténués, ſi proches de leur fin, que la plupart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monſieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

(*On garde ici un aſſez long ſilence, après lequel André dit ce qui ſuit. Cependant Dorval rêveur, ſe promene vers le fond du ſallon.*)

J'ai laiſſé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y

retrouver un ami. (*Ici Dorval ſe retourne du côté d'André, & lui donne attention.*)

Mais cet ami eſt abſent depuis pluſieurs mois; & mon maître comptoit me ſuivre de près.

(*Dorval continue de ſe promener en rêvant.*)

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Roſalie?

ANDRÉ.

Non, Monſieur. Je ne lui apporte que de la douleur, & je n'ai pas oſé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez-vous repoſer. Sylveſtre, je vous le recommande.... Qu'il ne lui manque rien.

(*Tous les Domeſtiques s'emparent d'André, & l'emmenent.*)

SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Après un ſilence, pendant lequel Dorval eſt reſté immobile, la tête baiſſée, l'air penſif, & les bras croiſés,* [*c'eſt aſſez ſon attitude ordinaire,*] *& Clairville s'eſt promené avec agitation, Clairville dit:*)

CLAIRVILLE.

EH bien, mon ami, ce jour n'eſt-il pas fatal pour la probité? Et croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y ait un ſeul honnête-homme heureux ſur la terre?

DORVAL.

Vous voulez dire un ſeul méchant. Mais, Clairville, laiſſons la morale; on en raiſonne mal, quand on croit avoir à ſe plaindre du Ciel..... Quels ſont maintenant vos deſſeins?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Roſalie. Hélas, c'eſt le ſeul bien que je regrette!

Je n'oſe ſoupçonner que la médiocrité de ma fortune ſoit la raiſon ſecrete de ſon inconſtance. Mais, ſi cela eſt, à quelle diſtance n'eſt-elle pas de moi, à préſent qu'elle eſt réduite elle-même à une fortune aſſez bornée! S'expoſera-t-elle pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les ſuites d'un état preſque indigent? Moi-même, irai-je l'en ſolliciter? Le puis-je? Le dois-je? Son pere va devenir pour elle un ſurcroît onéreux. Il eſt incertain qu'il veuille m'accorder ſa fille. Il eſt preſque évident, qu'en l'acceptant, j'acheverois de la ruiner. Voyez, & décidez.

DORVAL.

Cet André a jetté le trouble dans mon ame. Si vous ſaviez les idées qui me ſont venues pendant ſon récit..... Ce vieillard.... Ses diſcours.... Son caractere..... Ce changement de nom..... Mais laiſſez-moi diſſiper un ſoupçon qui m'obſede, & penſer à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le ſort de Clairville eſt entre vos mains.

SCENE IX.

DORVAL *ſeul.*

QUel jour d'amertume & de trouble ! Quelle variété de tourmens ! Il ſemble que d'épaiſſes ténebres ſe forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé ſous mille ſentimens douloureux !..... O Ciel, ne m'accorderas-tu pas un moment de repos !.... Le menſonge, la diſſimulation, me ſont en horreur ; & dans un inſtant j'en impoſe à mon ami, à ſa ſœur, à Roſalie..... Que doit-elle penſer de moi ?.... Que déciderai-je de ſon amant ?.... Quel parti prendre avec Conſtance ?..... Dorval, ceſſeras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ?..... Un événement imprévu a ruiné Roſalie. Elle eſt indigente. Je ſuis riche. Je l'aime. J'en ſuis aimé. Clairville ne peut l'obtenir..... Sortez de mon eſprit, éloignez-vous de mon cœur, illuſions honteuſes ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil..... Vertu douce, & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié qui m'enchaîne & qui me déchire, vous ſerez obéie. O vertu ! qu'es-tu, ſi tu n'exiges aucun ſacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, ſi tu n'impoſes aucune loi..... Clairville épouſera donc Roſalie !....

(*Il tombe preſque ſans ſentiment dans un fauteuil ; il ſe releve enſuite, & il dit :*) ..... Non, je n'enleverai point à mon ami ſa maîtreſſe. Je ne me dégraderai point juſques-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de ſon cœur !.... Mais Clairville n'a point de fortune. Roſalie n'en a plus..... Il faut écarter ces obſtacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne conſole ? Ah, je commence à reſpirer !....

Si je n'épouſe point Roſalie, qu'ai-je beſoin de fortune ? Quel plus digne uſage que d'en diſpoſer en faveur de deux êtres qui me ſont chers ? Hélas ! à bien juger, ce ſacrifice ſi peu commun n'eſt rien..... Clairville me devra ſon bonheur ! Roſalie me devra ſon bonheur ! Le pere de Roſalie me devra ſon bonheur !... Et Conſtance ?... Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oſeroit s'attacher à ma deſtinée.... En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai ſans doute un repos qui me fuit .... [*il ſoupire.*] ... Dorval, pourquoi ſouffres-tu donc ? Pourquoi ſuis-je déchiré ? O vertu ! n'ai-je point encore aſſez fait pour toi !

Mais Roſalie ne voudra point accepter de moi ſa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace, pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriſer.... Il faudra donc la tromper !..... Et ſi je m'y réſous, comment y réuſſir ?.... Prévenir l'arrivée de ſon pere ?.... Faire répandre, par les papiers publics, que le vaiſſeau qui portoit ſa fortune étoit aſſuré ?..... Lui envoyer, par un inconnu, la valeur de ce qu'elle a perdu ?.... Pourquoi non ?..... Le moyen eſt naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité. [*Il appelle Charles.*] Charles. [*Il ſe met à une table, & il écrit.*]

SCENE X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

[*Il lui donne un billet, & dit :*]

A Paris, chez mon Banquier.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien, Mademoiſelle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vu. Monſieur votre pere arrive ; mais vous voilà ſans fortune.

ROSALIE [*un mouchoir à la main.*]

Que puis-je contre le ſort ? Mon pere ſurvit. Si la perte de ſa fortune n'a pas altéré ſa ſanté, le reſte n'eſt rien.

JUSTINE.

Comment le reſte n'eſt rien ?

ROSALIE.

Non, Juſtine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoiſelle. Il n'y en a point qui laſſe plus vîte.

ROSALIE.

Avec des richeſſes, ſerois-je moins à plaindre ? C'eſt dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame, Juſtine, je l'avois !

JUSTINE.

Et Clairville y régnoit.

ROSALIE [*aſſiſe & pleurant.*]

Amant qui m'étois alors ſi cher ! Clairville

que j'eſtime & que je déſeſpere ! O toi, à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendreſſe, te voilà bien vengé ! Je pleure, & l'on ſe rit de mes larmes.

Juſtine, que penſes-tu de ce Dorval ?... Le voilà donc cet ami ſi tendre, cet homme ſi vrai, ce mortel ſi vertueux ! Il n'eſt, comme les autres, qu'un méchant qui ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité !.... Que je plains Conſtance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper auſſi... (*En ſe levant.*) Mais j'entends quelqu'un.... Juſtine, ſi c'étoit lui ?..

JUSTINE.

Mademoiſelle, ce n'eſt perſonne.

ROSALIE. (*Elle ſe raſſied, & dit.*)

Qu'ils ſont méchans ces hommes ! & que nous ſommes ſimples !... Vois, Juſtine, comme dans leur cœur la vérité eſt à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la baſſeſſe !..... Ce Dorval, qui expoſe ſa vie pour ſon ami, c'eſt le même qui le trompe, qui trompe ſa ſœur, qui ſe prend pour moi de tendreſſe. Mais pourquoi lui reprocher de la tendreſſe ? C'eſt mon crime. Le ſien eſt une fauſſeté qui n'eut jamais d'exemple.

SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE [*allant au devant de Conſtance.*]

AH, Madame, en quel état vous me ſurprenez !

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puiſſiez-vous toujours être heureuſe !

CONSTANCE.

(*Elle s'aſſied, fait aſſeoir Roſalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains.*)

Roſalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-tems éprouvé l'incertitude des choſes de la vie, & vous ſavez ſi je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'eſt détruit en un moment.

CONSTANCE.

Conſtance vous reſte.... & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un ſéjour où ma douleur eſt importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuſte & cruelle. Mais ce n'eſt point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le ſein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuſe, j'ai perdu de vue les malheurs. J'en ſuis bien punie ; c'eſt vous qui m'en rapprochez.... Mais votre pere ?...

ROSALIE.

Je lui ai déja coûté bien des larmes !... Madame, vous ſerez mere un jour.... Que je vous plains !...

CONSTANCE.

Roſalie, rappellez-vous la volonté de votre tante. Ses dernieres paroles me confioient votre bonheur... Mais ne parlons point de mes droits; c'eſt une marque d'eſtime que j'attends : jugez combien un refus pourroit m'offenſer..... Roſalie, ne détachez point votre ſort du mien. Vous connoiſſez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Roſalie. Je l'obtiendrai; & ce gage ſera pour moi le premier & le plus doux de ſa tendreſſe.

ROSALIE.

(*Elle dégage avec vivacité ſes mains de celles de Conſtance, ſe leve avec une ſorte d'indignation, & dit*) :

Dorval !

CONSTANCE.

Vous avez toute ſon eſtime.

ROSALIE.

Un étranger !... un inconnu ! un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous !... dont on n'a jamais nommé les parens !... dont la vertu peut être feinte..... Madame, pardonnez.... j'oubliois.... Vous le connoiſſez bien ſans doute.

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais ſouffrez que je vous faſſe luire un rayon d'eſpérance.

ROSALIE.

J'ai eſpéré. J'ai été trompée. Je n'eſpérerai plus.

CONSTANCE (*ſourit triſtement*)

ROSALIE.

Hélas, ſi Conſtance eût été ſeule, retirée comme autrefois; peut-être, ... encore, n'eſt-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuſe. On craint de ſe manquer à ſoi-même. Un premier mouvement de généroſité nous emporte. Mais le tems ! le tems ! Madame, les malheureux ſont fiers, importuns, ombrageux. On s'accoutume peu à peu au ſpectacle de leur douleur. Bientôt on s'en laſſe. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu; ſauvons du moins notre amitié du naufrage.... Il me ſemble que je dois déja quelque choſe à l'infortune. Toujours ſoutenue de vos conſeils, Roſalie n'a rien fait encore dont elle puiſſe s'honorer à ſes propres yeux. Il eſt tems qu'elle apprenne ce dont elle ſera capable, inſtruite par Conſtance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le ſeul bien qui lui reſte, celui de ſe connoître elle-même ?

CONSTANCE.

Roſalie, vous êtes dans l'enthouſiaſme; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur eſt de roidir une ame; le dernier eſt de la briſer..., Vous qui craignez tout du tems pour vous & pour moi, n'en craignez-vous rien pour vous ſeule ?... Songez, Roſalie, que l'infortune vous rend ſacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de reſpect au malheur, rappellez-moi, dites-moi, faites-moi rougir pour la premiere fois... Mon enfant, j'ai vécu. J'ai ſouffert. Je crois avoir acquis le droit de préſumer quelque choſe de moi; cependant je ne vous demande que de compter autant ſur mon amitié que ſur votre courage... Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Conſtance, ne ſerez

vous pas injuſte?... Mais les idées de bienfait & de reconnoiſſance vous effrayeroient-elles? Rendez votre tendreſſe à mon frere, & c'eſt moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval.... Permettez que je m'éloigne... J'ajouterois ſi peu de choſe à ſon triomphe. (*Dorval entre.*)

CONSTANCE.

Roſalie..... Dorval, retenez cet enfant.... Mais elle nous échappe.

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MADAME, laiſſons-lui le triſte plaiſir de s'affliger ſans témoins.

CONSTANCE.

C'eſt à vous à changer ſon ſort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de ſon repos.

DORVAL.

Madame, ſouffrez que je vous parle librement; qu'en vous confiant ſes plus ſecretes penſées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faiſiez pour lui, & que du moins il ſoit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même.... Vous voulez le bonheur de Dorval; mais connoiſſez-vous bien Dorval?... De foibles ſervices dont un jeune homme bien né s'eſt exagéré le mérite; ſes tranſports à l'apparence de quelques vertus; ſa ſenſibilité pour quelques-uns de mes malheurs; tout a préparé & établi en vous des préjugés, que la vertu m'ordonne de détruire. L'eſprit de Clairville eſt jeune; Conſtance doit porter de moi d'autres jugemens. [*Une pauſe.*]

J'ai reçu du Ciel un cœur droit; c'eſt le ſeul avantage qu'il ait voulu m'accorder.... Mais ce cœur eſt flétri, & je ſuis, comme vous voyez... ſombre & mélancolique. J'ai..... de la vertu; mais elle eſt auſtere; des mœurs, mais ſauvages... une ame tendre, mais aigrie par de longues diſgraces. Je peux encore verſer des larmes; mais elles ſont rares & cruelles.... Non, un homme de ce caractere n'eſt point l'époux qui convient à Conſtance.

CONSTANCE.

Dorval, raſſurez-vous. Lorſque mon cœur céda aux impreſſions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ſes effets terribles. Je vous plaignis, & ma tendreſſe commença peut-être par ce ſentiment.

DORVAL.

Le malheur a ceſſé pour vous; il s'eſt appeſanti ſur moi.... Combien je ſuis malheureux, & qu'il y a de tems! Abandonné preſqu'en naiſſant entre le déſert & la ſociété, quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes, à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans, Madame, que j'errois parmi eux, iſolé, inconnu, négligé, ſans avoir éprouvé la tendreſſe de perſonne, ni rencontré perſonne qui recherchât la mienne, lorſ-

que votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la ſienne. Ce fut dans ſon ſein que je verſai un torrent de ſentimens, qui cherchoient depuis ſi long-tems à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exiſter ſeul... Que j'ai payé cher cet inſtant de bonheur !... Si vous ſaviez....

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux ; mais tout a ſon terme ; & j'oſe croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous ſommes aſſez éprouvés le ſort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur.... Je hais le commerce des hommes, & je ſens que c'eſt loin de ceux mêmes qui me ſont chers que le repos m'attend... Madame, puiſſe le Ciel vous accorder ſa faveur qu'il me refuſe, & rendre Conſtance la plus heureuſe des femmes !... (*un peu attendri.*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite, & j'en reſſentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de ſon cœur, & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la premiere, ſi vous quittez le poſte qui vous eſt marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares, & vous en devez compte à la ſociété. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent ſans objet, & qui l'embarraſſent ſans la ſervir, s'en éloignent, s'ils veulent. Mais vous, j'oſe vous le dire, vous ne le pouvez ſans crime. C'eſt à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes ; c'eſt à Conſtance à conſerver à la vertu opprimée un

appui ; au vice arrogant un fléau ; un frere à tous les gens de bien ; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent ; au genre-humain ſon ami ; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet eſprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez... Vous, renoncer à la ſociété ! J'en appelle à votre cœur, interrogez-le, & il vous dira que l'homme de bien eſt dans la ſociété, & qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul.

DORVAL.

Mais le malheur me ſuit, & ſe répand ſur tout ce qui m'approche. Le Ciel qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il auſſi que j'y plonge les autres ? On étoit heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obſcurcit quelquefois ; & ſi nous ſommes ſous le nuage, un inſtant l'a formé ce nuage, un inſtant le diſſipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme ſage reſte à ſa place, & y attend la fin de ſes peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de ſon attachement ?..... Conſtance, je ne ſuis point étranger à cette pente ſi générale & ſi douce qui entraîne tous les êtres, & qui les porte à éterniſer leur eſpece. J'ai ſenti dans mon cœur que l'univers ne ſeroit jamais pour moi qu'une vaſte ſolitude, ſans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine... Dans mes accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL.

Trop tard pour mon malheur ! Il a effarouché

une ame ſimple qui auroit été heureuſe de ſes moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur ſecrete... Dorval oſeroit ſe charger du bonheur d'une femme!.... Il ſeroit pere!... Il auroit des enfans!... Des enfans!..... Quand je penſe que nous ſommes jettés, tout en naiſſant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices, & de miſere, l'idée m'en fait frémir.

CONSTANCE.

Vous êtes obſédé de fantômes, & je n'en ſuis pas étonnée. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue; celle de la mort eſt ſi obſcure; & l'apparence du mal dans l'univers eſt ſi claire... Dorval, vos enfans ne ſont point deſtinés à tomber dans le chaos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en eſt aſſez pour vous répondre de celles qui ſuivront. Ils apprendront de vous à penſer comme vous. Vos paſſions, vos goûts, vos idées paſſeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions ſi juſtes que vous avez de la grandeur & de la baſſeſſe réelles; du bonheur véritable, & de la miſere apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conſcience toute ſemblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois. (*En ſouriant, avec dignité, elle ajoute.*)... Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décentes; vos fils ſeront nobles & fiers; tous vos enfans ſeront charmans.

DORVAL.

(*prend la main de Conſtance, la preſſe entre les deux ſiennes, lui ſourit d'un air touché, & lui dit:*)...

Si, par malheur, Conſtance ſe trompoit.... Si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres, tres, malheureux & méchans. Je me connois; j'en mourrois de douleur.

CONSTANCE.

(*d'un ton pathétique & d'un air pénétré.*),

Mais auriez-vous cette crainte, ſi vous penſiez que l'effet de la vertu ſur notre ame n'eſt ni moins néceſſaire, ni moins puiſſant que celui de la beauté ſur nos ſens; qu'il eſt dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun ſentiment réfléchi; que c'eſt ce goût qui nous rend ſenſibles à la honte, la honte qui nous fait redouter le mépris au delà même du trépas; que l'imitation nous eſt naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice?... Ah, Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons!

DORVAL.

Oui, ſi nous ſavions en faire uſage.... Mais je veux qu'avec des ſoins aſſidus, ſecondés d'heureux naturels, vous puiſſiez les garantir du vice; en ſeront-ils beaucoup moins à plaindre? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde, & qui les ſuivront juſqu'au tombeau? La folie & la miſere de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monſtrueuſes dont il eſt, tour-à-tour, l'auteur & la victime! Ah, Conſtance, qui ne tremblera d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeſte:

Pouvant ſe ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés!

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatiſme a cauſés;

& ceux qu'il en faut craindre . . . Mais s'il paroiſſoit aujourd'hui . . . parmi nous . . . un monſtre, tel qu'il en a produit dans les tems de ténebres, où ſa fureur & ſes illuſions arroſoient de ſang cette terre . . . qu'on vît ce monſtre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le ſecours du Ciel, . . . & tenant la loi de ſon Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets . . . croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur . . . Il y a ſans doute encore des barbares; & quand n'y en aura-t-il plus? Mais les tems de barbarie ſont paſſés: le ſiecle s'eſt éclairé: la raiſon s'eſt épurée; ſes préceptes rempliſſent les ouvrages de la Nation. Ceux où l'on inſpire aux hommes la bienveillance générale, ſont preſque les ſeuls qui ſoient lus. Voilà les leçons dont nos théatres retentiſſent, & dont ils ne peuvent retentir trop ſouvent. Et le Philoſophe dont vous m'avez rappellé les vers, doit principalement ſes ſuccès aux ſentimens d'humanité qu'il a répandus dans ſes Poëmes, & au pouvoir qu'ils ont ſur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours ſur la vertu malheureuſe, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'eſt vous-même; ce ſont les hommes qui vous reſſemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel ſera mon devoir & le vôtre, ſinon de les accoutumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choſes, que les qualités qu'ils chériront en nous? Nous leur repréſenterons ſans ceſſe que les loix de l'humanité ſont immuables, que rien

n'en peut diſpenſer; & nous verrons germer dans leurs ames ce ſentiment de bienfaiſance univerſelle qui embraſſe toute la nature . . . Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'enviſageoit point le ſyſtême général des êtres ſenſibles, ſans en deſirer fortement le bonheur, ſans y participer; & je ne crains pas qu'une ame cruelle ſoit jamais formée dans mon ſein & de votre ſang.

DORVAL.

Conſtance, une famille demande une grande fortune, & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les beſoins réels ont une limite; ceux de la fantaiſie ſont ſans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval, ſi la vertu manque à vos enfans, ils ſeront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu? on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'eſt la choſe dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les ſacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit; & malheur à celui qui ne lui a pas aſſez ſacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne reſpirer que pour elle, s'enivrer de ſa douce vapeur, & trouver la fin de ſes jours dans cette ivreſſe.

DORVAL.

Quelle femme! (*Il eſt étonné. Il garde le ſilence un moment. Il dit enſuite:*)

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduiſez-vous? Vous m'arrachez le myſtere de ma naiſſance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop ſenſible, me donna la vie, & mourut peu de tems après. Ses parens irrités & puiſſans, avoient

forcé mon pere de paſſer aux Iſles. Il y apprit la mort de ma mere, au moment où il pouvoit ſe flatter de devenir ſon époux. Privé de cet eſpoir, il s'y fixa; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Conſtance, je ſuis cet enfant .... Mon pere a fait pluſieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'eſpérois le revoir encore; mais je ne l'eſpere plus. Vous voyez, ma naiſſance eſt abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a diſparu.

CONSTANCE.

La naiſſance nous eſt donnée; mais nos vertus ſont à nous. Pour ces richeſſes toujours embarraſſantes & ſouvent dangereuſes, le Ciel, en les répandant indifféremment ſur la ſurface de la terre, & les faiſant tomber ſans diſtinction ſur le bon & ſur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naiſſance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel.

Voilà ce qu'un peu de raiſon m'avoit appris, long-tems avant qu'on m'eût confié vos ſecrets; & il ne me reſtoit à ſavoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Roſalie eſt malheureuſe. Clairville eſt au déſeſpoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche, Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Roſalie. Sans doute, c'eſt à nous à rapprocher ces deux êtres ſi dignes d'être unis. Si nous y réuſſiſſons, j'oſe eſpérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

SCENE IV.

DORVAL, *ſeul.*

VOILA la femme par qui Roſalie a été élevée! Voilà les principes qu'elle a reçus!

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DORVAL, que deviens-je? Qu'avez vous réſolu de moi?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Roſalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conſeillez?

DORVAL.

Je vous le conſeille.

CLAIRVILLE *(en lui ſautant au col.)*

Ah, mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois, en tremblant, apprendre mon ſort. Combien j'ai ſouffert depuis que je vous ai quitté! Jamais je n'ai ſi bien connu que j'étois deſtiné à l'aimer, toute injuſte qu'elle eſt. Dans un inſtant de déſeſpoir, on forme un projet violent; mais l'inſtant paſſe, le projet ſe diſſipe, & la paſſion reſte.

DORVAL *(en ſouriant.)*

Je ſavois tout cela. Mais votre peu de fortune? la médiocrité de la ſienne?

CLAIRVILLE.

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé, & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence, c'est aux amans, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaisans; & il est toujours des voies pour en sortir.

DORVAL.

Que ferez-vous?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere, un caractere inflexible, il est trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai besoin. Celle qu'on fait par l'intrigue est prompte, mais vile; par les armes, glorieuse, mais lente; par les talens, toujours difficile & médiocre. Il est d'autres états qui menent rapidement à la richesse; mais le commerce est presque le seul où les grandes fortunes soient proportionnées au travail, à l'industrie, & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je; il ne me manque que des lumieres & des expédiens, & j'espere les trouver en vous.

DORVAL.

Vous pensez juste. Je vois que l'amour est sans préjugé. Mais ne songez qu'à fléchir Rosalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaisseau qui portoit sa fortune est tombé entre les mains des ennemis, il étoit assuré, & la perte n'est rien. La nouvelle en est dans les papiers pu-

blics, & je vous conseille de l'annoncer à Rosalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES *encore botté.*

DORVAL. (*Il se promene.*)

Il ne fléchira point..... Non..... Mais pourquoi, si je veux?.... Un exemple d'honnêteté, de courage.. Un dernier effort sur moi-même.... sur elle....

CHARLES.

(*entre & reste debout sans mot dire, jusqu'à ce que son maître l'apperçoive. Alors il dit:*) Monsieur, j'ai fait remettre à Rosalie.

DORVAL.

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve. *Il donne à son maître le reçu de Rosalie.*

DORVAL.

Il suffit. (*Charles sort. Dorval se promene encore; & après une courte pause, il dit:*)

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.*

J'AURAI donc tout ſacrifié. La fortune! (*Il répete avec dédain*) : la fortune! ma paſſion! la liberté..... Mais le ſacrifice de ma liberté eſt-il bien réſolu!.... O raiſon! qui peut te réſiſter quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme?... Homme petit & borné, aſſez ſimple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune ſont de quelqu'importance dans l'univers; qu'un concours de haſards infinis préparoit de tout tems ton malheur; que ton attachement à un être, mene la chaîne de ſa deſtinée: viens entendre Conſtance, & reconnois la vanité de tes penſées..... Ah, ſi je pouvois trouver en moi la force de ſens & la ſupériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit, je verrois Roſalie, elle m'entendroit, & Clairville ſeroit heureux..... Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas ſur cette ame tendre & flexible, le même aſcendant que Conſtance à ſu prendre ſur moi? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu ſon empire?... Voyons-la, parlons-lui, & eſpérons tout de la vérité de ſon caractere, & du ſentiment qui m'anime. C'eſt moi, qui ai égaré ſes pas innocens; c'eſt moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement; c'eſt à moi à lui tendre la main, & à la ramener dans la voie du bonheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

(*Roſalie ſombre, ſe promene, ou reſte immobile ſans attention pour ce que Juſtine lui dit.*)

JUSTINE.

VOTRE pere échappe à mille dangers; votre fortune eſt réparée; vous devenez maîtreſſe de votre ſort; & rien ne vous touche! En vérité, Mademoiſelle, vous ne méritez guere le bien qui vous arrive.

ROSALIE.

.... Un lien éternel va les unir!... Juſtine, André eſt-il inſtruit? Eſt-il parti? Revient-il?

JUSTINE.

Mademoiſelle, qu'allez-vous faire?

ROSALIE.

Ma volonté.... Non, mon pere n'entrera point dans cette maiſon fatale!.... Je ne ſerai point le témoin de leur joie.... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.

SCENE II.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(*Il arrive précipitamment : & tout en approchant de Rosalie, il se jette à ses genoux, & lui dit :*)

EH bien, cruelle, ôtez-moi donc la vie. Je sais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous ? D'un homme qui vous adore, qui quittoit sans regret son pays, sa famille, ses amis, pour traverser les mers, pour aller se jetter aux genoux de vos inflexibles parens, y mourir, ou vous obtenir..... Alors Rosalie, tendre, sensible, fidelle, partageoit mes ennuis; aujourd'hui, c'est elle qui les cause.

ROSALIE.

(*émue & un peu déconcertée.*) Cet André est un imprudent. Je ne voulois pas que vous susfiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliez me tromper.

ROSALIE.

(*Vivement.*) Je n'ai jamais trompé personne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur, c'est me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fussiez heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez !

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux sans moi ?

CLAIRVILLE

Vous me percez le cœur. [*Il est toujours aux genoux de Rosalie. En disant ces mots, il tombe la tête appuyée contr'elle, & garde un moment le silence*]... Vous ne deviez jamais changer !.... Vous le jurâtes !..... Insensé que j'étois, je vous crus..... Ah, Rosalie, cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux transports, qu'est-elle devenue ? Que sont devenus vos sermens ?.... Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impression de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ses sentimens ; il ne vous reste rien des vôtres.... Qu'ai-je fait pour qu'ils se soient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne sont-ils plus, ces instans si doux où je lisois mes sentimens dans vos yeux ?.... Où ces mains [*il en prend une*] daignoient essuyer mes larmes, ces larmes tantôt ameres, tantôt délicieuses, que la crainte & la tendresse faisoient couler tour-à-tour.... Rosalie ne me désespérez pas.... par pitié pour vous-même ! Vous ne connoissez pas votre cœur. Non, vous ne le connoissez pas. Vous ne savez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déja beaucoup souffert.

CLAIRVILLE.

Je laisserai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injustice vous suivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas. (*En le regardant fixement.*) Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir, ou mourir.

ROSALIE.

[*Après une pauſe.*] Dorval eſt votre ami ?

CLAIRVILLE.

Il fait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périſſois par vos rigueurs. Ses conſeils m'ont conſervé. Sans Dorval, je ne ſerois plus.

ROSALIE.

Il vous trompe, vous dis-je. C'eſt un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant ! Roſalie, y penſez-vous ? Il eſt au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'eſt Dorval & Roſalie. Les attaquer dans cet aſyle, c'eſt me cauſer une peine mortelle. Dorval un méchant ! C'eſt Roſalie qui le dit ! Elle !... Il ne lui reſtoit plus pour m'accabler que d'accuſer mon ami ! [*Dorval entre.*]

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

VENEZ, mon ami, venez. Cette Roſalie, autrefois ſi ſenſible, maintenant ſi cruelle, vous accuſe ſans ſujet, & me condamne à un déſeſpoir ſans fin ; moi qui mourrois plutôt que de lui cauſer la peine la plus légere.

[*Cela dit, il cache ſes larmes ; il s'éloigne, & il va ſe mettre ſur un canapé au fond du ſallon, dans l'attitude d'un homme déſolé.*]

DORVAL.

(*montrant Clairville à Roſalie, lui dit :*) Mademoiſelle, conſidérez votre ouvrage & le mien. Eſt-ce là le ſort qu'il devoit attendre de nous ? Un déſeſpoir funeſte ſera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendreſſe, & nous le laiſſerons périr ainſi !

(*Clairville ſe leve, & s'en va comme un homme qui erre. Roſalie le ſuit des yeux ; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue, d'un ton bas, ſans regarder Roſalie :*)

S'il s'afflige, c'eſt du moins ſans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute ſa douleur ... Et nous, honteux de nos ſentimens, nous n'oſons les confier à perſonne ; nous nous les cachons... Dorval & Roſalie, contens d'échapper aux ſoupçons, ſont peut-être aſſez vils pour s'en applaudir en ſecret.... [*Ici il ſe tourne ſubitement vers Roſalie*]... Ah, Mademoiſelle, ſommes-nous faits pour tant d'humiliation ? Voudrons-nous plus long-tems d'une vie auſſi abjecte ? Pour moi, je ne pourrois me ſouffrir parmi les hommes, s'il y avoit ſur tout l'eſpace qu'ils habitent un ſeul endroit où j'euſſe mérité le mépris. Echappé au danger, je viens à votre ſecours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regret.

(*Il s'arrête un peu, puis il dit :*)

Roſalie, répondez-moi, la vertu a-t-elle pour vous quelque prix ? L'aimez-vous encore ?

ROSALIE.

Elle m'eſt plus chere que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du ſeul moyen de

vous réconcilier avec vous, d'être digne de la ſociété dans laquelle vous vivez, d'être appellée l'éleve & l'amie de Conſtance, & d'être l'objet du reſpect & de la tendreſſe de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

[*Roſalie s'appuie ſur le dos d'un fauteuil, la tête penchée ſur une main, & Dorval continue.*]

Songez, Mademoiſelle, qu'une ſeule idée fâcheuſe qui nous ſuit, ſuffit pour anéantir le bonheur ; & que la conſcience d'une mauvaiſe action eſt la plus fâcheuſe de toutes les idées. (*Vivement & rapidement.*) Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus ; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords ; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous ſuivez un penchant injuſte, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais ; & ces regards ſont ceux des deux perſonnes que nous révérons le plus ſur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baiſſée. [*Roſalie ſoupire :*]

Et loin de Clairville & de Conſtance où irions-nous ? que deviendrions-nous ? quelle ſeroit notre ſociété ? . . . Etre méchant, c'eſt ſe condamner à vivre, à ſe plaire avec les méchans ; c'eſt vouloir demeurer confondu dans une foule d'êtres ſans principes, ſans mœurs & ſans caractere ; vivre dans un menſonge continuel d'une vie incertaine & troublée ; louer, en rougiſſant, la vertu qu'on a abandonnée ; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites ; chercher le repos dans des ſyſtêmes que le ſouffle d'un homme de bien renverſe ; ſe fermer pour toujours la ſource des véritables joies, des ſeules qui ſoient honnêtes, auſteres & ſublimes ; & ſe livrer, pour

ſe fuir, à l'ennui de tous ces amuſemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de ſoi-même, & où la vie s'échappe & ſe perd. . . Roſalie, je n'exagere point. Lorſque le fil du labyrinthe ſe rompt, on n'eſt plus maître de ſon ſort ; on ne ſait juſqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connoiſſez encore qu'une partie de votre péril.

Roſalie, vous avez été ſur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puiſſe poſſéder ſur la terre ; un bien qu'elle doit inceſſamment demander au Ciel, qui en eſt avare ; un époux vertueux ! Vous alliez marquer par une injuſtice le jour le plus ſolemnel de votre vie, & vous condamner à rougir au ſouvenir d'un inſtant qu'on ne doit ſe rappeller qu'avec un ſentiment délicieux. . . . Songez qu'aux pieds de ces autels où vous auriez reçu mes ſermens, où j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & déſeſperé vous auroit ſuivie. Vous euſſiez vu le regard ſévere de Conſtance attaché ſur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union. . . . . Et ce mot ſi doux à prononcer & à entendre, lorſqu'il aſſure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu conſacroient les deſirs ; ce mot fatal eût ſcellé pour jamais notre injuſtice & notre malheur. . . Oui, Mademoiſelle, pour jamais. L'ivreſſe paſſe. On ſe voit tels qu'on eſt. On ſe mépriſe. On s'accuſe, & la miſere commence. (*Il échappe ici à Roſalie quelques larmes, qu'elle eſſuie furtivement.*)

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorſqu'elle a pu trahir ſon amant ? en un homme, lorſqu'il a pu tromper ſon ami ? . . . . Mademoiſelle, il faut que celui qui oſe s'enga-

ger en des liens indissolubles, voie dans sa compagne la premiere des femmes; & malgré elle, Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes.... Cela ne peut être... Je ne saurois trop respecter la mere de mes enfans; & je ne saurois en être trop considéré.

Vous rougissez. Vous baissez les yeux.... Quoi donc? Seriez-vous offensée qu'il y eût dans la Nature quelque chose pour moi de plus sacré que vous? Voudriez-vous me recevoir encore dans ces instans humilians & cruels, où vous me mépriisiez sans doute, où je me haïssois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées...

Que nous avons été malheureux, Mademoiselle! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entiere. Je suis rentré dans mon caractere. Rosalie ne m'est plus redoutable; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jetté dans mon ame, lorsque dans le plus grand trouble de sentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois... Mais un événement imprévu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi... Je suis libre...

(*A ces mots, Rosalie paroît accablée. Dorval qui s'en apperçoit, se tourne vers elle; & la regardant d'un air plus doux, il continue.*)

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le puisse mille fois plus facilement! Son cœur est fait pour sentir, son esprit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant, j'aurois entendu de Rosalie tout ce

ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main, & qui rassuroit mes pas chancelans. A sa voix, la vertu se seroit rallumée dans mon cœur.

ROSALIE.

(*d'une voix tremblante.*) Dorval....

DORVAL (*avec humanité.*)

Rosalie.

ROSALIE.

Que faut-il que je fasse?

DORVAL.

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix!

ROSALIE.

Est-ce mon désespoir que vous voulez?

DORVAL.

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous releve.

ROSALIE.

Je vous entends. Vous êtes mon ami... Oui, j'en aurai le courage.... Je brûle de voir Constance..... Je sais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah! Rosalie, je vous reconnois. C'est vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais. Vous voilà digne de l'amitié de Constance, de la tendresse de Clairville, & de toute mon estime; car j'ose à présent me nommer.

SCENE IV.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE.

ROSALIE (*court au devant de Conſtance.*)

VENEZ, Conſtance, venez recevoir de la main de votre pupille, le ſeul mortel qui ſoit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiſelle, courez embraſſer votre pere. Le voilà.

SCENE V & DERNIERE.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE, *le vieux* LYSIMOND, *tenu ſous les bras par* CLAIRVILLE *& par* ANDRÉ; CHARLES, SYLVESTRE, *toute la maiſon.*

ROSALIE.

MOn pere!

DORVAL.

Ciel, que vois-je! C'eſt Lyſimond! C'eſt mon pere!

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'eſt moi. (*A Dorval & à Roſalie.*) Approchez, mes enfans, que je vous embraſſe.... Ah, ma fille!..... Ah, mon fils!.... (*Il les regarde.*) Du moins, je les ai vus..... (*Dorval & Roſalie ſont étonnés. Lyſimond s'en*

apperçoit.) Mon fils, voilà ta ſœur..... Ma fille, voilà ton frere....

ROSALIE.

Mon frere!

DORVAL. *Ces mots ſe diſent avec toute la viteſſe de la ſurpriſe, & ſe font entendre preſque au même inſtant.*

Ma ſœur!

ROSALIE.

Dorval!

DORVAL.

Roſalie!

LYSIMOND. (*Il eſt aſſis.*)

Oui, mes enfans, vous ſaurez tout.... Approchez, que je vous embraſſe encore... (*Il leve ſes mains au Ciel.*) ..... Que le Ciel, qui me rend à vous, qui vous rend à moi, vous béniſſe..... qu'il nous béniſſe tous..... (*A Clairville.*) Clairville. (*A Conſtance.*) Madame, pardonnez à un pere qui retrouve ſes enfans. Je les croyois perdus pour moi.... Je me ſuis dit cent fois: Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas! ils s'ignoreront toujours..... Quand je partis, ma chere Roſalie, mon eſpérance la plus douce étoit de te montrer un fils digne de moi, un frere digne de toute ta tendreſſe; qui te ſervît d'appui, quand je ne ſerai plus..... Et, mon enfant, ce ſera bientôt..... Mais, mes enfans, pourquoi ne vois-je point encore ſur vos viſages ces tranſports que je m'étois promis? Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous affligent..... Ah! mes enfans, j'ai tant travaillé, tant ſouffert.... Dorval, Roſalie. (*En diſant ces mots, le vieillard tient ſes bras étendus vers ſes enfans, qu'il regarde alternativement, & qu'il invite à ſe reconnoître.*)

(*Dorval & Roſalie ſe regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, & vont enſemble embraſſer les genoux de leur pere, en s'écriant:*)

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere!

LYSIMOND.

(*leur impoſant ſes mains, & levant les yeux au Ciel, dit:*)

O Ciel! je te rends graces! mes enfans ſe ſont vus; ils s'aimeront, je l'eſpere, & je mourrai content.... Clairville, Roſalie vous étoit chere.... Roſalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous uniſſe.

(*Clairville, ſans oſer approcher, ſe contente de tendre les bras à Roſalie; avec tout le mouvement du deſir & de la paſſion. Il attend. Roſalie le regarde un inſtant, & s'avance. Clairville ſe précipite, & Lyſimond les unit.*)

ROSALIE (*en interrogation.*)

Mon pere?...

LYSIMOND.

Mon enfant?....

ROSALIE.

Conſtance.... Dorval.... Ils ſont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND (*à Conſtance & à Dorval.*)

Je t'entends. Venez, mes chers enfans, venez; vous doublez mon bonheur.

(*Conſtance & Dorval s'approchent gravement de Lyſimond. Le bon vieillard prend la main de Conſtance, la baiſe, & lui préſente celle de ſon fils, que Conſtance reçoit.*)

LYSIMOND.

(*pleurant, & s'eſſuyant les yeux avec la main, dit:*)

Celles-ci ſont de joie, & ce ſeront les dernieres..... Je vous laiſſe une grande fortune. Jouiſſez-en comme je l'ai acquiſe. Ma richeſſe ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la

pourrez poſſéder ſans remords.... Roſalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent ſur moi..... Mon enfant, tu ſauras tout; je te l'ai déja dit.... Epargne cet aveu à ton pere, à un frere ſenſible & délicat..... Le Ciel, qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réſervé de purs que ces derniers inſtans. Cher enfant, laiſſe-m'en jouir..... Tout eſt arrangé entre vous..... Ma fille, voilà l'état de mes biens....

ROSALIE.

Mon pere!...

LYSIMOND.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il eſt tems que vous viviez, & que je ceſſe; demain, ſi le Ciel le veut, ce ſera ſans regret.... Tiens, mon fils, c'eſt le précis de mes dernieres volontés. Tu les reſpecteras. Sur-tout n'oubliez pas André, c'eſt à lui que je devrai la ſatisfaction de mourir au milieu de vous. Roſalie, je me reſouviendrai d'André, lorſque ta main me fermera les yeux..... Vous verrez, mes enfans, que je n'ai conſulté que ma tendreſſe, & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite eſt peu de choſe. Vous la ſupporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je? Mon pere..... on m'a remis... (*Elle préſente à ſon pere le porte-feuille envoyé par Dorval.*)

LYSIMOND.

On t'a remis.... Voyons..... (*Il ouvre le porte-feuille; il examine ce qu'il contient, & dit:*).... Dorval, tu peux ſeul éclaircir ce myſtere. Ces effets t'appartenoient. Parle. Dis-nous comment ils ſe trouvent entre les mains de ta ſœur.

CLAIRVILLE (*vivement.*)

J'ai tout compris. Il expoſa ſa vie pour moi: il me ſacrifioit ſa fortune!

ROSALIE (*à Clairville.*)

Sa paſſion!

CONSTANCE (*à Clairville.*)

Sa liberté!

Ces mots ſe diſent avec beaucoup de vîteſſe, & ſont preſque entendus en même-tems.

CLAIRVILLE.

Ah! mon ami! (*Il l'embraſſe.*)

ROSALIE.

[*en ſe jettant dans le ſein de ſon frere, & baiſſant la vue.*]

Mon frere.....

DORVAL (*en ſouriant.*)

J'étois un inſenſé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils? Il faut que tu leur aies donné quelque grand ſujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous tranſportés.

LYSIMOND.

Puiſſe le Ciel, qui bénit les enfans par les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous reſſemblent, & qui vous rendent la tendreſſe que vous avez pour moi!

Fin du cinquieme Acte & de la Piece.

J'Ai promis de dire pourquoi je n'entendis pas la derniere Scene; & le voici. Lyſimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ſes amis, qui étoit à peu près de ſon âge, & qui avoit ſa taille, ſa voix, & ſes cheveux blancs, à le remplacer dans la Piece.

Ce vieillard entra dans le ſallon, comme Lyſimond y étoit entré la premiere fois, tenu ſous les bras par Clairville & par André, & couvert des habits que ſon ami avoit apportés des priſons. Mais à peine y parut-il, que ce moment de l'action remettant ſous les yeux de toute la famille, un homme qu'elle venoit de perdre, & qui lui avoit été ſi reſpectable & ſi cher, perſonne ne put retenir ſes larmes. Dorval pleuroit; Conſtance & Clairville pleuroient; Roſalie étouffoit ſes ſanglots, & détournoit ſes regards. Le vieillard, qui repréſentoit Lyſimond, ſe troubla, & ſe mit à pleurer auſſi. La douleur, paſſant des Maîtres aux Domeſtiques, devint générale, & la Piece ne finit pas.

Lorſque tout le monde fut retiré, je ſortis de mon coin, & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faiſant, j'eſſuyois mes yeux, & je me diſois, pour me conſoler, car j'avois l'ame triſte: » Il faut que je ſois bien bon de m'affliger ainſi. Tout ceci n'eſt qu'une Comédie. Dorval en a pris le ſujet dans ſa tête. Il l'a dialoguée à ſa fantaiſie; & l'on s'amuſoit aujourd'hui à la repréſenter «.

Cependant quelques circonſtances m'embarraſſoient. L'hiſtoire de Dorval étoit connue dans le pays. La repréſentation en avoit été ſi vraie,

qu'oubliant en plusieurs endroits que j'étois spectateur, & spectateur ignoré, j'avois été sur le point de sortir de ma place, & d'ajouter un personnage réel à la Scene. Et puis, comment arranger avec mes idées ce qui venoit de se passer? Si cette Piece étoit une Comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la derniere Scene? Quelle étoit la cause de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faisoit Lysimond?

Quelques jours après, j'allai remercier Dorval de la soirée délicieuse & cruelle que je devois à sa complaisance....

» Vous avez donc été content de cela «?.....

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre, & je lui répondis que le jeu des Acteurs m'en avoit tellement imposé, qu'il m'étoit impossible de prononcer sur le reste; d'ailleurs, que n'ayant point entendu la derniere Scene, j'ignorois le dénouement; mais que s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon sentiment....

» Votre sentiment! & n'en sais-je pas à présent ce que j'en veux savoir? Une Piece est moins faite pour être lue que pour être représentée; la représentation de celle-ci vous a plu. Il ne m'en faut pas davantage. Cependant la voilà. Lisez-la; & nous en parlerons «.

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête reposée; & nous en parlâmes le lendemain, & les deux jours suivans.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me disoit, & ce que j'écris!... Ce sont peut-être les mêmes idées; mais le génie de l'homme n'y est plus..... C'est en vain que je cherche en moi l'impression que le spectacle de la

nature & la présence de Dorval y faisoient. Je ne la retrouve point; je ne vois plus Dorval; je ne l'entends plus; je suis seul, parmi la poussiere des livres, & dans l'ombre d'un cabinet.... Et j'écris des lignes foibles, tristes & froides.

DORVAL ET MOI.

Premier Entretien.

CE jour, Dorval avoit tenté, sans succès, de terminer une affaire qui divisoit depuis long-tems deux familles du voisinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la disposition de son ame alloit répandre une teinte obscure sur notre entretien. Cependant je lui dis:

» Je vous ai lu. Mais je suis bien trompé, ou vous ne vous êtes pas attaché à répondre scrupuleusement aux intentions de M. votre pere. Il vous avoit recommandé, ce me semble, de rendre les choses comme elles s'étoient passées; & j'en ai remarqué plusieurs qui ont un caractere de fiction qui n'en impose qu'au théatre, où l'on diroit qu'il y a une illusion & des applaudissemens de convention «.

» Dabord vous vous êtes asservi à la loi des unités. Cependant il est incroyable que tant d'événemens se soient passés dans un même lieu; qu'ils n'aient occupé qu'un intervalle de vingt-quatre heures, & qu'ils se soient succédés dans votre histoire, comme ils sont enchaînés dans votre ouvrage «.

» Vous avez raison. Mais si le fait a duré quinze jours, croyez-vous qu'il fallût accorder la même

durée à la représentation ? Si les événemens en ont été séparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confusion ? Et s'ils se sont passés en différens endroits de la maison, que je devois aussi les répandre sur le même espace ?

Les loix des trois unités sont difficiles à observer ; mais elles sont sensées.

Dans la société, les affaires ne durent que par de petits incidens, qui donneroient de la vénération à un Roman ; mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage sur une infinité d'objets différens ; mais au théatre, où l'on ne représente que des instans particuliers de la vie réelle, il faut que nous soyons tout entiers à la même chose.

J'aime mieux qu'une Piece soit simple que chargée d'incidens. Cependant je regarde plus à leur liaison qu'à leur multiplicité. Je suis moins disposé à croire deux événemens, que le hasard a rendus successifs ou simultanés, qu'un grand nombre, qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraisemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaisons nécessaires.

L'art d'intriguer consiste à lier les événemens, de maniere que le spectateur sensé y apperçoive toujours une raison qui le satisfasse. La raison doit être d'autant plus forte, que les événemens sont plus singuliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à soi. Celui qui agit, & celui qui regarde, sont deux êtres très-différens.

Je serois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de tems & de l'unité d'action : & je pense qu'on ne peut être trop sévere sur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une Piece est presque toujours embarrassée, louche. Ah ! si nous avions des théatres, où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la Scene doit changer !

» Et quel si grand avantage y trouveriez-vous « ?

Le spectateur suivroit, sans peine, tout le mouvement d'une Piece. La représentation en deviendroit plus variée, plus intéressante & plus claire. La décoration ne peut changer que la Scene ne reste vuide. La Scene ne peut rester vuide qu'à la fin d'un Acte. Ainsi, toutes les fois que deux incidens feroient changer la décoration, ils se passeroient dans deux Actes différens. On ne verroit point une assemblée de Sénateurs succéder à une assemblée de Conjurés, à moins que la Scene ne fût assez étendue pour qu'on y distinguât des espaces fort différens. Mais sur de petits Théatres, tels que les nôtres, que doit penser un homme raisonnable, lorsqu'il entend des Courtisans, qui savent si bien que les murs ont des oreilles, conspirer contre leur Souverain dans l'endroit même où il vient de les consulter sur l'affaire la plus importante, sur l'abdication de l'Empire ? Puisque les personnages demeurent, il suppose apparemment que c'est le lieu qui s'en va.

Au reste, sur ces conventions théatrales, voici ce que je pense. C'est que celui qui ignorera la raison poétique, ignorant aussi le fondement de la regle, ne saura, ni l'abandonner, ni la suivre à propos. Il aura pour elle trop de respect ou trop de mépris, deux écueils opposés, mais également dangereux : l'un réduit à rien les observations & l'expérience des siecles passés, & ramene l'art à son enfance ; l'autre l'arrête tout court où il est, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Rosalie que je m'entretins avec elle, lorsque je détruisis dans son

cœur le penchant injuſte que je lui avois inſpiré, & que je fis renaître ſa tendreſſe pour Clairville. Je me promenois avec Conſtance dans cette grande allée, ſous les vieux marronniers que vous voyez, lorſque je demeurai convaincu qu'elle étoit la ſeule femme qu'il y eût au monde pour moi; pour moi qui m'étois propoſé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere, nous deſcendîmes, nous accourûmes tous, & la derniere ſcene ſe paſſa en autant d'endroits différens que cet honnête vieillard fit de pauſes, depuis la porte d'entrée juſques dans le ſallon. Je les vois encore ces endroits. . . Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu, c'eſt que je le pouvois ſans gêner la conduite de la Piece, & ſans ôter de la vraiſemblance aux événemens «.

» Voilà qui eſt à merveille. Mais en diſpoſant » des lieux, du tems & de l'ordre des événemens, » vous n'auriez pas dû en imaginer qui ne ſont, » ni dans nos mœurs, ni dans votre caractere «.

» Je ne crois pas l'avoir fait «.

» Vous me perſuaderez donc que vous avez eu » avec votre valet la ſeconde ſcene du premier » acte ? Quoi, lorſque vous lui dites, *ma chaiſe*, » *des chevaux*, il ne partit pas ? Il ne vous obéit » pas ? Il vous fit des remontrances que vous écou- » tâtes tranquillement ? Le ſévere Dorval, cet » homme renfermé même avec ſon ami Clairville, » s'eſt entretenu familiérement avec ſon valet » Charles ? Cela n'eſt ni vraiſemblable ni vrai «.

» Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à peu près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles eſt un bon domeſtique, qui m'eſt attaché. Dans l'occaſion il feroit tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la

choſe. J'ai vu ſi peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la Piece, & cela lui a fait tant de plaiſir ! . . . Parce qu'ils ſont nos valets, ont-ils ceſſé d'être hommes ? . . . . S'ils nous ſervent, il en eſt un autre que nous ſervons «.

» Mais ſi vous compoſiez pour le Théatre « ?

» Je laiſſerois-là ma morale, & je me garderois bien de rendre importans ſur la ſcene des êtres qui ſont nuls dans la ſociété. Les Daves ont été les pivots de la comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domeſtiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit, il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter ? Nos valets de comédie ſont toujours plaiſans, preuve certaine qu'ils ſont froids. Si le Poëte les laiſſe dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action ſe paſſant entre les principaux perſonnages, en ſera plus intéreſſante & plus forte. Moliere, qui ſavoit ſi bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Miſanthrope. Ces intrigues de valets & de ſoubrettes, dont on coupe l'action principale, ſont un moyen ſûr d'anéantir l'intérêt. L'action théatrale ne ſe repoſe point; & mêler deux intrigues, c'eſt les arrêter alternativement l'une & l'autre «.

» Si j'oſois, je vous demanderois graces pour » les ſoubrettes. Il me ſemble que les jeunes per- » ſonnes toujours contraintes dans leur conduite » & dans leurs diſcours, n'ont que ces femmes à » qui elles puiſſent ouvrir leur ame, confier des » ſentimens qui la preſſent, & que l'uſage, la bien- » ſéance, la crainte & les préjugés y tiennent ren- » fermés «.

» Quelles reſtent donc ſur la ſcene juſqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres ſoient les confidens de leurs enfans. Qu'avez-vous encore obſervé « ?

» La déclaration de Conſtance...?
Eh bien ?

» Les femmes n'en font guere....«

» D'accord. Mais ſuppoſez qu'une femme ait l'ame, l'élévation & le caractere de Conſtance, qu'elle ait ſu choiſir un honnête homme, & vous verrez qu'elle avouera ſes ſentimens ſans conſéquence. Conſtance m'embarraſſa... beaucoup... Je la plaignis, & l'en reſpectai davantage «.

» Cela eſt bien étonnant ! vous étiez occupé » d'un autre côté.....«

» Et ajoutez que je n'étois pas un fat «.

» On trouvera dans cette déclaration quelques » endroits peu ménagés.... Les femmes s'attache» ront à donner du ridicule à ce caractere «..

» Quelles femmes, s'il vous plaît ! des femmes perdues qui avouoient un ſentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit, je vous aime. Ce n'eſt pas là Conſtance; & l'on ſeroit bien à plaindre dans la ſociété, s'il n'y avoit aucune femme qui lui reſſemblât «.

» Mais ce ton eſt bien extraordinaire au théa» tre «!....

Et laiſſez-là les treteaux. Rentrez dans le ſallon, & convenez que le diſcours de Conſtance ne vous offenſa pas quand vous l'entendîtes-là «.

» Non «.

» C'eſt aſſez. Cependant il faut tout vous dire. Lorſque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les perſonnages, afin que chacun ajoutât à ſon rôle, en retranchât, & ſe peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une choſe à laquelle je ne m'attendois guere, & qui eſt cependant bien naturelle. C'eſt que plus à leur état préſent qu'à leur ſituation paſſée, ici ils adoucirent l'expreſſion; là, ils pallierent un ſentiment; ailleurs, ils

préparerent un incident. Roſalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville; Clairville, ſe montrer encore plus paſſionné pour Roſalie; Conſtance, marquer un peu plus de tendreſſe à un homme qui eſt maintenant ſon époux; & la vérité des caracteres en a ſouffert en quelques endroits. La déclaration de Conſtance eſt un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la fineſſe de votre goût «.

Ce diſcours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il eſt peu dans ſon caractere de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligée, ſans cela.

» Et le thé de la même ſcene, lui dis-je «?

» Je vous entends. Cela n'eſt pas de ce pays. J'en conviens; mais j'ai voyagé long-tems en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet uſage; & c'eſt moi que j'ai peint «.

» Mais au théatre «.

» Ce n'eſt pas là, c'eſt dans ce ſallon qu'il faut juger mon ouvrage... Cependant ne paſſez aucun des endroits où vous croirez qu'il péche contre l'uſage du théatre.... Je ſerai bien aiſe d'examiner ſi c'eſt moi qui ai tort, ou l'uſage «.

Tandis que Dorval parloit, je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de ſon manuſcrit, par-tout où j'avois trouvé quelque choſe à reprendre. J'apperçus une de ces marques vers le commencement du ſecond acte, & je lui dis :

» Lorſque vous vîtes Roſalie, ſelon la parole » que vous en aviez donnée à votre ami, ou elle » étoit inſtruite de votre départ, ou elle l'igno» roit. Si c'eſt le premier, pourquoi n'en dit-elle » rien à Juſtine ? Eſt-il naturel qu'il ne lui échappe » pas un mot ſur un événement qui doit l'occu-

» per toute entiere ? Elle pleure ; mais ſes larmes » coulent ſur elle. Sa douleur eſt celle d'une ame » délicate, qui s'avoue des ſentimens qu'elle ne » pouvoit empêcher de naître, & qu'elle ne peut » approuver. *Elle l'ignoroit*, me direz-vous. *Elle* » *en parut étonnée. Je l'ai écrit, & vous l'avez vu.* » Cela eſt vrai. Mais comment a-t-elle pu ignorer » ce qu'on ſavoit dans toute la maiſon « ? ...

» Il étoit matin. J'étois preſſé de quitter un ſéjour que je rempliſſois de trouble, & de me délivrer de la commiſſion la plus inattendue & la plus cruelle. Et je vis Roſalie auſſi-tôt qu'il fut jour chez elle. La ſcene a changé de lieu ; mais ſans rien perdre de ſa vérité. Roſalie vivoit retirée. Elle n'eſpéroit dérober ſes penſées ſecretes à la pénétration de Conſtance & à la paſſion de Clairville, qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faiſoit que de deſcendre de ſon appartement, & elle n'avoit encore vu perſonne, quand elle entra dans le ſallon «.

» Mais pourquoi annonce-t-on Clairville, tandis que vous vous entretenez avec Roſalie ? Jamais on ne s'eſt fait annoncer chez ſoi ; & ceci » a tout l'air d'un coup de théatre, ménagé à » plaiſir «.

Non, c'eſt le fait, comme il a été, & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théatre, à la bonne heure : il s'eſt placé de lui-même. Clairville ſait que je ſuis avec ſa maîtreſſe. Il n'eſt pas naturel qu'il entre tout au travers d'un entretien qu'il a deſiré. Cependant, il ne peut réſiſter à l'impatience d'en apprendre le réſultat. Il me fait appeller. Euſſiez-vous fait autrement « ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; enſuite il dit : J'aimerois bien mieux des tableaux ſur la ſcene, où il y en a ſi peu, & où ils produiroient un effet ſi

ſi agréable & ſi ſûr, que ces coups de théatre qu'on amene d'une maniere ſi forcée, & qui ſont fondés ſur tant de ſuppoſitions ſingulieres, que pour une de ces combinaiſons d'événemens qui ſoit heureuſe & naturelle, il y en a mille qui doivent déplaire à un homme de goût «.

» Mais, quelle différence mettez-vous entre un » coup de théatre, & un tableau « ?

» J'aurai bien plutôt fait de vous en donner des exemples que des définitions. Le ſecond acte de la piece s'ouvre par un tableau, & finit par un coup de théatre «.

» J'entends. Un incident imprévu qui ſe paſſe » en action, & qui change ſubitement l'état des » perſonnages, eſt un coup de théatre. Une diſ» poſition de ces perſonnages ſur la ſcene, ſi na» turelle & ſi vraie, que rendue fidélement par » un peintre, elle me plairoit ſur la toile, eſt un » tableau «.

» A peu près «.

» Je gagerois preſque que dans la quatrieme ſcene » du ſecond acte, il n'y a pas un mot qui ne ſoit » vrai. Elle m'a déſolé dans le ſallon, & j'ai pris » un plaiſir infini à la lire. Le beau tableau, car » c'en eſt un, ce me ſemble, que le malheureux » Clairville renverſé ſur le ſein de ſon ami, com» me dans le ſeul aſyle qui lui reſte « !...

» Vous penſez bien à ſa peine ; mais vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi « !

» Je le ſais, je le ſais. Je me ſouviens que, tandis qu'il exhaloit ſa plainte & ſa douleur, vous » verſiez des larmes ſur lui. Ce ne ſont pas-là de ces circonſtances qui s'oublient «.

» Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu ſur la ſcene ; que les deux amis n'auroient oſé ſe regarder en face, tourner le dos au ſpectateur,

ſe groupper, ſe ſéparer, ſe rejoindre; & que toute leur action auroit été bien compaſſée, bien empeſée, & bien froide «.

» Je le crois «.

» Eſt-il poſſible qu'on ne ſentira point que l'effet du malheur eſt de rapprocher les hommes, & qu'il eſt ridicule, ſur-tout dans les momens de tumulte, lorſque les paſſions ſont portées à l'excès, & que l'action eſt la plus agitée, de ſe tenir en rond, ſéparés, à une certaine diſtance les uns des autres, & dans un ordre ſymmétrique.

Il faut que l'action théatrale ſoit bien imparfaite encore, puiſqu'on ne voit ſur la ſcene preſqu'aucune ſituation dont on pût faire une compoſition ſupportable en peinture. Quoi donc! la vérité y eſt-elle moins eſſentielle que ſur la toile? Seroit-ce une regle qu'il faut s'éloigner de la choſe, à meſure que l'art en eſt plus voiſin, & mettre moins de vraiſemblance dans une ſcene vivante, où les hommes mêmes agiſſent, que dans une ſcene colorée où l'on ne voit, pour ainſi dire, que leurs ombres?

Je penſe, pour moi, que ſi un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien repréſenté, la ſcene offriroit au ſpectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre «.

» Mais la décence! La décence «!

» Je n'entends répéter que ce mot. La maîtreſſe de Barnevelt entre échevelée dans la priſon de ſon amant. Les deux amis s'embraſſent, & tombent à terre. Philoctete ſe rouloit autrefois à l'entrée de ſa caverne: il y faiſoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux: mais les entrailles du ſpectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de

délicateſſe & plus de génie que les Athéniens?... Quoi donc, pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere dont on immole la fille? Qu'elle coure ſur la ſcene comme une femme furieuſe ou troublée; qu'elle rempliſſe de cris ſon palais, que le déſordre ait paſſé juſques dans ſes vêtemens; ces choſes conviennent à ſon déſeſpoir. Si la mere d'Iphigénie ſe montroit un moment Reine d'Argos, & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit que la derniere des créatures. La véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverſe; c'eſt le tableau de l'amour maternel dans toute ſa vérité «.

En feuilletant le manuſcrit, j'apperçus un petit coup de crayon que j'avois paſſé. Il étoit à l'endroit de la ſcene ſeconde du ſecond acte, où Roſalie dit de l'objet qui l'a ſéduite, qu'*elle croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimeres de perfection qu'elle s'étoit faites*. Cette réflexion m'avoit ſemblé un peu forte pour un enfant; & *les chimeres de perfection* s'écarter de ſon ton ingénu. J'en fis l'obſervation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponſe au manuſcrit. Je le conſidérai avec attention; je vis que ces mots avoient été ajoutés après coup, de la main même de Roſalie, & je paſſai à d'autres choſes.

» Vous n'aimez pas les coups de théatre, lui » dis-je «?

» Non «.

» En voici pourtant un des mieux arrangés «.

» Je le ſais, & je vous l'ai cité «.

» C'eſt la baſe de toute votre intrigue «.

» J'en conviens «.

» Et c'eſt une mauvaiſe choſe «?

» Sans doute «.

» Pourquoi donc l'avoir employé?«

» C'eſt que ce n'eſt pas une fiction, mais un fait. Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de l'ouvrage, que la choſe fût arrivée tout autrement «.

» Roſalie vous déclare ſa paſſion. Elle apprend qu'elle eſt aimée. Elle n'eſpere plus, elle n'oſe plus vous revoir. Elle vous écrit «.

» Cela eſt naturel «.

» Vous lui répondez «.

» Il le falloit «.

» Clairville a promis à ſa ſœur que vous ne partiriez pas ſans l'avoir vue. Elle vous aime : elle » vous l'a dit. Vous connoiſſez ſes ſentimens «.

» Elle doit chercher à connoître les miens «.

» Son frere va la trouver chez une amie, où des » bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ſur la for» tune de Roſalie, & ſur le retour de ſon pere, » l'ont appellée. On y ſavoit votre départ ; on en » eſt ſurpris. On vous accuſe d'avoir inſpiré de la » tendreſſe à ſa ſœur, & d'en avoir pris pour ſa » maîtreſſe «.

» La choſe eſt vraie «.

» Mais Clairville n'en croit rien. Il vous défend » avec vivacité. Il ſe fait une affaire. On vous » appelle à ſon ſecours, tandis que vous répon» dez à la lettre de Roſalie. Vous laiſſez votre » réponſe ſur la table «.

» Vous en euſſiez fait autant, je penſe «.

» Vous volez au ſecours de votre ami. Conſ» tance arrive. Elle ſe croit attendue. Elle ſe voit » laiſſée. Elle ne comprend rien à ce procédé. Elle » apperçoit la lettre que vous écriviez à Roſalie. » Elle la lit, & la prend pour elle «.

» Toute autre s'y ſeroit trompée «.

» Sans doute ; elle n'a aucun ſoupçon de » votre paſſion pour Roſalie, ni de la paſſion de » Roſalie pour vous ; la lettre répond à une dé» claration, & elle en a fait une «.

» Ajoutez que Conſtance a appris de ſon frere le ſecret de ma naiſſance, & que la lettre eſt d'un homme qui croiroit manquer à Clairville, s'il prétendoit à la perſonne dont il eſt épris. Ainſi Conſtance croit & doit ſe croire aimée ; & delà tous les embarras où vous m'avez vu.

» Que trouvez-vous donc à redire à cela ? il n'y a rien qui ſoit faux «.

» Nirien qui ſoit aſſez vraiſemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des ſiecles pour combiner un ſi grand nombre de circonſtances ? Que les Artiſtes ſe félicitent, tant qu'ils voudront, du talent d'arranger de pareilles rencontres : j'y trouverai de l'invention, mais ſans goût véritable. Plus la marche d'une piece eſt ſimple, plus elle eſt belle. Un Poete qui auroit imaginé ce coup de théatre, & la ſituation du cinquieme Acte, où m'approchant de Roſalie, je lui montre Clairville au fond du ſallon, ſur un canapé, dans l'attitude d'un homme au déſeſpoir, auroit bien peu de ſens, s'il préféroit le coup de théatre au tableau. L'un eſt preſque un enfantillage : l'autre eſt un trait de génie. J'en parle ſans partialité : je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théatre eſt un fait ; le tableau, une circonſtance heureuſe que le haſard fit naître, & dont je ſus profiter «.

» Mais lorſque vous ſûtes la mépriſe de Conſ» tance, que n'en avertiſſiez-vous Roſalie ? » L'expédient étoit ſimple, & il remédioit à » tout «.

» Oh, pour le coup, vous voilà bien loin du théatre, & vous examinez mon ouvrage avec une ſévérité à laquelle je ne connois pas de piece qui réſiſtât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât juſqu'au troiſieme Acte, ſi chacun y faiſoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponſe,

qui ſeroit bonne pour un Artiſte, ne l'eſt pas pour moi. Il s'agit d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'eſt point à un Auteur que vous demandez raiſon d'un incident ; c'eſt à Dorval que vous demandez compte de ſa conduite.

Je n'inſtruiſis point Roſalie de l'erreur de Conſtance & de la ſienne, parce qu'elle répondoit à mes vues. Réſolu de tout ſacrifier à l'honnêteté, je regardai ce contre-tems qui me ſéparoit de Roſalie, comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Roſalie prît une fauſſe opinion de mon caractere ; mais il m'importe bien davantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je ſouffrois à le tromper, à tromper Conſtance ; mais il le falloit «.

» Je le ſens. A qui écriviez-vous, ſi ce n'étoit » pas à Conſtance « ?

» D'ailleurs, il ſe paſſa ſi peu de tems entre ce moment & l'arrivée de mon pere ; & Roſalie vivoit ſi renfermée. Il n'étoit pas queſtion de lui écrire. Il eſt fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre ; & il eſt sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, ſans lui ouvrir les yeux ſur l'injuſtice de nos ſentimens, n'auroit fait qu'augmenter le mal «.

» Cependant vous entendez de la bouche de » Clairville mille mots qui vous déchirent. Conſ- » tance lui remet votre lettre. Ce n'eſt pas aſſez » de cacher le penchant réel que vous avez ; il » faut en ſimuler un que vous n'avez pas. On » arrange votre mariage avec Conſtance, ſans » que vous puiſſiez vous y oppoſer. On annonce » cette agréable nouvelle à Roſalie, ſans que » vous puiſſiez la nier. Elle ſe meurt à vos yeux ; » & ſon amant traité avec une dureté incroya- » ble, tombe dans un état tout voiſin du déſeſ- » poir «.

» C'eſt la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela « ?

» A propos de cette Scene de déſeſpoir, elle eſt » ſinguliere. J'en avois été vivement affecté dans » le ſallon. Jugez combien je fus ſurpris à la lec- » ture, d'y trouver des geſtes, & point de diſ- » cours «.

» Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire, ſi j'attachois quelque mérite à cet ouvrage, & ſi je m'eſtimois beaucoup de l'avoir fait. C'eſt qu'arrivé à cet endroit de notre hiſtoire & de la piece, & ne trouvant en moi qu'une impreſſion profonde, ſans la moindre idée de diſcours, je me rappellai quelques Scenes de Comédie, d'après leſquelles je fis de Clairville un déſeſpéré très-diſert. Mais lui, parcourant ſon rôle très-légérement, me dit : *Mon frere, voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un ſeul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le ſais. Mais voyez, & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de ſe remettre dans la ſituation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain, il m'apporta la ſcene que vous connoiſſez, telle qu'elle eſt, mot pour mot. Je la lus & relus pluſieurs fois ; j'y reconnus le ton de la Nature ; & demain, ſi vous voulez, je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a ſuggérées ſur les paſſions, leur accent, la déclamation, & la pantomime. Je vous reconduirai ce ſoir, juſqu'au pied de la colline qui coupe en deux la diſtance de nos demeures, & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous «.

Chemin faiſant, Dorval obſervoit les phénomenes de la Nature qui ſuivent le coucher du Soleil ; & il diſoit : Voyez comme les ombres particulieres s'affoibliſſent à meſure que l'ombre uni-

verſelle ſe fortifie . . . Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée . . . . Voilà toute la région du Ciel oppoſée au Soleil couchant, qui commence à ſe teindre de violet . . . . On n'entend plus dans la forêt que quelques oiſeaux dont le ramage tardif égaie encore le crépuſcule . . . Le bruit des eaux courantes qui commence à ſe ſéparer du bruit général, nous annonce que les travaux ont ceſſé en pluſieurs endroits, & qu'il ſe fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous, & nous nous ſéparâmes.

Second Entretien.

LE lendemain, je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit ſolitaire & ſauvage. On avoit en perſpective quelques hameaux répandus dans la plaine; au delà, une chaîne de montagnes inégales & déchirées, qui terminoient en partie l'horizon. On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit ſourd d'une eau ſouterraine qui couloit aux environs. C'étoit la ſaiſon où la terre eſt couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la ſueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui ſans qu'il m'apperçût. Il s'étoit abandonné au ſpectacle de la nature; il avoit la poitrine élevée; il reſpiroit avec force. Ses yeux attentifs ſe portoient ſur tous les objets. Je ſuivois ſur ſon viſage les impreſſions diverſes qu'il en éprouvoit; & je commençois à partager ſon tranſport, lorſque je m'écriai, preſque ſans le vouloir: » Il eſt ſous le charme. «

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée: » Il eſt vrai; c'eſt ici qu'on voit la Nature. Voici le ſéjour ſacré de l'enthouſiaſme. Un homme a-t-il reçu du génie? il quitte la ville & ſes habitans; il aime, ſelon l'attrait de ſon cœur, à mêler ſes pleurs au cryſtal d'une fontaine; à porter des fleurs ſur un tombeau; à fouler, d'un pied léger, l'herbe tendre de la prairie; à traverſer, à pas lents, des campagnes fertiles; à contempler les travaux des hommes; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur ſecrete; il erre; il cherche un autre qui l'inſpire. Qui eſt-ce qui mêle ſa voix au torrent qui tombe de la montagne? Qui eſt-ce qui ſent le ſublime d'un lieu déſert? Qui eſt-ce qui s'écoute dans le ſilence de la ſolitude? C'eſt lui. Notre Poëte habite ſur les bords d'un lac. Il promene ſa vue ſur les eaux, & ſon génie s'étend. C'eſt là qu'il eſt ſaiſi de cet eſprit tantôt tranquille & tantôt violent, qui ſouleve ſon ame, ou qui l'appaiſe à ſon gré . . . . O Nature, tout ce qui eſt bien eſt renfermé dans ton ſein! Tu es la ſource féconde de toutes les vérités..! Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui ſoient dignes de m'occuper . . . L'enthouſiaſme naît d'un objet de la Nature. Si l'eſprit l'a vu ſous des aſpects frappans & divers, il en eſt occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe; la paſſion s'émeut. On eſt ſucceſſivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthouſiaſme, où l'idée véritable ne ſe préſente point; ou, ſi par haſard on la rencontre, on ne peut la pourſuivre . . . Le Poëte ſent le moment de l'enthouſiaſme: c'eſt après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémiſſement qui part de ſa poitrine, & qui paſſe d'une maniere délicieuſe & rapide juſqu'aux extrêmités de ſon corps. Bientôt ce n'eſt plus un fré-

miſſement, c'eſt une chaleur forte & permanente qui l'embraſe, qui le fait haleter, qui le conſume, qui le tue; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroiſſoit encore, les ſpectres ſe multiplieroient devant lui; ſa paſſion s'éleveroit preſqu'au degré de la fureur: il ne connoîtroit de ſoulagement qu'à verſer au dehors un torrent d'idées qui ſe preſſent, ſe heurtent, & ſe chaſſent «.

Dorval éprouvoit à l'inſtant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il ſe fit entre nous un ſilence, pendant lequel je vis qu'il ſe tranquilliſoit. Bientôt il me demanda, comme un homme qui ſortiroit d'un ſommeil profond: » Qu'ai-je » dit? Qu'avois-je à vous dire? Je ne m'en ſou» viens plus «.

» Quelques idées que la ſcene de Clairville » déſeſpéré vous avoit ſuggérées ſur les paſſions, » leur accent, la déclamation, la pantomime «.

» La premiere, c'eſt qu'il ne faut point donner d'eſprit à ſes perſonnages; mais ſavoir les placer dans des circonſtances qui leur en donnent.... Dorval ſentit, à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il reſtoit encore de l'agitation dans ſon ame; il s'arrêta; & pour laiſſer le tems au calme de renaître, ou plutôt pour oppoſer à ſon trouble une émotion plus violente, mais paſſagere, il me raconta ce qui ſuit:

» Une payſanne du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maiſons élevent leurs faîtes au deſſus des arbres, envoya ſon mari chez ſes parens qui demeurent dans un hameau voiſin. Ce malheureux y fut tué par un de ſes beaux-freres. Le lendemain, j'allai dans la maiſon où l'accident étoit arrivé: j'y vis un tableau, & j'y entendis un diſcours que je n'ai point oublié.

Le mort étoit étendu ſur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de ſon mari; & elle diſoit, en fondant en larmes, & avec une action qui en arrachoit à tout le monde: » Hélas, quand » je t'envoyai ici, je ne penſois pas que ces pieds te » menoient à la mort «! Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique? Non. La même ſituation lui eût inſpiré le même diſcours. Son ame eût été celle du moment; & ce qu'il faut que l'artiſte trouve, c'eſt ce que tout le monde diroit en pareil cas; ce que perſonne n'entendra, ſans le reconnoître auſſi-tôt en ſoi.

Les grands intérêts, les grandes paſſions: voilà la ſource des grands diſcours, des diſcours vrais. Preſque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la Scene de Clairville, c'eſt qu'il n'y a préciſément que ce que la paſſion inſpire, quand elle eſt extrême. La paſſion s'attache à une idée principale. Elle ſe taît, & elle revient à cette idée, preſque toujours par exclamation.

La pantomime, ſi négligée parmi nous, eſt employée dans cette Scene, & vous avez éprouvé vous-même avec quel ſuccès.

Nous parlons trop dans nos drames, & conſéquemment nos Acteurs n'y jouent pas aſſez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoiſſoient bien les reſſources. Le Pantomime jouoit autrefois toutes les conditions, les Rois, les Héros, les tyrans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choiſiſſant dans chaque état ce qui lui eſt propre; dans chaque action, ce qu'elle a de frappant. Le Philoſophe Timocrate qui aſſiſtoit un jour à ce ſpectacle, d'où la ſévérité de ſon caractere l'avoit tou-

jours éloigné, disoit: *Quali spectaculo me Philosophiæ verecundia privavit!* » Timocrate avoit une » mauvaise honte; & elle a privé le Philosophe » d'un grand plaisir «. Le cynique Démétrius en attribuoit tout l'effet aux instrumens, aux voix, & à la décoration, en présence d'un Pantomime qui lui répondit: » Regarde-moi jouer seul, & dis » après cela, de mon art tout ce que tu voudras «? Les flûtes se taisent. Le Pantomime joue, & le Philosophe transporté s'écrie: *Je ne te vois pas seulement, je t'entends; tu me parles des mains.*

Quel effet cet art, joint au discours, ne produiroit-il pas! Pourquoi avons-nous séparé ce que la Nature a joint? A tout moment le geste ne répond-il pas au discours? Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu; & ne trouvant que des mouvemens, j'écrivois le nom du personnage, & au dessous son action. Je dis à Rosalie, Acte II, Scene 2: *S'il étoit arrivé que votre cœur surpris ... fût entraîné par un penchant ..... dont votre raison vous fît un crime ... J'ai connu cet état cruel ... Que je vous plaindrois!*

Elle me répond ... *Plaignez-moi donc* ... Je la plains; mais c'est par le geste de commisération; & je ne pense pas qu'un homme qui sent, eût fait autre chose. Mais combien d'autres circonstances où le silence est forcé! Votre conseil exposeroit-il celui qui le demande, à perdre la vie, s'il le suit; l'honneur, s'il ne le suit pas? Vous ne serez ni cruel, ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geste, & vous laisserez l'homme se déterminer.

Ce que je vis encore dans cette Scene, c'est qu'il y a des endroits qu'il faudroit presqu'abandonner à l'Acteur. C'est à lui à disposer de la Scene

écrite, à répéter certains mots, à revenir sur cernes idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajouter d'autres. Dans les *Cantabile* le Musicien laisse à un grand chanteur un libre exercice de son goût & de son talent. Il se contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le Poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien son Acteur. Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelques grandes passions? Sont-ce ses discours? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne sais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du sentiment coupant la respiration & portant le trouble dans l'esprit, les syllabes des mots se séparent, l'homme passe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de discours; il n'en finit aucun; &, à l'exception de quelques sentimens qu'il rend dans le premier accès, & auxquels il revient sans cesse, le reste n'est qu'une suite de bruits foibles & confus, de sons expirans, d'accens étouffés que l'Acteur connoît mieux que le Poëte. La voix, le ton, le geste, l'action, voilà ce qui appartient à l'Acteur; & c'est ce qui nous frappe, sur-tout dans le spectacle des grandes passions. C'est l'Acteur qui donne au discours tout ce qu'il a d'énergie; c'est lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent «.

» J'ai pensé quelquefois que les discours des » amans bien épris n'étoient pas des choses à lire; » mais des choses à entendre. Car, me disois-je, » ce n'est pas l'expression, *je vous aime*, qui a triom» phé des rigueurs d'une prude, des projets d'une

» coquette, de la vertu d'une femme ſenſible. » C'eſt le tremblement de voix avec lequel il fut » prononcé ; les larmes, les regards qui l'accom» pagnerent. Cette idée revient à la vôtre «.

» C'eſt la même. Un ramage oppoſé à ces vraies voix de la paſſion, c'eſt ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'eſt plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une repréſentation dramatique, il ne s'agit non plus du ſpectateur que s'il n'exiſtoit pas. Y a-t-il quelque choſe qui s'adreſſe à lui ? L'Auteur eſt ſorti de ſon ſujet ; l'Acteur entraîné hors de ſon rôle. Ils deſcendent tous les deux du théatre. Je les vois dans le parterre ; & tant que dure la tirade, l'action eſt ſuſpendue pour moi, & la ſcene reſte vuide.

Il y a dans la compoſition d'une piece dramatique une unité de diſcours qui correſpond à une unité d'accens dans la déclamation. Ce ſont deux ſyſtêmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie ; mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice ou dans le poëme, ou dans la repréſentation. Les perſonnages n'auroient pas entr'eux la liaiſon, la convenance à laquelle ils doivent être aſſujettis, même dans les contraſtes. On ſentiroit dans la déclamation des diſſonances qui bleſſeroient. On reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne ſeroit pas fait pour la ſociété dans laquelle on l'auroit introduit.

C'eſt à l'Acteur à ſentir cette unité d'accens. Voilà le travail de toute ſa vie. Si ce tact lui manque, ſon jeu ſera tantôt foible, tantôt outré, rarement juſte, bon par endroits, mauvais dans l'enſemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un Acteur, il exagere. Le vice de ſon action ſe répand

ſur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de ſon rôle : il n'y en a plus dans la déclamation de la piece. Je ne vois bientôt ſur la ſcene qu'une aſſemblée tumultueuſe, où chacun prend le ton qui lui plaît ; l'ennui s'empare de moi, mes mains ſe portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque paſſion. Mais cet accent ſe modifie en tant de manieres ; c'eſt un ſujet ſi fugitif & ſi délicat, que je n'en connois aucun qui faſſe mieux ſentir l'indigence de toutes les langues qui exiſtent & qui ont exiſté. On a une idée juſte de la choſe ; elle eſt préſente à la mémoire. Cherche-t-on l'expreſſion ? On ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort ; mais ce réſeau toujours trop lâche ne retient rien. Qui eſt-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

Les a-t-on vus ſouvent ſe parler, ſe chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils ſe cacher ?

C'eſt un mêlange de curioſité, d'inquiétude, de douleur, d'amour & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur diſcours.

» C'eſt une raiſon de plus pour écrire la pan» tomime «.

» Sans doute. L'intonation & le geſte ſe déterminent réciproquement «.

» Mais l'intonation ne peut ſe noter, & il eſt » facile d'écrire le geſte «.

Dorval fit une pauſe en cet endroit. Enſuite il dit :

» Heureuſement une Actrice d'un jugement bor-

né, d'une pénétration commune, mais d'une grande ſenſibilité, ſaiſit ſans peine une ſituation d'ame, & trouve, ſans y penſer, l'accent qui convient à pluſieurs ſentimens différens qui ſe fondent enſemble, & qui conſtituent cette ſituation que toute la ſagacité du Philoſophe n'analyſeroit pas.

Les Poëtes, les Acteurs, les Muſiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danſeurs, les Amans tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthouſiaſte & paſſionnée ſent vivement, & réfléchit peu.

Ce n'eſt pas le précepte; c'eſt autre choſe de plus immédiat, de plus intime, de plus obſcur & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand Acteur & d'une grande Actrice; combien je ſerois vain de ce talent, ſi je l'avois. Iſolé ſur la ſurface de la terre, maître de mon ſort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être Comédien; & qu'on me réponde du ſuccès de Quinault Dufreſne, & je le ſuis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théatre; & dans quelque état que ce ſoit, que les mauvaiſes mœurs qui déshonorent. Au deſſous de Racine & de Corneille, c'eſt Baron, la Deſmares, la de Seine, que je vois; au deſſous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné & ſa ſœur.

J'étois chagrin, quand j'allois aux ſpectacles, & que je comparois l'utilité des théatres avec le peu de ſoin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois: » *Ah, mes amis, ſi nous allons* » *jamais à la Lampedouſe* (1) *fonder loin de la terre,*

(1) La Lampedouſe eſt une petite Iſle déſerte de la mer d'Afrique, ſituée à une diſtance preſqu'égale de la Côte de Tunis & de l'Iſle de Malte. La Pêche y eſt excellente. Elle eſt couverte d'oliviers ſauvages. Le terrein en ſeroit fertile. Le froment & la vigne » *au*

» *au milieu des flots de la mer, un petit peuple d'heu-* » *reux! ce ſeront-là nos prédicateurs, & nous les* » *choiſirons ſans doute ſelon l'importance de leur mi-* » *niſtere. Tous les peuples ont leurs ſabbats, & nous* » *aurons auſſi les nôtres. Dans ces jours ſolemnels,* » *on repréſentera une belle tragédie, qui apprenne aux* » *hommes à redouter les paſſions; une bonne comé-* » *die qui les inſtruiſe de leurs devoirs, & qui leur en* » *inſpire le goût* «.

» Dorval, j'eſpere qu'on n'y verra pas la laideur jouer le rôle de la beauté «.

» Je le penſe. Quoi donc, n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique aſſez de ſuppoſitions ſingulieres auxquelles il faut que je me prête, ſans éloigner encore l'illuſion par celles qui contrediſent & choquent mes ſens «?

» A vous dire vrai, j'ai quelquefois regretté les » maſques des anciens; & j'aurois, je crois, ſupporté plus patiemment les éloges donnés à un » beau maſque qu'à un viſage déplaiſant «. Et le contraſte des mœurs de la piece avec celles de la perſonne, vous a-t-il moins choqué »?

» Quelquefois le ſpectateur n'a pu s'empêcher » d'en rire, & l'Actrice d'en rougir «.

» Non, je ne connois point d'état qui demande des

y réuſſiroient: cependant elle n'a jamais été habitée que par un Marabou & par un mauvais Prêtre. Le Marabou, qui avoit enlevé la fille du Bey d'Alger, s'y étoit réfugié avec ſa Maîtreſſe, & ils y accompliſſoient l'œuvre de leur ſalut. Le Prêtre, appellé Frere Clément, a paſſé 10 ans à Lampedouſe, & y vivoit encore il n'y a pas long-tems. Il avoit des beſtiaux; il cultivoit la terre; il renfermoit ſa proviſion dans un ſouterrein; & il alloit vendre le reſte ſur les Côtes voiſines, où il ſe livroit au plaiſir, tant que ſon argent duroit. Il y a dans l'Iſle une petite égliſe, diviſée en deux chapelles, que les Mahométans révérent comme les lieux de la ſépulture du ſaint Marabou & de ſa Maîtreſſe. Frere Clément avoit conſacré l'une à Mahomet, & l'autre à la ſainte Vierge. Voyoit-il arriver un vaiſſeau chrétien, il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaiſſeau étoit mahométan, vîte il ſoufflioit la lampe de la Vierge, & il allumoit pour Mahomet.

formes plus exquiſes, ni des mœurs plus honnêtes que le théatre «.

» Mais nos ſots préjugés ne nous permettent » pas d'être bien difficiles «.

» Mais nous voilà bien loin de ma piece. Où en étions-nous « ?

» A la Scene d'André «.

» Je vous demande grace pour cette ſcene. J'aime cette Scene, parce qu'elle eſt d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle «.

» Mais elle coupe la marche de la piece, & » ralentit l'intérêt «.

» Je ne la lirai jamais ſans plaiſir. Puiſſent nos ennemis la connoître, en faire cas, & ne la relire jamais ſans peine! Que je ſerois heureux, ſi l'occaſion de peindre un malheureux domeſtique, avoit encore été pour moi celle de repouſſer l'injure d'un peuple jaloux, d'une maniere à laquelle ma nation pût ſe reconnoître, & qui ne laiſsât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenſer «.

» La Scene eſt pathétique, mais longue «.

» Elle eût été & plus pathétique & plus longue, ſi j'en avois voulu croire André. *Monſieur*, me dit-il, après en avoir pris lecture, *voilà qui eſt fort bien; mais il y a un petit défaut: c'eſt que cela n'eſt pas tout-à-fait dans la vérité, par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorſqu'on me ſéparа de mon maître, je l'appellai pluſieurs fois, mon maître, mon cher maître; qu'il me regarda fixement, laiſſa tomber ſes bras, ſe retourna, & ſuivit, ſans parler, ceux qui l'environnoient.*

Ce n'eſt pas cela. Il falloit dire que, quand je l'eus appellé, mon maître, mon cher maître, il m'entendit, ſe retourna, me regarda fixement; que ſes mains ſe porterent d'elles-mêmes dans ſes poches; &

qué, n'y trouvant rien (car l'Anglois avide n'y avoit rien laiſſé), il laiſſa tomber ſes bras triſtement; que ſa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compaſſion froide; qu'il ſe retourna, & ſuivit ſans parler, ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.

Ailleurs, vous paſſez, de votre autorité, une des choſes qui marquent le plus la bonté de feu Monſieur votre pere. Cela eſt fort mal. Dans la priſon, lorſqu'il ſentit ſes bras nuds mouillés de mes larmes, il me dit: » Tu pleures, André! Pardonne, mon ami. C'eſt » moi qui t'ai entraîné ici: je le ſais. Tu es tombé » dans le malheur à ma ſuite... « *Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même! Cela étoit donc bon à mettre.*

Dans un autre endroit, vous faites encore pis. Lorſqu'il m'eut dit: Mon enfant, prends courage, tu ſortiras d'ici. Pour moi, je ſens, à ma foibleſſe, qu'il faut que j'y meure, *je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit:* » André, ceſſe ta plainte. » Reſpecte la volonté du Ciel, & le malheur de » ceux qui ſont à tes côtés, & qui ſouffrent en ſi- » lence «... *Et où eſt-ce que cela eſt?*

Et l'endroit du Correſpondant? Vous l'avez ſi bien brouillé que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi; & que ma préſence auprès de lui étoit ſans doute le premier de ſes bons offices. Mais il ajouta: » Oh » mon enfant, quand Dieu ne m'auroit accordé » que la conſolation de t'avoir dans ces momens » cruels, combien n'aurois-je pas de graces à lui » rendre « ? *Je ne trouve rien de cela dans votre papier, Monſieur; eſt-ce qu'il eſt défendu de prononcer ſur la ſcene le nom de Dieu, ce nom ſaint que votre pere avoit ſi ſouvent à la bouche?*... Je ne crois pas, André.... *Eſt-ce que vous avez appréhendé qu'on fût*

que votre pere étoit Chrétien ? . . . Nullement, André. La morale du Chrétien eſt ſi belle ! Mais pourquoi cette queſtion ? . . . *Entre nous, on dit.* . . . Quoi ? . . *que vous êtes. . . un peu. . . eſprit fort ; & ſur les endroits que vous avez retranchés, j'en croirois quelque choſe.* . . . André, je ſerois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen & plus honnête homme . . . . . *Monſieur, vous êtes bon ; mais n'allez pas vous imaginer que vous valliez Monſieur votre pere. Cela viendra peut-être un jour.* . . . André, eſt-ce là tout ? . . *J'aurois bien encore un mot à vous dire ; mais je n'oſe.* Vous pouvez parler. . . . *Puiſque vous me le permettez, vous êtes un peu bref ſur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre ſecours. Monſieur, il y a d'honnêtes gens par-tout . . . Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été, ſi ce qu'on dit encore de vous eſt vrai.* . . . Et qu'eſt-ce qu'on dit encore ? . . . . *Que vous avez été fou de ces gens-là . . .* André ! . . *que vous regardiez leur pays comme l'aſyle de la liberté, la patrie de la vertu, de l'invention, de l'originalité.* . . André ! . . . *A préſent cela vous ennuie. Eh bien, n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correſpondant, voyant Monſieur votre pere tout nud, ſe dépouilla & le couvrit de ſes vêtemens. Cela eſt fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ſes gens en fit autant pour moi. Ce ſilence, Monſieur, retomberoit ſur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude que je ne veux point avoir, abſolument.*

» Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la ſcene comme elle s'eſt paſſée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage ; & c'eſt moi ſeul qui ai tort, de vous avoir mécontentés tous les deux «.

» *Qui le faiſoit mourir dans le fond d'un cachot, ſur les haillons de ſon valet*, eſt un mot dur «.

» C'eſt un mot d'humeur. Il échappe à un mélancolique qui a pratiqué la vertu toute ſa vie ; qui n'a pas encore eu un moment de bonheur, à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien «.

» Ajoutez que cet homme de bien eſt peut-être ſon pere, & que ces infortunes détruiſent les eſpérances de ſon ami, jettent ſa maîtreſſe dans la miſere, & ajoutent une amertume nouvelle à ſa ſituation. Tout cela ſera vrai. Mais vos ennemis « ?

» S'ils ont jamais connoiſſance de mon ouvrage, le public ſera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille, de Racine, de Voltaire & de Crébillon, où le caractere & la ſituation amenent des choſes plus fortes, qui n'ont jamais ſcandaliſé perſonne. Ils reſteront ſans réponſe ; & l'on verra, ce qu'ils n'ont garde de déceler, que ce n'eſt point l'amour du bien qui les anime ; mais la haine de l'homme qui les dévore.

» Mais qu'eſt-ce que cet André ? Je trouve qu'il » parle trop bien pour un domeſtique ; & je vous » avoue qu'il y a dans ſon récit des endroits qui » ne ſeroient point indignes de vous «.

» Je vous l'ai déja dit ; rien ne rend éloquent comme le malheur. André eſt un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été, je crois, un peu libertin dans ſa jeuneſſe. On le fit paſſer aux Iſles, où mon pere, qui ſe connoiſſoit en hommes, ſe l'attacha, le mit à la tête de ſes affaires, & s'en trouva bien. Mais ſuivons vos obſervations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte «.

» Cela eſt vrai «.

» Qu'eſt-ce qu'il ſignifie « ?

» Qu'il eſt beau, mais d'une longueur inſup- » portable «.

» Eh bien, raccourciſſons-le. Voyons. Que » voulez-vous en retrancher « ?

» Je n'en ſais rien «.

» Cependant il eſt long «.

» Vous m'embarraſſerez tant qu'il vous plaira «.

» Mais vous ne détruirez pas la ſenſation «.

» Peut-être «.

» Vous me ferez grand plaiſir «.

» Je vous demanderai ſeulement comment vous l'avez trouvé dans le ſallon «.

» Bien. Je vous demanderai à mon tour, comment il arrive que ce qui m'a paru court à la repréſentation, me paroiſſe long à la lecture «.

» C'eſt que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappellée. Nous ne ſavons point encore juſqu'où la pantomime peut influer ſur la compoſition d'un ouvrage dramatique & ſur la repréſentation «.

» Cela peut être «.

» Et puis je gage que vous me voyez encore ſur la ſcene françoiſe, au théatre «.

» Vous croyez donc que votre ouvrage ne réuſſiroit point au théatre «?

» Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théatrale & la ſcene «.

» Qu'appellez-vous changer la ſcene «.

» En ôter tout ce qui reſſerre un lieu déja trop étroit; avoir des décorations; pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans; en un mot, tranſporter au théatre le ſallon de Clairville, comme il eſt «.

» Il eſt donc bien important d'avoir une ſcene «?

» Sans doute. Songez que le ſpectacle françois comporte autant de décorations que le théatre lyrique; & qu'il en offriroit de plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuſer des enfans, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaiſe à

la raiſon. . . . Faute de ſcene, on n'imaginera rien; les hommes qui auront du génie ſe dégoûteront; les Auteurs médiocres réuſſiront par une imitation ſervile: on s'attachera de plus en plus à de petites bienſéances, & le goût national s'appauvrira. . . Avez-vous vu la ſalle de Lyon? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la capitale, pour faire éclater une multitude de poëmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux «.

„ Je n'entends pas, vous m'obligeriez de vous expliquer davantage «.

„ Je le veux «.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la maniere dont il le dit! Il débuta gravement; il s'échauffa peu à peu: ſes idées ſe preſſerent; & il marchoit ſur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le ſuivre. Voici ce que j'ai retenu.

„ Je voudrois bien (dit-il d'abord) perſuader à ces eſprits timides qui ne connoiſſent rien au-delà de ce qui eſt, que ſi les choſes étoient autrement, ils les trouveroient également bien; & que l'autorité de la raiſon n'étant rien devant eux, en comparaiſon de l'autorité du tems, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur eſt arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé. . . Pour bien juger dans les beaux-arts, il faut réunir pluſieurs qualités rares. . . . Un grand goût ſuppoſe un grand ſens, une longue expérience, une ame honnête & ſenſible, un eſprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats, . . .

Après un moment de ſilence, il ajouta:

„ Je ne demanderois, pour changer la face du genre dramatique, qu'un théatre très-étendu, où

l'on montrât, quand le ſujet d'une piece l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacens, tels que le périſtile d'un palais, l'entrée d'un temple, différens endroits diſtribués de maniere que le ſpectateur vît toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les Acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la ſcene des Eumenides d'Eſchyle. D'un côté, c'étoit un eſpace ſur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreſte, qui s'étoit dérobé à leur pourſuite, tandis qu'elles étoient aſſouplies : de l'autre, on voyoit le coupable, le front ceint d'un bandeau, embraſſant les pieds de la ſtatue de Minerve, & implorant ſon aſſiſtance. Ici, Oreſte adreſſe ſa plainte à la Déeſſe. Là, les Furies s'agitent ; elles vont, elles viennent, elles courent. Enfin, une d'entr'elles s'écrie : „ Voici la trace du ſang que le parri„ cide a laiſſée ſur ſes pas... Je le ſens... Je le „ ſens... Elle marche : ſes ſœurs impitoyables la ſuivent. Elles paſſent de l'endroit où elles étoient, dans l'aſyle d'Oreſte. Elles l'environnent en pouſſant des cris, en frémiſſant de rage, en ſecouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié, que celui où l'on entend la priere & les gémiſſemens du malheureux percer à travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent ! Exécuterons-nous rien de pareil ſur nos théatres ? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que dans la nature il y en a preſque toujours de ſimultanées, dont les repréſentations concomitantes ſe fortifiant réciproquement, produiroient ſur nous des effets terribles. C'eſt alors qu'on trembleroit d'aller au ſpectacle ; & qu'on ne pourroit s'en empêcher ; c'eſt alors qu'au lieu de ces petites émotions paſſageres, de ces froids applaudiſſemens, de ces larmes

rares dont le Poëte ſe contente, il renverſeroit les eſprits, il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante ; & que l'on verroit ces phénomenes de la tragédie ancienne, ſi poſſibles & ſi peu crus, ſe renouveller parmi nous. Ils attendent, pour ſe montrer, un homme de génie qui ſache combiner la pantomime avec le diſcours, entremêler une ſcene parlée avec une ſcene muette, & tirer parti de la réunion des deux ſcenes, & ſur-tout de l'approche ou terrible ou comique de cette réunion qui ſe feroit toujours. Après que les Eumenides ſe ſont agitées ſur la ſcene, elles arrivent dans le ſanctuaire où le coupable s'eſt réfugié, & les deux ſcenes n'en font qu'une.

» Deux Scenes alternativement muettes & par» lées. Je vous entends. Mais la confuſion « ?

„ Une Scene muette eſt un tableau ; c'eſt une décoration animée. Au Théatre lyrique, le plaiſir de voir nuit-il au plaiſir d'entendre “ ?

» Non..... Mais ſeroit-ce ainſi qu'il faudroit en» tendre ce qu'on nous raconte de ces ſpectacles » anciens, où la muſique, la déclamation & la » pantomime étoient tantôt réunies & tantôt ſé» parées « ?

„ Quelquefois. Mais cette diſcuſſion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre ſujet. Voyons ce qui ſeroit poſſible aujourd'hui, & prenons un exemple domeſtique & commun.

Un pere a perdu ſon fils dans un combat ſingulier. C'eſt la nuit. Un domeſtique, témoin du combat, vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il ſe promene. Le bruit d'un homme qui marche l'éveille. Il demande qui c'eſt.... C'eſt moi, Monſieur, lui répond le domeſtique d'une voix altérée.... Eh bien, qu'eſt-ce qu'il y a ?.... Rien....

Comment rien?... Non, Monſieur.... Cela n'eſt pas. Tu trembles ; tu détournes la tête ; tu évites ma vue : encore un coup, qu'eſt-ce qu'il y a ? Je veux le ſavoir. Parle, je te l'ordonne..... Je vous dis, Monſieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domeſtique, en verſant des larmes..... Ah! malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit ſur lequel il repoſoit, tu me trompes ; il eſt arrivé quelque grand malheur..... Ma femme eſt-elle morte ?... Non, Monſieur... Ma fille ?... Non, Monſieur.... C'eſt donc mon fils ?... Le domeſtique ſe tait. Le pere entend ſon ſilence. Il ſe jette à terre. Il remplit ſon appartement de ſa douleur & de ſes cris. Il fait, il dit tout ce que le déſeſpoir ſuggere à un pere qui perd ſon fils, l'eſpérance unique de ſa famille.

Le même homme court chez la mere. Elle dormoit auſſi. Elle ſe réveille au bruit de ſes rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il ? demande-t-elle... Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être Chrétienne. Vous n'avez plus de fils... Ah Dieu! s'écrie cette mere affligée ; & prenant un Chriſt qui étoit à ſon chevet, elle le ſerre entre ſes bras, elle y colle ſa bouche. Ses yeux fondent en larmes ; & ces larmes arroſent ſon Dieu cloué ſur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuſe. Bientôt nous verrons celui de l'épouſe tendre & de la mere déſolée. Il faut à une ame où la Religion domine les mouvemens de la nature, une ſecouſſe plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere le cadavre de ſon fils ; & il s'y paſſoit une Scene de déſeſpoir, tandis qu'il ſe faiſoit une pantomime de piété chez la mere.

Vous voyez combien la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut ſubſtituer à nos *à parte*. Mais le moment de la réunion des Scenes approche. La mere, conduite par le domeſtique, s'avance vers l'appartement de ſon époux.... Je demande ce que devient le ſpectateur pendant ce mouvement?.... C'eſt un époux, c'eſt un pere étendu ſur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere!.... Mais elle a traverſé l'eſpace qui ſépare les deux Scenes. Des cris lamentables ont atteint ſon oreille. Elle a vu. Elle ſe retire en arriere. La force l'abandonne, & elle tombe ſans ſentiment entre les bras de celui qui l'accompagne. Bientôt ſa bouche ſe remplira de ſanglots. *Tum veræ voces.*

Il y a peu de diſcours dans cette action ; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monoſyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de phraſe. Il ſe permettra rarement un diſcours ſuivi, quelque court qu'il ſoit.

Voilà de la Tragédie ; mais il faut, pour ce genre, des Auteurs, des Acteurs, un Théatre, & peut-être un peuple ".

»Quoi, vous voudriez, dans une Tragédie, un » lit de repos, une mere, un pere endormis, un » crucifix, un cadavre, deux Scenes alternative- » ment muettes & parlées! Et les bienſéances «!

„Ah! bienſéances cruelles, que vous rendez les ouvrages décens & petits "!... Mais, ajouta Dorval, d'un ſang froid qui me ſurprit : „ Ce que je propoſe ne ſe peut donc plus "?

»Je ne crois pas que nous en venions jamais là «.

„Eh bien, tout eſt perdu! Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, ont reçu les plus grands applaudiſſemens auxquels des hommes de génie pou-

voient prétendre; & la Tragédie eſt arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection «.

Pendant que Dorval parloit ainſi, je faiſois une réflexion ſinguliere. C'eſt comment, à l'occaſion d'une aventure domeſtique qu'il avoit miſe en Comédie, il établiſſoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toujours entraîné par ſa mélancolie, à ne les appliquer qu'à la Tragédie.

Après un moment de ſilence, il dit:

„ Il y a cependant une reſſource. Il faut eſpérer que quelque jour un homme de génie ſentira l'impoſſibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & ſe jettera de dépit dans une autre. C'eſt le ſeul événement qui puiſſe nous affranchir de pluſieurs préjugés que la Philoſophie a vainement attaqués. Ce ne ſont plus des raiſons, c'eſt une production qu'il nous faut.

» Nous en avons une «.

„ Quelle "?

» *Sylvie*. Tragédie en un Acte, & en proſe «.

„ Je la connois. C'eſt *le Jaloux*, Tragédie. L'ouvrage eſt d'un homme qui penſe & qui ſent ".

» La Scene s'ouvre par un tableau charmant. » C'eſt l'intérieur d'une chambre dont on ne voit » que les murs. Au fond de la chambre, il y a ſur » une table une lumiere, un pot à l'eau & un pain. » Voilà le ſéjour & la nourriture qu'un mari ja» loux deſtine, pour le reſte de ſes jours, à une » femme innocente dont il a ſoupçonné la vertu «.

» Imaginez à préſent cette femme en pleurs, » devant cette table, Mademoiſelle Gauſſin «.

„ Et vous, jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la Piece d'autres détails qui m'ont plu. Elle ſuffit pour éveiller un

homme de génie; mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple ".

En cet endroit Dorval s'écria: » O toi qui poſ» ſedes toute la chaleur du génie à un âge où il » reſte à peine aux autres une froide raiſon, que » ne puis-je être à tes côtés, ton Euménide? Je » t'agiterois ſans relâche. Tu le ferois cet ouvra» ge; je te rappellerois les larmes que nous a fait » répandre la Scene de *l'Enfant Prodigue* & de ſon » valet; & en diſparoiſſant d'entre nous, tu ne » nous laiſſerois pas le regret d'un genre dont tu » pouvois être le fondateur «.

» Et ce genre, comment l'appellerez-vous «?

„ La Tragédie domeſtique & bourgeoiſe. Les Anglois ont *le Marchand de Londres* & *le Joueur*, Tragédies en proſe. Les Tragédies de Shakeſpear ſont moitié vers & moitié proſe. Le premier Poëte qui nous fit rire avec de la proſe, introduiſit la proſe dans la Comédie. Le premier Poëte qui nous fera pleurer avec de la proſe, introduira de la proſe dans la Tragédie.

Mais dans l'art, ainſi que dans la nature, tout eſt enchaîné; ſi l'on ſe rapproche, d'un côté, de ce qui eſt vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'eſt alors que nous verrons ſur la Scene des ſituations naturelles, qu'une décence, ennemie du génie & des grands effets, a proſcrites. Je ne me laſſerai point de crier à nos François: La Vérité! La Nature! Les Anciens! Sophocle! Philoctete! Le Poëte l'a montré ſur la Scene, couché à l'entrée de ſa caverne, & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule; il y éprouve une attaque de douleur; il y crie; il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit ſauvage; la Piece marchoit ſans appareil. Des habits vrais, des diſcours vrais, une intrigue ſimple & naturelle. No-

tre goût ſeroit bien dégradé, ſi ce ſpectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans ſa parure ".

» Comme s'il ſortoit de ſa toilette «.

» Se promenant à pas comptés ſur la Scene; & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & ſeſqui pedalia verba*, des ſentences, des bouteilles ſoufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conſervé des Anciens l'emphaſe de la verſification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué, à des théatres ſpacieux, à une déclamation notée, & accompagnée d'inſtrumens, & nous avons abandonné la ſimplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre ſur la Scene les grands ſocs & les hauts cothurnes, les habits coloſſals, les maſques, les portevoix, quoique toutes ces choſes ne fuſſent que les parties néceſſaires d'un ſyſtême théatral. Mais n'y avoit-il pas dans ce ſyſtême des côtés précieux; & croyez-vous qu'il fût à propos d'ajouter encore des entraves au génie, au moment où il ſe trouvoit privé d'une grande reſſource « ?

» Quelle reſſource « ?

„ Le concours d'un grand nombre de ſpectateurs ".

Il n'y a plus, à proprement parler, de ſpectacles publics. Quel rapport entre nos aſſemblées au Théatre dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athenes ou de Rome ? Les Théatres anciens recevoient juſqu'à quatre-vingt mille citoyens. La Scene de Scaurus étoit décorée de trois cens ſoixante colonnes, & de trois mille ſta-

tues. On employoit à la conſtruction de ces édifices, tous les moyens de faire valoir les inſtrumens & les voix. On en avoit l'idée d'un grand inſtrument. *Utì enìm organa æneis laminis aut corneis, &c..... ad chordarum ſonituum claritatem perficiuntur : ſic Theatrorum per harmonicen, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis ſunt conſtitutæ.*

En cet endroit, j'interrompis Dorval, & je lui dis : „ J'aurois une petite aventure à vous raconter ſur nos ſalles de ſpectacles ".

„ Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua.

„ Jugez de la force d'un grand concours de ſpectateurs par ce que vous ſavez vous-même de l'action des hommes les uns ſur les autres, & de la communication des paſſions dans les émeutes populaires. Quarante ou cinquante mille hommes ne ſe contiennent pas par décence; & s'il arrivoit à un grand perſonnage de la République de verſer une larme, quel effet croyez-vous que ſa douleur dût produire ſur le reſte des ſpectateurs ? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un vénérable ?

Celui qui ne ſent pas augmenter ſa ſenſation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice ſecret; il y a dans ſon caractere je ne ſais quoi de ſolitaire qui me déplaît.

Mais ſi le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du ſpectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir ſur les Auteurs, ſur les Acteurs ? Quelle différence entre amuſer tel jour, depuis telle juſqu'à telle heure, dans un petit endroit obſcur, quelques centaines de perſonnes, ou fixer l'attention d'une Nation entiere dans ſes jours ſolemnels, occuper ſes édifices les plus ſomptueux, & voir ces édifices environ-

nés & remplis d'une multitude innombrable, dont l'amuſement ou l'ennui va dépendre de notre talent « !

» Vous attachez bien de l'effet à des circonſtances purement locales «.

„ Celui qu'elles auroient ſur moi, & je crois ſentir juſte “.

» Mais on diroit, à vous entendre, que ce ſont » ces circonſtances qui ont ſoutenu & peut-être » introduit la poéſie & l'emphaſe au Théatre «.

„ Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture: je demande qu'on l'examine. N'eſt-il pas aſſez vraiſemblable que le grand nombre de ſpectateurs auxquels il falloit ſe faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les momens attentifs, a fait élever la voix, détacher les ſyllabes, ſoutenir la prononciation, & ſentir l'utilité de la verſification? Horace dit du vers dramatique : *Vincentem ſtrepitus & natum rebus agendis.* Il eſt commode pour l'intrigue, & il ſe fait entendre à travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération ſe répandît en même-tems & par la même cauſe, ſur la démarche, le geſte, & toutes les autres parties de l'action? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en ſoit; que la poéſie ait fait naître la déclamation théatrale; que la néceſſité de cette déclamation ait introduit, ait ſoutenu ſur la Scene la poéſie & ſon emphaſe; ou que ce ſyſtême, formé peu à peu, ait duré par la convenance de ſes parties, il eſt certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme, ſe produit & diſparoît en même-tems. L'Acteur laiſſe & reprend l'exagération ſur la Scene.

Il y a une ſorte d'unité qu'on cherche ſans s'en appercevoir, & à laquelle on ſe fixe, quand on l'a

a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens, du ton, du geſte, de la contenance, depuis la chaire placée dans les Temples, juſqu'aux treteaux élevés dans les carrefours. Voyez un Charlatan au coin de la place Dauphine; il eſt bigarré de toutes ſortes de couleurs; ſes doigts ſont chargés de bagues; de longues plumes rouges flottent autour de ſon chapeau. Il mene avec lui un ſinge ou un ours; il s'éleve ſur ſes étriers; il crie à pleine-tête; il geſticule de la maniere la plus outrée; & toutes ces choſes conviennent au lieu, à l'orateur & à ſon auditoire. J'ai un peu étudié le ſyſtême dramatique des Anciens: j'eſpere vous en entretenir un jour; vous expoſer, ſans partialité, ſa nature, ſes défauts & ſes avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué, ne l'avoient pas conſidéré d'aſſez prés.... Et l'aventure que vous aviez à me raconter ſur nos ſalles de ſpectacles?

» La voici. J'avois un ami un peu libertin; il ſe » fit une affaire ſérieuſe en Province; il fallut ſe » dérober aux ſuites qu'elle pouvoit avoir, en ſe » réfugiant dans la capitale, & il vint s'établir » chez moi. Un jour de ſpectacle, comme je cher- » chois à déſennuyer mon priſonnier, je lui pro- » poſai d'aller au ſpectacle: je ne ſais auquel des » trois; cela eſt indifférent à mon hiſtoire. Mon » ami accepte. Je le conduis: nous arrivons; mais, » à l'aſpect de ces Gardes répandus, de ces petits » guichets obſcurs qui ſervent d'entrée, & de ce » trou fermé d'une grille de fer, par lequel on diſ- » tribue les billets, le jeune homme s'imagine qu'il » eſt à la porte d'une maiſon de force, & que l'on » a obtenu un ordre pour l'y renfermer. Comme » il eſt brave, il s'arrête de pied ferme; il met la » main ſur la garde de ſon épée; & tournant ſur » moi des yeux indignés, il s'écrie, d'un ton mêlé

» de fureur & de mépris : *Ah, mon ami!* Je le com-
» pris ; je le raſſurai ; & vous conviendrez que ſon
» erreur n'étoit pas déplacée «.....

» Mais où en ſommes-nous de notre examen. Puiſque c'eſt vous qui m'égarez, vous vous chargez ſans doute de me remettre dans la voie « ?

» Nous en ſommes au quatrieme Acte, à votre
» Scene avec Conſtance.... Je n'y vois qu'un coup
» de crayon ; mais il s'étend depuis la premiere
» ligne juſqu'à la derniere «.

» Qu'eſt-ce qui vous en a déplu « ?

» Le ton d'abord ; il me paroît au deſſus d'une
» femme «.

» D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Conſtance, & peut-être alors la Scene vous paroîtra-t-elle au deſſous d'elle «.

» Il y a des expreſſions, des penſées qui ſont
» moins d'elle que de vous «.

» Cela doit être. Nous empruntons nos expreſſions, nos idées, des perſonnes avec leſquelles nous converſons, nous vivons. Selon l'eſtime que nous en faiſons, (& Conſtance m'eſtime beaucoup,) notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractere a dû refléter ſur le ſien, & le ſien ſur celui de Roſalie «.

» Et la longueur « ?

» Ah, vous voilà remonté ſur la Scene ! Il y a long-tems que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez, Conſtance & moi, ſur le bord d'une planche, bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponſe. Mais eſt-ce ainſi que cela ſe paſſoit dans le ſallon ? Nous étions, tantôt aſſis, tantôt droits ; nous marchions quelquefois ; ſouvent nous étions arrêtés, & nullement preſſés de voir la fin d'un entretien qui nous intéreſſoit tous deux également. Que ne

me dit-elle point ? Que ne lui répondis-je pas ? Si vous ſaviez comment elle s'y prenoit, lorſque cette ame féroce ſe fermoit à la raiſon, pour y faire deſcendre les douces illuſions & le calme «.

» Dorval, vos filles ſeront honnêtes & déce-
» tes ; vos fils ſeront nobles & fiers : tous vos en-
» fans ſeront charmans «. . . . Je ne peux vous exprimer quel fut le preſtige de ces mots, accompagnés d'un ſouris plein de tendreſſe & de dignité «.

» Je vous comprends «.

» J'entends ces mots de la bouche de Made-
» moiſelle Clairon, & je la vois «.

» Non, il n'y a que les femmes qui poſſedent cet art ſecret. Nous ſommes des raiſonneurs durs & ſecs.

Ne vaut-il pas mieux encore, me diſoit-elle, *faire des ingrats, que de manquer à faire le bien ?*

Les parens ont pour leurs enfans un amour inquiet & puſillanime, qui les gâte. Il en eſt un autre attentif & tranquille, qui les rend honnêtes ; & c'eſt celui-ci qui eſt le véritable amour de pere.

L'ennui de tout ce qui amuſe la multitude, eſt la ſuite du goût réel pour la vertu.

Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.

L'homme le plus heureux eſt celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

Je voudrois être mort, eſt un ſouhait fréquent qui prouve du moins quelquefois qu'il y a des choſes plus précieuſes que la vie.

Un honnête homme eſt reſpecté de ceux même qui ne le ſont pas, fût-il dans une autre planete.

Les paſſions détruiſent plus de préjugés que la Philoſophie. Et comment le menſonge leur réſiſteroit-il ? Elles ébranlent quelquefois la vérité.

Elle me dit un autre mot, ſimple à la vérité,

mais si voisin de ma situation, que j'en fus effrayé.

C'est qu'*il n'y avoit point d'homme, quelque honnête qu'il fût, qui, dans un accès violent de passion, ne desirât, au fond de son cœur, les honneurs de la vertu & les avantages du vice.*

Je me rappellai bien ces idées; mais l'enchaînement ne me revint pas, & elles n'entrerent point dans la Scene. Ce qu'il y en a, & ce que je viens de vous en dire, suffit, je crois, pour vous montrer que Constance a l'habitude de penser. Aussi m'enchaîna-t-elle, sa raison dissipant, comme de la poussiere, tout ce que je lui opposois dans mon humeur «.

» Je vois dans cette Scene un endroit que j'ai » souligné; mais je ne sais plus à quel propos «.

» Lisez l'endroit «.

Je lus: *Rien ne captive plus fortement que l'exemple de la vertu, pas même l'exemple du vice.*

» J'entends. La maxime vous a paru fausse «.

» C'est cela «.

» Je pratique trop peu la vertu, me dit Dorval; mais personne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre, & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures sont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes se meuvent dans les ténebres. Ce sont les tems de l'ignorance & du crime, du fanatisme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre; alors les hommes reconnoissent la vérité, & rendent hommage à la vertu. Tout passe; mais la vertu & la vérité restent.

Je définis la vertu, le goût de l'ordre dans les choses morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il est plus ancien dans notre ame, me disoit Constance, qu'aucun sentiment réfléchi; & c'est ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous, sans que nous nous en appercevions: c'est le germe de l'honnêteté & du bon goût. Il nous porte au bien, tant qu'il n'est point gêné par la passion. Il nous suit jusques dans nos écarts; alors il dispose les moyens de la maniere la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu, comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélérat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien; que les méchans sont vraiment méchans; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté; & qu'en général, il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons «.

» Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas examiner la » morale d'une femme, comme les maximes d'un » Philosophe «

» Ah, si Constance vous entendoit!.... «

» Mais cette morale n'est-elle pas un peu forte » pour le genre dramatique «?

» Horace vouloit qu'un Poëte allât puiser sa science dans les ouvrages de Socrate: *Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.* Or, je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siecle doit se remarquer. Si la morale s'épure, si le préjugé s'affoiblit, si les esprits ont une pente à la bienséance générale, si le goût des choses utiles s'est répandu, si le peuple s'intéresse aux opérations du Ministre, il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une Comédie «.

» Malgré tout ce que vous me dites, je persiste

» Je trouve la Scene fort belle & fort longue. Je » n'en reſpecte pas moins Conſtance. Je ſuis en- » chanté qu'il y ait au monde une femme comme » elle, & que ce ſoit la vôtre «....

» Les coups de crayon commencent à s'éclair- » cir. En voici pourtant encore un «.

» Clairville a remis ſont ſort entre vos mains. » Il vient d'apprendre ce que vous avez décidé. » Le ſacrifice de votre paſſion eſt fait : celui de vo- » tre fortune eſt réſolu. Clairville & Roſalie re- » deviennent opulens par votre généroſité. Célez » à votre ami cette circonſtance, je le veux; mais » pourquoi vous amuſer à le tourmenter, en lui » montrant des obſtacles qui ne ſubſiſtent plus ? » Cela amene l'éloge du Commerce, je le ſais. » Cet éloge eſt ſenſé : il étend l'inſtruction & l'u- » tilité de l'ouvrage; mais il allonge, & je le ſup- » primerois : *Ambitioſa recidet ornamenta* «.

» Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes heureuſement né. Après un violent effort, il eſt une ſorte de délaſſement auquel il eſt impoſſible de ſe refuſer, & que vous connoîtriez, ſi l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu beſoin de reſpirer..... Je jouiſſois de ma victoire. Je faiſois ſortir du cœur de mon ami les ſentimens les plus honnêtes. Je le voyois toujours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette action ne vous paroît pas naturelle! Reconnoiſſez, au contraire, à ces caracteres, la différence d'un événement imaginaire & d'un événement réel «.

» Vous pouvez avoir raiſon. Mais, dites-moi, » Roſalie n'auroit-elle point ajouté, après coup, » cet endroit de la premiere Scene du cinquieme » Acte ? *Amant qui m'étoit autrefois ſi cher! Clair-* » *ville, que j'eſtime toujours*, &c. «

» Vous l'avez deviné «.

» Il ne me reſte preſque plus que des éloges à vous » faire. Je ne peux vous dire combien je ſuis con- » tent de la Scene troiſieme du cinquieme Acte. Je » me diſois, avant que de la lire : Il ſe propoſe de » détacher Roſalie : c'eſt un projet fou qui lui a mal » réuſſi avec Conſtance, & qui ne lui réuſſira pas » mieux avec l'autre. Que lui dira-t-il qui ne doive » encore augmenter ſon eſtime & ſa tendreſſe ? » Voyons cependant. Je lus; & je demeurai con- » vaincu qu'à la place de Roſalie, il n'y avoit point » de femme en qui il reſtât quelques veſtiges d'hon- » nêteté, qui n'eût été détachée, & rendue à ſon » amant; & je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on » ne pût ſur le cœur humain, avec de la vérité, de » l'honnêteté & de l'éloquence «.

» Mais comment eſt-il arrivé que votre Piece ne » ſoit pas d'invention, & que les moindres événe- » mens y ſoient préparés « ?

» L'art dramatique ne prépare les événemens que pour les enchaîner; & il ne les enchaîne dans ſes productions, que parce qu'ils le ſont dans la nature. L'art imite juſqu'à la maniere ſubtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaiſon de ſes effets «.

» La pantomime prépareroit, ce me ſemble, » quelquefois d'une maniere bien naturelle & bien » déliée «.

» Sans doute; & il y en a un exemple dans la Piece. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à ſon maître, il me vint cent fois dans la penſée qu'il parloit de mon pere; & je témoignai cette inquiétude par des mouvemens ſur leſquels il eût été facile à un ſpectateur attentif de prendre le même ſoupçon «.

» Dorval, je vous dis tout. J'ai remarqué, de

» tems en tems, des expreſſions qui ne ſont pas » d'uſage au Théatre «.

» Mais que perſonne n'oſeroit relever, ſi un Auteur de nom les eût employées «.

» D'autres qui ſont dans la bouche de tout le » monde ; dans les ouvrages des meilleurs Ecrivains, & qu'il ſeroit impoſſible de changer, ſans » gâter la penſée ; mais vous ſavez que la langue » du ſpectacle s'épure, à meſure que les mœurs » d'un peuple ſe corrompent ; & que le vice ſe fait » un idiome qui s'étend peu à peu, & qu'il faut » connoître, parce qu'il eſt dangereux d'employer » les expreſſions dont il s'eſt une fois emparé «.

» Ce que vous dites eſt bien vu. Il ne reſte plus qu'à ſavoir où s'arrêtera cette ſorte de condeſcendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à meſure que celle du vice s'étend, bientôt on en ſera réduit à ne pouvoir parler ſans dire une ſottiſe. Pour moi, je penſe qu'il y a mille occaſions où un homme feroit honneur à ſon goût & à ſes mœurs, en mépriſant cette eſpece d'invaſion du libertinage «.

» Je vois déja dans la ſociété, que ſi quelqu'un s'aviſe de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théatre François attendra-t-il, pour ſuivre cet exemple, que ſon dictionnaire ſoit auſſi borné que le dictionnaire du théatre lyrique, & que le nombre des expreſſions honnêtes ſoit égal à celui des expreſſions muſicales « ?

» Voilà tout ce que j'avois à vous obſerver » ſur le détail de votre ouvrage. Quant à la conduite, j'y trouve un défaut. Peut-être eſt-il » inhérent au ſujet. Vous en jugerez. L'intérêt » change de nature. Il eſt du premier acte juſqu'à » la fin du troiſieme, de la vertu malheureuſe ; » & dans le reſte de la piece, de la vertu victorieuſe. Il falloit, & il eût été facile d'entretenir le tumulte, & de prolonger les épreuves & » le mal-aiſe de la vertu.

» Par exemple : que tout reſte comme il eſt » depuis le commencement de la piece juſqu'à la » quatrieme Scene du troiſieme Acte. C'eſt le moment où Roſalie apprenant que vous épouſez » Conſtance, s'évanouit de douleur, & dit à » Clairville, dans ſon dépit : *Laiſſez-moi... Je » vous hais....* Qu'alors Clairville conçoive » des ſoupçons ; que vous preniez de l'humeur » contre un ami importun qui vous perce le » cœur, ſans s'en douter, & que le troiſieme » Acte finiſſe.

» Voici maintenant comment j'arrangerois » le quatrieme. Je laiſſe la premiere Scene à » peu près comme elle eſt. Seulement Juſtine » apprend à Roſalie qu'il eſt venu un émiſſaire » de ſon pere ; qu'il a vu Conſtance en ſecret, » & qu'elle a tout lieu de croire qu'il apporte de » mauvaiſes nouvelles. Après cette Scene, je » tranſporte la Scene ſeconde du troiſieme Acte, » celle où Clairville ſe précipite aux genoux de » Roſalie, & cherche à la fléchir. Conſtance » vient enſuite ; elle amene André : on l'interroge. Roſalie apprend les malheurs arrivés à » ſon pere. Vous voyez à peu près la marche du » reſte. En irritant la paſſion de Clairville & » celle de Roſalie, on vous eût préparé des embarras plus grands peut-être encore que les » précédens. De tems en tems vous euſſiez été » tenté de tout avouer ; à la fin, peut-être, l'euſſiez-vous fait «.

» Je vous entends. Mais ce n'eſt plus là notre hiſtoire. Et mon pere, qu'auroit-il dit ? D'ailleurs, êtes-vous bien convaincu que la piece y auroit

gagné ? En me réduiſant à des extrêmités terribles, vous euſſiez fait d'une aventure aſſez ſimple, une piece fort compliquée. Je ſerois devenu plus théatral «.

» Et plus ordinaire, il eſt vrai. Mais l'ouvrage eût été d'un ſuccès aſſuré «.

» Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté ; mais je penſe qu'il y avoit encore moins de vérité & de beautés réelles, à entretenir l'agitation, qu'à ſe ſoutenir dans le calme. Songez que c'eſt alors que les ſacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élévation du diſcours & la force des Scenes ſuccedent au pathétique de ſituation. Cependant, au milieu de ce calme, le ſort de Conſtance, de Clairville, de Roſalie, & le mien, demeurent incertains. On ſait ce que je me propoſe : mais il n'y a nulle apparence que je réuſſiſſe. En effet, je ne réuſſis point avec Conſtance, & il eſt bien moins vraiſemblable que je ſois plus heureux avec Roſalie. Quel événement aſſez important auroit remplacé ces deux Scenes dans le plan que vous venez de m'expoſer ? Aucun. «

» Il ne me reſte plus qu'une queſtion à vous » faire, c'eſt ſur le genre de votre ouvrage. Ce » n'eſt pas une tragédie ; ce n'eſt pas une co» médie. Qu'eſt-ce donc, & quel nom lui don» ner « ?

» Celui qu'il vous plaira. Mais demain, ſi vous voulez, nous chercherons enſemble celui qui lui convient «.

» Et pourquoi pas aujourd'hui « ?

» Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux Fermiers du voiſinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maiſon «.

» Autre procès à accommoder «.

» Non. C'eſt une affaire un peu différente. L'un de ces Fermiers a une fille, l'autre un garçon. Ces enfans s'aiment. Mais la fille eſt riche : le garçon n'a rien. «

» Et vous voulez accorder les parens, & ren» dre les enfans contens. Adieu, Dorval : à de» main, au même endroit «.

Troiſieme Entretien.

LE lendemain, le ciel ſe troubla. Une nue qui amenoit l'orage, & qui portoit le tonnerre, s'arrêta ſur la colline, & la couvrit de ténebres. A la diſtance où j'étois, les éclairs ſembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténebres. La cime des chênes étoit agitée ; le bruit des vents ſe mêloit au murmure des eaux ; le tonnerre, en grondant, ſe promenoit entre les arbres : mon imagination dominée par des rapports ſecrets, me montroit, au milieu de cette Scene obſcure, Dorval tel que je l'avois vu la veille dans les tranſports de ſon enthouſiaſme ; & je croyois entendre ſa voix harmonieuſe s'élever au deſſus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage ſe diſſipa ; l'air en devint plus pur, le ciel plus ſérein ; & je ſerois allé chercher Dorval ſous les chênes ; mais je penſai que la terre y ſeroit trop fraîche & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit ; car il avoit penſé, de ſon côté, que je n'irois point au rendez-vous de la veille ; & ce fut dans ſon jardin, ſur les bords ſablés d'un large canal, où il avoit cou-

tume de ſe promener, qu'il acheva de me développer ſes idées. Après quelques diſcours généraux ſur les actions de la vie, & ſur l'imitation qu'on en fait au théatre, il me dit :

» On diſtingue dans tout objet moral un milieu & deux extrêmes. Il ſemble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci ; c'eſt la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'eſt pas toujours dans la douleur ou dans la joie : il y a donc un point qui ſépare la diſtance du genre comique au genre tragique.

Térence a compoſé une piece dont voici le ſujet. Un jeune homme ſe marie. A peine eſt-il marié que des affaires l'appellent au loin ; il eſt abſent ; il revient ; il croit appercevoir dans ſa femme des preuves certaines d'infidélité ; il en eſt au déſeſpoir ; il veut la renvoyer à ſes parens. Qu'on juge de l'état du pere, de la mere, & de la fille. Il y a cependant un Dave, perſonnage plaiſant par lui-même. Qu'en fait le Poëte ? Il l'éloigne de la Scene pendant les quatre premiers Actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu ſon dénouement.

Je demande dans quel genre eſt cette piece ? Dans le genre comique ? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commiſération, & les autres grandes paſſions n'y ſont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; & il y en aura, ſans ridicule qui faſſe rire, ſans danger qui faſſe frémir, dans toute compoſition dramatique où le ſujet ſera important, où le Poëte prendra le ton que nous avons dans les affaires ſérieuſes, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or, il me ſemble que ces actions étant les plus communes de

la vie, le genre qui les aura pour objet doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre, *le genre ſérieux*.

Ce genre établi, il n'y aura point de condition dans la ſociété, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puiſſe rapporter à quelque partie du ſyſtême dramatique.

Voulez-vous donner à ce ſyſtême toute l'étendue poſſible, y comprendre la vérité & les chimeres, le Monde imaginaire & le Monde réel ? ajoutez le burleſque au deſſus du genre tragique ? «

» Je vous entends. *Le burleſque... Le genre* » *comique... Le genre ſérieux.... Le genre tragi-* » *que... Le merveilleux* «.

» Une piece ne ſe renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne ſeroient point déplacés dans le genre ſérieux ; & il y en aura réciproquement dans celui-ci, qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'eſt l'avantage du genre ſérieux que, placé entre les deux autres, il a des reſſources, ſoit qu'il s'éleve, ſoit qu'il deſcende. Il n'en eſt pas ainſi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique ſont compriſes entre ce genre même & le genre ſérieux ; & toutes celles du tragique, entre le genre ſérieux & la tragédie. Le burleſque & le merveilleux ſont également hors de la nature ; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les Peintres & les Poëtes ont le droit de tout oſer ; mais ce droit ne s'étend pas juſqu'à la licence de fondre des eſpeces différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même abſurdité dans *Caſtor* élevé au rang des Dieux, & dans le *Bourgeois Gentilhomme*, fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique ſont les bornes réelles de la compoſition dramatique. Mais s'il eſt impoſſible au genre comique d'appeller à ſon aide le burleſque, ſans ſe dégrader; au genre tragique d'empiéter ſur le genre merveilleux, ſans perdre de ſa vérité, il s'enſuit que placés dans les extrêmités, ces genres ſont les plus frappans & les plus difficiles.

C'eſt dans le genre ſérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de lettres qui ſe ſent du talent pour la Scene. On apprend à un jeune éleve qu'on deſtine à la peinture à deſſiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui eſt familiere, il peut choiſir un ſujet. Qu'il le prenne ou dans les conditions communes, ou dans un rang élevé. Qu'il drape ſes figures à ſon gré; mais qu'on reſſente toujours le nud ſous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre ſérieux, chauſſe, ſelon ſon génie, le cothurne ou le ſoc. Qu'il jette ſur les épaules de ſon perſonnage un manteau royal, ou une robe de palais; mais que l'homme ne diſparoiſſe jamais ſous le vêtement.

Si le genre ſérieux eſt le plus facile de tous, c'eſt en revanche le moins ſujet aux viciſſitudes des tems & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il eſt bien deſſiné. Si vous excellez dans le genre ſérieux, vous plairez dans tous les tems & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral ſeront trop foibles pour le déguiſer. Ce ſont des bouts de draperies qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laiſſent les grandes parties nues.

Vous voyez que la Tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux

genres éloignés, & ſéparés par une barriere naturelle; on n'y paſſe point par des nuances imperceptibles: on tombe à chaque pas dans les contraſtes, & l'unité diſparoît.

Vous voyez que cette eſpece de drame, où les traits les plus plaiſans du genre comique ſont placés à côté des traits les plus touchans du genre ſérieux, & où l'on ſaute alternativement d'un genre à un autre, ne ſera pas ſans défaut aux yeux d'un critique ſévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barriere que la Nature a miſe entre les genres? Portez les choſes à l'excès; rapprochez deux genres fort éloignés, tels que la tragédie & le burleſque, & vous verrez alternativement un grave Sénateur jouer aux pieds d'une courtiſanne le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république (1).

La Force, la Parade, & la Parodie ne ſont pas des genres, mais des eſpeces de comique, ou de burleſque, qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre ſérieux a la ſienne; & cette poétique ſeroit auſſi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'eſt offert à mon eſprit, tandis que je travaillois à ma piece.

Puiſque ce genre eſt privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre leſquels il eſt placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le ſujet en ſoit important, & l'intrigue ſimple, domeſtique, & voiſine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens

(1) *Voyez* la *Veniſe préſervée* d'Othway; le *Hamlet* de Skakeſpear, & la plupart des Pieces du théatre Anglois.

ne les admettent point à la connoiſſance de leurs affaires ; & ſi les Scenes ſe paſſent toutes entre les maîtres, elles n'en ſeront que plus intéreſſantes. Si un valet parle ſur la Scene comme dans la ſociété, il eſt mauſſade ; s'il parle autrement, il eſt faux.

Les nuances empruntées du genre comique ſont-elles trop fortes ? L'ouvrage fera rire & pleurer ; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre ſérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il penche plutôt vers la tragédie que vers la comédie ; genre dans lequel ils ſont rares & courts.

Il ſeroit dangereux d'emprunter dans une même compoſition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoiſſez bien la pente de votre ſujet & de vos caracteres ; & ſuivez-la.

Que votre morale ſoit générale & forte.

Point de perſonnages épiſodiques ; ou ſi l'intrigue en exige un, qu'il ait un caractere ſingulier qui le releve.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime ; laiſſer là ces coups de théatre dont l'effet eſt momentané, & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau, plus il plaît.

Le mouvement nuit preſque toujours à la dignité. Ainſi, que votre principal perſonnage ſoit rarement le machiniſte de votre piece.

Et ſur-tout, reſſouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer, qu'un homme de génie ne puiſſe enfreindre avec ſuccès.

» Vous avez prévenu mon objection «.

» Le genre comique eſt des eſpeces, & le genre tragique eſt des individus. Je m'explique. Le

Le héros d'une tragédie eſt tel ou tel homme. C'eſt ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'eſt point un autre. Le principal perſonnage d'une comédie doit, au contraire, préſenter un grand nombre d'hommes. Si par haſard on lui donnoit une phyſionomie ſi particuliere qu'il n'y eût dans la ſociété qu'un ſeul individu qui lui reſſemblât, la comédie retourneroit à ſon enfance, & dégénéreroit en ſatyre.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Heautontimorumenos* eſt un pere affligé du parti violent auquel il a porté ſon fils, par un excès de ſévérité dont il ſe punit lui-même, en ſe couvrant de lambeaux, ſe nourriſſant durement, fuyant la ſociété, chaſſant ſes domeſtiques, & ſe condamnant à cultiver la terre de ſes propres mains. On peut dire que ce pere-là n'eſt pas dans la Nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un ſiecle l'exemple d'une affliction auſſi bizarre. «

» Horace, qui avoit le goût d'une délicateſſe » ſinguliere, me paroît avoir apperçu ce défaut, » & l'avoir critiqué d'une façon bien légere «.

» Je ne me rappelle pas l'endroit «.

» C'eſt dans la Satyre premiere ou ſeconde du » premier Livre, où il ſe propoſe de montrer que » pour éviter un excès, les fous ſe précipitent » dans l'excès oppoſé. Fufidius, dit-il, craint » de paſſer pour diſſipateur. Savez-vous ce qu'il » fait ? Il prête à cinq pour cent par mois, & » ſe paie d'avance. Plus un homme eſt obéré, » plus il exige. Il ſait par cœur les noms de tous » les enfans de famille qui commencent à aller » dans le monde, & qui ont des peres durs. Mais » vous croiriez peut-être que cet homme dépen- » ſe à proportion de ſon revenu : erreur. Il eſt ſon

» plus cruel ennemi ; & ce pere de la comédie, » qui ſe punit de l'évaſion de ſon fils, ne ſe tourmente pas plus méchamment. *Non ſe pejùs cruciaverit* «.

» Oui, rien n'eſt plus dans le caractere de cet Auteur, que d'avoir attaché deux ſens à ce *méchamment*, dont l'un tombe ſur Térence, & l'autre ſur Fuſidius «.

» Dans le genre ſérieux, les caracteres ſeront ſouvent auſſi généraux que dans le genre comique ; mais ils ſeront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois, il eſt arrivé une aventure fort plaiſante à la Cour, un événement fort tragique à la Ville. D'où il s'enſuit que la comédie & la tragédie ſont de tous les états ; avec cette différence, que la douleur & les larmes ſont encore plus ſouvent ſous les toits des ſujets, que l'enjouement & la gaieté dans les palais des Rois. C'eſt moins le ſujet qui rend une piece comique, ſérieuſe ou tragique, que le ton, les paſſions, les caracteres & l'intérêt. Les effets de l'amour, de la jalouſie, du jeu, du déréglement, de l'ambition, de la haine, de l'envie, peuvent faire rire, réfléchir ou trembler. Un jaloux qui prend des meſures pour s'aſſurer de ſon déshonneur, eſt ridicule ; un homme d'honneur qui le ſoupçonne & qui aime, en eſt affligé ; un furieux qui le ſait, peut commettre un crime. Un joueur portera chez un uſurier le portrait d'une maîtreſſe ; un autre joueur embarraſſera ſa fortune, la renverſera, plongera une femme & des enfans dans la miſere, & tombera dans le déſeſpoir. Que vous dirai-je de plus ? La piece dont nous nous ſommes entretenus a preſqu'été faite dans les trois genres «.

» Comment » ?

» Oui. «

» La choſe eſt ſinguliere ! «

» Clairville eſt d'un caractere honnête, mais impétueux & léger. Au comble de ſes vœux, poſſeſſeur tranquille de Roſalie, il oublia ſes peines paſſées. Il ne vit plus dans notre hiſtoire qu'une aventure commune. Il en fit des plaiſanteries. Il alla même juſqu'à parodier le troiſieme Acte de la piece. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit expoſé mes embarras ſous un jour tout-à-fait comique. J'en ris ; mais je fus ſecrétement offenſé du ridicule que Clairville jettoit ſur une des actions les plus importantes de notre vie : car enfin, il y eut un moment qui pouvoit lui coûter, à lui, ſa fortune & ſa maîtreſſe, à Roſalie l'innocence & la droiture de ſon cœur, à Conſtance le repos, à moi la probité, & peut-être la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers Actes de la piece ; & je puis vous aſſurer que je le fis pleurer plus long-tems qu'il ne m'avoit fait rire «.

» Et pourroit-on voir ces morceaux « ?

» Non. Ce n'eſt point un refus ; mais Clairville a brûlé ſon Acte, & il ne me reſte que le canevas des miens «.

» Et ce canevas « ?

» Vous l'allez voir, ſi vous me le demandez ; mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame ſenſible ; vous m'aimez ; & cette lecture pourra vous laiſſer des impreſſions dont vous aurez de la peine à vous diſtraire «.

» Donnez le canevas tragique, Dorval, donnez «.

Dorval tira de ſa poche quelques feuilles volantes, qu'il me tendit en détournant la tête, comme s'il eût craint d'y jetter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Roſalie inſtruite au troiſieme Acte, du mariage de Dorval & de Conſtance, & perſuadée que ce Dorval eſt un ami perfide, un homme ſans foi, prend un parti violent; c'eſt de tout révéler. Elle voit Dorval; elle le traite avec le dernier mépris.

Dorval. Je ne ſuis point un ami perfide, un homme ſans foi. Je ſuis Dorval; je ſuis un malheureux.

Roſalie. Dis un miſérable ... Ne m'a-t-il pas laiſſé croire qu'il m'aimoit?

Dorval. Je vous aimois; & je vous aime encore.

Roſalie. Il m'aimoit! Il m'aime! Il épouſe Conſtance! Il en a donné ſa parole à ſon frere! & cette union ſe conſomme aujourd'hui!... Allez, eſprit pervers. Eloignez-vous; permettez à l'innocence d'habiter un ſéjour d'où vous l'avez bannie. La paix & la vertu rentreront ici, quand vous en ſortirez. Fuyez. La honte & les remords qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant, vous attendent à cette porte.

Dorval. On m'accable! On me chaſſe! Je ſuis un ſcélérat! O vertu! Voilà donc ta derniere récompenſe!

Roſalie. Il s'étoit promis ſans doute que je me tairois... Non, non... tout ſe ſaura... Conſtance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeuneſſe.... Elle trouvera mon excuſe & mon pardon dans ſon cœur... O Clairville! combien il faudra que je t'aime, pour expier mon injuſtice, & réparer les maux que je t'ai faits!... mais le moment approche où le méchant ſera connu.

Dorval. Jeune imprudente, arrêtez; ou vous allez devenir coupable du ſeul crime que j'aurai jamais commis, ſi c'en eſt un que de jetter loin de ſoi un fardeau qu'on ne peut plus porter....

Encore un mot, & je croirai que la vertu n'eſt qu'un fantôme vain; que la vie n'eſt qu'un préſent fatal du ſort; que le bonheur n'eſt nulle part; que le repos eſt ſous la tombe, & j'aurai vécu.

Roſalie s'eſt éloignée; elle ne l'entend plus. Dorval ſe voit mépriſé de la ſeule femme qu'il aime, & qu'il ait jamais aimée; expoſé à la haine de Conſtance, à l'indignation de Clairville, ſur le point de perdre les ſeuls êtres qui l'attachoient au monde, & de retomber dans la ſolitude de l'univers. ... Où ira-t-il? ... à qui s'adreſſera-t-il? ... qui aimera-t-il? ... de qui ſera-t-il aimé? ... Le déſeſpoir s'empare de ſon ame. Il ſent le dégoût de la vie; il incline vers la mort: c'eſt le ſujet d'un monologue, qui finit le troiſieme Acte. Dès la fin de cet Acte, il ne parle plus à ſes domeſtiques; il leur commande de la main, & ils obéiſſent.

Roſalie exécute ſon projet au commencement du quatrieme. Quelle eſt la ſurpriſe de Conſtance & de ſon frere! Ils n'oſent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux; ils s'évitent tous; ils ſe fuient; & Dorval ſe trouve tout-à-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son deſtin s'accomplit; il s'en apperçoit; & le voilà réſolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles, ſon valet, eſt le ſeul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeſte penſée de ſon Maître; il répand ſa terreur dans toute la maiſon; il court à Clairville, à Conſtance, à Roſalie. Il parle. Ils ſont conſternés. A l'inſtant, les intérêts particuliers diſparoiſſent. On cherche à ſe rapprocher de Dorval; mais il eſt trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus perſonne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'eſt capable d'aucun ſentiment.

Il lutte un peu contre cet état ténébreux ; mais c'eſt foiblement, par élans courts, ſans force & ſans effet. Le voilà tel qu'il eſt au commencement du cinquieme Acte.

Cet Acte s'ouvre par Dorval ſeul, qui ſe promene ſur la Scene, ſans rien dire. On voit dans ſon vêtement, ſon geſte, ſon ſilence, le projet de quitter la vie. Clairville entre ; il le conjure de vivre ; il ſe jette à ſes genoux ; il les embraſſe ; il le preſſe, par les raiſons les plus honnêtes & les plus tendres, d'accepter Roſalie. Il n'en eſt que plus cruel. Cette Scene avance le ſort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monoſyllabes : le reſte de l'action de Dorval eſt muet.

Conſtance arrive ; elle joint ſes efforts à ceux de ſon frere. Elle dit à Dorval ce qu'elle penſe de plus pathétique ſur la réſignation aux événemens ; ſur la puiſſance de l'Etre ſuprême, puiſſance à laquelle c'eſt un crime de ſe ſouſtraire ; ſur les offres de Clairville, &c. ... Pendant que Conſtance parle, elle a un des bras de Dorval entre les ſiens ; & ſon ami le tient embraſſé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval, tout en lui-même, ne ſent point ſon ami qui le tient embraſſé, n'entend point Conſtance qui lui parle. Seulement il ſe renverſe quelquefois ſur eux pour pleurer ; mais les larmes ſe refuſent. Alors il ſe retire ; il pouſſe des ſoupirs profonds ; il fait quelques geſtes lents & terribles ; on voit ſur ſes levres des mouvemens d'un ris paſſager, plus effrayans que ſes ſoupirs & ſes geſtes.

Roſalie vient ; Conſtance & Clairville ſe retirent. Cette Scene eſt celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur, & du repentir. Roſalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en eſt déſolée. Preſſée entre l'amour qu'elle reſſent,

l'intérêt qu'elle prend à Dorval, le reſpect qu'elle doit à Conſtance, & les ſentimens qu'elle ne peut refuſer à Clairville, combien elle dit de choſes touchantes ! Dorval paroît d'abord ni ne la voir, ni ne l'écouter. Roſalie pouſſe des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe ſur elle des yeux égarés. Ses regards ſont ceux d'un homme qui ſortiroit d'un ſommeil léthargique. Cet effort le briſe. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Roſalie ſe retire en pouſſant des ſanglots, ſe déſolant, s'arrachant les cheveux.

Dorval reſte un moment dans cet état de mort. Charles eſt debout devant lui, ſans rien dire .... Ses yeux ſont à demi-fermés ; ſes longs cheveux pendent ſur le derriere du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte, la reſpiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie paſſe peu-à-peu. Il en revient par un ſoupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête ſur ſes mains, & les coudes ſur ſes genoux ; il ſe leve avec peine ; il erre à pas lents : il rencontre Charles ; il le prend par le bras, le regarde un moment, tire ſa bourſe & ſa montre, les lui donne avec un papier cacheté ſans adreſſe, & lui fait ſigne de ſortir. Charles ſe jette à ſes pieds, & ſe colle le viſage contre terre. Dorval l'y laiſſe, & continue d'errer. En errant, ſes pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il ſe détourne. ... Alors Charles ſe leve ſubitement, laiſſe la bourſe & la montre à terre, & court appeller du ſecours.

Dorval le ſuit lentement .... Il s'appuie ſans deſſein contre la porte.. ... Il y voit un verrouil... Il le regarde ... le ferme ... tire ſon épée ..... en appuie le pommeau contre la terre.... en dirige la pointe vers ſa poitrine ... ſe penche la

corps ſur le côté . . . leve les yeux au Ciel . . . les ramene ſur lui . . . demeure ainſi quelque tems . . . pouſſe un profond ſoupir, & ſe laiſſe tomber.

Charles arrive ; il trouve la porte fermée ; il appelle ; on vient ; on force la porte. On trouve Dorval baigné dans ſon ſang & mort. Charles rentre en pouſſant des cris. Les autres domeſtiques reſtent autour du cadavre. Conſtance arrive. Frappée de ce ſpectacle, elle crie, elle court égarée ſur la ſcene, ſans trop ſavoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enleve le cadavre de Dorval. Cependant Conſtance, tournée vers le lieu de la ſcene ſanglante, eſt immobile dans un fauteuil, le viſage couvert de ſes mains.

Arrivent Clairville & Roſalie. Ils trouvent Conſtance dans cette ſituation ; ils l'interrogent ; elle ſe tait. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponſe, elle découvre ſon viſage, détourne la tête, & leur montre de la main l'endroit teint du ſang de Dorval.

Alors ce ne ſont plus que des cris, des pleurs, du ſilence, & des cris.

Charles donne à Conſtance le paquet cacheté. C'eſt la vie & les dernieres volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premieres lignes, que Clairville ſort comme un furieux ; Conſtance le ſuit. Juſtine & les domeſtiques emportent Roſalie qui ſe trouve mal, & la piece finit.

» Ah ! m'écriai-je, ou je n'y entends rien, ou » voilà de la tragédie ! A la vérité, ce n'eſt plus » l'épreuve de la vertu, c'eſt ſon déſeſpoir. Peut-» être y auroit-il du danger à montrer l'homme » de bien réduit à cette extrêmité funeſte ? Mais » on n'en ſent pas moins la force de la panto-» mime ſeule, & de la pantomime réunie au diſ-» cours. Voilà les beautés que nous perdons, faute

» de ſcene & faute de hardieſſe, en imitant ſer-» vilement nos prédéceſſeurs, & laiſſant la na-» ture & la vérité . . . . . Mais Dorval ne parle » point. . . . Mais peut-il y avoir de diſcours qui » frappent autant que ſon action & ſon ſilence ?... » Qu'on lui faſſe dire quelques mots par inter-» valle, cela ſe peut ; mais il ne faut pas oublier » qu'il eſt rare que celui qui parle beaucoup, ſe » tue «.

Je me levai, j'allai trouver Dorval. Il erroit parmi les arbres, & il me paroiſſoit abſorbé dans ſes penſées. Je crus qu'il étoit à propos de garder ſon papier, & il ne me le redemanda pas.

» Si vous êtes convaincu, me dit-il, que ce ſoit là de la tragédie, & qu'il y ait entre la tragédie & la comédie un genre intermédiaire ; voilà donc deux branches du genre dramatique qui ſont encore incultes, & qui n'attendent que des hommes. Faites des comédies dans le genre ſérieux ; faites des tragédies domeſtiques, & ſoyez ſûr qu'il y a des applaudiſſemens & une immortalité qui vous ſont réſervés. Sur-tout négligez les coups de théatre ; cherchez des tableaux ; rapprochez-vous de la vie réelle ; & ayez d'abord un eſpace qui permette l'exercice de la pantomime dans toute ſon étendue. . . . On dit qu'il n'y a plus de grandes paſſions tragiques à émouvoir ; qu'il eſt impoſſible de préſenter les ſentimens élevés d'une maniere neuve & frappante. Cela peut être dans la tragédie telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont compoſée. Mais la tragédie domeſtique aura une autre action, un autre ton, & un ſublime qui lui ſera propre. Je le ſens ce ſublime ; il eſt dans ces mots d'un pere qui diſoit à ſon fils qui le nourriſſoit dans ſa vieilleſſe ;

Mon fils, nous ſommes quittes : je t'ai donné la vie, & tu me l'as rendue ; & dans ceux-ci d'un autre pere qui diſoit au ſien : *Dites toujours la vérité ; ne promettez rien à perſonne que vous ne vouliez tenir ; je vous en conjure par ces pieds que je réchauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau «.*

» Mais cette tragédie nous intéreſſera-t-elle ? «

» Je vous le demande. Elle eſt plus voiſine de nous ; c'eſt le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi ! vous ne concevez pas l'effet que produiroient ſur vous une ſcene réelle, des habits vrais, des diſcours proportionnés aux actions, des actions ſimples, des dangers dont il eſt impoſſible que vous n'ayez tremblé pour vos parens, vos amis, pour vous-même ? Un renverſement de fortune ; la crainte de l'ignominie ; les ſuites de la miſere ; une paſſion qui conduit l'homme à ſa ruine, de ſa ruine au déſeſpoir, du déſeſpoir à une mort violente, ne ſont pas des événemens rares ; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuſe d'un tyran, ou le ſacrifice d'un enfant aux autels des Dieux d'Athenes, ou de Rome ? ... Mais vous êtes diſtrait . . . Vous rêvez. . . . Vous ne m'écoutez pas . . .

» Votre ébauche tragique m'obſede . . . Je vous » vois errer ſur la ſcene . . . détourner vos pieds » de votre valet proſterné . . . fermer le verrouil . . . » tirer votre épée . . . . L'idée de cette panto- » mime me fait frémir . . . . . Je ne crois pas » qu'on en ſoutînt le ſpectacle ; & toute cette » action eſt peut-être de celles qu'il faut met- » tre en récit. Voyez «.

» Je crois qu'il ne faut ni réciter, ni montrer au ſpectateur un fait ſans vraiſemblance ; & qu'entre les actions vraiſemblables, il eſt facile de diſtinguer celles qu'il faut expoſer aux yeux, de celles qu'on doit renvoyer derriere la ſcene. Il faut que j'applique mes idées à la tragédie connue ; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'exiſte pas encore parmi nous.

Lorſqu'une action eſt ſimple, je crois qu'il faut plutôt la repréſenter que la réciter. La vue de Mahomet tenant un poignard levé ſur le ſein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le preſſe d'enfoncer, & la paſſion qui retient ſon bras, eſt un tableau frappant. La commiſération qui nous ſubſtitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame. Ce ne ſera pas ſur le ſein d'Irene, c'eſt ſur le mien que je verrai le poignard ſuſpendu & vacillant . . . . Cette action eſt trop ſimple pour être mal imitée. Mais ſi l'action ſe complique ; ſi les incidens ſe multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-uns qui me rappelleront que je ſuis dans un parterre ; que tous ces perſonnages ſont des Comédiens ; & que ce n'eſt point un fait qui ſe paſſe. Le récit au contraire me tranſportera au delà de la ſcene. J'en ſuivrai toutes les circonſtances. Mon imagination les réaliſera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne ſe démentira. Le Poëte aura dit :

Entre les deux partis Calcas s'eſt avancé ;
L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil hériſſé,
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute.
ou, *les ronces dégoûtantes*
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.

Où eſt l'Acteur qui me montrera Calcas tel qu'il eſt dans ces vers ? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air ſombre ; peut-être même, l'œil farouche. Je re-

connoîtrai à ſon action, à ſon geſte, la préſence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais, quelque terrible qu'il ſoit, ſes cheveux ne ſe hériſſeront point ſur ſa tête. L'imitation dramatique ne va pas juſques-là.

Il en ſera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit. L'air obſcurci de traits; une armée en tumulte; la terre arroſée de ſang; une jeune Princeſſe le poignard enfoncé dans le ſein; les vents déchaînés; le tonnerre retentiſſant au haut des airs; le ciel allumé d'éclairs; la mer qui écume & mugit. Le Poëte a peint toutes ces choſes; l'imagination les voit; l'art ne les imite point.

Mais il y a plus: un goût dominant de l'ordre dont je vous ai déja entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonſtance nous eſt donnée au deſſus de la nature commune, elle agrandit le reſte dans notre penſée. Le Poëte n'a rien dit de la ſtature de Calcas; mais je la vois; je la proportionne à ſon action. L'exagération intellectuelle s'échappe de là, & ſe répand ſur tout ce qui approche de cet objet. La ſcene réelle eût été petite, foible, meſquine, fauſſe, ou manquée. Elle devient grande, forte, vraie, & même énorme dans le récit. Au théatre, elle eût été fort au deſſous de la nature; je l'imagine un peu au delà. C'eſt ainſi que dans l'Epopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous-même à l'action de mon eſquiſſe tragique: l'action n'eſt-elle pas ſimple «?

» Elle l'eſt «.

» Y a-t-il quelque circonſtance qu'on ne puiſſe imiter ſur la ſcène? «

» Aucune «?

» L'effet en ſera-t-il terrible? «

» Que trop peut-être. Qui ſait ſi nous irions » chercher au théatre des impreſſions auſſi fortes? » On veut être attendri, touché, effrayé; mais » juſqu'à un certain point «.

» Pour juger ſainement, expliquons-nous. Quel eſt l'objet d'une compoſition dramatique? «

» C'eſt, je crois, d'inſpirer aux hommes l'a- » mour de la vertu, l'horreur du vice « . . .

» Ainſi, dire qu'il ne faut les émouvoir que juſqu'à un certain point, c'eſt prétendre qu'il ne faut pas qu'ils ſortent d'un ſpectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui ſeroit auſſi puſillanime. Que ſeroit-ce que le goût? & que deviendroit l'art, ſi l'on ſe refuſoit à ſon énergie, & ſi l'on poſoit des barrieres arbitraires à ſes effets? «

» Il me reſteroit encore quelques queſtions à » vous faire ſur la nature du tragique domeſti- » que & bourgeois, comme vous l'appellez; mais » j'entrevois vos réponſes. Si je vous demandois » pourquoi dans l'exemple que vous m'en avez » donné, il n'y a point de ſcenes alternative- » ment muettes & parlées; vous me répondriez, » ſans doute, que tous les ſujets ne comportent » pas ce genre de beautés «.

» Cela eſt vrai «.

» Mais quels ſeront les ſujets de ce comique » ſérieux que vous regardez comme une branche » nouvelle du genre dramatique? Il n'y a dans la » nature humaine qu'une douzaine, tout au plus, » de caracteres vraiment comiques, & marqués » de grands traits «.

» Je le penſe «.

» Les petites différences qui ſe remarquent dans » les caracteres des hommes, ne peuvent être

» maniées auſſi heureuſement que les caracteres » tranchés «.

» Je le penſe. Mais ſavez-vous ce qui s'enſuit de-là ? . . . . Que ce ne ſont plus, à proprement parler, les caracteres qu'il faut mettre ſur la ſcene, mais les conditions. Juſqu'à préſent, dans la comédie, le caractere a été l'objet principal, & la condition n'a été que l'acceſſoire; il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractere ne ſoit que l'acceſſoire. C'eſt du caractere qu'on tiroit toute l'intrigue; on cherchoit en général les circonſtances qui le faiſoient ſortir, & l'on enchaînoit ces circonſtances: c'eſt la condition, ſes devoirs, ſes avantages, ſes embarras qui doivent ſervir de baſe à l'ouvrage. Il me ſemble que cette ſource eſt plus féconde, plus étendue, & plus utile que celle des caracteres. Pour peu que le caractere fût chargé, un ſpectateur pouvoit ſe dire à lui-même, ce n'eſt pas moi. Mais il ne peut ſe cacher que l'état qu'on joue devant lui ne ſoit le ſien; il ne peut méconnoître ſes devoirs : il faut abſolument qu'il s'applique ce qu'il entend «.

» Il me ſemble qu'on a déja traité pluſieurs de » ces ſujets «.

» Cela n'eſt pas. Ne vous y trompez point «.

„ N'avons-nous pas des Financiers dans nos „ Pieces " ?

„ Sans doute, il y en a ; mais le Financier n'eſt pas fait ".

„ On auroit de la peine à en citer une ſans un „ pere de famille ".

„ J'en conviens ; mais le Pere de Famille n'eſt pas fait : en un mot, je vous demanderai ſi les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvéniens, leurs dangers ont été mis ſur la Scene; ſi c'eſt la baſe de l'intrigue & de la morale de nos Pieces ; enſuite, ſi ces devoirs, ces avantages, ces inconvéniens, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des ſituations très-embarraſſantes " ?

„ Ainſi, vous voudriez qu'on jouât l'Homme de „ lettres, le Philoſophe, le Commerçant, le Juge, „ l'Avocat, le Politique, le Citoyen, le Magiſtrat, „ le grand Seigneur, l'Intendant ".

„ Ajoutez à cela toutes les relations, le Pere de famille, l'Epoux, la Sœur, les Freres. Le Pere de famille ! Quel ſujet dans un ſiecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'eſt qu'un Pere de famille !

Songez qu'il ſe forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous eſt moins connu que les conditions, & ne doit nous intéreſſer davantage. Nous avons chacun notre état dans la ſociété; mais nous avons à faire des hommes de tous les états.

Les conditions ! Combien de détails importans, d'actions publiques & domeſtiques; de vérités inconnues, de ſituations nouvelles à tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contraſtes que les caracteres ? Et le Poëte ne pourra-t-il pas les oppoſer ?

Mais ces ſujets n'appartiennent pas ſeulement au genre ſérieux : ils deviendront comiques ou tragiques, ſelon le génie de l'homme qui s'en ſaiſira.

Telle eſt encore la viciſſitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Miſanthrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en eſt-il pas ainſi de beaucoup d'autres caracteres " ?

„ Ces idées ne me déplaiſent pas. Me voilà tout

„ disposé à entendre la premiere Comédie dans le „ genre sérieux, où la premiere Tragédie bour- „ geoise qu'on représentera. J'aime qu'on étende „ la sphere de nos plaisirs. J'accepte les ressources „ que vous offrez; mais laissez-nous encore cel- „ les que nous avons. Je vous avoue que le genre „ merveilleux me tient à cœur. Je souffre à le voir „ confondu avec le genre burlesque, & chassé du „ système de la nature & du genre dramatique. „ Quinault mis à côté de Scarron & de Dassouci! „ Ah, Dorval, Quinault «!

» Personne ne lit Quinault avec plus de plaisir que moi. C'est un Poëte plein de graces, qui est toujours tendre & facile, & souvent élevé. J'espere vous montrer un jour jusqu'où je porte la connoissance & l'estime des talens de cet homme unique, & quel parti on auroit pu tirer de ses Tragédies, telles qu'elles sont. Mais il s'agit de son genre que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le *Monde burlesque*. Et le *Monde enchanté*, vous est-il mieux connu? A quoi en comparez-vous les peintures, si elles n'ont aucun modele subsistant dans la nature?

Le genre burlesque & le genre merveilleux n'ont point de poétique, & n'en peuvent avoir. Si l'on hasarde sur la Scene lyrique un trait nouveau, c'est une absurdité qui ne se soutient que par des liaisons plus ou moins éloignées avec une absurdité ancienne. Le nom & les talens de l'Auteur y font aussi quelque chose. Moliere allume des chandelles tout autour du *Bourgeois Gentilhomme*; c'est une extravagance qui n'a pas de bon sens; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à mesure qu'ils font des sottises. Il y a dans cette fiction une allégorie sensée, & il est sifflé. Angélique se rend invisible à son amant

amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des spectateurs, & cette machine ridicule ne choque personne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ses ennemis, & qui ne blesse que lui-même. C'est assez le sort de la méchanceté; & rien n'est plus incertain que le succès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois, dans toutes ces inventions dramatiques, que des contes semblables à ceux dont on berce les enfans. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront assez de vraisemblance pour intéresser des hommes sensés? L'Héroïne de la *Barbe-bleue* est au haut d'une tour; elle entend au pied de cette tour la voix terrible de son tyran: elle va périr, si son libérateur ne paroît. Sa sœur est à ses côtés; ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette situation ne soit pas aussi belle qu'aucune du Théatre lyrique; & que la question, *Ma sœur, ne voyez-vous rien venir*, soit sans pathétique? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme sensé, comme elle fait pleurer les petits enfans? C'est qu'il y a une Barbe-bleue qui détruit son effet «.

» Et vous pensez qu'il n'y a aucun ouvrage dans » le genre, soit burlesque, soit merveilleux, où l'on » ne rencontre quelques poils de cette Barbe «.

» Je le crois; mais je n'aime pas votre expression: elle est burlesque, & le burlesque me déplaît par-tout «.

„ Je vais tâcher de réparer cette faute par quel- „ que observation plus grave. Les Dieux du Théa- „ tre lyrique ne sont-ils pas les mêmes que ceux „ de l'Epopée? Et pourquoi, je vous prie, Vénus „ n'auroit-elle pas aussi bonne grace à se désoler „ sur la Scene, de la mort d'Adonis, qu'à pousser

„ des cris dans l'*Iliade*, de l'égratignure légere „ qu'elle a reçue de la lance de Diomede, ou qu'à „ ſoupirer en voyant l'endroit de ſa belle main „ blanche, où la peau meurtrie commençoit à „ noircir ? N'eſt-ce pas dans le Poëme d'Homere „ un tableau charmant que celui de cette Déeſſe „ en pleurs, renverſée ſur le ſein de ſa mere Dio- „ né ? Pourquoi ce tableau plairoit-il moins dans „ une compoſition lyrique " ?

„ Un plus habile que moi vous répondra que les embelliſſemens de l'Epopée, convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzieme & du ſeizieme ſiecles, ſont proſcrits parmi les François, & que les Dieux de la Fable, les Oracles, les Héros invulnérables, les aventures romaneſques, ne ſont plus de ſaiſon.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination, & mettre en action ſous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en eſt pas ainſi de mes ſens. Rappellez-vous les principes que j'établiſſois tout à l'heure ſur les choſes, même vraiſemblables, qu'il convenoit, tantôt de montrer, tantôt de dérober aux ſpectateurs. Les mêmes diſtinctions que je faiſois s'appliquent plus ſévérement encore au genre merveilleux : en un mot, ſi ce ſyſtême ne peut avoir la vérité qui convient à l'Epopée, comment pourroit-il nous intéreſſer ſur la Scene ?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux ſituations : il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la Nature, ſans lequel les grands effets ne ſe produiſent point. Cet accent s'affoiblit à meſure que les conditions s'élevent. Ecoutez Agamemnon :

Encor ſi je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins ſoulager ma douleur ;
Triſtes deſtins des Rois ! Eſclaves que nous ſommes ;
Et des rigueurs du ſort, & des diſcours des hommes !
Nous nous voyons ſans ceſſe aſſiégés de témoins,
Et les plus malheureux oſent pleurer le moins.

Les Dieux doivent-ils ſe reſpecter moins que les Rois ? Si Agamemnon, dont on va immoler la fille, craint de manquer à la dignité de ſon rang, quelle ſera la ſituation qui fera deſcendre Jupiter du ſien !

» Mais la Tragédie ancienne eſt pleine de Dieux, » & c'eſt Hercule qui dénoue cette fameuſe Tragé- » die de *Philoctete*, à laquelle vous prétendez qu'il » n'y a pas un mot à ajouter ni à retrancher «.

» Ceux qui ſe livrerent les premiers à une étude ſuivie de la nature humaine, s'attacherent d'abord à diſtinguer les paſſions, à les connoître, & à les caractériſer. Un homme en conçut les idées abſtraites, & ce fut un Philoſophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un Poëte. Un troiſieme tailla le marbre à cette reſſemblance, & ce fut un Statuaire. Un quatrieme fit proſterner le Statuaire au pied de ſon ouvrage, & ce fut un Prêtre. Les Dieux du paganiſme ont été faits à la reſſemblance de l'homme. Qu'eſt-ce que les Dieux d'Homere, d'Eſchile, d'Euripide & de Sophocle ? Les vices des hommes, leurs vertus & les grands phénomenes de la Nature perſonnifiés. Voilà la véritable théogonie : voilà le coup-d'œil ſous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour & les Furies.

Lorſqu'un Payen étoit agité de remords, il penſoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même ; & quel trouble ne devoit-il donc

pas éprouver à l'aſpect de ce fantôme parcourant la Scene, une torche à la main, la tête hériſſée de ſerpens, & préſentant aux yeux du coupable des mains teintes de ſang ! Mais nous qui connoiſſons la vanité de toutes ces ſuperſtitions ! Nous « !

» Eh bien, il n'y a qu'à ſubſtituer nos Diables » aux Euménides «.

» Il y a trop peu de foi ſur la terre..... Et puis nos Diables ſont d'une figure ſi gothique..... de ſi mauvais goût... Eſt-il étonnant que ce ſoit Hercule qui dénoue le *Philoctete* de Sophocle ? Toute l'intrigue de la Piece eſt fondée ſur ſes fleches ; & cet Hercule avoit dans les Temples une ſtatue, au pied de laquelle le peuple ſe proſternoit tous les jours.

Mais ſavez-vous quelle fut la ſuite de l'union de la ſuperſtition nationale & de la poéſie ? C'eſt que le Poëte ne put donner à ſes Héros des caracteres tranchés. Il eût doublé les êtres : il auroit montré la même paſſion ſous la forme d'un Dieu & ſous celle d'un homme.

Voilà la raiſon pour laquelle les Héros d'Homere ſont preſque des perſonnages hiſtoriques.

Mais lorſque la Religion Chrétienne eut chaſſé des eſprits la croyance des Dieux du paganiſme, & contraint l'artiſte à chercher d'autres ſources d'illuſion, le ſyſtême poétique changea. Les hommes prirent la place des Dieux, & on leur donna un caractere plus un «.

» Mais l'unité de caractere un peu rigoureuſe- » ment priſe, n'eſt-elle pas une chimere «.

» Sans doute «.

» On abandonna donc la vérité « ?

» Point du tout. Rappellez-vous qu'il ne s'agit ſur la Scene que d'une ſeule action ; que d'une circonſtance de la vie ; que d'un intervalle très-court,

pendant lequel il eſt vraiſemblable qu'un homme a conſervé ſon caractere «.

» Et dans l'Epopée, qui embraſſe une grande » partie de la vie, une multitude prodigieuſe d'é- » vénemens différens, des ſituations de toute eſ- » pece, comment faudra-t-il peindre les hommes « ?

» Il me ſemble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils ſont ; ce qu'ils devroient être, eſt une choſe trop ſyſtématique & trop vague pour ſervir de baſe à un art d'imitation. Il n'y a rien de ſi rare qu'un homme tout-à-fait méchant, ſi ce n'eſt peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorſque Thétis trempa ſon fils dans le Styx, il en ſortit ſemblable à Therſite par le talon. Thétis eſt l'image de la Nature «.

Ici Dorval s'arrêta ; puis il reprit : » Il n'y a de beautés durables que celles qui ſont fondées ſur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une viciſſitude rapide, toute peinture ne repréſentant qu'un inſtant qui fuit, toute imitation ſeroit ſuperflue. Les beautés ont dans les arts le même fondement que les vérités dans la Philoſophie. Qu'eſt-ce que la vérité ? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'eſt-ce que la beauté d'imitation ? La conformité de l'image avec la choſe.

Je crains bien que ni les Poëtes, ni les Muſiciens, ni les Décorateurs, ni les Danſeurs, n'aient pas encore une idée véritable de leur Théatre. Si le genre lyrique eſt mauvais, c'eſt le plus mauvais de tous les genres ; s'il eſt bon, c'eſt le meilleur ; mais peut-il être bon, ſi l'on ne s'y propoſe point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte ? A quoi bon mettre en poéſie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu ? en chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité ? Plus on dé-

penſe ſur un fonds, plus il importe qu'il ſoit bon. N'eſt-ce pas proſtituer la Philoſophie, la Poéſie, la Muſique, la Peinture, la Danſe, que de les occuper d'une abſurdité? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la Nature; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable. Et l'illuſion n'eſt-elle pas déja aſſez éloignée? Et qu'a de commun avec la métamorphoſe ou le ſortilege, l'ordre univerſel des choſes qui doit toujours ſervir de baſe à la raiſon poétique? Des hommes de génie ont ramené, de nos jours, la Philoſophie du Monde intelligible dans le Monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même ſervice à la poéſie lyrique, & qui la faſſe deſcendre des régions enchantées ſur la terre que nous habitons?

Alors on ne dira plus d'un Poëme lyrique, que c'eſt un ouvrage choquant dans le ſujet, qui eſt hors de la nature; dans les principaux perſonnages, qui ſont imaginaires; dans la conduite, qui n'obſerve ſouvent, ni unité de tems, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation ſemblent n'avoir été réunis que pour affoiblir l'expreſſion des uns par les autres.

Un Sage étoit autrefois un Philoſophe, un Poëte, un Muſicien: ces talens ont dégénéré en ſe ſéparant. La ſphere de la Philoſophie s'eſt reſſerrée; les idées ont manqué à la Poéſie; la force & l'énergie aux chants; & la ſageſſe, privée de ces organes, ne s'eſt plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand Muſicien & un grand Poëte lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carriere à remplir. Qu'il ſe montre cet homme de génie qui doit placer la véritable Tragédie, la véritable Comédie ſur le Théatre lyrique; qu'il s'écrie, comme le Prophete

du peuple hébreu dans ſon enthouſiaſme: *Adducite mihi Pſalterem*; qu'on m'amene un Muſicien, & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voiſin a des défauts ſans doute; mais beaucoup moins qu'on ne penſe. Si le Chanteur s'aſſujettiſſoit à n'imiter à la cadence que l'accent inarticulé de la paſſion dans les airs de ſentimens, ou que les principaux phénomenes de la nature dans les airs qui font tableau, & que le Poëte ſût que ſon ariette doit être la péroraiſon de ſa Scene, la réforme ſeroit bien avancée «.

» Et que deviendroient nos Ballets «?

» La danſe? La danſe attend encore un homme de génie: elle eſt mauvaiſe par-tout, parce qu'on ſoupçonne à peine que c'eſt un genre d'imitation. La danſe eſt à la pantomime, comme la poéſie eſt à la proſe, ou plutôt comme la déclamation naturelle eſt au chant: c'eſt une pantomime meſurée.

Je voudrois bien qu'on me dît ce que ſignifient toutes ces danſes, telles que le menuet, le paſſepied, le rigaudon, l'allemande, la ſarabande, où l'on ſuit un chemin tracé. Cet homme ſe déploie avec une grace infinie: il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur & de la nobleſſe; mais qu'eſt-ce qu'il imite? Ce n'eſt pas-là ſavoir chanter, c'eſt ſavoir ſolfier.

Une danſe eſt un poëme; ce poëme devroit donc avoir ſa repréſentation ſéparée: c'eſt une imitation par les mouvemens, qui ſuppoſe le concours du Poëte, du Peintre, du Muſicien & du Pantomime: elle a ſon ſujet: ce ſujet peut être diſtribué par Actes & par Scenes. La Scene a ſon récitatif libre ou obligé, & ſon ariette «.

» Je vous avoue que je ne vous entends qu'à » moitié, & que je ne vous entendrois point du

» tout, ſans une feuille volante qui parut il y a » quelques années. L'Auteur, mécontent du Ballet » qui termine le Devin du village, en propoſoit » un autre ; & je me trompe fort, ou ſes idées ne » ſont pas éloignées des vôtres «.

» Cela peut être «.

» Un exemple acheveroit de m'éclairer «.

» Un exemple ? Oui. On peut en imaginer un, & je vais y rêver «.

Nous fîmes quelques tours d'allées ſans mot dire ; Dorval rêvoit à ſon exemple de la danſe, & moi je repaſſois dans mon eſprit quelques-unes de ſes idées. Voici à peu près l'exemple qu'il me donna : »Il eſt commun, me dit-il ; mais j'y appliquerai mes idées auſſi facilement que s'il étoit plus voiſin de la Nature & plus piquant.

Sujet. Un petit payſan & une jeune payſanne reviennent des champs ſur le ſoir ; ils ſe rencontrent dans un boſquet voiſin de leur hameau ; & ils ſe propoſent de répéter une danſe qu'ils doivent exécuter enſemble le Dimanche prochain ſous le grand orme.

ACTE PREMIER.

Scene premiere. Leur premier mouvement eſt d'une ſurpriſe agréable : ils ſe témoignent cette ſurpriſe par une *pantomime.*

Ils s'approchent ; ils ſe ſaluent. Le petit payſan propoſe à la jeune payſanne de répéter leur leçon : elle lui répond qu'il eſt tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la preſſe ; elle accepte : ils poſent à terre les inſtrumens de leurs travaux : voilà un *récitatif.* Les pas marchés & la pantomime non meſurée ſont le récitatif de la danſe. Ils répetent leur danſe ; ils ſe recordent le geſte & les pas ; ils ſe reprennent ; ils recommencent ; ils font mieux ; ils s'approuvent ; ils ſe trompent ; ils ſe dépitent ; c'eſt un récitatif, qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit. C'eſt à l'orcheſtre à parler ; c'eſt à lui à rendre les diſcours, à imiter les actions. Le Poëte a dicté à l'orcheſtre ce qu'il doit dire ; le Muſicien l'a écrit ; le Peintre a imaginé les tableaux ; c'eſt au Pantomime à former les pas & les geſtes. D'où vous concevez facilement que ſi la danſe n'eſt pas écrite comme un Poëme ; ſi le Poëte a mal fait le diſcours ; s'il n'a pas ſu trouver des tableaux agéables ; ſi le Danſeur ne fait pas jouer ; ſi l'orcheſtre ne ſait pas parler, tout eſt perdu.

Scene II. Tandis qu'ils ſont occupés à s'inſtruire, on entend des ſons effrayans. Nos enfans en ſont troublés ; ils s'arrêtent ; ils écoutent ; le bruit ceſſe ; ils ſe raſſurent ; ils continuent ; ils ſont interrompus & troublés derechef par les mêmes ſons : c'eſt un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant* : il eſt ſuivi d'une pantomime de la jeune payſanne qui veut ſe ſauver, & du jeune payſan qui la retient. Il dit ſes raiſons ; elle ne veut pas les entendre, & il ſe fait entr'eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de récitatif, compoſé de petits geſtes du viſage, du corps & des mains de ces enfans, qui ſe montroient l'endroit d'où le bruit eſt venu.

La jeune payſanne s'eſt laiſſé perſuader ; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danſe, lorſque deux payſans plus âgés, déguiſés d'une maniere effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

Scene III. Ces payſans déguiſés exécutent, au bruit d'une ſymphonie ſourde, toute l'action qui peut épouvanter des enfans. Leur approche eſt

un *récitatif*. Leur discours, un *duo*. Les enfans s'effraient : ils tremblent de tous leurs membres ; leur effroi augmente à mesure que les spectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper : ils sont retenus, poursuivis ; & les paysans déguisés & les enfans effrayés forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'évasion des enfans.

Scene IV. Alors les spectres ôtent leurs masques ; ils se mettent à rire : ils font toute la pantomime qui convient à des scélérats enchantés du tour qu'ils ont joué ; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils se retirent.

ACTE SECOND.

Scene I. Le petit paysan & la jeune paysanne avoient laissé sur la Scene leur panetiere & leur houlette ; ils viennent les reprendre ; le paysan le premier. Il montre d'abord le bout du nez ; il fait un pas en avant : il recule ; il écoute ; il examine ; il avance un peu plus ; il recule encore ; il s'enhardit peu-à-peu ; il va à droite, & à gauche ; il ne craint plus. Ce monologue est un *récitatif obligé*.

Scene II. La jeune paysanne arrive ; mais elle se tient éloignée. Le petit paysan a beau l'inviter, elle ne veut point approcher. Il se jette à ses genoux : il veut lui baiser la main. *Et les esprits ?* lui dit-elle. „ Ils n'y sont plus. Ils n'y sont plus ". C'est encore du *récitatif*. Mais il est suivi d'un *duo*, dans lequel le petit paysan lui marque son desir, de la maniere la plus passionnée ; & la jeune paysanne se laisse engager peu à peu à rentrer sur la Scene, & à reprendre. Ce *duo* est interrompu par des mouvemens de frayeur. Il ne se fait point de bruit ; mais ils croient en entendre. Ils s'arrêtent ;

ils écoutent ; ils se rassurent, & continuent le *duo*.

Mais pour cette fois-ci, ce n'est point une erreur. Les sons effrayans ont recommencé ; la jeune paysanne a couru à sa panetiere & à sa houlette ; le petit paysan en a fait autant.

Ils veulent s'enfuir.

Scene III. Mais ils sont investis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils se meuvent entre ces fantômes ; ils cherchent une échappée ; ils n'en trouvent point : & vous concevez bien que c'est un *chœur* que cela.

Au moment où leur consternation est la plus grande, les fantômes ôtent leurs masques, & laissent voir au petit paysan & à la jeune paysanne des visages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très-agréable. Ils prennent chacun un masque ; ils le considerent ; ils le comparent au visage. La jeune paysanne a un masque hideux d'homme, le petit paysan, un masque hideux de femme. Ils mettent ces masques. Ils se regardent ; ils se font des mines ; & ce récitatif est suivi du *chœur* général. Le petit paysan & la petite paysanne se font, à travers ce *chœur*, mille niches enfantines, & la piece finit avec le chœur. «

„ J'ai entendu parler d'un spectacle dans ce „ genre, comme de la chose la plus parfaite qu'on „ pût imaginer ".

„ Vous voulez dire la troupe de Nicolini ".

„ Précisément ".

„ Je ne l'ai jamais vue. Eh bien, croyez-vous encore que le siecle passé n'a plus rien laissé à faire à celui-ci ".

La tragédie domestique & bourgeoise à créer.

Le genre sérieux à perfectionner.

Les conditions de l'homme à substituer aux

caracteres, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La Scene à changer, & les tableaux à ſubſtituer aux coups de théatre. Source nouvelle d'invention pour le Poëte, & d'étude pour le Comédien. Car que ſert au Poëte d'imaginer des tableaux, ſi le Comédien demeure attaché à ſa diſpoſition ſymmétrique & à ſon action compaſſée?

La tragédie réelle à introduire ſur le théatre lyrique.

Enfin, la danſe à réduire ſous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à ſéparer de tout autre art d'imitation «.

» Quelle tragédie voudriez-vous établir ſur la » Scene lyrique « ?

» L'ancienne «.

» Pourquoi pas la tragédie domeſtique « ?

» C'eſt que la tragédie, & en général toute compoſition deſtinée pour la Scene lyrique, doit être meſurée; & que la tragédie domeſtique me ſemble exclure la verſification «.

» Mais croyez-vous que ce genre fournit au » Muſicien toute la reſſource convenable à ſon » art? Chaque art a ſes avantages. Il ſemble qu'il » en ſoit d'eux, comme des ſens. Les ſens ne » ſont tous qu'un toucher; tous les arts qu'une » imitation. Mais chaque ſens touche, & chaque » art imite, d'une maniere qui lui eſt propre «.

» Il y a en muſique deux ſtyles; l'un ſimple, & l'autre figuré. Qu'aurez-vous à dire, ſi je vous montre, ſans ſortir de mes Poëtes dramatiques, des morceaux ſur leſquels le Muſicien peut déployer à ſon choix toute l'énergie de l'un ou toute la richeſſe de l'autre? Quand je dis *le Muſicien*, j'entends l'homme qui a le génie de ſon art; c'eſt

un autre que celui qui ne ſait qu'enfiler des modulations & combiner des notes «.

» Dorval, un de ces morceaux, s'il vous » plaît « ?

» Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer: ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiſte que des poëmes d'un autre genre, & qu'il ſe ſentoit un génie capable des plus grandes choſes.

Clytemneſtre à qui l'on vient d'arracher ſa fille pour l'immoler, voit le coûteau du Sacrificateur levé ſur ſon ſein; ſon ſang qui coule, un Prêtre qui conſulte les Dieux dans ſon cœur palpitant. Troublée de ces images, elle s'écrie:

O mere infortunée!
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux coûteaux, par ſon pere apprêtés.
Calcas va dans ſon ſang..... Barbares, arrêtés;
C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre & ſens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

Je ne connois ni dans Quinault, ni dans aucun Poëte des vers plus lyriques, ni de ſituation plus propre à l'imitation muſicale. L'état de Clytemneſtre doit arracher de ſes entrailles le cri de la Nature; & le Muſicien le portera à mes oreilles, dans toutes ſes nuances.

S'il compoſe ce morceau dans le ſtyle ſimple, il ſe remplira de la douleur, du déſeſpoir de Clytemneſtre; il ne commencera à travailler que quand il ſe ſentira preſſé par les images terribles qui obſédoient Clytemneſtre. Le beau ſujet pour un récitatif obligé, que les premiers vers! Comme on en peut couper les différentes phraſes par une ritournelle plaintive.. *O Ciel! O mere in-*

fortunée ! . . . Premier jour pour la ritournelle. . . *De feſtons odieux ma fille couronnée* . . . . ſecond jour. . . . *Tend la gorge aux coûteaux, par ſon pere apprêtés* . . troiſieme jour. . . *Par ſon pere !* . . . quatrieme jour. . . . *Calcas va dans ſon ſang* . . . cinquieme jour. . . Quels caracteres ne peut-on pas donner à cette ſymphonie ? . . . Il me ſemble que je l'entends. . . . Elle me peint la plainte . . . la douleur. . . . l'effroi. . l'horreur . . . la fureur. . .

L'air commence à *barbares, arrêtez !* Que le Muſicien me déclame ce *barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra ; il ſera d'une ſtérilité bien ſurprenante, ſi ces mots ne ſont pas pour lui une ſource inépuiſable de mélodies . . .

Vivement, *barbares, barbares, arrêtez, arrêtez . . . C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre . . . c'eſt le ſang . . . c'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre. . . . Ce Dieu vous voit . . . vous entend . . . vous menace, barbares . . . arrêtez ! . . . . J'entends gronder la foudre . . . je ſens trembler la terre . . . arrêtez . . . Un Dieu, un Dieu vengeur fait retentir ces coups . . . arrêtez, barbares . . . . . Mais rien ne les arrête. . . . Ah ma fille ! . . . ah mere infortunée ! . . . Je la vois . . . je vois couler ſon ſang . . . . elle meurt . . . ah, barbares ! ô Ciel ! . . .* Quelle variété de ſentimens & d'images ?

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiſelle Dumenil ; voilà, ou je me trompe fort, le déſordre qu'elle y répandra ; voilà les ſentimens qui ſe ſuccéderont dans ſon ame ; voilà ce que ſon génie lui ſuggérera, & c'eſt ſa déclamation que le Muſicien doit imaginer & écrire. Qu'on en faſſe l'expérience, & l'on verra la Nature ramener l'Actrice & le Muſicien ſur les mêmes idées.

Mais le Muſicien prend-il le ſtyle figuré ? autre déclamation ; autres idées ; autre mélodie.

Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réſervé pour l'inſtrument. Il fera gronder la foudre ; il la lancera ; il la fera tomber en éclats ; il me montrera Clytmneſtre effrayant les meurtriers de ſa fille, par l'image du Dieu dont ils vont répandre le ſang. Il portera cette image à mon imagination, déja ébranlée par le pathétique de la poéſie & de la ſituation, avec le plus de vérité & de force qu'il lui ſera poſſible. Le premier s'étoit entiérement occupé des accents de Clytemneſtre ; celui-ci s'occupe un peu de ſon expreſſion. Ce n'eſt plus la mere d'Iphigénie que j'entends : c'eſt la foudre qui gronde ; c'eſt la terre qui tremble ; c'eſt l'air qui retentit de bruits effrayans.

Un troiſieme tentera la réunion des avantages des deux ſtyles. Il ſaiſira le cri de la Nature, lorſqu'il ſe produit violent & inarticulé, & il en fera la baſe de ſa mélodie. C'eſt ſur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre, & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le Dieu vengeur ; mais il fera ſortir à travers les différens traits de cette peinture, les cris d'une mere éplorée.

Mais, quelque prodigieux génie que puiſſe avoir cet artiſte, il n'atteindra point un de ces buts, ſans s'écarter de l'autre. Tout ce qu'il accordera à des tableaux ſera perdu pour le pathétique : le tout produira plus d'effet ſur les oreilles, moins ſur l'ame. Ce compoſiteur ſera plus admiré des artiſtes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce ſoient ces mots paraſites du ſtyle lyrique, *lancer . . . gronder . . . trembler . . .* qui faſſent le pathétique de ce morceau ; c'eſt la paſſion dont il eſt animé. Et ſi le Muſicien, négligeant le cri de la paſſion, s'amuſoit à combiner des ſons à la faveur de ces mots, le Poëte lui au-

roit tendu un cruel piege. Eſt-ce ſur les idées, *lance*, *gronde*, *tremble*, ou ſur celles-ci, *barbares... arrêtez... c'eſt le ſang... c'eſt le pur ſang d'un Dieu... d'un Dieu vengeur...* que la véritable déclamation appuiera?...

Mais voici un autre morceau dans lequel ce Muſicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a; & où il n'y a ni *lance*, ni *victoire*, ni *tonnerre*, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expreſſions qui feront le tourment d'un Poëte, tant qu'elles ſeront l'unique & pauvre reſſource du Muſicien.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Un Prêtre, environné d'une foule cruelle...
Portera ſur ma fille... [ſur ma fille]... une main criminelle...
Déchirera ſon ſein... & d'un œil curieux...
Dans ſon cœur palpitant... conſultera les Dieux...
Et moi qui l'amenai triomphante... adorée!...
Je m'en retournerai... ſeule... & déſeſpérée...
Je verrai les chemins encore tout parfumés
Des fleurs dont ſous ſes pas on les avoit ſemés.

AIR.

Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice...
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice.
Ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout ſanglans il faudra l'arracher.
Auſſi barbare époux, qu'impitoyable pere,
Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mere.

Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice... Non... ni crainte, ni reſpect ne peut m'en détacher... Non.... barbare époux.... impitoyable pere, venez la ravir à ſa mere... venez, ſi vous l'oſez.. Voilàles idées principales qui occupoient l'ame de Clytemneſtre, & qui occuperont le génie du Muſicien.

Voilà

Voilà mes idées; je vous les communique d'autant plus volontiers, que ſi elles ne ſont jamais d'une utilité bien réelle, il eſt impoſſible qu'elles nuiſent, s'il eſt vrai, comme le prétend un des premiers hommes de la nation, que preſque tous les genres de Littérature ſoient épuiſés, & qu'il ne reſte plus rien de grand à exécuter, même pour un homme de génie.

C'eſt aux autres à décider ſi cette eſpèce de poétique que vous m'avez arrachée, contient quelques vues ſolides, ou n'eſt qu'un tiſſu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire; mais ce ſeroit à la condition qu'il appuieroit ſes jugemens de quelques raiſons qui nous éclairaſſent. S'il y avoit ſur la terre une autorité infaillible que je reconnuſſe, ce ſeroit la ſienne «.

» On peut, ſi vous voulez, lui communiquer » vos idées «.

» J'y conſens. L'éloge d'un homme habile & ſincere peut me plaire; ſa critique, quelqu'amere qu'elle ſoit, ne peut m'affliger. J'ai commencé, il y a long-tems, à chercher mon bonheur dans un objet qui fût plus ſolide, & qui dépendît plus de moi que la gloire littéraire. Dorval mourra content, s'il peut mériter qu'on diſe de lui, quand il ne ſera plus: » *Son pere qui étoit ſi honnête homme,* » *ne fût pourtant pas plus honnête homme que lui.* «

» Mais ſi vous regardiez le bon ou le mauvais » ſuccès d'un ouvrage preſque d'un œil indifférent, quelle répugnance pourriez-vous avoir à » publier le vôtre? «

» Aucune. Il y en a déja tant de copies. Conſtance n'en a refuſé à perſonne. Cependant je ne voudrois pas qu'on préſentât ma Piece aux Comédiens «.

» Pourquoi «?

» Il eſt incertain qu'elle fût acceptée. Il l'eſt beaucoup plus encore qu'elle réuſſît. Une Piece qui tombe ne ſe lit guere. En voulant étendre l'utilité de celle-ci, on riſqueroit de l'en priver tout-à-fait «.

„ Voyez cependant.... Il eſt un grand Prince „ qui connoît toute l'importance du genre drama„ tique, & qui s'intéreſſe au progrès du goût na„ tional (*). On pourroit le ſolliciter.... obte„ nir "....

» Je le crois; mais réſervons ſa protection pour *le Pere de Famille*. Il ne nous la refuſera pas, ſans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit... Ce ſujet me tourmente, & je ſens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaiſie; car c'en eſt une, comme il en vient à tout homme qui vit dans la ſolitude.... Le beau ſujet que *le Pere de Famille*!.... C'eſt la vocation générale de tous les hommes... Nos enfans ſont la ſource de nos plus grands plaiſirs & de nos plus grandes peines... Ce ſujet tiendra mes yeux ſans ceſſe attachés ſur mon pere... Mon pere!.... J'acheverai de peindre le bon Lyſimond.... Je m'inſtruirai moi-même... Si j'ai des enfans, je ne ſerai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagemens.... «.

» Et dans quel genre *le Pere de Famille* "?

» J'y ai penſé; & il me ſemble que la pente de ce ſujet n'eſt pas la même que celle du *Fils naturel*. Le *Fils naturel* a des nuances de la tragédie; le pere de famille prendra une teinte comique. «

„ Seriez-vous aſſez avancé pour ſavoir cela «?

» Oui... retournez à Paris... Publiez le ſeptieme volume de l'Encyclopédie... Venez vous repoſer

[*] Monſeigneur le Duc d'Orléans.

ici.... & comptez que le pere de famille ne ſe fera point, ou qu'il ſera fait avant la fin de vos vacances... Mais, à propos, on dit que vous partez bientôt «.

» Après demain «.

» Comment, après demain? »

» Oui «.

» Cela eſt un peu bruſque.... Cependant arrangez-vous comme il vous plaira.... il faut abſolument que vous faſſiez connoiſſance avec Conſtance, Clairville & Roſalie... Seriez-vous homme à venir ce ſoir demander à ſouper à Clairville? «.

Dorval vit que je conſentois; & nous reprîmes auſſi-tôt le chemin de la maiſon. Quel accueil ne fit-on pas à un homme préſenté par Dorval? En un moment je fus de la famille. On parla devant & après le ſouper, Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philoſophie; mais quelle que fût la diverſité des ſujets, je reconnus toujours le caractere que Dorval avoit donné à chacun de ſes perſonnages. Il avoit le ton de la mélancolie; Conſtance, le ton de la raiſon; Roſalie, celui de l'ingénuité; Clairville, celui de la paſſion; moi, celui de la bonhommie.

FIN.

LE
PERE DE FAMILLE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, ET EN PROSE.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores,
Mobilibuſque decor naturis dandus & annis.
HORAT. de art. poet.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA PRINCESSE

DE

NASSAU-SAARBRUCK.

MADAME,

En soumettant le *Pere de Famille* au jugement de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, je ne me suis point dissimulé ce qu'il en avoit à redouter.

Femme éclairée, mere tendre, quel eſt le ſentiment que vous n'euſſiez exprimé avec plus de délicateſſe que lui ? Quelle eſt l'idée que vous n'euſſiez rendue d'une maniere plus touchante ? Cependant ma témérité ne ſe bornera pas, MADAME, à vous offrir un ſi foible hommage. Quelque diſtance qu'il y ait de l'ame d'un Poëte à celle d'une mere, j'oſerai deſcendre dans la vôtre, y lire, ſi je le ſais, & révéler quelques-unes des penſées qui l'occupent. Puiſſiez-vous les reconnoître & les avouer.

Lorſque le Ciel vous eut accordé des enfans, ce fut ainſi que vous vous parlâtes ; voici ce que vous vous êtes dit.

Mes enfans ſont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercénaire qui les allaita. C'eſt en prenant le ſoin de leur éducation que je les revendiquerai ſur elle. C'eſt l'éducation qui fondera leur reconnoiſſance & mon autorité. Je les éleverai donc.

Je ne les abandonnerai point ſans réſerve à l'étranger ni au ſubalterne. Comment le ſubalterne en ſeroit-il écouté comme moi ? Si ceux que j'aurai conſtitué les cenſeurs de la conduite de mon fils, ſe diſoient au dedans d'eux-mêmes : *Aujourd'hui mon diſciple, demain il ſera mon maître*, ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit ; s'il faiſoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainſi ſes adulateurs les plus dangereux.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un enfant fût élevé par ſon ſupérieur, & le mien n'a de ſupérieur que moi.

C'eſt à moi à lui inſpirer le libre exercice de ſa raiſon ; je veux que ſon ame ne ſe rempliſſe pas

d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faiſoit à lui-même ſous un état de nature imbécille & ſauvage.

Le menſonge eſt toujours nuiſible. Une erreur d'eſprit ſuffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une ſeule idée fauſſe, on peut devenir barbare ; on arrache les pinceaux de la main du Peintre ; on briſe le chef-d'œuvre du ſtatuaire ; on brûle un ouvrage de génie ; on ſe fait une ame petite & cruelle ; le ſentiment de la haine s'étend ; celui de la bienveillance ſe reſſerre : on vit en tranſe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un inſtituteur puſillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état, ſi je puis.

Après le libre exercice de ſa raiſon, un autre principe, que je ne ceſſerai de lui recommander, c'eſt la ſincérité avec ſoi-même. Tranquille alors ſur les préjugés auxquels notre foibleſſe nous expoſe, le voile tomberoit tout-à-coup, & un trait de lumiere lui montreroit tout l'édifice de ſes idées renverſé, qu'il diroit froidement : ce que je croyois vrai, étoit faux ; ce que j'aimois comme bon, étoit mauvais ; ce que j'admirois comme beau, étoit difforme ; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une baſe ſolide dans la conſidération générale, ſans laquelle on ne ſe réſout point à vivre ; dans l'eſtime & le reſpect de ſoi-même, ſans leſquels on n'oſe guere en exiger de ſ autres ; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intérêt, de bienfaiſance & de beauté, auxquelles on n'eſt pas libre de ſe refuſer, & dont nous portons le germe dans nos cœurs, où il ſe déploie & ſe fortifie ſans ceſſe ; dans le ſentiment de la décence & de l'honneur ; dans la

ſainteté des loix ; pourquoi appuierai-je la conduite de mes enfans ſur des opinions paſſageres, qui ne tiendront ni contre l'examen de la raiſon, ni contre le choc des paſſions, plus redoutables encore pour l'erreur que la raiſon ?

Il y a dans la nature de l'homme deux principes oppoſés : l'amour-propre qui nous rappelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux reſſorts venoit à ſe briſer, on ſeroit ou méchant juſqu'à la fureur, ou généreux juſqu'à la folie. Je n'aurai point vécu ſans expérience pour eux, ſi je leur apprends à établir un juſte rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'eſt en les éclairant ſur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réuſſis à diſſiper les preſtiges de cette magicienne, qui embellit la laideur, qui enlaidit la beauté, qui pare le menſonge, qui obſcurcit la vérité, & qui nous joue par des ſpectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre, quand il lui plaît, ils n'auront ni craintes outrées, ni deſirs déréglés.

Je ne me ſuis pas promis de leur ôter toutes les fantaiſies ; mais j'eſpere que celle de faire des heureux, la ſeule qui puiſſe conſacrer les autres, ſera du nombre des fantaiſies qui leur reſteront. Alors ſi les images du bonheur couvrent les murs de leur ſéjour, ils en jouiront. S'ils ont embelli des jardins, ils s'y promeneront : en quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la ſérénité.

S'ils appellent autour d'eux les Artiſtes, & s'ils en forment de nombreux atteliers, le chant groſſier de celui qui ſe fatigue depuis le lever du Soleil juſqu'à ſon coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur apprendra que le bonheur peut

être auſſi à celui qui ſcie le marbre & qui coupe la pierre ; que la puiſſance ne donne pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte point.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt ? ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'ami qui leur dira la vérité, avec l'amie qui ſaura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le goût des choſes utiles ; & ſi je le fais paſſer en eux, des façades publiques les toucheront moins qu'un amas de fumier ſur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds ; tandis qu'une payſanne aſſiſe ſur le ſeuil de ſa chaumiere, en tiendra un plus jeune attaché à ſa mamelle, & que des hommes baſanés s'occuperont en cent manieres diverſes, de la ſubſiſtance commune.

Ils ſeront moins délicieuſement émus à l'aſpect d'une colonnade, que ſi, traverſant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe ſortir par les murs entr'ouverts d'une ferme.

Je veux qu'ils voient la miſere, afin qu'ils y ſoient ſenſibles, & qu'ils ſachent, par leur propre expérience, qu'il y a autour d'eux des hommes comme eux, peut-être plus eſſentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour ſe coucher, & qui manquent de pain.

Mon fils, ſi vous voulez connoître la vérité, ſortez, lui dirai-je ; répandez-vous dans les différentes conditions ; voyez les campagnes ; entrez dans une chaumiere ; interrogez celui qui l'habite, ou plutôt regardez ſon lit, ſon pain, ſa demeure, ſon vêtement ; & vous ſaurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappellez-vous ſouvent à vous-même qu'il ne faut qu'un ſeul homme méchant & puiſſant pour

que cent mille autres hommes pleurent, gémiſſent & maudiſſent leur exiſtence.

Que cette eſpece de méchans qui bouleverſent le globe, & qui le tyrannniſent, ſont les vrais auteurs du blaſphême.

Que la Nature n'a point fait d'eſclaves, & que perſonne ſous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'eſclavage a pris naiſſance dans l'effuſion du ſang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun beſoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans; & que par conſéquent, le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout ſyſtême de morale, tout reſſort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, eſt mauvais.

Que ſi les Souverains ſont les ſeuls hommes qui ſoient demeurés dans l'état de nature, où le reſſentiment eſt l'unique loi de celui qu'on offenſe; la limite du juſte & de l'injuſte eſt un trait délié qui ſe, déplace, ou qui diſparoît à l'œil de l'homme irrité.

Que la juſtice eſt la premiere vertu de celui qui commande, & la ſeule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il eſt beau de ſe ſoumettre ſoi-même à la loi qu'on impoſe; & qu'il n'y a que la néceſſité & la généralité de la loi qui la faſſent aimer.

Que plus les états ſont bornés, plus l'autorité politique ſe rapproche de la puiſſance paternelle.

Que ſi le Souverain a les qualités d'un Souverain, ſes Etats ſeront toujours aſſez étendus.

Que ſi la vertu d'un particulier peut ſe ſoutenir ſans appui, il n'en eſt pas de même de la vertu d'un peuple. Qu'il faut récompenſer les gens de

mérite; encourager les hommes induſtrieux; approcher de ſoi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie, & que c'eſt au Souverain à les faire paroître.

Mon fils, c'eſt dans la proſpérité que vous vous montrerez bon; mais c'eſt l'adverſité qui vous montrera grand. S'il eſt beau de voir l'homme tranquille, c'eſt au moment où les haſards ſe raſſemblent ſur lui.

Faites le bien, & ſongez que la néceſſité des événemens eſt égale ſur tous.

Soumettez-vous y, & accoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverſe, & la chûte d'un arbre qui briſeroit ſa ſtatue.

Vous êtes mortel comme un autre; & lorſque vous tomberez, un peu de pouſſiere vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur ſans mêlange; mais faites-vous un plan de bienfaiſance que vous oppoſiez à celui de la Nature qui nous opprime quelquefois. C'eſt ainſi que vous vous éleverez, pour ainſi dire, au deſſus d'elle, par l'excellence d'un ſyſtême qui répare les déſordres du ſien. Vous ſerez heureux le ſoir, ſi vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une exiſtence qu'on ſe rend douce à ſoi-même par l'utilité dont elle eſt aux autres?

Perſuadez-vous que la vertu eſt tout, & que la vie n'eſt rien; & ſi vous avez de grands talens, vous ſerez un jour compté parmi les Héros.

Rapportez tout au dernier moment; à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne

vaudra pas le ſouvenir d'un verre d'eau, préſenté par humanité à celui qui avoit ſoif.

Le cœur de l'homme eſt tantôt ſérein, & tantôt couvert de nuages ; mais le cœur de l'homme de bien, ſemblable au ſpectacle de la Nature, eſt toujours grand & beau, tranquille ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à ſe faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même, tandis que la condition de l'homme varie ſans ceſſe.

L'habitude de la vertu eſt la ſeule que vous puiſſiez contracter ſans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres ſont importunes.

Lorſque la paſſion tombe, la honte, l'ennui, la douleur commencent. Alors on craint de ſe regarder. La vertu ſe voit elle-même toujours avec complaiſance.

Le vice & la vertu travaillent ſourdement en nous ; ils n'y ſont pas oiſifs un moment : chacun mine de ſon côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à ſe rendre méchant, comme l'homme de bien à ſe rendre bon. Celui-là eſt lâche dans le parti qu'il a pris ; il n'oſe ſe perfectionner. Faites-vous un but qui puiſſe être celui de toute votre vie.

Voilà, MADAME, les penſées que médite une Mere telle que vous, & les diſcours que ſes enfans entendent d'elle. Comment, après cela, un petit événement domeſtique, une intrigue d'amour, où les détails ſont auſſi frivoles que le fond, ne vous paroîtroient-ils pas inſipides ? Mais j'ai compté ſur l'indulgence de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ; & ſi elle daigne me ſoutenir, peut-être me trouverai-je un jour moins au deſſous de l'opinion favorable dont elle m'honore.

Puiſſe l'ébauche que je viens de tracer de votre caractere & de vos ſentimens, encourager

d'autres femmes à vous imiter ! Puiſſent-elles concevoir qu'elles paſſent à meſure que leurs enfans croiſſent ; & que ſi elles obtiennent les longues années qu'elles ſe promettent, elles finiront par être elles-mêmes des enfans ridés, qui redemanderont en vain une tendreſſe qu'elles n'auront pas reſſentie.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

DIDEROT.

PERSONNAGES.

M. D'ORBESSON, *Pere de Famille.*
M. LE COMMANDEUR D'AUVILLE, *Beau-Frere du Pere de Famille.*
CECILE, *Fille du Pere de Famille.*
SAINT-ALBIN, *Fils du Pere de Famille.*
SOPHIE, *une jeune Inconnue.*
GERMEUIL, *Fils de feu Monsieur de ***, un Ami du Pere de Famille.*
M. LE BON, *Intendant de la maison.*
Mlle. CLAIRET, *Femme-de-chambre de Cecile.*
LABRIE, PHILIPPE, } *Domestiques du Pere de Famille.*
DESCHAMPS, *Domestique de Germeuil.*
Autres DOMESTIQUES *de la Maison.*
Madame HEBERT, *Hôtesse de Sophie.*
Madame PAPILLON, *Marchande à la toilette.*
Une des OUVRIERES *de Madame Papillon.*
M. ***. *C'est un pauvre honteux*
UN PAYSAN.
UN EXEMPT.

La Scene est à Paris, dans la maison du Pere de Famille.

LE

LE PERE DE FAMILLE,

COMÉDIE.

Le Théatre représente une Salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendules, &c. C'est celle du Pere de Famille.

La nuit est fort avancée. Il est entre cinq & six du matin.

ACTE I.

SCENE I.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la Salle on voit le Pere de Famille qui se promene à pas lents. Il a la tête baissée, les bras croisés, & l'air tout-à-fait pensif.

Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la Salle, le Commandeur & sa Niece font une partie de trictrac.

Derriere le Commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main. Il en interrompt de tems en tems la lecture pour regarder tendre-

ment Cécile, dans les momens où elle eſt occupée de ſon jeu, & où il ne peut en être apperçu.

Le Commandeur ſe doute de ce qui ſe paſſe derriere lui. Ce ſoupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ſes mouvemens.

CECILE.

Mon oncle, qu'avez-vous ? Vous me paroiſſez inquiet.

LE COMMANDEUR.

(en s'agitant dans ſon fauteuil.)

Ce n'eſt rien, ma niece; ce n'eſt rien.

(Les bougies ſont ſur le point de finir, & le Commandeur dit à Germeuil :)

Monſieur, voudriez-vous bien ſonner ?

(Germeuil va ſonner. Le Commandeur ſaiſit ce moment pour déplacer ſon fauteuil, & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet ſon fauteuil comme il étoit, & le Commandeur dit au Laquais qui entre :)

Des Bougies.

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & ſa niece jouent alternativement, & nomment leurs dez.)

LE COMMANDEUR.

Six cinq.

GERMEUIL.

Il n'eſt pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une, & je paſſe l'autre.

CECILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque ſix points d'école. Six points d'école.....

LE COMMANDEUR.

[*à Germeuil.*]

Monſieur, vous avez la fureur de parler ſur le jeu.

CECILE.

Six points d'école....

LE COMMANDEUR.

Cela me diſtrait, & ceux qui regardent derriere moi, m'inquietent.

CECILE.

Six & quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR.

(*toujours à Germeuil.*)

Monſieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaiſir.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL, LA BRIE.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce pour leur bonheur, eſt-ce pour le nôtre qu'ils ſont nés ? . . . Hélas, ni l'un ni l'autre !

[*La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut ; & lorſqu'il eſt ſur le point de ſortir, le Pere de Famille l'appelle.*]

La Brie !

LA BRIE.

Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

(*après une petite pauſe, pendant laquelle il a continué de rêver & de ſe promener.*)

Où eſt mon fils ?

LA BRIE.

Il eſt ſorti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure ?

LA BRIE.

Monſieur, je n'en ſais rien.

LE PERE DE FAMILLE.

(*encore une pauſe.*)

Et vous ne ſavez pas où il eſt allé ?

LA BRIE.

Non, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien ſu. Double deux.

CECILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR

(*ironiquement & bruſquement.*)

Ma niece, ſongez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

(*à La Brie, toujours en ſe promenant & rêvant.*)

Il vous a défendu de le ſuivre ?

LA BRIE.

(*feignant de ne pas entendre.*)

Monſieur ?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE.

(*toujours en ſe promenant & rêvant.*)

Y a-t-il long-tems que cela dure ?

LA BRIE.

(*feignant encore de ne pas entendre.*)

Monſieur ?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me pourſuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue !

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu. Le voilà.

[*A Germeuil.*]

Riez, Monſieur. Ne vous contraignez pas.

[*La Brie eſt ſorti. La partie de trictrac finit. Le Commandeur, Cecile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.*

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE.

DANS quelle inquiétude il me tient ! Où eſt-il ? Qu'eſt-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui ſait cela ? ... Mais vous vous êtes aſſez tourmenté pour ce ſoir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en eſt plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'eſt un peu votre faute, & beaucoup celle de ma ſœur. C'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter ſes enfans.

CECILE.

[*peinée.*]

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux, prenez-y garde, vous les perdez.

CECILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes foux à préſent qu'ils ſont jeunes, vous en ſerez martyrs quand ils ſeront grands.

CECILE.

Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Bon, eſt-ce qu'on m'écoute ici?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne vient point!

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de ſoupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le tems de la peine eſt arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins ſi vous ſaurez la ſupporter.... Entre nous, j'en doute....

(*La pendule ſonne ſix heures.*)

Mais voilà ſix heures qui ſonnent.... Je me ſens las.... J'ai des douleurs dans les jambes comme ſi ma goutte vouloit me reprendre. Je ne vous ſuis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, & me jetter dans un fauteuil. Adieu, mon frere.... Entendez-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

(*en s'en allant*)

La Brie.

LA BRIE.

(*au dedans.*)

Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi; & quand mon neveu ſera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE.

(*après s'être encore promené triſtement.*)

MA fille, c'eſt malgré moi que vous avez paſſé la nuit.

CECILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous ſais gré de cette attention; mais je crains que vous n'en ſoyez indiſpoſée. Allez vous repoſer.

CECILE.

Mon pere, il eſt tard. Si vous me permettiez de prendre à votre ſanté l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne.....

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux reſter. Il faut que je lui parle.

CECILE.

Mon frere n'eſt plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qui ſait tout le mal qu'a pu apporter une nuit?

CECILE.

Mon pere.....

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra.

(*en appuyant tendrement ſes mains ſur les bras de ſa fille.*)

Allez, ma fille, allez. Je ſçais que vous m'aimez.

(*Cecile ſort. Germeuil ſe diſpoſe à la ſuivre: mais le Pere de Famille le retient & lui dit:*)

Germeuil, demeurez.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(*La marche de cette Scene eſt lente.*)

LE PERE DE FAMILLE.

(*comme s'il étoit ſeul, & en regardant aller Cecile.*)

SON caractere a tout-à-fait changé. Elle n'a plus ſa gaieté, ſa vivacité... Ses charmes s'effacent... Elle ſouffre... Hélas, depuis que j'ai perdu ma femme, & que le Commandeur s'eſt établi chez moi, le bonheur s'en eſt éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans!... Ses vues ambitieuſes, & l'autorité qu'il a priſe dans ma maiſon, me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiete & tyrannique de cet homme nous a tous ſéparés. On ſe craint, on s'évite, on me laiſſe; je ſuis ſolitaire au ſein de ma famille, & je péris... Mais le jour eſt prêt à paroître, & mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame: je ne puis plus ſupporter mon état.....

GERMEUIL.

Vous, Monſieur?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun,... Mon ami, les larmes d'un pere

coulent ſouvent en ſecret.....

(*il ſoupire, il pleure.*)

Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monſieur, que faut-il que je faſſe?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la ſoulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point; je prierai, je dirai: Germeuil, ſi j'ai pris de toi quelque ſoin; ſi, depuis tes plus jeunes ans, je t'ai marqué de la tendreſſe, & ſi tu t'en ſouviens; ſi je ne t'ai point diſtingué de mon fils; ſi j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'eſt & me ſera toujours préſent... Je t'afflige; pardonne; c'eſt la premiere fois de ma vie, & ce ſera la derniere... Si je n'ai rien épargné pour te ſauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard; ſi je t'ai chéri; ſi je t'ai gardé chez moi, malgré le Commandeur à qui tu déplais; ſi je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits, & réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monſieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne ſais-tu rien de mon fils?.... Tu es ſon ami; mais tu dois être auſſi le mien.... Parle... Rends-moi le repos, ou acheve de me l'ôter.... Ne ſais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, & je te crois; mais je vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle eſt la conduite de mon fils, puiſqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois

éprouvé l'indulgence, & qu'il en fait myſtere au ſeul homme qu'il aime ?..... Germeuil, je tremble que cet enfant.....

GERMEUIL.

Vous êtes un pere; un pere eſt toujours prompt à s'allarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne ſais pas; mais tu vas ſavoir, & juger ſi ma crainte eſt précipitée..... Dis-moi, depuis un tems n'as-tu pas remarqué combien il eſt changé?

GERMEUIL.

Oui; mais c'eſt en bien. Il eſt moins curieux dans ſes chevaux, ſes gens, ſon équipage; moins recherché dans ſa parure: il n'a plus aucune de ces fantaiſies que vous lui reprochiez; il a pris en dégoût les diſſipations de ſon âge; il fuit ſes complaiſans, ſes frivoles amis; il aime à paſſer les journées retiré dans ſon cabinet; il lit, il écrit, il penſe. Tant mieux; il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me diſois cela comme toi; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre.... Ecoute.... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces abſences de nuit qui m'effraient.....

GERMEUIL.

Ces abſences & cette réforme?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même-tems. (*Germeuil paroît ſurpris.*) Oui, mon ami, en même-tems.

GERMEUIL.

Cela eſt ſingulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt. Hélas! le déſordre ne m'eſt connu que depuis peu; mais il a duré.... Arranger & ſuivre à la fois deux plans oppoſés: l'un de régularité, qui nous en impoſe de jour; un autre de déréglement,

qu'il remplit de nuit: voilà ce qui m'accable..... Que malgré ſa fierté naturelle, il ſe ſoit abaiſſé juſqu'à corrompre des valets; qu'il ſe ſoit rendu maître des portes de ma maiſon; qu'il attende que je repoſe; qu'il s'en informe ſecrétement; qu'il s'échappe ſeul, à pied, toutes les nuits, par toute ſorte de tems, à toute heure, c'eſt peut-être plus qu'aucun pere ne puiſſe ſouffrir, & qu'aucun enfant de ſon âge n'eût oſé..... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'auſtérité dans les principes, la réſerve dans les diſcours, le goût de la retraite, le mépris des diſtractions.... Ah, mon ami!.... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup ſe maſquer, & ſe contraindre à ce point?.... Je regarde dans l'avenir; & ce qu'il me laiſſe entrevoir, me glace.... S'il n'étoit que vicieux, je n'en déſeſpérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu!...

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite; mais je connois votre fils. La fauſſeté eſt de tous les défauts le plus contraire à ſon caractere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en eſt point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans; & maintenant avec qui penſes-tu qu'il vive?..... Tous les gens de bien dorment quand il veille..... Ah, Germeuil!..... Mais il me ſemble que j'entends quelqu'un.... C'eſt lui peut-être..... Eloigne-toi.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE *ſeul.*

Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher : il écoute, & dit triſtement :

JE n'entends plus rien.

Il ſe promene un peu, puis il dit :

Aſſeyons-nous.

Il cherche du repos, il n'en trouve point, & il dit :

Je ne ſaurois..... Quels preſſentimens s'élevent au fond de mon ame, s'y ſuccedent & l'agitent!... O cœur trop ſenſible d'un pere, ne peux-tu te calmer un moment!.... A l'heure qu'il eſt, peut-être il perd ſa ſanté.... ſa fortune.... ſes mœurs..... Que ſais-je ? ſa vie.... ſon honneur.... le mien.....

Il ſe leve bruſquement, & dit :

Quelles idées me pourſuivent !

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, UN INCONNU.

Tandis que le Pere de Famille erre, accablé de triſteſſe, entre un inconnu, vêtu comme un homme du peuple, en redingote & en veſte, les bras cachés ſous ſa redingote, & le chapeau rabattu & enfoncé ſur les yeux. Il s'avance à pas lents; il paroît plongé dans la peine & la réverie; il traverſe ſans appercevoir perſonne.

LE PERE DE FAMILLE,

qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit :

QUI êtes-vous ? Où allez-vous ?

L'INCONNU.

(point de réponſe.)

LE PERE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

L'INCONNU.

(point de réponſe encore.)

LE PERE DE FAMILLE

releve lentement le chapeau de l'inconnu, reconnoît ſon fils, & s'écrie :

Ciel !.... C'eſt lui !... C'eſt lui !... Mes funeſtes preſſentimens, les voilà donc accomplis !... Ah !...

Il pouſſe des accens douloureux; il s'éloigne; il revient; il dit :

Je veux lui parler.... Je tremble de l'entendre... Que vais-je ſavoir !..... J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

St. ALBIN

(en s'éloignant de ſon pere, & ſoupirant de douleur.)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE
(*le ſuivant.*)

Qui es-tu? D'où viens-tu?..... Aurois-je eu le malheur?.....

St. ALBIN
(*s'éloignant encore.*)

Je ſuis déſeſpéré.

LE PERE DE FAMILLE.

Grand Dieu, que faut-il que j'apprenne!

St. ALBIN
(*revenant, & s'adreſſant à ſon pere.*)

Elle pleure; elle ſoupire; elle ſonge à s'éloigner; & ſi elle s'éloigne, je ſuis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui, elle?

St. ALBIN.

Sophie.... Non, Sophie, non.... Je périrai plutôt...

LE PERE DE FAMILLE.

Qui eſt cette Sophie?.... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, & l'effroi qu'il me cauſe?

St. ALBIN
(*en ſe jettant aux pieds de ſon pere.*)

Mon pere, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'eſt pas indigne de vous; mais il va périr; il va perdre celle qu'il chérit au delà de la vie. Vous ſeul pouvez la lui conſerver. Ecoutez-moi, pardonnez-moi, ſecourez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Parle. Cruel enfant, aie pitié du mal que j'endure.

St. ALBIN
(*toujours à genoux.*)

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté; ſi, dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre; ſi vous fûtes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conſervez-moi Sophie; que je vous

doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la.... Elle va nous quitter, rien n'eſt plus certain..... Voyez-la, détournez-la de ſon projet..... La vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je ſerai le plus heureux de tous les enfans, & vous ſerez le plus heureux de tous les peres.

LE PERE DE FAMILLE.

Dans quel égarement il eſt tombé? Qui eſt-elle, cette Sophie, qui eſt-elle?

St. ALBIN
(*relevé, allant & venant, avec enthouſiaſme.*)

Elle eſt pauvre; elle eſt ignorée; elle habite un réduit obſcur; mais c'eſt un ange, c'eſt un ange; & ce réduit eſt le Ciel. Je n'en deſcendis jamais ſans être meilleur. Je ne vois rien dans ma vie diſſipée & tumultueuſe, à comparer aux heures innocentes que j'y ai paſſées. J'y voudrois vivre & mourir, duſſai-je être méconnu, mépriſé du reſte de la terre..... Je croyois avoir aimé; je me trompois.... C'eſt à préſent que j'aime.... (*en ſaiſiſſant la main de ſon pere.*) Oui.... j'aime pour la premiere fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux, laiſſez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi. Qu'eſt-ce que cet indigne traveſtiſſement? Que m'annonce-t-il?

St. ALBIN.

Ah! mon pere, c'eſt à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment? Parlez.

St. ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de ſon état; il a fallu lui dérober mon rang, devenir ſon égal. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute, & j'attends.

St. ALBIN.

Près de cet aſyle écarté qui la cache aux yeux des hommes.... Ce fut ma derniere reſſource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

St. ALBIN.

A côté de ce réduit..... il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

St. ALBIN.

Je le loue ; j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens ſon voiſin ſous le nom de Sergi, & ſous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, je reſpire !.... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un inſenſé.

St. ALBIN.

Jugez ſi j'aimois !..... Qu'il va m'en coûter cher !... Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & ſongez à mériter, par une entiere confiance, le pardon de votre conduite.

St. ALBIN.

Mon pere, vous ſaurez tout. Hélas, je n'ai que ce moyen pour vous fléchir !... La premiere fois que je la vis, ce fut à l'Egliſe. Elle étoit à genoux, aux pieds des autels, auprès d'une femme âgée, que je pris d'abord pour ſa mere : elle attachoit tous les regards..... ah, mon pere, quelle modeſtie ! quels charmes !... Non, je ne puis vous rendre l'impreſſion qu'elle fit ſur moi ; quel trouble j'éprouvai ! Avec quelle violence mon cœur palpita ! ce que je reſſentis ! ce que je devins !... Depuis cet inſtant je ne penſai, je ne rêvai qu'elle. Son image me ſuivit le jour, m'obſéda la nuit, m'agita

m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la ſanté, le repos ; je ne pus vivre ſans chercher à la retrouver ; j'allois par-tout où j'eſpérois de la revoir ; je languiſſois, je periſſois, vous le ſavez, lorſque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit, ſe nommoit Madame Hébert ; que Sophie l'appelloit ſa bonne ; & que reléguées toutes deux à un quatrieme étage, elles y vivoient d'une vie miſérable..... Vous avouerai-je les eſpérances que je conçus alors, les offres que je fis, tous les projets que je formai ? Que j'eus lieu d'en rougir, lorſque le Ciel m'eut inſpiré de m'établir à côté d'elle !.... Ah ! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche, devienne honnête ou s'en éloigne.... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez..... Elle m'a changé. Je ne ſuis plus ce que j'étois.... Dès les premiers inſtans, je ſentis les deſirs honteux s'éteindre dans mon ame, le reſpect & l'admiration leur ſuccéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux ſur moi, je devins timide ; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à ſa vertu qu'à ſa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes ? Quelles ſont leurs reſſources ?

St. ALBIN.

Ah, ſi vous connoiſſiez la vie de ces infortunées ! Imaginez que leur travail commence avant le jour, & que ſouvent elles y paſſent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure & groſſiere eſt entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les bleſſe. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'uſent à la lumiere d'une lampe. Elle vit ſous un toît, entre quatre murs tout dépouil-

lés: une table de bois, deux chaiſes de paille, un grabat; voilà ſes meubles.... O Ciel! quand tu la formas, étoit-ce là le ſort que tu lui deſtinois?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

St. ALBIN.

Il eſt inoui tout ce qui s'y oppoſoit, tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en deſcendant, en montant, je les ſaluois avec reſpect. Le ſoir, quand je rentrois, (car le jour on me croyoit à mon travail.) j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits ſervices qu'on ſe rend entre voiſins, comme de l'eau, du feu, de la lumiere. Peu à peu elles ſe firent avec moi: elles prirent de la confiance. Je m'offris à les ſervir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à ſortir la nuit; j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de ſoins! Et à quelle fin! Ah, ſi les gens de bien!.... Continuez.

St. ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte. C'étoit la bonne. J'ouvre. Elle entre ſans parler, s'aſſied, & ſe met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'eſt pas ſur moi que je pleure. Née dans la miſere, j'y ſuis faite; mais cette enfant me déſole.... Qu'a-t-elle? Que vous eſt-il arrivé?.... Hélas! répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, & nous ſommes ſur le point de manquer de pain. Ciel! m'écriai-je, tenez, courez. Après cela.... je me renfermai, & l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des ſentimens qu'on

leur inſpire; ils ne ſervent qu'à les rendre plus dangereux.

St. ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis; je l'interrogeai ſur leur ſituation; je peignis la mienne comme il me plut; je propoſai d'aſſocier notre indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'inſiſtai, & l'on conſentit à la fin. Jugez de ma joie. Hélas, elle a bien peu duré, & qui ſait combien ma peine durera!

Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit ſeule; elle avoit les coudes appuyés ſur ſa table, & la tête penchée ſur ſa main: ſon ouvrage étoit tombé à ſes pieds. J'entrai ſans qu'elle m'entendît. Elle ſoupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ſes doigts, & couloient le long de ſes bras. Il y avoit déja quelque tems que je la trouvois triſte.... Pourquoi pleuroit-elle? Qu'eſt-ce qui l'affligeoit? Ce n'étoit plus le beſoin. Son travail & mes attentions pourvoyoient à tout..... Menacé du ſeul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jettai à ſes genoux. Quelle fut ſa ſurpriſe! Sophie, lui dis-je, vous pleurez? Qu'avez-vous? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi; de grace, parlez-moi. Elle ſe taiſoit. Ses larmes continuoient de couler; ſes yeux, où la ſérénité n'étoit plus, noyés dans les pleurs, ſe tournoient ſur moi, s'en éloignoient, y revenoient; elle diſoit ſeulement: Pauvre Sergi! Malheureuſe Sophie! Cependant j'avois baiſſé mon viſage ſur ſes genoux, & je mouillois ſon tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me leve; je cours à elle; je l'interroge; je reviens à Sophie; je la conjure; elle s'obſtine au ſilence.

Le déſeſpoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre ſans ſavoir ce que je fais; je m'écrie douloureuſement, c'eſt fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter; c'eſt fait de moi. A ces mots ſes pleurs redoublent, & elle retombe ſur ſa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & ſombre d'une petite lampe éclairoit cette ſcene de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail eſt cenſé m'appeller, je ſuis ſorti, & je me retirois ici accablé de ma peine....

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne penſois pas à la mienne.

St. ALBIN.

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? Qu'eſpérez-vous?

St. ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je ſuis; que vous verrez Sophie; que vous lui parlerez; que .....

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune inſenſé!... Et ſavez-vous qui elle eſt?

St. ALBIN.

C'eſt-là ſon ſecret. Mais ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes diſcours, n'ont rien de conforme à ſa condition préſente. Un autre état perce à travers la pauvreté de ſon vêtement. Tout la trahit, juſqu'à je ne ſais quelle fierté qu'on lui a inſpirée, & qui la rend impénétrable ſur ſon état.... Si vous voyiez ſon ingénuité, ſa douceur, ſa modeſtie..... Vous vous ſouvenez bien de maman... Vous ſoupirez. Eh bien, c'eſt elle. Mon papa, voyez-la; & ſi votre fils vous a dit un mot....

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle eſt, ne vous en a rien appris?

St. ALBIN.

Hélas, elle eſt auſſi réſervée que Sophie! Ce

que j'en ai pu tirer, c'eſt que cette enfant eſt venue de Province implorer l'aſſiſtance d'un parent, qui n'a voulu, ni la voir, ni la ſecourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir ſa miſere, ſans offenſer ſa délicateſſe. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le ſache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez?

St. ALBIN.

(*avec vivacité.*)

Moi, mon pere?.... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oſerois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé?

St. ALBIN.

Pardonnez-moi.... Hélas, quelquefois je l'ai cru!....

LE PERE DE FAMILLE.

Et ſur quoi?

St. ALBIN.

Sur des choſes légeres, qui ſe ſentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, ſon viſage s'éclairciſſoit à mon arrivée, ſon regard s'animoit; elle avoit plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée. Je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le ſien dans la nuit pour m'arrêter plus long-tems.....

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit?

St. ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE.

(*après une pauſe.*)

Allez-vous repoſer.... Je la verrai.

St. ALBIN.

Vous la verrez ? Ah, mon pere, vous la verrez !.... Mais songez que le tems presse....

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougissez de n'être pas plus occupé des allarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

St. ALBIN.

Mon pere, vous n'en aurez plus.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

DE l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées !..... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre..... Quel sort! Mais peut-être m'allarmai-je encore trop tôt..... Un jeune homme passionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres..... Il faut voir..... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler..... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger.... Que sais-je ?....

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR *en robe de chambre & bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

EH bien, Monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils ? De quoi s'agit-il ?

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît.... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin; n'est-ce pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere.....

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, & s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos ?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment; c'est moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE

(*impatienté.*)

Eh bien, je le voudrois.

(*Le Pere de Famille entraîne le Commandeur hors de la Scene tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent, ni ſe ſouffrir, ni ſe quitter. Ils ſe brouillent ſans ceſſe, & ſont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux ſur des riens, ils ont une ligue offenſive & défenſive envers & contre tous. Qu'on s'aviſe de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils ſe reprennent, on y ſera bien venu.... Hâtez-vous de les ſéparer; c'eſt moi qui vous le dis...

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monſieur le Commandeur, entrons; entrons, Monſieur le Commandeur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, *Mademoiſelle* CLAIRET, *Monſieur* LE BON, UN PAYSAN, *Madame* PAPILLON, *Marchande à la toilette, avec une de ſes ouvrieres*, LA BRIE, PHILIPPE, *domeſtique qui vient ſe préſenter, un homme vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, & qui l'eſt.*

Toutes ces perſonnes arrivent les unes après les autres. Le payſan ſe tient debout, le corps penché ſur ſon bâton. Madame Papillon, aſſiſe dans un fauteuil, s'eſſuie le viſage avec ſon mouchoir; ſa fille de boutique eſt debout à côté d'elle, avec un petit carton ſous le bras. Monſieur Le Bon eſt étalé négligemment ſur un canapé. L'homme vêtu de noir eſt retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie eſt en veſte & en papillotes. Philippe eſt habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers; tandis que Monſieur Le Bon examine avec ſa lorgnette la fille de boutique de Madame Papillon.

Le Pere de Famille entre, & tout le monde ſe leve. Il eſt ſuivi de ſa fille, & ſa fille précédée de ſa femme-de-chambre, qui porte le déjeûner de ſa Maîtreſſe. Mademoiſelle Clairet fait en paſſant un petit ſalut de protection à Madame Papillon. Elle ſert le déjeûner de ſa Maîtreſſe ſur une petite table. Cecile

s'assied d'un côté de cette table. Le Pere de Famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derriere le fauteuil de sa Maîtresse.

Cette scene est composée de deux Scenes simultanées. Celle de Cecile se dit à demi voix.

LE PERE DE FAMILLE.

[*au payſan.*]

Ah, c'eſt vous qui venez enchérir ſur le bail de mon fermier de Limeuil ; j'en ſuis content ; il eſt exact ; il a des enfans ; je ne ſuis pas fâché qu'il faſſe avec moi ſes affaires. Retournez-vous-en.

(*Mademoiſelle Clairet fait ſigne à Madame Papillon d'approcher.*)

CECILE.

(*à Madame Papillon, & bas.*)

M'apportez-vous de belles choſes ?

LE PERE DE FAMILLE.

[*à ſon Intendant.*]

Eh bien, Monſieur le Bon, qu'eſt-ce qu'il y a ?

Mad. PAPILLON.

[*bas à Cecile.*]

Mademoiſelle, vous allez voir.

Mr. LE BON.

Ce débiteur dont le billet eſt échu depuis un mois, demande encore à différer ſon paiement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les tems ſont durs ; accordez-lui le délai qu'il demande. Riſquons une petite ſomme, plutôt que de le ruiner.

(*Pendant que la ſcene marche, Madame Papillon & ſa fille de boutique déploient ſur des fauteuils des perſes, des indiennes, des ſatins de Hollande, &c. Cecile, tout en prenant ſon café, regarde, approuve, déſapprouve, fait mettre à part, &c.*)

Mr. LE BON.

Les ouvriers qui travailloient à votre maiſon d'Orſigny, ſont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

Mr. LE BON.

Cela peut aller au delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours ; leurs beſoins ſont plus preſſans que les miens, & il vaut mieux que je ſois gêné qu'eux.

[*A ſa fille.*]

Cecile, n'oubliez pas mes pupilles ; voyez s'il n'y a rien là qui leur convienne . . . .

(*Ici il apperçoit le pauvre honteux ; il ſe leve avec empreſſement ; il s'avance vers lui, & lui dit bas :*)

Pardon, Monſieur ; je ne vous voyois pas... Des embarras domeſtiques m'ont occupé. . . . Je vous avois oublié.

(*Tout en parlant, il tire une bourſe qu'il lui donne furtivement ; & tandis qu'il le reconduit & qu'il revient, l'autre ſcene avance*)

Mlle. CLAIRET.

Ce deſſein eſt charmant.

CECILE.

Combien cette piece ?

Mad. PAPILLON.

Dix louis, au juſte.

Mlle. CLAIRET.

C'eſt donner.

(*Cecile paie.*)

LE PERE DE FAMILLE.

(*en revenant, bas & d'un ton de commiſération.*)

Une famille à élever : un état à ſoutenir, & point de fortune !

CECILE.

Qu'avez-vous là, dans ce carton ?

LA FILLE DE BOUTIQ

Ce ſont des dentelles.

(*Elle ouvre ſon carton.*)

CECILE.

(*vivement.*)

Je ne veux pas les voir. Adieu, Madame Papillon.

(*Mademoiſelle Clairet, Madame Papillon & ſa fille de boutique ſortent.*)

Mr. LE BON.

Ce voiſin qui a formé des prétentions ſur votre terre, s'en déſiſteroit peut-être, ſi. . .

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laiſſerai pas dépouiller; je ne ſacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuſte. Tout ce que je puis, c'eſt de céder, ſi l'on veut, ce que la pourſuite de ce procès pourra me coûter. Voyez.

(*Monſieur le Bon ſort.*)

LE PERE DE FAMILLE.

[*le rappelle & lui dit:*]

A propos, Monſieur le Bon, ſouvenez-vous de ces gens de province; je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans: tâchez de me le découvrir.

[*à la Brie, qui s'occupoit à ranger le fallon.*]

Vous n'êtes plus à mon ſervice; vous connoiſſiez le déréglement de mon fils; vous m'avez menti: on ne ment pas chez moi.

CECILE.

[*intercédant*]

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Nous ſommes bien étranges, nous les aviliſſons; nous en faiſons de malhonnêtes gens; & lorſque nous les trouvons tels, nous avons l'injuſtice de nous en plaindre.

(*à la Brie.*)

Je vous laiſſe votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

(*à Philippe.*)

Eſt-ce vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie; ſouvenez-vous-en; allez, & ne laiſſez entrer perſonne.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE.

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, avez-vous réfléchi?

CECILE.

Oui, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous réſolu?

CECILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponſe.

CECILE.

Si cependant il m'étoit permis de choiſir un état. . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Quel eſt celui que vous préféreriez? . . . Vous héſitez. . . . Parlez, ma fille.

CECILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire? Un couvent?

CECILE.

Oui, mon pere; je ne vois que cet aſyle contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, & vous ne penſez pas à celles que vous me cauſeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maiſon de votre pere, pour un cloître ? la ſociété de votre frere, & la mienne, pour la ſervitude ? Non, ma fille, cela ne ſera point. Je reſpecte la vocation religieuſe ; mais ce n'eſt pas la vôtre. La Nature, en vous accordant les qualités ſociales, ne vous deſtina point à l'inutilité... Cecile, vous ſoupirez... Ah, ſi ce deſſein te venoit de quelque cauſe ſecrete, tu ne ſais pas le ſort que tu te préparerois. Tu n'as pas entendu les gémiſſemens des infortunées, dont tu irois augmenter le nombre. Ils percent la nuit & le ſilence de leurs priſons. C'eſt alors, mon enfant, que les larmes coulent ameres & ſans témoin, & que les couches ſolitaires en ſont arroſées... Mademoiſelle, ne me parlez jamais de couvent... Je n'aurai point donné la vie à un enfant ; je ne l'aurai point élevé ; je n'aurai point travaillé ſans relâche à aſſurer ſon bonheur, pour le laiſſer deſcendre tout vif dans un tombeau, & avec lui mes eſpérances, & celles de la ſociété trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, ſi les femmes les plus dignes d'être des meres de famille, s'y refuſent !

CECILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CECILE.

Mais j'oſe eſpérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, & que du moins il lui ſera permis de paſſer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne conſidérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux ſur un tems où je ne ſerai plus... Cecile, la Nature a ſes vues ; & ſi vous regardez bien, vous verrez ſa vengeance ſur tous ceux qui les ont trompées ; les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris & par l'ennui. Vous connoiſſez les différens états ; dites-moi, en eſt-il un plus triſte & moins conſidéré que celui d'une fille âgée ? Mon enfant, paſſé trente ans, on ſuppoſe quelque défaut de corps ou d'eſprit à celle qui n'a trouvé perſonne qui fût tenté de ſupporter avec elle les peines de la vie. Que cela ſoit ou non, l'âge avance, les charmes paſſent, les hommes s'éloignent, la mauvaiſe humeur prend ; on perd ſes parens, ſes connoiſſances, ſes amis. Une fille ſurannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéreſſées qui comptent ſes jours. Elle le ſent ; elle s'en afflige ; elle vit ſans qu'on la conſole, & meurt ſans qu'on la pleure.

CECILE.

Cela eſt vrai. Mais eſt-il un état ſans peine ; & le mariage n'a-t-il pas les ſiennes ?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le ſait mieux que moi ? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'eſt un état que la Nature impoſe ; c'eſt la vocation de tout ce qui reſpire... Ma fille, celui qui compte ſur un bonheur ſans mêlange, ne connoit ni la vie de l'homme, ni les deſſeins du Ciel ſur lui... Si le mariage expoſe à des peines cruelles, c'eſt auſſi la ſource des plaiſirs les plus doux. Où ſont les exemples de l'intérêt pur & ſincere, de la tendreſſe réelle, de la confiance intime, des ſecours continus, des

ſatisfactions réciproques, des chagrins partagés, des ſoupirs entendus, des larmes confondues, ſi ce n'eſt dans le mariage? Qu'eſt-ce que l'homme de bien préfere à ſa femme? Qu'y a-t-il au monde qu'un pere aime plus que ſon enfant?... O lien ſacré des époux, ſi je penſe à vous, mon ame s'échauffe & s'éleve!... O noms tendres de fils & de fille, je ne vous prononçai jamais ſans treſſaillir, ſans être touché! Rien n'eſt plus doux à mon oreille; rien n'eſt plus intéreſſant à mon cœur.... Cecile, rappellez-vous la vie de votre mere: en eſt-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé ſa journée à remplir les devoirs d'épouſe attentive, de mere tendre, de maîtreſſe compatiſſante?... Quel ſujet de réflexions délicieuſes elle emporte en ſon cœur, le ſoir, quand elle ſe retire!

CECILE.

Oui, mon pere; mais où ſont les femmes comme elle, & les époux comme vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en eſt, mon enfant; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le ſort qu'elle eut.

CECILE.

S'il ſuffiſoit de regarder autour de ſoi, d'écouter ſa raiſon & ſon cœur....

LE PERE DE FAMILLE.

Cecile, vous baiſſez les yeux; vous tremblez; vous craignez de parler... Mon enfant, laiſſe-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de ſecret pour ton pere; & ſi j'avois perdu ta confiance, c'eſt en moi que j'en chercherois la raiſon.... Tu pleures...

CECILE.

Votre bonté m'afflige; ſi vous pouviez me traiter plus ſévérement.

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité? Votre cœur vous feroit-il un reproche?

CECILE.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc?

CECILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CECILE.

Je ſuis accablée de votre tendreſſe.... Je vous dois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cecile, auriez-vous diſtingué quelqu'un? Aimeriez-vous?

CECILE.

Que je ſerois à plaindre!

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis mon enfant; ſi tu ne me ſuppoſes pas une ſévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réſerve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant; comment blâmerois-je en vous un ſentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere? O vous, qui tenez ſa place dans ma maiſon, & qui me la repréſentez, imitez-la dans la franchiſe qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut ſon bonheur & le mien... Cecile, vous ne me répondez rien?

CECILE.

Le ſort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere eſt un fou.

CECILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raiſonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cecile. Sa prudence m'eſt connue ; & je n'attends que l'aveu de ſon choix, pour le confirmer.

(*Cecile ſe tait. Le Pere de Famille attend un moment ; puis il continue d'un ton ſérieux & même un peu chagrin.*)

Il m'eût été doux d'apprendre vos ſentimens de vous-même ; mais, de quelque maniere que vous m'en inſtruiſiez, je ſerai ſatisfait. Que ce ſoit par la bouche de cet oncle, de votre frere, ou de Germeuil, il n'importe... C'eſt un homme ſage & diſcret... il a ma confiance... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CECILE.

C'eſt ainſi que j'en penſe.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup ; il eſt tems que je m'acquitte avec lui.

CECILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoiſſance... Juſqu'à préſent il vous a honoré comme un pere, & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne ſauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui ?

CECILE.

Je crois qu'il faut le conſulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées... Peut-être... Quel conſeil pourrois-je vous donner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CECILE.

(*avec vivacité.*)

J'ignore ce que c'eſt ; mais vous connoiſſez mon oncle. Ah, mon pere, n'en croyez rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie ſans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans... Cecile... Cruels enfans, que vous ai-je fait pour me déſoler ?... J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'eſt précipité dans des liens que je ne puis approuver, & qu'il faut que je rompe...

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites entrer.

(*Cecile ſe retire ; ſon pere la rappelle & lui dit triſtement.*)

Cecile !

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

(*Les femmes annoncées entrent, & Cecile ſort avec ſon mouchoir ſur les yeux.*)

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE, Mde. HEBERT.

LE PERE DE FAMILLE

(appercevant Sophie, dit d'un ton triſte, & avec l'air étonné.)

Il ne m'a point trompé. Quels charmes. Quelle modeſtie ! Quelle douceur !... Ah !...

Mme. HEBERT.

Monſieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt vous, Mademoiſelle, qui vous appellez Sophie ?

SOPHIE

[tremblante, troublée.]

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

[à Mme. Hebert.]

Madame, j'aurois un mot à dire à Mademoiſelle. J'en ai entendu parler, & je m'y intéreſſe.

[Madame Hébert ſe retire.)

SOPHIE.

[toujours tremblante, la retenant par le bras.]

Ma bonne ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon enfant, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puiſſe vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas !

[Madame Hébert va s'aſſeoir ſur le fond de la Salle ; elle tire ſon ouvrage & travaille.]

LE PERE DE FAMILLE

[conduit Sophie à une chaiſe, & la fait aſſeoir à côté de lui.]

D'où êtes-vous, Mademoiſelle ?

SOPHIE.

Je ſuis d'une petite ville de Province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-tems, & plût au Ciel que je n'y fuſſe jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-tems à ſouffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monſieur votre pere ?

SOPHIE.

Non, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere ?

SOPHIE.

Le Ciel me l'a conſervée ; mais elle a eu tant de chagrins ; ſa ſanté eſt ſi chancelante, & ſa miſere ſi grande !

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere eſt donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre. Avec cela, il n'en eſt point au monde dont j'aimaſſe mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce ſentiment ; vous paroiſſez bien née.... Et qu'étoit votre pere ?

SOPHIE.

Mon pere fut un homme de bien ; il n'enten-

dit jamais le malheureux, ſans en avoir pitié; il n'abandonna pas ſes amis dans la peine, & il devint pauvre; il eut beaucoup d'enfans de ma mere; nous demeurâmes tous ſans reſſource à ſa mort . . . J'étois bien jeune alors . . . Je me ſouviens à peine de l'avoir vu . . . Ma mere fut obligée de me prendre entre ſes bras, & de m'élever à la hauteur de ſon lit pour l'embraſſer, & recevoir ſa bénédiction . . . Je pleurois. Hélas! je ne ſentois pas tout ce que je perdois!

LE PERE DE FAMILLE.

Elle me touche . . . Et qu'eſt-ce qui vous a fait quitter la maiſon de vos parens & votre pays?

SOPHIE.

Je ſuis venu ici avec un de mes freres implorer l'aſſiſtance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en Province. Il paroiſſoit avoir pris de l'affection pour moi, & ma mere avoit eſpéré qu'il s'en reſſouviendroit. Mais il a fermé ſa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt devenu votre frere?

SOPHIE.

Il s'eſt mis au ſervice du Roi, & moi je ſuis reſtée avec la perſonne que vous voyez, & qui a la bonté de me regarder comme ſon enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aiſée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'en ai reçu quelques ſecours; mais de quoi cela ſert-il à ma mere?

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée?

SOPHIE.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas! elle attendoit de ce voyage un ſuccès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu ſe réſoudre à m'éloigner d'elle? Depuis elle n'a plus ſu comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en ſoit chargé par pitié. Ho, nous ſommes bien à plaindre!

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici perſonne qui pût vous ſecourir?

SOPHIE.

Perſonne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez ſeules?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'eſt-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, & qui demeure à côté de vous?

Mme. HEBERT

[*avec vivacité, & quittant ſon travail.*]

Ah! Monſieur, c'eſt le garçon le plus honnête!

SOPHIE.

C'eſt un malheureux qui gagne ſon pain comme nous, & qui a uni ſa miſere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Eſt-ce là tout ce que vous en ſavez?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, Mademoiſelle, ce malheureux-là . . .

SOPHIE.

Vous le connoiſſez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois ! . . . c'eſt mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

Mme. HEBERT

[*en même tems.*]

Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Ah, Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE DE FAMILLE.

Fille auſſi vertueuſe que belle, connoiſſez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi eſt votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous eſtime, vous aime ; mais ſa paſſion prépareroit votre malheur & le ſien, ſi vous la nourriſſiez.

SOPHIE.

Pourquoi ſuis-je venue dans cette ville ? Que ne m'en ſuis-je allée lorſque mon cœur me le diſoit !

LE PERE DE FAMILLE.

Il en eſt tems encore ; il faut aller retrouver une mere qui vous rappelle, & à qui votre ſéjour ici doit cauſer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE.

Ah ! ma mere, que vous dirai-je ?

LE PERE DE FAMILLE.

(*à Mme. Hébert.*)

Madame, vous reconduirez cet enfant, & j'aurai ſoin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez priſe.

(*Mme. Hébert fait la révérence.*)

LE PERE DE FAMILLE

[*continuant, à Sophie.*]

Mais, Sophie, ſi je vous rends à votre mere, c'eſt à vous à me rendre mon fils ; c'eſt à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ſes parens ; vous le ſavez ſi bien.

SOPHIE.

Ah, Sergi ! pourquoi . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mis dans ſes vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ, & vous lui ordonnerez de finir ma douleur & le trouble de ſa famille.

SOPHIE.

Ma bonne . . . .

Mme. HEBERT.

Mon enfant . . . .

SOPHIE

(*en s'appuyant ſur elle.*)

Mme. HEBERT.

Monſieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

SOPHIE.

Pauvre Sergi ! Malheureuſe Sophie !

[*Elle ſort appuyée ſur Mme. Hébert.*]

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, *ſeul.*

O Loix du monde ! O préjugés cruels ! . . . Il y a déja ſi peu de femmes pour un homme qui penſe & qui ſent. Pourquoi faut-il que le choix en ſoit encore ſi limité ! . . . Mais mon fils ne tardera pas à venir . . . Secouons, s'il ſe peut, de mon ame l'impreſſion que cet enfant y a faite . . . Lui repréſenterai-je, comme il me convient, ce qu'il me doit, ce qu'il ſe doit à lui-même, ſi mon cœur eſt d'accord avec le ſien ? . . .

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN.

St. ALBIN.

[*en entrant, & avec vivacité.*]

Mon pere.

(*Le Pere de Famille ſe promene, & garde le ſilence.*)

St. ALBIN.

[*ſuivant ſon pere, & d'un ton ſuppliant.*]

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

(*s'arrêtant, & d'un ton ſérieux.*)

Mon fils, ſi vous n'êtes pas rentré en vous-même, ſi la raiſon n'a pas recouvré ſes droits ſur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

St. ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant. . . Je ſerai tranquille & raiſonnable . . . Oui, je le ſerai . . . Je me le ſuis promis.

(*Le Pere de Famille continue de ſe promener.*)

St. ALBIN.

(*s'approchant avec timidité, lui dit d'une voix baſſe & tremblante.*)

Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle eſt belle, & je la crois ſage. Mais qu'en prétendez-vous faire ? Un amuſement ? Je ne le ſouffrirois pas. Votre femme ? Elle ne vous convient pas.

St. ALBIN.

(*en ſe contenant.*)

Elle eſt belle, elle eſt ſage, & elle ne me convient pas ! Quelle eſt donc la femme qui me convient ?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui, par ſon éducation, ſa naiſſance, ſon état & ſa fortune, peut aſſurer votre bonheur, & ſatisfaire à mes eſpérances.

St. ALBIN.

Ainſi le mariage ſera pour moi un lien d'intérêt & d'ambition ? Mon pere, vous n'avez qu'un fils ; ne le ſacrifiez pas à des vues qui rempliſſent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & ſenſible, qui m'apprenne à ſupporter les peines de la vie, & non une femme riche & titrée qui les accroiſſe. Ah, ſouhaitez-moi la mort, & que le Ciel me l'accorde plutôt qu'une femme comme j'en vois !

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propoſe aucune ; mais je ne permettrai jamais que vous ſoyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois

uſer de mon autorité, & vous dire : Saint-Albin ; cela me déplaît ; cela ne ſera pas, n'y penſez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé ſans vous en montrer la raiſon. J'ai voulu que vous m'approuvaſſiez en m'obéiſſant, & je vais avoir la même condeſcendance. Modérez-vous, & écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arroſai des premieres larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la Nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras, du ſein de votre mere ; & vous élevant vers le Ciel, & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, ſi je manque aux ſoins que vous m'impoſez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de ſa mere ; reprenez-le.

Voilà le vœu que je fis ſur vous & ſur moi. Il m'a toujours été préſent. Je ne vous ai point abandonné au ſoin du mercénaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penſer, à ſentir. A meſure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchans ; j'ai formé ſur eux le plan de votre éducation, & je l'ai ſuivi ſans relâche. Combien je me ſuis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai reglé votre ſort à venir ſur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous paruſſiez avec diſtinction. Et lorſque je touche au moment de recueillir le fruit de ma ſollicitude ; lorſque je me félicite d'avoir un fils qui répond à ſa naiſſance qui le deſtine aux meilleurs partis, & à ſes qualités perſonnelles qui l'appellent aux grands emplois, une paſſion inſenſée, la fantaiſie d'un inſtant aura tout détruit ; & je verrai ſes plus belles années perdues, ſon état manqué & mon attente trom-

pée, & j'y conſentirai ? Vous l'êtes-vous promis ?

St. ALBIN.

Que je ſuis malheureux !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous deſtine une fortune conſidérable ; un pere qui vous a conſacré ſa vie, & qui cherche à vous marquer en tout ſa tendreſſe ; un nom, des parens, des amis ; les prétentions les plus flatteuſes & les mieux fondées, & vous êtes malheureux ? Que vous faut-il encore ?

St. ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, & l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'oſez-vous me propoſer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ? Moi, j'autoriſerois par une foibleſſe honteuſe le déſordre de la ſociété, la confuſion du ſang & des rangs, la dégradation des familles ?

St. ALBIN.

Que je ſuis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je ſois à celle que je n'aimerai pas. Car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans ceſſe j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre ſera malheureuſe ; je le ſerai auſſi : vous le verrez, & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous ſi vous manquez au vôtre.

St. ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Ceſſez de me la demander.

St. ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme hon-

nête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'eſt vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A préſent qu'elle ſait qui je ſuis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? St. Albin ſera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'eſt elle qui a rappellé la vertu dans mon cœur. Elle ſeule peut l'y conſerver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt-à-dire, que ſon exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

St. ALBIN.

Vous êtes mon pere, & vous commandez. Elle ſera ma femme, & c'eſt un autre empire.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle différence d'un amant à un époux ! d'une femme à une maîtreſſe ! Homme ſans expérience, tu ne ſais pas cela.

St. ALBIN.

J'eſpere l'ignorer toujours.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il un amant qui voie ſa maîtreſſe avec d'autres yeux, & qui parle autrement ?

St. ALBIN.

Vous avez vu Sophie !.. Si je la quitte pour un rang, des dignités, des eſpérances, des préjugés, je ne méritai pas de la connoître. Mon pere, mépriſeriez-vous aſſez votre fils pour le croire ?

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne s'eſt point avilie, en cédant à votre paſſion. Imitez-la

St. ALBIN.

Je m'avilirois en devenant ſon époux ?

LE PERE DE FAMILLE.

Interrogez le monde.

St. ALBIN.

Dans les choſes indifférentes, je prendrai le

monde comme il eſt ; mais quand il s'agira du bonheur ou du malheur de ma vie, du choix d'une compagne...

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne changerez pas ſes idées. Conformez-vous y donc.

St. ALBIN.

Ils auront tout renverſé, tout gâté, ſubordonné la nature à leurs miſérables conventions, & j'y ſouſcrirai ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ou vous en ſerez mépriſé.

St. ALBIN.

Je les fuirai.

LE PERE DE FAMILLE.

Leur mépris vous ſuivra, & cette femme que vous aurez entraînée, ne ſera pas moins à plaindre que vous... Vous l'aimez ?

St. ALBIN.

Si je l'aime !

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez, & tremblez ſur le ſort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous ſentirez toute la valeur des ſacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez ſeul avec elle, ſans état, ſans fortune, ſans conſidération ; l'ennui & le chagrin vous ſaiſiront. Vous la haïrez ; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & ſa douceur acheveront de vous aigrir ; vous haïrez davantage ; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

St. ALBIN.

Moi !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous.

St. ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

La paſſion voit tout éternel; mais la nature humaine veut que tout finiſſe.

St. ALBIN.

Je ceſſerois d'aimer Sophie! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, ſi je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le ſavoir & me le prouver? Faites ce que je vous demande.

St. ALBIN.

Je le voudrois en vain; je ne puis; je ſuis entraîné. Mon pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Inſenſé, vous voulez être pere? En connoiſſez-vous les devoirs? Si vous les connoiſſez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

St. ALBIN

Ah, ſi j'oſois répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

St. ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

St. ALBIN.

Lorſque vous avez voulu ma mere; lorſque toute la famille ſe ſouleva contre vous; lorſque mon grand papa vous appella enfant ingrat, & que vous l'appellâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raiſon? Ma mere étoit vertueuſe & belle comme Sophie: vous l'aimiez comme j'aime Sophie; ſouffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon pere, & n'ai-je pas un cœur auſſi?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des reſſources, & votre mere avoit de la naiſſance.

St. ALBIN.

St. ALBIN.

Qui ſait encore ce qu'eſt Sophie?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

St. ALBIN.

Des reſſources? l'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

St. ALBIN.

Ne la point avoir, eſt le ſeul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendreſſe.

St. ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit?

St. ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie; j'embraſſerai vos genoux; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repouſſerez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Il me connoît trop bien....

(*Après une petite pauſe, il prend l'air & le ton le plus ſévere, & dit:*)

Mon fils, je vois que je vous parle en vain; que la raiſon n'a plus d'accès auprès de vous, & que le moyen dont je craignis toujours d'uſer, eſt le ſeul qui me reſte. J'en uſerai, puiſque vous m'y forcez. Quittez vos projets; je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a ſur ſes enfans.

St. ALBIN

[*avec un emportement ſourd.*]

L'autorité, l'autorité; ils n'ont que ce mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Reſpectez-le.

St. ALBIN

(*allant & venant.*)

Voilà comme ils ſont tous. C'eſt ainſi qu'ils nous aiment. S'ils étoient nos ennemis, que feroient-ils de plus ?

LE PERE DE FAMILLE.

Que dites-vous ? Que murmurez-vous ?

St. ALBIN

[*toujours de même.*]

Ils ſe croient ſages, parce qu'ils ont d'autres paſſions que les nôtres.

LE PERE DE FAMILLE.

Taiſez-vous.

St. ALBIN.

Ils ne nous ont donné la vie que pour en diſpoſer.

LE PERE DE FAMILLE.

Taiſez-vous.

St. ALBIN.

Ils la rempliſſent d'amertume ; & comment ſeroient-ils touchés de nos peines ? ils y ſont faits.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je ſuis, & à qui vous parlez. Taiſez-vous, ou craignez d'attirer ſur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

St. ALBIN.

Des peres ! Des peres ! il n'y en a point.... il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O Ciel !

St. ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé ; je vous donne ma malédiction : allez loin de moi.

(*Le fils s'en va ; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que ſon pere court après lui, & lui dit :*

Où vas-tu malheureux ?

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

(*ſe jette dans un fauteuil, & ſon fils ſe met à ſes genoux.*)

Moi, votre pere ? Vous, mon fils ? Je ne vous ſuis plus rien ; je ne vous ai jamais rien été ; vous empoiſonnez ma vie ; vous ſouhaitez ma mort. Eh pourquoi a-t-elle été ſi long-tems différée ? Que ne ſuis-je à côté de ta mere ! elle n'eſt plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous : cachez-moi vos larmes : vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chaſſer.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN, LE COMMANDEUR.

(Le Commandeur entre. St. Albin, qui étoit aux genoux de ſon pere, ſe leve, & le Pere de Famille reſte dans ſon fauteuil, la tête penchée ſur ſes mains, comme un homme déſolé.)

LE COMMANDEUR

(en le montrant à St. Albin, qui ſe promene ſans écouter.)

TIENS, regarde; vois dans quel état tu le mets; je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifies ma prédiction.

(Pendant que le Commandeur parle, le Pere de Famille ſe leve & s'en va. St. Albin ſe diſpoſe à le ſuivre.)

LE PERE DE FAMILLE

(en ſe retournant vers ſon fils.)

Où allez-vous? Ecoutez votre oncle; je vous l'ordonne.

SCENE VIII.

St. ALBIN, LE COMMANDEUR.

St. ALBIN.

PARLEZ donc, Monſieur, je vous écoute.... Si c'eſt un malheur que de l'aimer, il eſt arrivé, & je n'y ſais plus de remede... Si on me la refuſe, qu'on m'apprenne à l'oublier.... L'oublier! Qui? Elle? Moi? Je le pourrois? Je le voudrois? Que la malédiction de mon pere s'accompliſſe ſur moi, ſi jamais j'en ai la penſée!

LE COMMANDEUR.

Qu'eſt-ce qu'on te demande? De laiſſer là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en paſſant; qui eſt ſans bien, ſans parens, ſans aveu; qui vient de je ne ſais où, qui appartient à je ne ſais qui, & qui vit je ne ſais comment. On a de ces filles-là. Il y a des fous qui ſe ruinent pour elles; mais épouſer! épouſer!

St. ALBIN

(avec violence.)

Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR

Elle te plaît? Eh bien, garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre: mais laiſſe-nous eſpérer la fin de cette intrigue, quand il en ſera tems.

St. ALBIN

(veut ſortir.)

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu?

St. ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR
(en l'arrêtant.)

As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere?

St. ALBIN.

Eh bien, Monsieur, dites; déchirez-moi; désespérez-moi; je n'ai qu'un mot à répondre: Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

St. ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien?

St. ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte?

St. ALBIN.

De la honte?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de M. d'Orbesson! neveu du Commandeur d'Auvillé!

St. ALBIN.

Moi, fils de Monsieur d'Orbesson, & votre neveu!

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton pere étoit si vain? Le voilà ce modele de tous les jeunes gens de la Cour & de la Ville?... Mais tu te crois riche peut-être?

St. ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere?

St. ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, & je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute: c'étoit la plus jeune de six enfans que

nous étions, & cela dans une Province où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta, & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur, c'est quinze cents francs pour chacun; voilà toute votre fortune.

St. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

St. ALBIN.

Ah, Sophie, vous n'habiterez plus sous un toît! vous ne sentirez plus les atteintes de la misere; j'ai quinze cents livres de rente!

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre ving-cinq mille de ton pere, & presque le double de moi. St. Albin on fait des folies; mais on n'en fait pas de plus cheres.

St. ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager?

LE COMMANDEUR.

Insensé!

St. ALBIN.

Je le sais: c'est ainsi qu'on appelle ceux qui préferent à tout une femme jeune, vertueuse & belle; & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

St. ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

St. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

St. ALBIN.

Elle ſera nourrie, logée, vêtue, & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

St. ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, ſœurs; & tu épouſeras tout cela.

St. ALBIN.

J'y ſuis réſolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfans.

St. ALBIN.

Alors je m'adreſſerai à toutes les ames ſenſibles : on me verra; on verra la compagne de mon infortune; je dirai mon nom, & je trouverai du ſecours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

St. ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort.

St. ALBIN.

Tort ou raiſon; il me reſtera deux appuis avec leſquels je peux défier l'univers, l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui fait ſupporter..... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre eſt ſans courage.... & que le riche eſt ſans humanité.

LE COMMANDEUR.

J'entends.... Eh bien, aie-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton pere, les loix de la décence, les bienſéances de ton état. Ruine-toi; avilis-toi; roule-toi dans la fange; je ne m'y oppoſe plus; tu ſerviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raiſon; qui ſe précipitent dans des engagemens honteux; qui affligent leurs parens, & qui déshonorent leur nom : tu l'auras, ta Sophie, puiſque tu l'as voulu; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ſes enfans, qui viendront en demander à ma porte.

St. ALBIN.

C'eſt ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne ſuis-je pas bien à plaindre ?... Je me ſuis privé de tout pendant quarante ans; j'aurois pu me marier, & je me ſuis refuſé cette conſolation; j'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci; m'en voilà bien récompenſé !..... Que dira-t-on dans le monde ?..... Voilà qui ſera fait; je n'oſerai plus me montrer; ou ſi je parois quelque part, & que l'on demande qui eſt cette vieille Croix qui a l'air ſi chagrin ? on répondra tout bas, c'eſt le Commandeur d'Auvillé..... l'oncle de ce jeune fou qui a épouſé ?.... Oui.... Enſuite on ſe parlera à l'oreille; on me regardera : la honte & le dépit me ſaiſiront; je me leverai; je prendrai ma canne, & je m'en irai.... Non, je voudrois, pour tout ce que je poſſede, lorſque tu graviſſois le long des murs du Fort Saint-Philippe, que quelque Anglois, d'un bon coup de baïonnette, t'eût envoyé dans le foſſé, & que tu y fuſſes demeuré enſeveli avec les autres; du moins on auroit dit : C'eſt dommage, c'étoit un ſujet, & j'aurois pu ſolliciter une grace du Roi pour l'établiſſement de ta ſœur.... Non, il eſt inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

St. ALBIN.

Ce ſera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le ſouffrirai ?

St. ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

St. ALBIN.

Aſſurément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

St. ALBIN.

Tout eſt vu.

SCENE IX.

St. ALBIN, SOPHIE, Mme. HEBERT.

[*Tandis que St. Albin continue comme s'il étoit ſeul, Sophie & ſa bonne s'avancent, & parlent dans les intervalles du monologue de St. Albin.*]

St. ALBIN

(*après une pauſe, en ſe promenant & rêvant.*)

OUI, tout eſt vu..... Ils ont conjuré contre moi... je le ſens....

SOPHIE

(*d'un ton doux & plaintif.*)

On le veut.... Allons, ma bonne.

St. ALBIN.

C'eſt pour la premiere fois que mon pere eſt d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE

[*en ſoupirant.*]

Ah, quel moment !

Mme. HEBERT.

Il eſt vrai, mon enfant.

SOPHIE.

Mon cœur ſe trouble.

St. ALBIN.

Ne perdons point de tems; il faut l'aller trouver.

SOPHIE.

Le voilà, ma bonne; c'eſt lui.

St. ALBIN.

Oui, Sophie, oui, c'eſt moi; je ſuis Sergi.

SOPHIE

(*en ſanglotant.*)

Non, vous ne l'êtes pas..... [*Elle ſe retourne vers Madame Hébert.*] Que je ſuis malheureuſe ! Je voudrois être morte. Ah, ma bonne, à quoi me ſuis-je engagée ! Que vais-je lui apprendre ? Que va-t-il devenir ? Ayez pitié de moi..... Dites-lui.

St. ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; St. Albin vous adore, & vous voyez l'homme le plus vrai, & l'amant le plus paſſionné.

SOPHIE

[*ſoupire profondément.*]

Hélas !

St. ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela ſert-il ?

St. ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot ?

St. ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous ?

SOPHIE

[en soupirant profondément.]

Ah, ſi je ne vous aimois pas!

St. ALBIN.

Donnez-moi donc votre main : recevez la mienne, & le ſerment que je fais ici à la face du Ciel & de cette honnête femme qui nous a ſervi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous ſavez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait de ſermens qu'aux pieds des autels..... Et ce n'eſt pas moi que vous y conduirez.... Ah, Sergi, c'eſt à préſent que je ſens la diſtance qui nous ſépare!

St. ALBIN

(avec violence.)

Sophie, & vous auſſi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma deſtinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

St. ALBIN.

Ce n'eſt pas vous qui parlez; c'eſt lui : je le reconnois cet homme dur & cruel.

SOPHIE.

Il ne l'eſt point; il vous aime.

St. ALBIN.

Il m'a maudit; il m'a chaſſé; il ne lui reſtoit plus qu'à ſe ſervir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

St. ALBIN.

Jurez donc que vous ſerez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi? ravir un fils à ſon pere!..... J'entrerois dans une famille qui me rejette!

St. ALBIN.

Et que vous importe mon pere, mon oncle, ma ſœur & toute ma famille, ſi vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une ſœur?

St. ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle eſt heureuſe!

St. ALBIN.

Vous me déſeſpérez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parens; puiſſe le Ciel vous accorder un jour une épouſe qui ſoit digne de vous, & qui vous aime autant que Sophie!

St. ALBIN.

Et vous le ſouhaitez?

SOPHIE.

Je le dois.

St. ALBIN.

Malheur à qui vous a connue, & qui peut être heureux ſans vous!

SOPHIE.

Vous le ſerez; vous jouirez de toutes les bénédictions promiſes aux enfans qui reſpecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre pere; je retournerai ſeule à ma miſere, & vous vous reſſouviendrez de moi.

St. ALBIN.

Je mourrai de douleur, & vous l'aurez voulu...

(en la regardant triſtement.)

Sophie...

SOPHIE.

Je reſſens toute la peine que je vous cauſe.

St. ALBIN.

(en la regardant encore.)

Sophie!...

SOPHIE.

(à Madame Hebert en ſanglotant.)

O ma bonne, que ſes larmes me font de mal!...

Sergi, n'opprimez pas mon ame foible... J'en ai assez de ma douleur...

[*elle se couvre les yeux de ses mains.*]

Adieu, Sergi.

St. ALBIN.

Vous m'abandonnez!

SOPHIE.

Je n'oublierai point ce que vous avez fait pour moi; vous m'avez vraiment aimée. Ce n'est pas en descendant de votre état, c'est en respectant mon malheur & mon indigence que vous l'avez montré. Je me rappellerai souvent ce lieu où je vous ai connu... Ah, Sergi!

St. ALBIN.

Vous voulez que je meure.

SOPHIE.

C'est moi, c'est moi qui suis à plaindre!

St. ALBIN.

Sophie, où allez-vous?

SOPHIE.

Je vais subir ma destinée, partager les peines de mes sœurs, & porter les miennes dans le sein de ma mere; je suis la plus jeune de ses enfans; elle m'aime; je lui dirai tout, & elle me consolera.

St. ALBIN.

Vous m'aimez, & vous m'abandonnez?

SOPHIE.

Pourquoi vous ai-je connu!... Ah!...

[*elle s'éloigne.*]

St. ALBIN.

Non, non... Je ne le puis... Madame Hébert, retenez-la... Ayez pitié de nous.

Mde. HEBERT.

Pauvre Sergi!

St. ALBIN.

(*à Sophie.*)

Vous ne vous éloignerez pas.... J'irai... Je

vous suivrai... Sophie, arrêtez... Ce n'est ni pour vous, ni pour moi que je vous conjure... Vous avez résolu mon malheur & le vôtre... C'est au nom de ces parens cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir... Voulez-vous que je les haïsse?

SOPHIE.

Aimez vos parens. Obéissez-leur. Oubliez-moi.

St. ALBIN.

[*qui s'est jetté à ses pieds, s'écrie en la retenant par ses habits.*]

Sophie, écoutez... Vous ne connoissez pas St. Albin...

SOPHIE.

[*à Madame Hébert qui pleure.*]

Ma bonne, venez, venez. Arrachez-moi d'ici.

St. ALBIN.

[*en se relevant.*]

Il peut tout oser. Vous le conduisez à sa perte... Oui, vous l'y conduisez...

[*Il marche. Il se plaint. Il se désespere. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.*]

SCENE X.

ST. ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

(*Pendant qu'il eſt dans cette ſituation, Cecile & Germeuil entrent.*)

GERMEUIL.

(*s'arrêtant ſur le fond, & regardant triſtement St. Albin, dit à Cecile.*)

LE voilà, le malheureux ! Il eſt accablé, & il ignore que dans ce moment... Que je le plains !... Mademoiſelle, parlez-lui.

CECILE.

St. Albin.

St. ALBIN

(*qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie ſans les regarder :*)

Qui que vous ſoyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CECILE.

Mon frere, c'eſt moi ; c'eſt Cecile qui connoît votre peine, & qui vient à vous.

St. ALBIN.

[*toujours dans la même poſition.*]

Retirez-vous.

CECILE.

Je m'en irai, ſi je vous afflige.

St. ALBIN.

Vous m'affligez.

(*Cecile s'en va ; mais ſon frere la rappelle d'une voix foible & douloureuſe.*)

Cecile.

CECILE.

CECILE.

(*ſe rapprochant de ſon frere.*)

Mon frere.

St. ALBIN.

(*la prenant par la main, ſans changer de ſituation ; & ſans la regarder.*)

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL.

(*à lui même.*)

Plût au Ciel !

St. ALBIN.

J'ai tout perdu... Ah !

CECILE.

Il vous reſte une ſœur, un ami.

St. ALBIN.

(*ſe relevant avec vivacité.*)

Où eſt Germeuil ?

CECILE.

Le voilà.

St. ALBIN.

(*il ſe promene un moment en ſilence, puis il dit :*)

Ma ſœur, laiſſez-nous.

SCENE XI.

ST. ALBIN, GERMEUIL.

St. ALBIN.

(*en ſe promenant, & à pluſieurs repriſes.*)

OUI... C'eſt le ſeul parti qui me reſte... & j'y ſuis réſolu... Germeuil, perſonne ne nous entend ?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire ?

St. ALBIN.

J'aime Sophie : j'en ſuis aimé. Vous aimez Cecile, & Cecile vous aime.

GERMEUIL.

Moi ! Votre ſœur !

St. ALBIN.

Vous, ma ſœur. Mais la même perſécution qu'on me fait, vous attend ; & ſi vous avez du courage, nous irons Sophie, Cecile, vous & moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyranniſent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ! Il ne me manquoit plus que cette confidence... Qu'oſez-vous entreprendre, & que me conſeillez-vous ? C'eſt ainſi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je reſpire ? Pour prix de ſa tendreſſe, je remplirois ſon ame de douleur, & je l'enverrois au tombeau, en maudiſſant le jour qu'il me reçut chez lui ?

St. ALBIN.

Vous avez des ſcrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me propoſez, & celle que vous avez réſolue, ſont deux crimes...

(*avec vivacité.*)

St. Albin, abandonnez votre projet... Vous avez encouru la diſgrace de votre pere, & vous allez la mériter ; attirer ſur vous le blâme public ; vous expoſer à la pourſuite des loix ; déſeſpérer celle que vous aimez... Quelles peines vous vous préparez !... Quel trouble vous me cauſez !...

St. ALBIN.

Si je ne peux compter ſur votre ſecours, épargnez-moi vos conſeils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

St. ALBIN.

Le ſort en eſt jetté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même : vous me perdez... Que dirai-je à votre pere, lorſqu'il m'apportera ſa douleur ?... à votre oncle ?... Oncle cruel ! Neveu plus cruel encore !... Avez-vous dû me confier vos deſſeins ?... Vous ne ſavez pas... Que ſuis-je venu chercher ici ?... Pourquoi vous ai-je vu ?...

St. ALBIN.

Adieu ; Germeuil ; embraſſez-moi ; je compte ſur votre diſcrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

St. ALBIN.

M'aſſurer le ſeul bien dont je faſſe cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.

SCENE XII.

GERMEUIL *ſeul.*

Le ſort m'en veut-il aſſez ! Le voilà réſolu d'enlever ſa maîtreſſe ; & il ignore qu'au même inſtant ſon oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup ſur coup leur confident & leur complice... Quelle ſituation eſt la mienne ! Je ne puis ni parler, ni me taire, ni agir, ni ceſſer... Si l'on me ſoupçonne ſeulement d'avoir ſervi l'oncle, je ſuis un traître aux yeux du neveu, & je me déshonore dans l'eſprit de ſon pere... Encore ſi je pouvois m'ouvrir à celui-ci. Mais ils ont exigé le ſecret... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois... Voilà ce que le Commandeur a vu lorſqu'il s'eſt

adreſſé à moi, à moi qu'il déteſte, pour l'exécution de l'ordre injuſte qu'il ſollicite. En me préſentant ſa fortune & ſa niece, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on réſiſte, ſon but eſt de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déja il croit la choſe faite, & il s'en félicite.... Si ſon neveu le prévient, autres dangers. Il ſe croira joué, il ſera furieux, il éclatera... Mais Cecile ſait tout; elle connoît mon innocence... Eh que ſervira ſon témoignage contre le cri de la famille entiere qui ſe ſoulevera?... On n'entendra qu'elle, & je n'en paſſerai pas moins pour fauteur d'un rapt?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiſcrétion, l'oncle par méchanceté!... Et toi, pauvre innocente, dont les intérêts ne touchent perſonne, qui te ſauvera de deux hommes violens, qui ont également réſolu ta ruine?... L'un m'attend pour la conſommer, l'autre y court; & je n'ai qu'un inſtant... Mais ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de la lettre de cachet... Enſuite... Nous verrons.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

GERMEUIL, CECILE.

GERMEUIL.
(d'un ton ſuppliant.)

MADEMOISELLE.

CECILE.
Laiſſez-moi.

GERMEUIL.
Mademoiſelle.

CECILE.
Qu'oſez-vous me demander? Je recevrois la maîtreſſe de mon frere chez moi! chez moi! dans mon appartement! dans la maiſon de mon pere! Laiſſez-moi, vous dis-je, je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.
C'eſt le ſeul aſyle qui lui reſte, & le ſeul qu'elle puiſſe accepter.

CECILE.
Non, non, non.

GERMEUIL.
Je ne vous demande qu'un inſtant; que je puiſſe regarder autour de moi, me reconnoître.

CECILE.
Non, non... Une inconnue!

GERMEUIL.
Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuſer de la commiſération, ſi vous la voyiez.

CECILE.

Que diroit mon pere ?

GERMEUIL.

Le reſpectai-je moins que vous ? Craindrois-je moins de l'offenſer ?

CECILE.

Et le Commandeur ?

GERMEUIL.

C'eſt un homme ſans principes.

CECILE.

Il en a comme tous ſes pareils, quand il s'agit d'accuſer & de noircir.

GERMEUIL.

Il dira que je l'ai joué, ou votre frere ſe croira trahi. Je ne me juſtifierai jamais . . . Mais qu'eſt-ce que cela vous importe ?

CECILE.

Vous êtes la cauſe de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'eſt votre frere, c'eſt votre oncle que je vous prie de conſidérer ; épargnez-leur à chacun une action odieuſe.

CECILE.

La maîtreſſe de mon frere ! une inconnue ! . . . Non, Monſieur : mon cœur me dit que cela eſt mal, & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien ; votre pere eſt tout à ſa douleur ; le Commandeur & votre frere à leurs projets : les gens ſont écartés, j'ai preſſenti votre répugnance . . .

CECILE.

Qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici ; elle y eſt ; la voilà ; renvoyez-la, Mademoiſelle.

CECILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait !

SCENE II.

GERMEUIL, CECILE, SOPHIE, Mlle. CLAIRET.

[*Sophie entre ſur la ſcene comme une troublée ; elle ne voit point ; elle n'entend point ; elle ne ſait où elle eſt. Cecile, de ſon côté, eſt dans une agitation extrême.*]

SOPHIE.

JE ne ſais où je ſuis . . . Je ne ſais où je vais . . . Il me ſemble que je marche dans les ténebres . . . Ne rencontrerai-je perſonne qui me conduiſe ? . . . O Ciel, ne m'abandonnez pas !

GERMEUIL

(*l'appelle.*)

Mademoiſelle, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Qui eſt-ce qui m'appelle ?

GERMEUIL.

C'eſt moi, Mademoiſelle, c'eſt moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Qui que vous ſoyez, ſecourez-moi . . . ſauvez-moi . . .

GERMEUIL

[*va la prendre par la main, & lui dit :*]

Venez . . . mon enfant . . . Par ici.

SOPHIE

[*fait quelques pas, & tombe ſur ſes genoux.*]

Je ne puis . . . . La force m'abandonne . . . . Je ſuccombe . . . .

CECILE.

O Ciel ! [*à Germeuil.*] Appellez . . . Eh non ; n'appellez pas !

SOPHIE.

[*les yeux fermés & comme dans le délire de la défaillance.*]

Les cruels ! . . . Que leur ai-je fait !

[*Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.*]

GERMEUIL.

Raſſurez-vous ; je ſuis l'ami de St. Albin, & Mademoiſelle eſt ſa ſœur.

SOPHIE

(*après un moment de ſilence.*)

Mademoiſelle, que vous dirai-je ? Voyez ma peine : elle eſt au deſſus de mes forces . . . Je ſuis à vos pieds, & il faut que j'y meure, ou que je vous doive tout . . . Je ſuis une infortunée qui cherche un aſyle . . . C'eſt devant votre oncle & votre frere que je fuis . . . Votre oncle que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offenſé ; votre frere . . . Ah, ce n'eſt pas de lui que j'attendois mon chagrin ! . . . Que vais-je devenir, ſi vous m'abandonnez ? . . . . . Ils accompliront ſur moi leurs deſſeins . . . Secourez-moi ; ſauvez-moi . . . . Sauvez-moi d'eux ; ſauvez-moi de moi-même. Ils ne ſavent pas ce que peut oſer celle qui craint le déshonneur, & qu'on réduit à la néceſſité de haïr la vie . . . Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher . . . . Je travaillois ; j'avois du pain, & je vivois tranquille . . . Les jours de la douleur ſont venus ; ce ſont les vôtres qui les ont amenés ſur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CECILE.

Qu'elle me peine ! . . . Oh que ceux qui peuvent la tourmenter, ſont méchans !

(*Ici la pitié ſuccede à l'agitation dans le cœur de Cecile ; elle ſe panche ſur le dos d'un fauteuil, du côté de Sophie, & celle-ci continue.*)

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime . . . Comment reparoîtrois-je devant elle ? . . . . Mademoiſelle, conſervez une fille à ſa mere ; je vous en conjure par la vôtre, ſi vous l'avez encore . . . Quand je la quittai, elle dit : Anges du Ciel, prenez cette enfant ſous votre garde, & conduiſez-la. Si vous fermez votre cœur à la pitié, le Ciel n'aura point entendu ſa priere, & elle en mourra de douleur . . . Tendez la main à celle qu'on opprime, afin qu'elle vous béniſſe toute ſa vie . . . Je ne peux rien ; mais il eſt un Etre qui peut tout, & devant lequel les œuvres de la commiſération ne ſont pas perdues . . . Mademoiſelle.

(*Cecile s'approche d'elle, & lui tend les mains.*)

Levez-vous.

GERMEUIL.

(*à Cecile.*)

Vos yeux ſe rempliſſent de larmes ; ſon malheur vous a touchée.

CECILE.

(*à Germeuil.*)

Qu'avez-vous fait ?

SOPHIE.

Dieu ſoit loué, tous les cœurs ne ſont pas endurcis.

CECILE.

Je connois le mien ; je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre . . . Enfant aimable & malheureux, comment vous nommez-vous ?

SOPHIE.

Sophie.

CECILE
[*en l'embraſſant.*]

Sophie, venez.

GERMEUIL
(*ſe jette aux genoux de Cecile, & lui prend une main qu'il baiſe ſans parler.*)

CECILE.

Que me demandez-vous encore ? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez ?

(*Cecile s'avance vers le fond du ſallon avec Sophie, qu'elle remet à ſa Femme de chambre.*)

(*en ſe relevant.*)

Imprudent... Qu'allois-je lui dire ?...

Mlle. CLAIRET.

J'entends, Mademoiſelle ; repoſez-vous ſur moi.

SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE.

(*après un moment de ſilence, avec chagrin.*)

ME voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un inſtant pour lui trouver un aſyle. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient ?

CECILE.

Que les hommes ſont dangereux ! Pour ſon bonheur, on ne peut les tenir trop loin... Homme, éloignez-vous de moi... Vous vous en allez, je crois ?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CECILE.

Fort bien ; après m'avoir miſe dans la poſition la plus cruelle, il ne vous reſte plus qu'à m'y laiſſer. Allez, Monſieur, allez.

GERMEUIL.

Que je ſuis malheureux !

CECILE.

Vous vous plaignez, je crois ?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaiſe.

CECILE.

Vous m'impatientez... Songez que je ſuis dans un trouble qui ne me laiſſera rien prévoir, rien prévenir. Comment oſerai-je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'apperçoit de mon embarras, & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconſidéré pour éclairer un homme tel que le Commandeur ?... Et mon frere ?... Je redoute d'avance le ſpectacle de ſa douleur. Que va-t-il devenir lorſqu'il ne trouvera plus Sophie ?... Monſieur, ne me quittez pas un moment, ſi vous ne voulez pas que tout ſe découvre.... Mais on vient..... Reſtez... Non, retirez-vous... Ciel, dans quel état je ſuis !

SCENE IV.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.
(à sa maniere.)

CEcile, te voilà seule.

CECILE
[d'une voix altérée.]

Oui, mon cher oncle; c'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CECILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh, Germeuil.

CECILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CECILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas; vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fâche; il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune, à la vérité; mais de la naissance. Je l'estime, & je lui ai conseillé de penser à toi.

CECILE.

Qu'appellez-vous penser à moi?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend; tu n'as pas résolu de rester fille, apparemment?

CECILE.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cecile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert? Je suis entiérement détaché de ton frere; c'est une ame dure, un esprit intraitable; & il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niece... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien...

CECILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire?

CECILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien, il faudroit te rapprocher de Germeuil; c'est un mariage auquel tu penses bien que ton pere ne consentira pas sans la derniere répugnance: mais je parlerai; je leverai les obstacles: si tu veux, j'en fais mon affaire.

CECILE.

Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon pere?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche, tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'est plus rien, & je vous assurerai tout mon bien. Cecile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CECILE.

Moi, que je dépouille mon frere!

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu dépouiller ? Je ne vous dois rien ; ma fortune eſt à moi, & elle me coûte aſſez pour en diſpoſer à mon gré.

CECILE.

Mon oncle, je n'examinerai point juſqu'où les parens ſont les maîtres de leur fortune, & s'ils peuvent, ſans injuſtice, la tranſporter où il leur plaît. Je ſais que je ne pourrois accepter la vôtre ſans honte ; & c'en eſt aſſez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que St. Albin en feroit autant pour ſa ſœur ?

CECILE.

Je connois mon frere ; & s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous ?

CECILE.

Monſieur le Commandeur, ne me preſſez pas ; je ſuis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis ?

CECILE.

Que c'eſt une inhumanité ſans exemple, que d'avoir en Province des parens plongés dans l'indigence, que mon pere ſecoure à votre inſçu, & que vous fruſtrez d'une fortune qui leur appartient, & dont ils ont un beſoin ſi grand ; que nous ne voulons, ni mon frere ni moi, d'un bien qu'il faudroit reſtituer à ceux à qui les loix de la nature & de la ſociété l'ont deſtiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous ; je ſortirai d'une maiſon où tout va au rebours du ſens commun, où rien n'égale l'inſolence des enfans, ſi ce n'eſt l'imbécillité du Maître. Je jouirai de la vie, & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiſelle, votre approbation eſt de trop, & je vous conſeille de vous écouter. Je ſais ce qui ſe paſſe dans votre ame ; je ne ſuis pas la dupe de votre déſintéreſſement, & vos petits ſecrets ne ſont pas auſſi cachés que vous l'imaginez. Mais il ſuffit .... & je m'entends.

SCENE V.

CECILE, LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN.

(*Le Pere de Famille entre le premier. Son fils le ſuit.*)

St. ALBIN

(*violent, déſolé, éperdu, ici & dans toute la ſcene.*)

ELLES n'y ſont plus ... On ne ſait ce qu'elles ſont devenues ... Elles ont diſparu.

LE COMMANDEUR.

(*à part.*)

Bon. Mon ordre eſt exécuté.

St. ALBIN.

Mon pere, écoutez la priere d'un fils déſeſpéré. Rendez-lui Sophie. Il eſt impoſſible qu'il vive ſans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils ſera-t-il le ſeul que vous ayez rendu malheureux ? ... Elle n'y eſt plus ... Elles ont diſparu ... Que ferai-je ... Quelle ſera ma vie ?

LE COMMANDEUR
(*à part.*)

Il a fait diligence.

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur abſence. Je vous l'ai déja dit. Croyez-moi.

(*Cela dit, le Pere de Famille ſe promene lentement, la tête baiſſée, & l'air chagrin; & St. Albin s'écrie en ſe tournant vers le fond.*)

St. ALBIN.

Sophie, où êtes-vous! Qu'êtes-vous devenue!.. Ah...

CECILE
(*à part.*)

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR.
(*à part.*)

Conſommons notre ouvrage. Allons.

(*à ſon neveu, d'un ton compatiſſant.*)

Saint-Albin.

St. ALBIN.

Monſieur, laiſſez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté... Je la ſuivois... Je l'aurois fléchie... Et je l'ai perdue!

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin.

St. ALBIN.

Laiſſez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai cauſé ta peine; & j'en ſuis affligé.

St. ALBIN.

Que je ſuis malheureux!

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais auſſi qui pouvoit imaginer que pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois?

St. ALBIN

St. ALBIN
[*avec terreur.*]

Que dites-vous de Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Je dis... Rien...

St. ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour; & le malheur qui me pourſuit m'auroit-il encore ôté mon ami?... Monſieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi... Je n'oſe te l'avouer... Tu ne nous ne le pardonneras jamais....

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous fait? Seroit-il poſſible?... Mon frere, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cecile... Germeuil te l'aura confié?... Dis pour moi.

St. ALBIN
(*au Commandeur.*)

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE
[*avec ſévérité.*]

Cecile, vous vous troublez.

St. ALBIN.

Ma ſœur.

LE PERE DE FAMILLE
(*regardant encore ſa fille avec ſévérité.*)

Cecile... Mais non, le projet eſt trop odieux... Ma fille & Germeuil en ſont incapables.

St. ALBIN.

Je tremble... Je frémis... O Ciel, de quoi ſuis-je menacé!

LE PERE DE FAMILLE
[*avec ſévérité.*]

Monſieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, & ceſſez de me tourmenter par les ſoupçons que vous répandez ſur tout ce qui m'entoure.

(*Le Pere de Famille ſe promene : il eſt indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & ſe tait. Cecile a l'air conſterné. Saint-Albin a les yeux ſur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.*)

LE PERE DE FAMILLE.

[*au Commandeur.*]

Avez-vous réſolu de garder encore long-tems ce ſilence cruel ?

LE COMMANDEUR

(*à ſa niece.*)

Puiſque tu te tais, & qu'il faut que je parle...

[*à Saint-Albin.*]

Ta Maîtreſſe...

St. ALBIN.

Sophie...

LE COMMANDEUR.

Eſt renfermée.

St. ALBIN.

Grand Dieu !

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu la lettre de cachet... Et Germeuil s'eſt chargé du reſte.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil !

St. ALBIN.

Lui !

CECILE.

Mon frere, il n'en eſt rien.

St. ALBIN.

Sophie... & c'eſt Germeuil !

(*Il ſe renverſe ſur un fauteuil, avec toutes les marques de déſeſpoir.*)

LE PERE DE FAMILLE

(*au Commandeur.*)

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à ſon malheur la perte de l'honneur & de la liberté ? Quels droits avez-vous ſur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maiſon eſt honnête.

St. ALBIN.

Je la vois... Je vois ſes larmes. J'entends ſes cris, & je ne meurs pas...

(*au Commandeur.*)

Barbare, appellez votre indigne complice. Venez tous les deux ; par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie !... Mon pere, ſecourez-moi. Sauvez-moi de mon déſeſpoir.

(*Il ſe jette entre les bras de ſon pere.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

St. ALBIN

[*entre les bras de ſon pere, & d'un ton plaintif & douloureux.*]

Germeuil !... Lui !... Lui !...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à ſa place.

St. ALBIN

[*toujours ſur le ſein de ſon pere, & du même ton.*]

Qui ſe dit mon ami ! Le perfide !

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter déſormais !

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune & ma niece.

CECILE.

Mon pere, Germeuil n'eſt ni vil ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt-il donc ?

St. ALBIN.

Ecoutez, & connoiſſez-le... Ah le traître !... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain, abandonné de Sophie...

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

St. ALBIN.

J'allois, dans mon déſeſpoir, m'en ſaiſir, & l'emporter au bout du monde . . . Non, jamais homme ne fut plus indignement joué . . . Il vient à moi . . . Je lui ouvre mon cœur . . . Je lui confie ma penſée comme à mon ami ... Il me blâme ... Il me diſſuade . . . Il m'arrête ; & c'eſt pour me trahir, me livrer, me perdre . . . Il lui en coûtera la vie.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, St. ALBIN, GERMEUIL.

CECILE

(*qui l'apperçoit la premiere, court à lui, & lui crie :*)

GErmeuil, où allez-vous ?

St. ALBIN

(*s'avance vers lui, & lui crie avec fureur :*)

Traître, où eſt-elle ? Rends-la moi, & te prépare à défendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE

(*courant après Saint-Albin.*)

Mon fils.

CECILE.

Mon frere . . . Arrêtez . . . Je me meurs . . .

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR

(*au Pere de Famille.*)

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monſieur, permettez que je reſte.

St. ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PERE DE FAMILLE

(*toujours à Germeuil.*)

Vous avez commis une action odieuſe.

St. ALBIN.

Si ma ſœur t'eſt chere ; ſi tu la voulois, ne valoit-il pas mieux ? . . . Je te l'avois propoſé . . . . Mais c'eſt par une trahiſon qu'il te convenoit de l'obtenir . . . Homme vil, tu t'es trompé . . . Tu ne connois ni Cecile, ni mon pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confuſion . . . Tu ne réponds rien . . . Tu te tais.

GERMEUIL

(*avec froideur & fermeté.*)

Je vous écoute, & je vois qu'on ôte ici l'eſtime en un moment, à celui qui a paſſé toute ſa vie à la mériter. J'attendois autre choſe.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fauſſeté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne ſuis ni faux ni perfide.

St. ALBIN.

Quelle inſolente intrépidité !

LE COMMANDEUR.

Mon ami, il n'eſt plus tems de diſſimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL.

Monſieur, je vous entends, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma niece. C'eſt notre traité, & il tient.

St. ALBIN

[*au Commandeur.*]

Du moins, grace à votre méchanceté, je ſuis le ſeul époux qui lui reſte.

GERMEUIL

(*au Commandeur.*)

Je n'eſtime pas aſſez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; & votre niece ne doit pas être la récompenſe d'une perfidie . . . Voilà votre lettre de cachet.

LE COMMANDEUR

(*en la reprenant.*)

Ma lettre de cachet ! Voyons. Voyons.

GERMEUIL.

Elle ſeroit en d'autres mains, ſi j'en avois fait uſage.

St. ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie eſt libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre juſtice à un homme d'honneur. Monſieur le Commandeur, je vous ſalue. [*Il ſort.*]

LE PERE DE FAMILLE

(*avec regret.*)

J'ai jugé trop vîte. Je l'ai offenſé.

LE COMMANDEUR.

(*ſtupéfait regarde ſa lettre de cachet.*)

Ce l'eſt . . . Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Encouragez-les à me manquer. Ils n'y ſont pas aſſez diſpoſés.

St. ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle ſoit, ſa Bonne doit être revenue . . J'irai, je verrai ſa Bonne ; je m'accuſerai ; j'embraſſerai ſes genoux ; je pleurerai ; je la toucherai, & je percerai ce myſtere. [*Il ſort.*]

CECILE

[*en le ſuivant.*]

Mon frere !

St. ALBIN

[*à Cecile.*]

Laiſſez-moi. Vous avez des intérêts qui ne ſont pas les miens.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le ſais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup ſur elle. C'eſt un enfant ; mais c'eſt un enfant bien né, & dans cette circonſtance, elle fera plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé !

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'eſt pas dans un moment où la raiſon puiſſe quelque choſe ſur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à ſe perdre ? J'enrage. Et vous êtes un Pere de famille ? Vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Etre le maître chez ſoi, ſe montrer homme d'abord, & pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agiſſe ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle queſtion ! Contre tous. Contre ce Germeuil qui nourrit votre fils dans ſon extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chaſſerois de ma maiſon. Contre une fille qui devient de jour en jour plus inſolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt, & que j'enfermerois dans un couvent. Contre un fils qui a perdu tout ſentiment d'honneur, qui va vous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie ſi dure, qu'il ne ſeroit pas tenté plus long-tems de ſe ſouſtraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beaux jours que j'aurois fait ſauter tout cela. C'eſt par où j'aurois commencé; & à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût aviſé le premier... Mais il faudroit de la fermeté, & nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous entends. C'eſt-à-dire, que je chaſſerai de ma maiſon un homme que j'y ai reçu au ſortir du berceau, à qui j'ai ſervi de pere, qui s'eſt attaché à mes intérêts depuis qu'il ſe connoît, qui aura perdu ſes plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de reſſource ſi je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié ſoit funeſte, ſi elle ne lui devient pas utile; & cela ſous prétexte qu'il donne de mauvais conſeils à mon fils, dont il a déſapprouvé les projets; qu'il ſert une créature que peut-être il n'a jamais vue; ou plutôt, parce qu'il n'a pas voulu être l'inſtrument de ſa perte.

J'enfermerai ma fille dans un couvent; je chargerai ſa conduite ou ſon caractere de ſoupçons déſavantageux; je flétrirai moi-même ſa réputation; & cela, parce qu'elle aura quelquefois uſé de repréſailles avec Monſieur le Commandeur; qu'irrité par ſon humeur chagrine, elle ſera ſortie de ſon caractere, & qu'il lui ſera échappé un mot peu meſuré.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'éteindrai dans ſon ame les ſentimens qu'il me doit; j'acheverai d'enflammer ſon caractere impétueux, & de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu, & que par un mouvement de jeuneſſe, qui marque au fond la bonté de ſon naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conſeils ? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'eſt vous qui les accuſez : vous leur cherchez des torts; vous exagérez ceux qu'ils ont, & vous ſeriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'eſt un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre leſquelles vous obtenez une lettre de cachet ?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous reſtoit plus que d'en prendre auſſi la défenſe. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choſes qu'il ne faut pas vouloir vous faire ſentir, mon frere. Mais cette affaire me touchoit d'aſſez près, ce me ſemble, pour que vous daignaſſiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'eſt moi qui ai tort, & vous avez toujours raiſon.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, Monſieur le Commandeur, vous ne ferez de moi, ni un pere injuſte & cruel, ni un homme ingrat & malfaiſant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle eſt de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes eſpérances, parce qu'il eſt ſurvenu des obſtacles qui les éloignent; & je ne ferai point un déſert de ma maiſon, parce qu'il s'y paſſe des choſes qui me déplaiſent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui eſt expliqué. Eh bien, conſervez votre chere fille; aimez bien votre cher fils; laiſſez en paix les créatures qui le perdent: cela eſt trop ſage pour qu'on s'y oppoſe. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui & moi ſous un même toît..... Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il ſoit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en ſorte demain.

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous ſeriez enchanté que je m'en allaſſe; n'eſt-ce pas? Mais je reſterai: oui je reſterai; ne fût-ce que pour vous remettre ſous le nez vos ſottiſes, & vous en faire honte. Je ſuis curieux de voir ce que tout ceci deviendra.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

SAINT-ALBIN, *seul.*

(Il entre furieux.)

TOut eſt éclairci. Le traître eſt démaſqué. Malheur à lui ! Malheur à lui ! C'eſt lui qui a emmené Sophie. Il faut qu'il périſſe par mes mains...

(Il appelle.)

Philippe.

SCENE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MOnſieur.

St. ALBIN

(en donnant une letrre.)

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monſieur ?

St. ALBIN.

A Germeuil... Je l'attire hors d'ici. Je lui plonge mon épée dans le ſein. Je lui arrache l'aveu de ſon crime & le ſecret de ſa retraite, & je cours par-tout où me conduira l'eſpoir de la retrouver.

(Il apperçoit Philippe qui eſt reſté.)

Tu n'es pas allé, revenu ?

PHILIPPE.

Monſieur...

St. ALBIN.

Eh bien ?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont Monſieur votre pere ſoit fâché ?

St. ALBIN.

Marchez.

SCENE III.

ST. ALBIN, CECILE.

St. ALBIN.

LUi qui me doit tout !... Que j'ai cent fois défendu contre le Commandeur !... A qui...

[*en appercevant ſa ſœur.*]

Malheureuſe, à quel homme t'es-tu attachée !..

CECILE

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frere, vous m'effrayez.

St. ALBIN.

Le perfide ! Le traître !... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici... Il a abuſé de votre nom...

CECILE.

Germeuil eſt innocent.

St. ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes, entendre leurs cris, les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CECILE.

Ce n'eſt point un barbare : c'eſt votre ami.

St. ALBIN.

Mon ami ? . . . Je le voulois . . . Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort . . . d'aller lui & moi, vous & Sophie . . .

CECILE.

Qu'entends-je ? . . . Vous lui auriez proposé ? . . Lui, vous, moi, votre sœur ? . . .

St. ALBIN.

Que ne me dit-il pas ! Que ne m'oppose-t-il pas ! Avec quelle fausseté ! . . .

CECILE.

C'est un homme d'honneur ; oui, Saint-Albin ; & c'est en l'accusant que vous achevez de me l'apprendre.

St. ALBIN.

Qu'osez-vous dire ? . . . Tremblez, tremblez . . . Le défendre, c'est redoubler ma fureur . . . Eloignez-vous.

CECILE.

Non, mon frere ; vous m'écouterez. Vous verrez Cecile à vos genoux . . . Germeuil . . . Rendez-lui justice . . . Ne le connoissez-vous plus ? . . . Un moment l'a-t-il pu changer ? . . . Vous l'accusez ! Vous ! . . . Homme injuste !

St. ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse ! . . . Je pleure . . Tu pleureras bientôt aussi.

CECILE.

[*avec terreur & d'une voix tremblante.*]

Vous avez un dessein.

St. ALBIN.

Par pitié pour vous-même, ne m'interrogez pas.

CECILE.

Vous me haïssez.

St. ALBIN.

Je vous plains.

CECILE.

Vous attendez mon pere.

St. ALBIN.

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

CECILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil . . . Vous voulez me perdre . . . Eh bien, perdez-nous . . . Dites à mon pere . . .

St. ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire . . . Il sait tout.

CECILE.

Ah Ciel !

SCENE IV.

SAINT-ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE.

(*Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son pere : ensuite il reste immobile.*)

LE PERE DE FAMILLE.

TU me fuis, & je ne peux t'abandonner ! . . . Je n'ai plus de fils, & il te reste toujours un pere ! Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous ? . . . Je ne viens pas vous affliger davantage, & exposer mon autorité à de nouveaux mépris . . . Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin . . . Nous sommes seuls. Voici ton pere. Voilà ta sœur. Elle pleure, & mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler . . . Que ce moment sera doux, si tu veux ! . . .

Vous avez perdu celle que vous aimiez, & vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

St. ALBIN

(*en levant les yeux au Ciel avec fureur.*)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous & de lui. Domptez une paſſion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils.

[*Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux ſentimens de ſon pere, & qu'il ne le le peut pas. Son pere ſe méprend à ſon action, & dit en le ſuivant*) :

Dieu ! Eſt-ce ainſi qu'on accueille un pere ! Il s'éloigne de moi ... Enfant ingrat, enfant dénaturé ! Eh où irez-vous que je ne vous ſuive ? ... Par-tout je vous ſuivrai. Par-tout je vous remanderai mon fils ...

(*St. Albin s'éloigne encore, & ſon pere le ſuit, en lui criant avec violence.*)

Rends-moi mon fils ... rends-moi mon fils.

(*St. Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ſes mains, & cachant ſa tête entre ſes bras ; & ſon pere continue* :)

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus juſqu'à ſon cœur. Une paſſion inſenſée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il eſt devenu ſtupide & féroce.

(*Il ſe renverſe dans un fauteuil, & dit*) :

O pere malheureux ! Le Ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foibleſſe ... J'en mourrai ... Cruels enfans, c'eſt mon ſouhait ... c'eſt le vôtre ...

CECILE

(*s'approchant de ſon pere en ſanglottant.*)

Ah ! .. Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Conſolez-vous ... Vous ne verrez pas longtems mon chagrin ... Je me retirerai ... J'irai dans quelque endroit ignoré attendre la fin d'une vie qui vous peſe.

CECILE

CECILE

(*avec douleur, & ſaiſiſſant les mains de ſon pere.*)

Si vous quittez vos enfans, que voulez-vous qu'ils deviennent ?

LE PERE DE FAMILLE

(*après un moment de ſilence.*)

Cecile, j'avois des vues ſur vous ... Germeuil ... Je diſois en vous regardant tous les deux, voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... Elle relevera la famille de mon ami.

CECILE

(*ſurpriſe.*)

Qu'ai-je entendu !

St. ALBIN

(*ſe retournant avec fureur.*)

Il auroit épouſé ma ſœur ! Je l'appellerois mon frere ! Lui !

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois ... Il n'y faut plus penſer.

SCENE V.

St. ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

St. ALBIN.

LE voilà, le voilà. Sortez, ſortez tous.

CECILE

[*en courant au devant de Germeuil.*]

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE

[*en ſaiſiſſant ſon fils par le milieu du corps, en l'entraînant hors de la ſalle.*]

St. Albin ... mon fils ...

[*Cependant Germeuil s'avance d'une démarche ferme & tranquille.*]

[*St. Albin avant que de sortir, détourne la tête, & fait signe à Germeuil.*]

CECILE.

Suis-je assez malheureuse !

[*Le Pere de Famille rentre, & se rencontre sur le fond de la Salle avec le Commandeur qui se montre.*]

SCENE VI.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

MOn frere, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCENE VII.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE

[*à Germeuil.*]

LA division & le trouble sont dans ma maison, & c'est vous qui les causez . . . Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que

j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être. Mais après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin; je m'attendois à autre chose de votre part . . . Mon fils médite un rapt; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre ? . . . . . Cependant cette fille disparoît, & vous êtes convaincu de l'avoir emmenée . . . . Qu'est-elle devenue ? . . . . Que faut-il que j'augure de votre silence ? . . . Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve.

Cecile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.

SCENE VIII.

CECILE, GERMEUIL.

[*Cecile ſe jette dans un fauteuil, & penche triſtement ſa tête ſur ſes mains.*]

GERMEUIL.

JE vois votre inquiétude, & j'attends vos reproches.

CECILE.

Je ſuis déſeſpérée . . . Mon frere en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Son défi ne ſignifie rien. Il ſe croit offenſé; mais je ſuis innocent & tranquille.

CECILE.

Pourquoi vous ai-je cru ! Que n'ai-je ſuivi mon preſſentiment ! . . . Vous avez entendu mon pere.

GERMEUIL.

Votre pere eſt un homme juſte, & je n'en crains rien.

CECILE.

Il vous aimoit ; il vous eſtimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces ſentimens, je les recouvrerai.

CECILE.

Vous auriez fait le bonheur de ſa fille . . . Cecile eût relevé la famille de ſon ami.

GERMEUIL.

Ciel ! il eſt poſſible !

CECILE

[*à elle-même.*]

Je n'oſois lui ouvrir mon cœur . . . déſolé qu'il étoit de la paſſion de mon frere, je craignois d'ajouter à ſa peine . . . Pouvois-je penſer que, malgré l'oppoſition, la haine du Commandeur ? . . . Ah, Germeuil ! c'eſt à vous qu'il me deſtinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez ! .. Ah ! .. Mais j'ai fait ce que je devois . . . Quelles qu'en ſoient les ſuites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris . . . Mademoiſelle, il faut que vous ſachiez tout.

CECILE.

Qu'eſt-il encore arrivé ?

GERMEUIL.

Cette femme . . .

CECILE.

Qui ?

GERMEUIL.

Cette bonne de Sophie . . .

CECILE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

Eſt aſſiſe à la porte de la maiſon. Les gens ſont aſſemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CECILE

[*ſe levant avec précipitation, & courant pour ſortir.*]

Ah Dieu ! . . . je cours . . .

GERMEUIL.

Où ?

CECILE.

Me jetter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez . . .

CECILE.

Non, Monſieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CECILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cecile . . . Mademoiſelle . . .

CECILE

Que voulez-vous de moi ?

GERMEUIL.

J'ai pris mes meſures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas ; & quand on l'introduiroit, ſi on ne la conduit pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent ?

CECILE.

Non, Monſieur, je ne veux pas être expoſée davantage. Mon pere ſaura tout : mon pere eſt bon ; il verra mon innocence ; il connoîtra le motif de votre conduite ; & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un aſyle ? . . . Après l'avoir reçue, en diſpoſerez-vous ſans la conſulter ?

CECILE.

Mon pere eſt bon.

GERMEUIL.

Voilà votre frere.

SCENE IX.

CECILE, GERMEUIL, ST. ALBIN.

(*Saint-Albin entre à pas lents : il a l'air ſombre & farouche, la tête baſſe, les bras croiſés, & le chapeau renfoncé ſur les yeux.*)

CECILE

(*ſe jette entre Germeuil & lui, & s'écrie :*)

SAint-Albin ! . . . Germeuil !

ST. ALBIN

(*à Germeuil.*)

Je vous croyois ſeul.

CECILE.

Germeuil, c'eſt votre ami ; c'eſt mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiſelle, je ne l'oublierai pas.

(*Il s'aſſied dans un fauteuil.*)

ST. ALBIN

(*en ſe jettant dans un autre.*)

Sortez ou reſtez, je ne vous quitte plus.

CECILE

(*à Saint-Albin.*)

Inſenſé ! ... Ingrat ! ... Qu'avez-vous réſolu ? ... Vous ne ſavez pas . . .

ST. ALBIN.

Je n'en ſais que trop !

CECILE.

Vous vous trompez.

ST. ALBIN

(*en ſe levant.*)

Laiſſez-moi, Laiſſez-nous . . .

(*& s'adreſſant à Germeuil, en portant la main à ſon épée.*)

Germeuil . . .

(*Germeuil ſe leve ſubitement.*)

CECILE

(*ſe tournant en face de ſon frere, lui crie :*)

O Dieu ! ... Arrêtez ... Apprenez ... Sophie ...

St. ALBIN.

Eh bien, Sophie ?

CECILE.

Que vais-je lui dire ? . . .

St. ALBIN.

Qu'en a-t-il fait ? Parlez. Parlez.

CECILE.

Ce qu'il en a fait ? . . . Il l'a dérobée à vos fureurs . . . Il l'a dérobée aux pourſuites du Commandeur . . . Il l'a conduite ici . . . Il a fallu la recevoir . . . Elle eſt ici, & elle y eſt malgré moi ...

(*en ſanglottant & en pleurant.*)

Allez maintenant ; courez lui enfoncer votre épée dans le ſein.

St. ALBIN.

O Ciel ! puis-je le croire ? Sophie eſt ici ! . . . Et c'eſt lui ? . . . C'eſt vous ? . . . Ah ma ſœur ! Ah mon ami ! . . . Je ſuis un malheureux, Je ſuis un inſenſé.

GERMEUIL.

Vous êtes un amant.

St. ALBIN.

Cecile, Germeuil, je vous dois tout . . . . Me pardonnerez-vous ? . . . Oui, vous êtes juſtes ; vous aimez auſſi ; vous vous mettrez à ma place, & vous me pardonnerez . . . . Mais elle a ſu mon projet ; elle pleure, elle ſe déſeſpere, elle me mépriſe, elle me hait . . . Cecile, voulez-vous vous venger ? voulez-vous m'accabler ſous le poids de mes torts ? Mettez le comble à vos bontés ... Que je la voye . . . Que je la voye un inſtant . . .

CECILE.

Qu'oſez-vous me demander ?

St. ALBIN.

Ma ſœur, il faut que je la voye. Il le faut.

CECILE.

Y penſez-vous ?

GERMEUIL.

Il ne ſera raiſonnable qu'à ce prix.

St. ALBIN.

Cécile.

CECILE.

Et mon pere ? Et le Commandeur ?

St. ALBIN.

Et que m'importe ? . . Il faut que je la voye, & j'y cours.

GERMEUIL

Arrêtez.

CECILE

Germeuil.

GERMEUIL.

Mademoiſelle, il faut appeller.

CECILE.

O la cruelle vie !

(*Germeuil ſort pour appeller, & rentre avec Mademoiſelle Clairet. Cécile s'avance ſur le fond.*)

St. ALBIN

(*lui ſaiſit la main en paſſant, & la baiſe avec tranſport. Il ſe retourne enſuite vers Germeuil, & lui dit en l'embraſſant :*)

Je vais la revoir !

CECILE.

(*après avoir parlé bas à Mademoiſelle Clairet, continue haut & d'un ton chagrin :*)

Conduiſez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL.

Ne perdez pas de vue le Commandeur.

St. ALBIN.

Je vais revoir Sophie !

(*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, & il dit :*)

J'entends ſes pas... Elle approche... Je tremble... Je friſſonne... Il ſemble que mon cœur veuille s'échapper de moi, & qu'il craigne d'aller au devant d'elle... Je n'oſerai lever les yeux... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCENE X.

CECILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN, SOPHIE, *Mademoiſelle* CLAIRET *dans l'anti-chambre, à l'entrée de la Salle.*

SOPHIE

(*appercevant Saint-Albin, court effrayée ſe jetter entre les bras de Cécile, & s'écrie :*)

Mademoiſelle.

St. ALBIN

(*la ſuivant.*)

Sophie.

(*Cécile tient Sophie entre ſes bras, & la ſerre avec tendreſſe.*)

GERMEUIL

(*appelle.*)

Mademoiſelle Clairet.

Mlle. CLAIRET

(*du dedans.*)

J'y ſuis.

CECILE

(*à Sophie.*)

Ne craignez rien. Raſſurez-vous. Aſſeyez-vous.

(*Sophie s'aſſied. Cécile & Germeuil ſe retirent au fond du théatre, où ils demeurent ſpectateurs de ce qui ſe paſſe entre Sophie & Saint-Albin. Germeuil a l'air ſérieux & rêveur. Il regarde quelquefois triſtement Cécile, qui de ſon côté montre du chagrin, & de tems en tems de l'inquiétude.*)

St. ALBIN

(*à Sophie, qui a les yeux baiſſés & le maintien ſévere.*)

C'eſt vous. C'eſt vous. Je vous recouvre... Sophie... O Ciel, quelle ſévérité! Quel ſilence!.. Sophie ne me refuſez pas un regard... J'ai tant ſouffert... Dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE

(*ſans le regarder.*)

Le méritez-vous?

St. ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'eſt-ce qu'on m'apprendra? N'en ſcais-je pas aſſez? Où ſuis-je? Que fais-je ici? Qui eſt-ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?... Monſieur, qu'avez-vous réſolu de moi?

St. ALBIN.

De vous aimer, de vous poſſéder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On ſe croit tout permis avec eux. Mais, Monſieur, j'ai des parens auſſi.

St. ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embraſſerai leurs genoux; & c'eſt d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'eſpérez pas. Ils ſont pauvres; mais ils ont de l'honneur... Monſieur, rendez-moi à mes parens. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

St. ALBIN

Demandez plutôt ma vie. Elle eſt à vous.

SOPHIE.

O Dieu, que vais-je devenir !

(*à Cécile, à Germeuil d'un ton déſolé & ſuppliant.*)

Monſieur . . . Mademoiſelle . . .

(*& ſe retournant vers Saint-Albin.*)

Monſieur, renvoyez-moi . . . Renvoyez-moi . . . Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà.

(*Elle ſe jette aux pieds de Saint-Albin.*)

St. ALBIN

(*tombe aux ſiens, & dit :*)

Vous, à mes pieds ! C'eſt à moi à me jetter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE

(*relevée.*)

Vous êtes ſans pitié . . . Oui, vous êtes ſans pitié . . . Vil raviſſeur, que t'ai-je fait ? Quel droit as-tu ſur moi ? . . Je veux m'en aller . . . Qui eſt-ce qui oſera m'arrêter ? . . . . . Vous m'aimez ? . . Vous m'avez aimée ? . . Vous ?

St. ALBIN.

Qu'ils le diſent.

SOPHIE.

Vous avez réſolu ma perte . . . Oui, vous l'avez réſolue, & vous l'acheverez . . . Ah, Sergi !

(*En diſant ce mot avec douleur, elle ſe laiſſe aller dans un fauteuil ; elle détourne ſon viſage de Saint-Albin, & ſe met à pleurer.*

St. ALBIN.

Vous détournez vos yeux de-moi . . . Vous pleurez. Ah ! j'ai mérité la mort . . . Malheureux que je ſuis ! Qu'ai-je voulu ! Qu'ai-je dit ! Qu'ai-je oſé ! Qu'ai-je fait !

SOPHIE

(*à elle-même.*)

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réſervée ! . .

La miſere m'arrache d'entre les bras d'une mere . . . J'arrive ici avec un de mes freres . . . Nous y venions chercher de la commiſération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté . . . Parce que nous ſommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repouſſe . . . Mon frere me laiſſe . . . Je reſte ſeule . . . Une bonne femme voit ma jeuneſſe, & prend pitié de mon abandon . . . Mais une étoile qui veut que je ſois malheureuſe, conduit cet homme-là ſur mes pas, & l'attache à ma perte . . . J'aurai beau pleurer . . . Ils veulent me perdre, & ils me perdront . . . Si ce n'eſt celui-ci, ce ſera ſon oncle . . . (*Elle ſe leve.*) Eh que me veut cet oncle ? . . Pourquoi me pourſuit-il auſſi ? . . Eſt-ce moi qui ai appellé ſon neveu ? . . Le voilà : qu'il parle ; qu'il s'accuſe lui-même . . . Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez . . .

St. ALBIN.

Mon cœur eſt innocent. Sophie, ayez pitié de moi . . . Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en ſeroit méfié ? . . Il paroiſſoit ſi tendre & ſi bon ! . . Je le croyois ſi doux . . .

St. ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne !

St. ALBIN.

Sophie.

(*Il veut lui prendre la main.*)

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus. Je ne vous eſtime plus. Non.

St. ALBIN.

O Dieu que vais-je devenir ! . . Ma ſœur, Germeuil, parlez ; parlez pour moi . . . Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non.

(*Cécile & Germeuil s'approchent.*)

CECILE.

Mon enfant.

GERMEUIL.

C'eſt un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien, qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre ſon oncle ; qu'il me rende à mes parens ; qu'il me renvoye, & je lui pardonne.

SCENE XI.

GERMEUIL, CECILE, St. ALBIN, SOPHIE, *Mademoiſelle* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

(*à Cécile.*)

Mademoiſelle, on vient ; on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(*Cécile remet Sophie entre les mains de Mademoiſelle Clairet. Ils ſortent tous de la ſalle par différens côtés.*)

SCENE XII.

LE COMMANDEUR, *Mme.* HEBERT, DESCHAMPS.

(*Le Commandeur entre bruſquement. Madame Hebert & Deſchamps le ſuivent.*)

Mme. HEBERT

(*en montrant Deſchamps.*)

Oui, Monſieur, c'eſt lui. C'eſt lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin ! A quoi tient-il que je n'envoye chercher un Commiſſaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à ſe prêter à des forfaits ?

DESCHAMPS.

Monſieur, ne me perdez pas. Vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, elle eſt donc ici ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR

(*à part.*)

Elle eſt ici ô Commandeur, & tu ne l'as pas deviné !

(*A Deſchamps.*)

Et c'eſt dans l'appartement de ma niece ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui ſuivoit le carroſſe, c'eſt toi ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'eſt Germeuil?

DESCHAMPS.

Germeuil?

Mme. HEBERT.

Il vous l'a déja dit.

LE COMMANDEUR.

(*à part.*)

Oh, pour le coup, je les tiens.

Mme. HEBERT.

Monſieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, & elle me diſoit: Adieu, ma bonne; je ne vous reverrai plus; priez pour moi. Monſieur, que je la voye, que je lui parle, que je la conſole.

LE COMMANDEUR.

Cela ne ſe peut... Quelle découverte!

Mme HEBERT.

Sa mere & ſon frere me l'ont confiée. Que leur répondrai-je quand ils me la redemanderont? Monſieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR

(*à lui-même.*)

Cela ſe fera; je l'eſpere.

(*à Madame Hebert.*)

Mais pour le préſent, allez; allez vîte. Et ſurtout ne reparoiſſez plus. Si l'on vous apperçoit, je ne réponds de rien.

Mme. HEBERT.

Mais on me la rendra, & je puis y compter?

LE COMMANDEUR.

Oh, oui, comptez & partez.

DESCHAMPS

(*en la voyant ſortir.*)

Que maudits ſoient la vieille, & le portier qui l'a laiſſé paſſer!

LE COMMANDEUR

(*à Deſchamps.*)

Et toi, maraut... va... conduis cette femme chez elle... Et ſonge que ſi l'on découvre qu'elle m'a parlé... ou ſi elle ſe remontre ici, je te perds.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR *ſeul.*

LA Maîtreſſe de mon neveu dans l'appartement de ma niece!.... Quelle découverte!... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans... On alloit; on venoit; on ſe faiſoit des ſignes; on ſe parloit bas. Tantôt on me ſuivoit, tantôt on m'évitoit... Il y a là une Femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre... Voilà donc la cauſe de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien.... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque choſe à ſavoir où l'on fait du bruit... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raiſons... Les coquins!... Le haſard m'a conduit là bien à propos.... Maintenant voyons, examinons ce qui nous reſte à faire..... D'abord marcher ſourdement, & ne point troubler leur ſécurité... Et ſi nous allions droit au bon-homme?.... Non. A quoi cela ſerviroit-il? D'Auvilé, il faut montrer ici ce que tu ſais... Mais j'ai ma lettre de cachet!... Ils me l'ont rendue!... La voici... Oui..... La voici. Que je ſuis fortuné!... Pour cette fois, elle me ſervira. Dans un moment, je tombe ſur

eux. Je me ſaiſis de la créature ; je chaſſe le coquin qui a tramé tout ceci . . . Je romps à la fois deux mariages . . . Ma niece, ma prude niece s'en reſſouviendra, je l'eſpere . . . Et le bon-homme, j'aurai mon tour avec lui . . . Je me venge du pere, du fils, de la fille, de ſon ami . . . . O Commandeur, quelle journée pour toi !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

CECILE, *Mlle.* CLAIRET.

CECILE.

JE meurs d'inquiétude & de crainte . . . . Deschamps a-t-il reparu ?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiſelle.

CECILE.

Où peut-il être allé ?

Mlle. CLAIRET.

Je n'ai pu le ſavoir.

CECILE.

Que s'eſt-il paſſé ?

Mlle. CLAIRET.

D'abord il s'eſt fait beaucoup de mouvement & de bruit. Je ne ſais combien ils étoient : ils alloient & venoient. Tout-à-coup le mouvement & le bruit ont ceſſé. Alors je me ſuis avancée ſur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenoit que des mots ſans ſuite. J'ai ſeulement entendu Monſieur le Commandeur, qui crioit d'un ton menaçant : un Commiſſaire !

CECILE.

Quelqu'un l'auroit-il apperçue ?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiſelle.

CECILE

Deſchamps auroit-il parlé ?

Mlle. CLAIRET.

C'eſt autre choſe. Il eſt parti comme un éclair.

CECILE.

Et mon oncle ?

Mlle. CLAIRET.

Je l'ai vu ; il geſticuloit ; il ſe parloit à lui-même ; il avoit tous les ſignes de cette gaieté méchante que vous lui connoiſſez.

CECILE.

Où eſt-il ?

Mlle. CLAIRET

Il eſt ſorti ſeul & à pied.

CECILE

Allez ... Courez ... Attendez le retour de mon oncle ... Ne le perdez pas de vue ... Il faut trouver Deſchamps ... Il faut ſavoir ce qu'il a dit.

[*Mademoiſelle Clairet ſort ; Cécile la rappelle, & lui dit* :]

Si-tôt que Germeuil ſera rentré, dites-lui que je ſuis ici.

SCENE II.

CECILE, SAINT-ALBIN.

CECILE.

OU en ſuis-je réduite ! ... Ah, Germeuil ! ... Le trouble me ſuit ... Tout ſemble me menacer ... Tout m'effraie ...

[*Saint-Albin entre, & Cecile allant à lui.*]

Mon frere, Deſchamps a diſparu. On ne ſait ce qu'il a dit, ni ce qu'il eſt devenu. Le Commandeur eſt ſorti en ſecret, & ſeul ... Il ſe forme un orage : je le vois, je le ſens, je ne veux pas l'attendre.

St. ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous ?

CECILE

J'ai mal fait ; j'ai mal fait ... Cet enfant ne veut plus reſter, il faut la laiſſer aller. Mon pere a vu mes allarmes. Plongé dans la peine & délaiſſé par ſes enfans, que voulez-vous qu'il penſe, ſinon que la honte de quelque action indiſcrette leur fait éviter ſa préſence, & négliger ſa douleur ? ... Il faut s'en rapprocher. Germeuil eſt perdu dans ſon eſprit ; Germeuil qu'il avoit réſolu ... Mon frere, vous êtes généreux ; n'expoſez pas plus long-tems votre ami, votre ſœur, la tranquillité & les jours de mon pere.

St. ALBIN.

Non, il eſt dit que je n'aurai pas un inſtant de repos.

CECILE

Si cette femme avoit pénétré ! ... Si le Commandeur ſavoit ! ... Je n'y penſe pas ſans frémir ... Avec quelle vraiſemblance & quel avantage il nous attaqueroit ! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite ! & cela dans un moment où l'ame de mon pere eſt ouverte à toutes les impreſſions qu'on y voudra jetter.

St. ALBIN

Où eſt Germeuil ?

CECILE

Il craint pour vous ; il craint pour moi ; il eſt allé chez cette femme ...

SCENE III.

CECILE, SAINT-ALBIN, *Mlle.* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

[*ſe montre ſur le fond, & leur crie :*]

LE Commandeur eſt rentré.

SCENE IV.

CECILE, St. ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

LE Commandeur ſait tout.

CECILE & St. ALBIN

[*avec effroi.*]

Le Commandeur ſait tout !

GERMEUIL.

Cette femme a penétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, & il a tout dit.

CECILE.

Ah !

St. ALBIN.

Que vais-je devenir !

CECILE.

Que dira mon pere !

GERMEUIL.

Le tems preſſe. Il ne s'agit pas de ſe plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve raſſemblés, & prêts à le recevoir.

CECILE.

Ah, Germeuil, qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Ne ſuis-je pas aſſez malheureux ?

SCENE V.

CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, *Mlle.* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

[*ſe remontre ſur le fond, & leur crie :*]

VOici le Commandeur.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CECILE.

Non, j'attendrai mon pere.

St. ALBIN.

Ciel, qu'allez-vous faire !

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

St. ALBIN.

Allons ſauver Sophie.

CECILE.

Vous me laiſſez !

SCENE VI.

CECILE *ſeule.*

[*Elle va. Elle vient. Elle dit :*]

JE ne ſais que devenir . . .

[*Elle ſe tourne vers le fond de la Salle, & crie :*] Germeuil . . . Saint-Albin . . . O mon pere, que

vous répondrai-je ? ... Que dirai-je à mon oncle ?... Mais le voici ... Asseyons-nous ... Prenons mon ouvrage ... Cela me dispensera du moins de le regarder.

[*Le Commandeur entre, Cécile se leve, & le salue les yeux baissés.*]

SCENE VII.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR

[*se retourne, regarde vers le fond, & dit :*]

MA niece, tu as là une Femme-de-chambre bien alerte ... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer .... Mais te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée .... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CECILE

[*en bégayant.*]

Oui ... je crois ... que ... Ah !

LE COMMANDEUR

[*appuyé sur sa canne, & debout devant elle.*]

La voix & les mains te tremblent .... C'est une cruelle chose que le trouble .... Ton frere me paroît un peu remis .... Voilà comme ils sont tous. D'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer, ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela .... Je me trompe fort, ou il n'en seroit pas de même de toi. Si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CECILE

[*parlant à son ouvrage.*]

Encore !

LE COMMANDEUR

[*ironiquement.*]

Ton ouvrage va mal.

CECILE

[*tristement.*]

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere sont-ils maintenant ? .. Assez bien, ce me semble ? .. Cela s'est apparemment éclairci ... Tout s'éclaircit à la fin, & puis on est si honteux de s'être mal conduit ! ... Tu ne fais pas cela, toi qui as toujours été si réservée, si circonspecte.

CECILE

(*à part.*)

Je n'y tiens plus.

(*Elle se leve.*)

J'entends, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entends rien ... C'est un étrange homme que ton pere. Toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder & de ne rien voir .... Mais revenons à l'ami Germeuil .... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle ... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte, au moins.

CECILE.

Mon oncle ....

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas ? .. Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais si bien connu .... C'est un garçon surprenant ...

(*Cécile se leve encore.*)

Mais tu es bien pressée ?

CECILE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle ?

CECILE

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en ſuis inquiete.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR *ſeul.*

INquiete, je te conſeille de l'être. Tu ne ſais pas ce qui t'attend... Tu auras beau pleurer, gémir, ſoupirer ; il faudra ſe ſéparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent ſeulement... Mais j'ai fait une bévue. Le nom de cette Clairet eût été fort bien ſur ma lettre de cachet, & il n'en auroit pas coûté davantage... Mais le bon-homme ne vient point.... Je n'ai plus rien à faire, & je commence à m'ennuyer....

(*Il ſe retourne ; appercevant le Pere de Famille qui vient, il lui dit* :)

Arrivez donc, bon-homme ; arrivez donc.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

ET qu'avez-vous de ſi preſſé à me dire ?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez ſavoir... Mais attendez un moment.

(*Il s'avance doucement vers le fond de la ſalle, &*

dit à la femme-de-chambre, qu'il ſurprend au guet :)

Mademoiſelle, approchez. Ne vous gênez pas. Vous entendrez mieux.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt-ce qu'il y a ? A qui parlez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme-de-chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez ſemée entre vous & mes enfans. Vous les avez éloignés de moi, & vous les avez mis en ſociété avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere, ce n'eſt pas moi qui les ai éloignés de vous ; c'eſt la crainte que leurs démarches ne fuſſent éclairées de trop près. S'ils ſont, pour parler comme vous, en ſociété avec leurs gens, c'eſt par le beſoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les ſervît dans leur mauvaiſe conduite. Entendez-vous, mon frere ?.. Vous ne ſavez pas ce qui ſe paſſe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une ſécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une triſteſſe inutile, le déſordre s'eſt établi dans votre maiſon. Il a gagné de tôute part, & les valets, & les enfans, & leurs entours.... Il n'y eut jamais ici de ſubordination ; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs !

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, expliquez-vous Mais non, épargnez-moi....

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas mon deſſein.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai de la peine tout ce que j'en peux porter.

LE COMMANDEUR.

Du caractere foible dont vous êtes, je n'eſpere pas que vous en conceviez le reſſentiment vif & profond qui conviendroit à un pere. N'importe : j'aurai fait ce que j'ai dû, & les ſuites en retomberont ſur vous ſeul.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'eſt-ce donc qu'ils ont fait ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait ? De belles choſes. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille, dont vous êtes ſi fort en peine...

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle ſoit ?

LE PERE DE FAMILLE

Je ne ſais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne ſavez ? .. Sachez donc qu'elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi !

LE COMMANDEUR.

Chez vous. Oui, chez vous... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite ?

LE PERE DE FAMILLE

Germeuil.

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, arrêtez... Cécile... ma fille...

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile ; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtreſſe de ſon frere. Cela eſt honnête, qu'en penſez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah !

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniere les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah Cécile, Cécile ! Où ſont les principes que vous a inſpirés votre mere ?

LE COMMANDEUR.

La maîtreſſe de votre fils, chez vous, dans l'appartement de votre fille ! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah Germeuil !.. Ah mon fils !... Que je ſuis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Si vous l'êtes, c'eſt par votre faute. Rendez-vous juſtice.

LE PERE DE FAMILLE.

Je perds tout en un moment ; mon fils, ma fille, un ami.

LE COMMANDEUR.

C'eſt votre faute.

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me reſte qu'un frere cruel, qui ſe plaît à aggraver ſur moi la douleur... Homme cruel, éloignez-vous. Faites-moi venir mes enfans. Je veux voir mes enfans.

LE COMMANDEUR

Vos enfans ? Vos enfans ont bien mieux à faire que d'écouter vos lamentations. La maîtreſſe de votre fils... à côté de lui... dans l'appartement de votre fille... Croyez-vous qu'ils s'ennuient ?

LE PERE DE FAMILLE

Frere barbare, arrêtez... Mais non, achevez de m'aſſaſſiner.

LE COMMANDEUR.

Puiſque vous n'avez pas voulu que je prévinſſe votre peine, il faut que vous en buviez toute l'amertume.

LE PERE DE FAMILLE.

O mes eſpérances perdues !

LE COMMANDEUR.

Vous avez laiſſé croître leurs défauts avec eux; & s'il arrivoit qu'on vous les montrât, vous avez détourné la vue. Vous leur avez appris vous-même à mépriſer votre autorité. Ils ont tout oſé, parce qu'ils le pouvoient impunément.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel ſera le reſte de ma vie ? Qui adoucira les peines de mes dernieres années ? Qui me conſolera ?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous diſois : veillez ſur votre fille, votre fils ſe dérange, vous avez chez vous un coquin ; j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai. J'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi . . . Ah ! Ah !

(*Il pleure.*)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conſeils. Vous en avez ri. Pleurez, pleurez maintenant.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai eu des enfans. J'aurai vécu malheureux ; & je mourrai ſeul . . . Que m'aura-t-il ſervi d'avoir été pere ? . . Ah ! . .

LE COMMANDEUR

Pleurez.

LE PERE DE FAMILLE

Homme cruel, épargnez-moi. A chaque mot qui ſort de votre bouche, je ſens une ſecouſſe qui

tire mon ame & qui la déchire . . . Mais non, mes enfans ne ſont pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez. Ils ſont innocens. Je ne croirai point qu'ils ſe ſoient avilis, qu'ils m'aient oublié juſques-là . . . St. Albin ! . . Cécile ! . . Germeuil ! . . Où ſont-ils ? . . S'ils peuvent vivre ſans moi, je ne peux vivre ſans eux . . . J'ai voulu les quitter . . . Moi, les quitter ! . . Qu'ils viennent . . . Qu'ils viennent tous ſe jetter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme puſillanime, n'avez-vous point de honte ?

LE PERE DE FAMILLE

Qu'ils viennent . . . Qu'ils s'accuſent . . . Qu'ils ſe repentent . . .

LE COMMANDEUR.

Non, je voudrois qu'ils fuſſent cachés quelque part, & qu'ils vous entendiſſent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne ſachent ?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abuſent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie & que je leur pardonne, ou que je les haïſſe . . .

LE COMMANDEUR

Eh bien voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les, & qu'ils ſoient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai ſi loin, que je n'entendrai parler ni d'eux ni de vous

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, *Madame* HEBERT, *Monſieur* LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR
(*appercevant Madame Hébert.*)

FEmme maudite! (*A Deſchamps:*) & toi coquin, que fais-tu ici?

Mme. HEBERT, Mr. LE BON & DESCHAMPS
(*au Commandeur.*)

Monſieur.

LE COMMANDEUR
(*à Mme. Hébert.*)

Que venez-vous chercher? Retournez-vous-en. Je ſais ce que je vous ai promis, & je vous tiendrai parole.

Mme. HEBERT.

Monſieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

Mr. LE BON.

Monſieur, Monſieur, écoutez-la.

Mme. HEBERT.

Ma Sophie... mon enfant... n'eſt pas ce qu'on penſe... Monſieur le Bon... parlez... je ne puis.

LE COMMANDEUR
(*à Monſieur le Bon.*)

Eſt-ce que vous ne connoiſſez pas ces femmes-là, & les contes qu'elles ſavent faire?.. Monſieur le Bon, à votre âge, vous donnez là-dedans?

Mme.

Mme. HEBERT
(*au Pere de Famille.*)

Monſieur, elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE
[*à part & douloureuſement.*]

Il eſt donc vrai!

Mme. HEBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la faſſe venir.

LE COMMANDEUR.

Ce ſera quelque parente de ce Germeuil, qui n'aura pas de ſouliers à mettre à ſes pieds.

(*Ici on entend au dedans du bruit, du tumulte, des cris confus.*)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt rien.

CECILE
(*au dedans.*)

Philippe, Philippe, appellez mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt la voix de ma fille.

Mme. HEBERT
(*au Pere de Famille.*)

Monſieur, faites venir mon enfant...

St. ALBIN
(*au dedans.*)

N'approchez pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON
(*au Pere de Famille.*)

Monſieur, accourez.

LE COMMANDEUR
(*au Pere de Famille.*)

Ce n'eſt rien, vous dis-je.

SCENE XI.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Mme. HEBERT, Mr. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET
(*effrayée, au Pere de Famille.*)

DEs épées, un Exempt, des Gardes! Monsieur, accourez, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCENE XII *& derniere.*

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme. HEBERT, Mr. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET, CECILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT, PHILIPPE, *des Domestiques. Toute la maison.*

(*Cécile, Sophie, l'Exempt, Saint-Albin, Germeuil & Philippe entrent en tumulte. Saint-Albin a l'épée tirée, & Germeuil le retient.*)

CECILE
(*entre en criant.*)

MOn pere!

SOPHIE
(*en courant vers le Pere de Famille, & en criant.*)
Monsieur!

LE COMMANDEUR
(*à l'Exempt, en criant.*)
Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE & Mme. HEBERT
(*en s'adressant au Pere de Famille; & la premiere, en se jettant à ses genoux.*)
Monsieur.

St. ALBIN
(*toujours retenu par Germeuil.*)
Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE COMMANDEUR
(*à l'Exempt.*)
Faites votre devoir.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN, Mme. HEBERT, Mr. LE BON,
(*à l'Exempt.*)
Arrêtez.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON
(*au Commandeur, en tournant de son côté Sophie qui est toujours à genoux.*)
Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR
(*sans la regarder.*)
De par le Roi, Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

St. ALBIN
(*en criant.*)
Arrêtez.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON
(*en criant au Commandeur, & en même tems que Saint-Albin.*)
Regardez-la.

SOPHIE
[*en s'adressant au Commandeur.*]
Monsieur.

LE COMMANDEUR
[*se retourne, la regarde, & s'écrie stupéfait.*]
Ah!

Mme. HEBERT & Mr. LE BON.

Oui, Monsieur, c'est elle ; c'est votre niece.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL ; Mlle. CLAIRET.

Sophie, la niece du Commandeur !

SOPHIE

[*toujours à genoux, au Commandeur.*]

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR

(*brusquement.*)

Que faites-vous ici ?

SOPHIE

(*tremblante.*)

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre Province ? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai ; je m'en retournerai : ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Venez, mon enfant. Levez-vous.

Mme. HEBERT.

Ah, Sophie !

SOPHIE.

Ah, ma bonne !

Mme. HEBERT.

Je vous embrasse.

SOPHIE

[*en même tems.*]

Je vous revois.

CECILE

(*en se jettant aux pieds de son pere.*)

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable. Elle n'a pu délibérer, ni vous consulter . . .

LE PERE DE FAMILLE

(*d'un air un peu sévere, mais touché.*)

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

[*avec tendresse.*]

Levez-vous.

St. ALBIN.

Mon pere, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes enfans, pourquoi m'avez-vous négligé ? Voyez : vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

St. ALBIN & CECILE

[*en lui baisant les mains.*]

Ah, mon pere !

(*Cependant le Commandeur paroît confondu.*)

LE PERE DE FAMILLE

[*après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, & dit au Commandeur :*]

Monsieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT.

Est-ce que Monsieur n'est pas le maître de la maison ?

LE PERE DE FAMILLE

[*à l'Exempt.*]

C'est ce que vous auriez dû savoir avant que d'y entrer. Allez, Monsieur, je réponds de tout.

[*L'Exempt sort.*]

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

[*avec tendresse.*]

Je t'entends.

St. ALBIN

(en préſentant Sophie au Commandeur.)

Mon oncle.

SOPHIE

(au Commandeur, qui ſe détourne d'elle.)

Ne repouſſez pas l'enfant de votre frere.

LE COMMANDEUR.

(ſans la regarder.)

Oui, d'un homme ſans arrangement, ſans conduite, qui avoit plus que moi, qui a tout diſſipé, & qui vous a réduits dans l'état où vous êtes.

SOPHIE.

Je me ſouviens, lorſque j'étois enfant : alors vous daigniez me careſſer. Vous diſiez que je vous étois chere. Si je vous afflige aujourd'hui, je m'en irai, je m'en retournerai. J'irai retrouver ma mere, ma pauvre mere, qui avoit mis toutes ſes eſpérances en vous . . .

St. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN, Mr. LE BON,

(en s'aſſemblant autour de lui.)

Mon frere . . . . Monſieur le Commandeur . . . . Mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt votre niece.

LE COMMANDEUR.

Qu'eſt-elle venue faire ici ?

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt votre ſang.

LE COMMANDEUR.

J'en ſuis aſſez fâché.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils portent votre nom.

LE COMMANDEUR.

C'eſt ce qui me déſole.

LE PERE DE FAMILLE

(en montrant Sophie.)

Voyez-la. Où ſont les parens qui n'en fuſſent vains ?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien ; je vous en avertis.

St. ALBIN.

Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR

(au Pere de Famille.)

Vous la voulez pour votre fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR

(à Saint-Albin.)

Tu la veux pour ta femme ?

St. ALBIN

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aye-la ; j'y conſens : auſſi-bien je n'y conſentirois pas, qu'il n'en ſeroit ni plus ni moins . . .

(au Pere de Famille.)

Mais c'eſt à une condition.

St. ALBIN

(à Sophie.)

Ah, Sophie ! nous ne ſerons plus ſéparés.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, grace entiere. Point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me faſſiez juſtice de votre fille & de cet homme-là.

St. ALBIN.

Juſtice ! Et de quoi ? Qu'ont-ils fait ? Mon pere, c'eſt à vous-même que j'en appelle.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile penſe & ſent. Elle a l'ame délicate. Elle

ſe dira ce qu'elle a dû me paroître pendant un inſtant. Je n'ajouterai rien à ſon propre reproche.

Germeuil.... je vous pardonne.... Mon eſtime & mon amitié vous ſeront conſervées : mes bienfaits vous ſuivront par-tout ; mais....

(Germeuil s'en va triſtement, & Cécile le regarde aller.)

LE COMMANDEUR.

Encore paſſe.

Mlle. CLAIRET.

Mon tour va venir. Allons préparer nos paquets.

(Elle ſort.)

St. ALBIN.

(à ſon pere.)

Mon pere, écoutez-moi.... Germeuil, demeurez.... C'eſt lui qui vous a conſervé votre fils.... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir ?.. C'eſt lui qui m'a conſervé Sophie.... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'eſt Germeuil, c'eſt ma ſœur, qui l'ont ſauvée.... Ils n'avoient qu'un inſtant.... Elle n'avoit qu'un aſyle.... Ils l'ont dérobée à ma violence.... Les punirez-vous de ma faute ?.. Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des peres.

(Il amène ſa ſœur aux pieds de ſon pere, & s'y jette avec elle.)

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné ; que me demandez-vous ?

St. ALBIN.

D'aſſurer pour jamais ſon bonheur, le mien & le vôtre. Cécile.... Germeuil.... Ils s'aiment, ils s'adorent.... Mon pere, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour ſoit le plus beau jour de notre vie.

(Il court à Germeuil, il appelle Sophie.)

Germeuil, Sophie.... Venez, venez.... Allons tous nous jetter aux pieds de mon pere.

SOPHIE

[ſe jettant auſſi aux pieds du Pere de Famille, dont elle ne quitte guere les mains le reſte de la Scene.]

Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

[ſe penchant ſur eux, & les relevant.]

Mes enfans.... Mes enfans.... Cécile, vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

CÉCILE.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes enfans, vous ne connoiſſez pas votre pere.... Germeuil, approchez. Vos réſerves m'ont affligé ; mais je vous ai regardé de tout tems comme mon ſecond fils. Je vous avois deſtiné ma fille. Qu'elle ſoit avec vous la plus heureuſe des femmes.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle ſe feroit malgré moi, & Dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, Monſieur le Commandeur.

St. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta ſœur la haine la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans que je n'en nommerai pas un. Adieu.

(Il ſort.)

LE PERE DE FAMILLE.

Allons mes enfans. Voyons qui de nous ſaura le mieux réparer les peines qu'il a cauſées.

St. ALBIN.

Mon pere, ma ſœur, mon ami, je vous ai tous affligés. Mais voyez-la, & accuſez-moi, ſi vous pouvez.

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mes enfans. Monſieur le Bon, amenez mes pupilles. Madame Hébert, j'aurai ſoin de vous. Soyons tous heureux.

(*à Sophie.*)

Ma fille, votre bonheur ſera déſormais l'occupation la plus douce de mon fils. Apprenez-lui à votre tour à calmer les emportemens d'un caractere trop violent. Qu'il ſache qu'on ne peut être heureux, quand on abandonne ſon ſort à ſes paſſions. Que votre ſoumiſſion, votre douceur, votre patience, toutes les vertus que vous nous avez montrées en ce jour, ſoient à jamais le modele de ſa conduite, & l'objet de ſa plus tendre eſtime...

St. ALBIN

(*avec vivacité.*)

Ah! oui, mon papa.

LE PERE DE FAMILLE.

(*à Germeuil.*)

Mon fils, mon cher fils! Qu'il me tardoit de vous appeller de ce nom!

(*Ici Cécile baiſe la main de ſon pere.*)

Vous ferez des jours heureux à ma fille. J'eſpere que vous n'en paſſerez avec elle aucun qui ne le ſoit... Je ferai, ſi je puis, le bonheur de tous... Sophie, il faut appeller ici votre mere, vos freres. Mes enfans, vous allez faire aux pieds des autels le ſerment de vous aimer toujours. Vous ne ſauriez en avoir trop de témoins... Approchez, mes enfans... Venez, Germeuil... Venez, Sophie.

(*Il unit ſes quatre enfans, & il dit:*)

Une belle femme, un homme de bien, ſont les deux êtres les plus touchans de la nature. Donnez deux fois en un même jour, ce ſpectacle aux hommes... Mes enfans, que le Ciel vous béniſſe, comme je vous bénis!

(*Il étend ſes mains ſur eux, & ils s'inclinent pour recevoir ſa bénédiction.*)

Le jour qui vous unira, ſera le jour le plus ſolemnel de votre vie. Puiſſe-t-il être auſſi le plus fortuné!.. Allons, mes enfans...

Oh qu'il eſt cruel... qu'il eſt doux d'être pere!

(*En ſortant de la ſalle, le Pere de Famille conduit ſes deux filles; Saint-Albin a les bras jettés autour de ſon ami Germeuil; Monſieur le Bon donne la main à Madame Hébert: le reſte ſuit en confuſion, & tous marquent le tranſport de la joie.*)

Fin du cinquieme & dernier Acte.

L'HUMANITÉ,

OU

LE TABLEAU

DE

L'INDIGENCE,

TRISTE DRAME.

PAR UN AVEUGLE TARTARE.

L'AVEUGLE TARTARE.

S'Il eſt vrai que ce ſoit l'uſage en France de débuter par ſon éloge, ou par celui d'un Grand qu'on ne connoît pas, quand on donne un ouvrage au Public, je choiſis le premier parti, comme le moins abſurde.

Je ſuis Tartare. Je nâquis d'un deſcendant de ce bon Scythe, qui harangua ſi infructueuſement le violent Roi de Macédoine, ſur les loix de l'humanité; & ma naiſſance n'eut rien de merveilleux, comme celle des grands hommes. Ma mere me donna ſon lait & ſes ſoins; mon pere l'exemple de ſa juſtice & de ſon activité; c'eſt-à-dire, que mon éducation, ſemblable à celle de tous les Tartares, fut ſimple, groſſiere, l'ouvrage de la Nature. Une conſtitution robuſte en fut le doux fruit. Je m'apperçus bientôt de la perfection de mon être, à mon deſir de le communiquer. Mellaris s'offrit à mes regards: elle ſortoit d'un ruiſſeau de cryſtal: rien ne voiloit ſes attraits ... Je m'arrêtai ... je levai les yeux au Ciel; je la pris par la main; elle trembla: je lui déclarai l'émotion de mon cœur; elle rougit: je ſoupirai; elle me crut. Cet inſtant m'aſſura de la proximité d'un autre, non moins délicieux; car dans ce climat il ſeroit honteux de deſirer plus d'un jour & une nuit, ſans être heureux. Comme les vœux des Amans y ſont toujours ſinceres, toujours l'expreſſion du cœur, toujours leur accompliſſement produit l'extaſe & la conſtance. Mais il étoit écrit au livre de la fa-

talité philoſophique, que je ne pourrois paſſer ſous le joug d'Hyménée, ſi je n'étois aveugle : je le devins de cette maniere. Le lendemain, ma Bien-aimée étant entrée avec l'aurore dans ma cabane, pendant que je dormois, elle exprima ſur mes paupieres le ſuc de je ne ſais quelle plante, qui devoit l'empêcher de vieillir à mes yeux, ſelon un Médecin Européen, mon rival, & grand impoſteur. J'ignore ſi ſes dents ont perdu leur blancheur, préférable à celle du plus bel ivoire ; ſi ſes yeux ne reſſemblent plus à des perles agitées au fond d'une onde pure ; ſi ſon ſein immobile a ceſſé de réunir les lys éclatans, & la roſe vermeille. Depuis cet artifice innocent & cruel, je n'ai revu, ni la lumiere du Dieu des aſtres, ni la cabane de mon pere, ni les charmes de Mellaris, qui répara ſoudain, par des careſſes ineffables, le crime de ſa ſimplicité. Ainſi j'oubliai dans ſes bras enflammés le ſpectacle de l'Univers. La cauſe de mon aveuglement me le rendit plus cher que la préſence des Etoiles : un amour ſans diſtraction ſurpaſſe toutes les merveilles du monde. Je ne tardai pas à reconnoître qu'il étoit plus utile d'entendre que de voir ; la méditation me devint familiere, la diſſipation odieuſe, & je paſſai rapidement des écarts d'une imagination inſatiable à l'étude de la ſageſſe. Les honneurs furent bientôt mon ſalaire. A la ſource du Tanaïs, il eſt un petit Peuple, gouverné par des Aveugles, qui m'appellerent à leurs fonctions. Leurs yeux fermés à l'exemple du vice, le ſont auſſi aux paſſions tumultueuſes que le ſens de la vue introduit dans les ames. En effet, on n'en trouve aucun dans l'Hiſtoire du Pays, qui ait jamais trahi l'humanité & l'intérêt public, pour acquérir des tentes d'étoffes précieuſes, des coupes d'or, ou les faveurs des belles femmes. J'entrai donc

donc parmi ces ſages, ſans exalter leurs talens, ou plutôt ſans payer leurs ſuffrages d'un encens inſipide ; j'adminiſtrai les biens de l'Etat, ſans m'enrichir, [chaque Nation a ſes coutumes] & je jugeai, ſans acception de perſonnes, comme on le vit, lorſque je fis jetter dans l'abyme un Etranger ſoupçonné d'ingratitude : c'étoit mon frere, & je le ſavois. Tant de reſpect pour les loix me fit dreſſer une ſtatue informe, tandis que pour ſatisfaire aux droits de la Nature que je venois de violer, je me dévouois au ſupplice le plus en horreur chez ce Peuple juſte : c'étoit de me faire vendre par mon ami : je l'en priai ſolemnellement : il hurla trois fois, reçut mes enfans au nombre des ſiens, répudia ſa femme, pour épouſer la mienne, but de mon ſang mêlé avec ſes larmes, & me remit pour une maſſue d'ivoire dans les mains d'un Marchand Indien, qui m'échangea contre un crocodile à un Egyptien, qui me céda pour une cruche d'or à un Péruvien, qui me donna pour un miroir à un François, qui m'établit dans ſa patrie le gardien de la chaſteté de ſa femme, pendant un voyage de trois mille lieues, qu'il entreprenoit, diſoit-il, pour voir une tulipe fort rare. On peut ajouter foi à cette caſcade d'événemens qui m'ont amené à Paris, quelqu'indiſpoſé qu'on y ſoit contre les relations de ceux qui viennent de loin. Mais qui pourra croire que cette femme délaiſſée, très-jeune encore, maîtreſſe d'un grand revenu, libre enfin d'ouvrir la douce carriere des plaiſirs à un Bien-aimé, ſans avoir à craindre la ſagacité d'un Argus, comme moi, n'ait fait encore, depuis trois mois, que regretter ſon frivole époux, que demander ſon retour aux Dieux, honorer l'humanité dans ſes Eſclaves, cultiver l'amitié, & s'inſtruire des vertus de différens Peuples que j'ai

fréquentés ? Ce prodige me fait regarder les femmes de cet Empire comme la portion de l'Univers la plus précieuſe & la plus belle, ſi j'en excepte quelques-unes, étrangeres ſans doute, que j'ai jugé avoir les yeux infiniment petits, à leur maniere de voir les choſes les plus ſimples, & la bouche fort grande, attendu que leur vie n'eſt qu'un éclat de rire. Pour les hommes, leur ſincérité ſatisfait du premier abord tout Etranger, curieux de les connoître ; ainſi je me les figure tous, les vieillards mêmes, d'une ſinguliere beauté & d'une force ſurnaturelle, aux récits qu'ils font tous de leurs amours & de leur courage. Mais ce que je trouve dans ce Royaume de comparable aux trente mille lampes d'or ſuſpendues à la voûte immortelle, c'eſt le corps des Lettrés. La voix d'un Ange ne ſuffiroit pas pour célebrer leurs perfections. Chaque claſſe a reçu mes hommages & mes vœux. Les *Enthouſiaſtes*, les *Doucereux*, les *Aboyeurs*, & les *Modeſtes*, tous m'ont fait tomber à leurs pieds, par la prodigieuſe variété de leurs talens, par leur zele infatigable pour le culte de leur patrie, & les mœurs de tous les Peuples. Leur Chef ſur-tout, auſſi grand que le grand Prophete, m'a paru ſublime & délicat, juſques dans ſes libelles, vraiment dignes de la poſtérité la plus épurée. Que la terre embaumée par les veſtiges de ſes pas, multiplie à l'infini ces fruits immortels, dont ſa plume eſt la tige fleurie !

L'admiration que nous avons pour les grands hommes nous remplit du deſir de les imiter. Je ſouffrois de n'être qu'un admirateur ſtérile, au milieu d'un peuple de génies. Car ſi j'en juge par la multitude de livres, de critiques, de projets, qui ſe ſuccedent tous les jours, chaque François porte en tête une flamme bleuâtre, priſe de l'écharpe d'Iris, le ſigne de ſa ſupériorité ſur le reſte des Humains, & probablement la cauſe de la température de l'air qu'il reſpire. Mais que pouvois-je entreprendre qui m'ouvrît les portes azurées de la gloire ? La flamme bienfaiſante ne brilloit point ſur mon front chauve ; ainſi je ne ſavois ni démontrer philoſophiquement l'inutilité d'un Etre ſuprême, ni diſpoſer en Sage des reſſorts de la Nature, ni changer en rebelle la machine myſtérieuſe du Gouvernement. Diſputer aux Grands leurs Titres, & leurs Cordons, pour en chamarrer de prétendus Diogenes ; projetter une deſcente ſur les coffres des Riches, afin d'en élever des pyramides aux talens ; affranchir les Belles des entraves de la pudeur, pour avoir le droit de les reſpecter moins ; c'eût été à la fois me conformer à l'uſage, déployer en ma faveur les cent langues de la renommée, & trahir mon amour pour la paix. Telle étoit mon incertitude, lorſque j'entendis de ma chambre les plaintes d'un malheureux que la faim dévoroit. Tous les maux de l'Humanité ſe réfléchirent dans mon ame ; mon cœur crut nager dans ſon propre élément. Je courus à mon guide, que j'embraſſai en gémiſſant ; & comme ſi la flamme de quelque Génie bienfaiſant ſe fût repoſée en ce moment ſur mon ſein, je le priai d'écrire. Sa main traça donc le tableau que je mets au jour. Il m'eſt d'autant plus cher, que je le dois à l'intention délicieuſe d'être utile aux infortunés ; qu'il m'a coûté moins d'eſprit que de ſentiment ; plus de ſanglots, que de combinaiſons. Mais trouvera-t-il grace devant les amateurs : (je n'oſe aſpirer aux applaudiſſemens des Artiſtes.) inſpirera-t-il quelques-unes des affections dont il m'a pénétré mille fois ? Je crois que je devrois plutôt demander ſi l'on ſait bien ici

ce que c'eſt que des hommes vertueux dans l'indigence, & ſi l'on en ſuppoſe le nombre auſſi grand qu'il l'eſt en effet? Si c'eſt l'uſage des gens du monde de ſe tranſporter quelquefois dans d'obſcurs réduits, pour y découvrir la vertu gémiſſante dans l'oppreſſion, ou ſous le poids des maladies? ſi parmi eux il n'y a pas un bon ton de ſentimens, comme de manieres; c'eſt-à-dire, une convention puérile de ne s'affecter que de certaines ſituations limitées, comme ſi chacun d'eux n'avoit que la moitié d'un cœur; comme ſi la compaſſion devoit avoir d'autres bornes que celles de l'infortune; comme ſi les plus grands déſaſtres, l'infamie même, & les ſupplices ordonnés par les Juges, n'avoient pas des droits réels à la commiſération de tous les hommes, & ſi celui-là aime ſes ſemblables, qui ne ſait pleurer que de plaiſir, de molleſſe, & toujours infructueuſement pour l'humanité?

Je devrois demander s'il m'eſt permis de dire au peuple célebre, dont j'emprunte la langue, pour le toucher: Quand ſurmonterez-vous une prévention nationale & barbare, qui vous porte à accabler de votre indignation la famille innocente d'un criminel, & rend votre ſenſibilité plus bornée que celle d'un enfant ou d'un Tartare, qu'affligent indiſtinctement tous ceux qui ſouffrent? Vous êtes le plus policé des peuples de la Terre... Si vous étiez encore le plus humain, le plus généreux, quelle gloire, quelle puiſſance ne réſulteroit pas d'une ſi noble harmonie! La durée de votre Empire auroit-elle d'autres termes que celle de l'Univers? Le Sauvage irrité, qui compte avec une joie mêlée de fureur, les chevelures dégouttantes de ſang, qu'il vient d'arracher à ſes ennemis, eſt-il plus cruel que vous, qui, de ſang

froid, détournez les yeux avec mépris d'un pere de famille, d'un compatriote, d'un artiſan infortuné, parce qu'il eſt nud, parce qu'il a faim, parce que les beſoins, auxquels vous le laiſſez, ont changé la ſubſtance de ſon ſang en un poiſon lent, qui le tue? Cependant, faudra-t-il qu'un Miniſtre deſcende de ſon char de triomphe, pour relever un malheureux, & le placer à ſes côtés? Non: mais que, rentré ſous les lambris de l'Olympe, il examine, dans la bonté de ſon cœur, ſi, en condamnant des milliers d'hommes au plus vil abandon, l'Etat n'eſt pas privé des ſervices qu'ils pourroient lui rendre, & les Citoyens expoſés aux ſuites de la néceſſité, qui ne reſpecte rien; qu'il examine, & qu'il exécute: telle eſt la pitié du grand homme. Peuple riche, eſt-ce le pauvre qui vous effraie? ne regardez que l'homme. Êtes-vous rebuté de ſes clameurs? prévenez-les. Les impreſſions fâcheuſes dont on a obſédé votre enfance, à la vue des miſérables, commandent-elles à votre raiſon? cherchez à les détruire, par l'attrait même du plaiſir. Encouragez vos Ecrivains les plus illuſtres à vous repréſenter la pauvreté telle qu'elle eſt, la douleur, ſans déclamation, la pitié dégagée de l'héroïſme. Commencez par voir au théatre tous les maux de l'humanité: honorez de votre préſence de faux infortunés, & vous vous ſentirez rapprochés des véritables. Dans vos décorations, oſez entremêler les Camps, les Palais, où vous vous plaiſez trop, de quelques chaumieres, de greniers, de carrefours, de priſons mêmes: tout cela ne vous paroît noir, que parce que vous êtes efféminé. Vos oreilles n'ont-elles pas été aſſez fatiguées des maximes de la tyrannie, pour ne pas s'ouvrir enfin à celles de l'humanité? Ne ceſſerez-vous de gémir ſur des

maux imaginaires, tandis qu'il en eſt de réels, étendus ſur vos propres membres, & qui demandent au moins quelques-uns de vos pleurs ? Peuple le plus policé, vous deviendrez donc auſſi le plus ſenſible ? Peuple heureux ! vos murs ſeront un jour le ſanctuaire de la bienfaiſance, & toutes les Nations viendront vous demander des ſentimens, en échange de leurs tréſors.

C'eſt ainſi qu'enveloppé de doutes, comme du manteau de la nuit, je ne puis plonger ſur la deſtinée de mon triſte drame ; qualification nouvelle, mais peu importante, & qu'on attribuera ſans doute, loin de m'en faire un crime, à cet air de ſingularité dont un étranger ne peut ſe dépouiller. Quant aux mots *Acte* & *Scene*, que je n'y ai point admis, j'avoue, avec la franchiſe d'un Tartare, qui ne rend que ce qu'il conçoit, j'avoue n'avoir jamais remarqué, dans mille aventures compliquées auxquelles je me ſuis trouvé, que des eſprits Aériens, mis en faction, criaſſent : *Acte premier*, *Acte ſecond*, &c. *Scene cinq*, *Scene dix*, &c. aux moindres évolutions de la Nature. En inférerai-je que ces petites particularités ne ſignifient rien ; qu'elles ne ſont point tirées de cette même Nature, ou qu'elles font ſentir la main de l'art, qu'elle ſait ſi bien cacher dans tous ſes jeux ; qu'à voir les circonſtances d'un fait, numérotées comme des cellules de Bonzes, on ſe repréſente une peinture dont le cadre maſſif rétrécit l'événement qu'il entoure, & briſe l'illuſion ; ou bien un Palais encore maſqué par les échafauds qui ſervirent à ſon élévation ? Point du tout, j'infere que mes organes furent toujours trop épais, pour me tranſmettre les ſignaux des Sylphes.

Un aveu ſi humiliant, & ma vénération pour

les images vivantes des trente mille lampes du Firmament, rempliſſent, je crois, ce que j'ai promis au commencement de ce diſcours, en prouvant la bonté & la ſublimité de mon eſprit. L'apologie de mon cœur ſe trouvera peut-être plus véritablement dans le *Tableau de l'Indigence*. Puiſſe n'être jamais l'eſclave d'un ſot, celui dont il fera couler les larmes ſur les maux des infortunés ! Puiſſe celle qu'il rendra la *mieux faiſante* des femmes, devenue la plus belle des Houris, paſſer l'immenſe abyme de l'éternité ſous un boſquet odorant, & dans les bras d'un jeune Vainqueur !

DORIMAN.
MELANIDE.
JULIE. } *Famille malheureuse.*

UN ENFANT *qui ne paroît pas.*

UN VIEILLARD.
UNE FEMME DU PEUPLE.
HERMÈS. } *Personnages nobles, [a] ou bienfaisans.*

UN OFFICIER DE JUSTICE.
QUATRE SOLDATS. } *Personnages ennoblis, [a] ou rendus sensibles.*

DEUX HOMMES.

[*a*] Ce devroit être la même chose.

La Scene ne peut être que dans une grande Ville, comme Paris. où l'étonnante fortune des uns suppose & nécessite l'extrême misere des autres; où les progrès du luxe & de la fantaisie font méconnoître les besoins véritables; où l'intrigue est la distributrice des rangs, des bienfaits & des couronnes; la dureté de l'ame, un air de qualité, ou de philosophie; & tout ce qui tient au Peuple & à l'indigence, dans l'oppression ou l'avilissement.

L'HUMANITÉ,
OU
LE TABLEAU
DE
L'INDIGENCE.

JULIE, UNE FEMME DU PEUPLE.

UNE FEMME DU PEUPLE.

JE vous le demande, comme une grace, Mademoiselle Julie: recevez les petits services que je vous offre. Sans doute vous n'êtes point faite, vous, pour avoir de la peine. Moi, si vous me permettez de vous en épargner, je me croirai heureuse de demeurer au même étage que vous. Tenez, je ne suis qu'une pauvre Veuve, accoutumée à gagner ma vie par le travail; mais j'ai bon cœur; & si jamais je me suis sentie toute portée à obliger quelqu'un, il est inutile de vous le cacher, c'est vous, Mademoiselle Julie. Vous êtes si douce, si affable..,

JULIE.

Ma bonne voiſine ! Que vos attentions me touchent ! Que je voudrois les avoir méritées, & pouvoir vous prouver ma reconnoiſſance d'une maniere.....

LA PAUVRE VEUVE *vivement.*

Je ne veux rien au moins : je ne veux que vous ſervir, pour le plaiſir de vous ſervir : vous ne me connoiſſez pas, Mademoiſelle Julie.

JULIE.

Hélas ! ma bonne, ſi vous étiez intéreſſée, vous ne vous attacheriez pas à une famille infortunée. Mais je vous l'ai dit : je n'ai beſoin de rien pour ce moment, & ce vaſe eſt encore plein de l'eau que vous m'avez apportée ce matin.

LA PAUVRE VEUVE.

Adieu donc, Mademoiſelle Julie.... Il fait un froid bien cruel depuis trois jours..... Je ne ſais pas ce que deviendront les pauvres gens, ſi ce tems dure : on ne peut rien faire, & il faut vivre...

JULIE.

Adieu, la Bonne... (*Elle continue*) Le Ciel n'a-t-il donc mis tant de ſenſibilité que dans le cœur des indigens ! C'eſt ainſi du moins qu'ils ſe conſolent entr'eux de l'indifférence des riches. Ils ſe confient leurs peines, pour les ſoulager ; & nous, triſtes jouets d'un orgueil qui n'a pu nous quitter avec la fortune, nous n'oſons ouvrir les yeux ſur notre miſere !.. Mais que vois-je ? Hermès de retour ! Eſt-ce l'amour qui me le ramene ? L'amour dans l'aſyle des douleurs !...

JULIE, HERMÉS.

HERMÉS.

MAlheureuſe Julie, que faites-vous ici ?.... Quelle demeure pour une fille de votre rang ! J'ai parcouru toute la Ville, pour la découvrir... Ah ! je frémis.... Souvent de jeunes beautés... enlevées des bras maternels... par de riches ſcélérats... mais non : tout ſoupçon injurieux à Julie eſt un crime, une lâcheté qui révolte mon cœur... Julie ! Julie ! deux mois d'abſence m'ont-ils fait perdre tout ce que j'aime ſur la terre ?.. M'auriez-vous oublié ? Mes tranſports vous ſont-ils encore chers ?

JULIE.

Leur ſource eſt pure, comme mon cœur ; leur conſtance me répond de leur ſincérité, & j'en ſerois indigne, Hermès, ſi je n'en étois flattée... mais hélas !...

HERMÉS.

Ah ! charmante Julie, que m'apprend ce ſoupir ? Ne détournez point vos regards de celui qu'ils rendent heureux... O Ciel ! La langueur eſt peinte ſur votre viſage !.. Vos yeux reſpirent une ſombre douleur... vos ſanglots ſe font jour, malgré vous.... Julie ! ma chere Julie ! Avez-vous quelque ſecret pour un Amant qui vous adore ? Douteriez-vous de mon ardeur à vous ſecourir, vous, & votre famille ?

JULIE.

Non, cher Hermès : je crois tout ce qui peut vous être avantageux.

HERMÉS.

Expliquez-moi donc le trouble de votre ame.

Si je n'oſe lui oppoſer quelques bienfaits, mes conſeils pourront peut-être en adoucir l'amertume.

JULIE.

Si j'avois beſoin de conſeils, je m'adreſſerois à mes parens; ils ſont juſtes; ils m'idolâtrent: mais je vous avoue que ſi mon cœur gémiſſoit d'une bleſſure qui ne regardât que lui, je ne la confierois qu'à vous. J'approuve votre curioſité; j'y ſuis ſenſible; mais je ne puis la ſatisfaire.

HERMÉS.

Ah! Julie, à quoi bon tant de diſcrétion, quand les effets parlent contre elle? Vous avez perdu le fameux procès qui vous avoit attirée à Paris; l'été dernier, une affreuſe inondation entraîna les moiſſons des terres que vous faiſiez valoir, & je l'ai appris, cruelle, par une autre bouche que la vôtre; vous venez de quitter votre demeure, honnête, digne de vous, pour vous réfugier dans ces triſtes ruines; plus de meubles; plus de domeſtiques; tout annonce ici la déſolation ou la fuite . . . Julie, m'eſtimez-vous?

JULIE.

Plus qu'aucun autre mortel, après mon Pere.

HERMÉS.

Eh bien, rappellez-vous nos ſermens & nos vœux; retracez-vous tous les droits que l'amour vous a donnés ſur mon cœur; & jugez de ce que je puis faire. . . .

JULIE.

Hermès, vous le ſavez: vos vertus ne peuvent s'effacer de mon ſouvenir; que dis-je? mon cœur, trop charmé de vous entendre, me fait oublier que nous ſommes ſeuls, & que le jour ſur la fin de ſa carriere éclaire à peine notre entrevue.

HERMÉS.

Eh! que peut craindre Julie? Sa voix, ſes regards; tout inſpire en elle la tendreſſe & le devoir.

JULIE.

Je ne puis craindre celui que je voudrois avoir pour témoin de toutes les actions de ma vie; mais je me reſpecte, & ſi vous me connoiſſez bien, vous ne me demanderez pas le ſacrifice de ma délicateſſe.

HERMÉS.

Mais où eſt mon ami Doriman? Où eſt la tendre Mélanide? Tous deux abſens, lorſque la nuit approche; lorſqu'un froid rigoureux retient chacun auprès de ſes foyers! Autrefois ils ne vous quittoient point ainſi.

JULIE.

Mes parens reviendront bientôt, ſi j'en crois mon cœur. Alors vous ſerez libre de m'entretenir en leur préſence, & moi de vous écouter.

HERMÉS.

J'obéis donc. . . mais quels accens viens-je d'entendre de cette chambre voiſine?

JULIE.

Ce ſont les plaintes de mon frere: il eſt malade depuis ſix jours, & je le garde.

HERMÉS.

Ah! je le verrai du moins; je l'embraſſerai, ce cher & bel enfant . . .

JULIE.

Eſt-ce à vous à m'affliger, Hermès? Et! croyez-vous qu'il ne m'en coûte rien à preſſer votre départ? Vous reviendrez, vous dis-je, & vous reverrez toute cette famille qui vous aime, & que vous plaindrez ſans doute.

HERMÉS.

Il le faut donc, ô ma chere Julie! Adieu ... adieu. Il m'eſt ſi dur de vous abandonner dans l'état funeſte où je vous vois, que j'attendrois conſtamment votre Pere, à la porte même de la rue, ſi mon devoir ne m'appelloit auprès du mien, que je n'ai point encore embraſſé depuis mon retour...

JULIE.

ELoigner un Amant par décence, c'eſt un devoir pénible de mon ſexe... Mais lui taire une affreuſe vérité qui remplit mon ame; lui faire un barbare ſecret d'une indigence qui va me ravir à ſa tendreſſe... Que dis-je? Sacrifier à la honte de l'avouer mes malheureux parens!... Grand Dieu! Quelle perplexité! Quelle contrainte pour un cœur auſſi ſincere que le mien!... Encore un moment, & j'aurois peut-être tout révélé! & j'aurois déſobéi à mon pere une fois en ma vie, au Pere le plus tendre, le plus reſpectable!... Ah! ſans doute qu'il va dévoiler nos maux à mon Amant, à ſon Ami; ſans doute qu'il ne dira plus: C'eſt lui vendre ma fille que l'expoſer à ſes bienfaits, aux bienfaits d'un jeune homme; comme ſi la bienfaiſance pouvoit s'allier avec la baſſeſſe dans le même cœur, dans le cœur d'Hermès... Ah! ſi je l'en ſoupçonnois, que je ſerois malheureuſe! L'homme le plus parfait ne me paroîtroit qu'un monſtre effroyable...

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

OMa pauvre Julie!

JULIE.

O ma tendre Mere!

MELANIDE.

Que vous êtes changée!... Ah! Julie, que me ſerviroit-il de vous le taire? Vous tombez dans un

dépériſſement qui m'allarme; mais enfin, que fait mon fils? La foibleſſe de ſon âge, & la maladie dont il eſt la proie, attirent tous mes ſoins de ſon côté, quoique vous partagiez également mon cœur. [*Elle lui donne un baiſer.*]

JULIE.

Si vous ſaviez ce qu'il a ſouffert! Et ſans ceſſer d'avoir la douceur, la ſérénité d'un Ange!... Vous l'occupiez continuellement: ma Mere, a-t-il dit cent fois, ma bonne Mere eſt ſortie, pour me chercher quelques ſecours... Que j'en ſuis fâché! Elle reviendra épuiſée de fatigues: elle aura eu froid: tout cela pour moi, pour moi, qui n'ai rien fait encore pour elle... Je crains bien que les ſecours ne viennent trop tard...

MELANIDE.

Les ſecours! Je vais le couvrir de baiſers, de larmes, de ſanglots.... & mon amour ne peut rien davantage pour le ſoulager!...

JULIE.

O Ciel! Hier nous manquâmes de tout, & aujourd'hui...

MELANIDE.

Vous apprendrez, ma fille... cependant tâchez de diſſiper ces ténebres... elles m'épouvantent... je ne ſais pourquoi.... Je voudrois que le jour commençât, au lieu de finir..... les plus grands malheurs, ainſi que les plus grands crimes, n'arrivent preſque que la nuit.. [*Elle court vers ſon fils.*]

JULIE.

Nous péririons tous par un ſupplice auſſi cruel que celui de la faim, auſſi honteux!... Honteux! & pourquoi? Que ſera donc la mort qui ſuit la débauche?... Et voici les derniers débris d'une fortune qui fit tant d'ennemis à mon Pere!.... Quelques charbons dans la cendre épars, & pour leſquels je n'ai plus d'alimens... une lampe qui

ſervit à éclairer l'inutilité des valets que nous n'avons plus... Cette lampe... ſa pâle lumiere... l'ombre qu'elle rend plus horrible en quelques endroits... La terreur de ma Mere... la mienne... Ah! cette lampe ſeroit-elle le triſte flambeau de nos funérailles?... O Dieu! Ecartez de mon eſprit ces fantômes qui le troublent: rappellez-moi toute à vous, & ne me laiſſez voir que votre volonté ſuprême...

MELANIDE.

Et mon Mari n'eſt pas rentré depuis ce matin?

JULIE.

Non, ma Mere.

MELANIDE.

Où eſt-il? Que fait-il à préſent?

JULIE.

Il nous a dit, en nous quittant, qu'il vouloit tenter tous les moyens honnêtes de pourvoir à nos preſſans beſoins. Il ſe flattoit même d'obtenir enfin cette place obſcure, qu'il n'a briguée que pour nous ſoutenir pendant cette ſaiſon cruelle, & vous ſavez qu'il faut bien du tems & des ſoins, pour obtenir peu de ceux qui n'ont beſoin de rien.

MELANIDE.

Ce que je viens d'éprouver m'ôte toute eſpérance. La nuit eſt des plus ſombres, & il ne s'empreſſe pas de revoir ſa famille éplorée..... Si, pouſſé au déſeſpoir par la dureté des hommes, il nous avoit abandonnées...

JULIE.

Ah! ma Mere! Son cœur vous le rameneroit.

MELANIDE.

Si ſa raiſon égarée.... Que ſait-on? Tant de gens prêchent le ſuicide! Tant de malheureux abuſés s'y laiſſent entraîner!

JULIE.

Raſſurez-vous: je le vois...

DORIMAN,

DORIMAN, MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

CHer Doriman, qui t'a retenu ſi long-tems loin de nous?

DORIMAN.

Je vous répondrai, quand j'aurai embraſſé mon fils.

MELANIDE.

Croyez-vous, Julie, que ſes recherches n'aient pas été vaines?

JULIE.

Comment ſaurois-je s'il nous apporte quelques ſoulagemens? Je n'ai penſé qu'à revoir mon Pere: je n'ai regardé que ſes yeux: ils étoient tout pleins d'amour & de bonté... comme les vôtres...

DORIMAN *au milieu d'elles, & les fixant tour-à-tour, en parlant.*

Ecoutez, mes amies: je me hâtois de revenir ici. Un homme tombe à mes pieds, au milieu de la Place-Royale: c'étoit celui qui fit ces faux Mémoires, qui me perdirent dans l'eſprit du Miniſtre, & furent l'époque de ma décadence; le froid l'avoit ſaiſi. Je m'arrête, pour le ſecourir; chacun fuit, craignant un ſort pareil au ſien; & ſeul, glacé moi-même, je le releve d'une main, tandis que de l'autre j'écarte les voitures qui l'auroient écraſé. Je l'emporte enfin ſur mes épaules, juſques chez un Artiſan, qui me prête le braſier de ſa forge, pour le rappeller à la vie.

JULIE. } *En même tems.*

Ah! je reconnois là mon Pere.

MELANIDE.

Je reconnois là mon mari, celui que mon cœur

choisiroit encore entre tous les mortels, tout malheureux qu'il est. O vertu que j'admire! Mais ô cruauté du sort! Ton persécuteur trouve en toi un ami généreux, & ton fils innocent, ton fils périt de misere...

DORIMAN.

Tendre épouse, que dis-tu? Tes mains n'ont-elles pas versé sur ses maux le baume qui devoit les adoucir? Ta fille ne s'est-elle pas nourrie du pain que ta tendresse alla chercher pour elle?

MELANIDE.

J'ai eu recours à la bourse des Pauvres. Elle est, dit-on, si bornée! Le nombre des familles honteuses, qui la partagent, si grand!.... On m'a fait des promesses, on m'a plainte, voilà tout.

DORIMAN.

Je n'en suis pas étonné: passons.

MELANIDE.

J'ai vu cette femme opulente qui fut mon amie au Couvent, & dans les jours de mes prospérités...

DORIMAN.

Eh bien? Tu lui as exposé tes peines, & son cœur...

MELANIDE.

Je crois tout ce que vous me dites; m'a-t-elle répondu: ma sensibilité pour les maux de mes semblables me présente votre état sous des traits plus affreux encore; vous secourir est ma plus forte envie: il est si beau de soulager les infortunés!... Mais les tems sont trop durs...

DORIMAN.

Dieu des Pauvres! C'est donc ainsi que tu les proteges!

MELANIDE.

Ah! Doriman! crains moins de nous perdre, que de blasphémer. Ce Dieu punit souvent des murmures échappés dans le désespoir. Mais toi

malheureux pere, n'as-tu point trouvé des cœurs ouverts à la pitié?

DORIMAN.

Vous me voyez déchu de toutes mes espérances; abandonné du peu d'amis qui me restoient; sacrifié à tous mes concurrens; sans projets & sans ressources; n'ayant plus rien à vendre, enfin, que ce mauvais habit qui me couvre à peine... Mon épée, mon épée, ce précieux ornement de la pauvre Noblesse, remise dans les mains d'un vil usurier, servit, hélas, il y a deux jours, au dernier repas que vous fites.

MELANIDE *accablée.*

Sans projets & sans ressources!

JULIE.

Et cette si belle femme dont vous enseignez les enfans en secret? Puisqu'elle est Mere, elle est sensible.

MELANIDE.

Je me suis rendue chez elle, à l'heure accoutumée; après les leçons ordinaires, je n'ai pu me refuser au seul plaisir des malheureux: je me suis attendrie sur ma destinée, & j'ai fait, en fondant en larmes, la peinture de nos revers. Hélas! je n'imaginois pas faire un crime.

DORIMAN.

Un crime! Dieu juste! Les enfans des Rois & des riches devroient avoir des infortunés pour maîtres, & non de beaux-esprits, ou de lâches flatteurs, qui les corrompent. Ils seroient compatissans sous de tels Mentors, & sans doute généreux...

MELANIDE.

Cependant cette femme, nonchalamment penchée dans un sopha, couverte d'atours & de parfums, comme une courtisanne, rassemble contre moi toutes ces expressions ameres que les nou-

veaux parvenus ont toujours dans la bouche, avec leurs inférieurs en biens. Elle me dit, d'un ton ſec & vain, que ſes enfans ne ſont point faits pour connoître des Pauvres, ni les maux de la pauvreté; que rien n'eſt plus vil que cette connoiſſance; que les mépriſables complaintes dont je les entretiens, ne peuvent ſervir qu'à troubler leur ſommeil par des ſonges déſagréables, les rendre humains, comme les gens du Peuple... Je lui demande excuſe, & le ſalaire de mes ſoins. Elle, ſans m'écouter, & la joie dans les yeux, vole au devant d'un jeune homme auſſi paré qu'elle: c'étoit le fils unique de ton frere aîné.

DORIMAN.

Croirois-tu, Melanide, que dépoſant tout reſſentiment, je l'ai abordé ce frere dénaturé, mon plus cruel perſécuteur, par un principe de jalouſie, que fortifierent dans ſon cœur né féroce, les injuſtes préférences de notre mere.

MELANIDE.

Et où donc? Il ne ſe montre que dans les Palais des Grands, où l'Indigent n'entre jamais.

DORIMAN.

C'eſt ſous ſes propres lambris que je me ſuis humilié. Après avoir demandé en vain, pendant trois heures, qu'il daignât me faire introduire, je l'ai vu enfin, de ſon antichambre, traverſer, le front élevé, ſes vaſtes appartemens, s'arrêter à mon aſpect, frémir, voler à ſon carroſſe, preſſer ſon cocher plus humain que lui, & me laiſſer à la riſée de ſes brillans valets....

JULIE.

O comble de déſolation!

MELANIDE.

Ce n'eſt pas aſſez de nous abandonner, on nous outrage!...

DORIMAN.

Qu'allons nous faire dans cette nuit horrible?..

MELANIDE.

Nous n'avons plus de bois, pour réparer le peu de chaleur naturelle que nous laiſſe le Ciel irrité.

DORIMAN.

Le ſommeil ne répandra point ſes douceurs dans nos veines épuiſées, ſur nos ſens flétris, au milieu de ces murs entr'ouverts, où regnent tout enſemble la faim, la honte, le froid, le déſeſpoir, les cris, & l'épouvante...

JULIE.

O mes chers parens! A quelles extrêmités vous vois-je réduits! Eh! quel fut votre deſſein, en vous oppoſant au deſir que j'avois de vous ſoulager par le travail de mes mains? On ne rougit point d'être mercénaire, pour nourrir ceux que la nature & la reconnoiſſance nous impoſent d'aimer. Hélas! vous m'avez élevée dans vos bras, comme une idole chérie, mais qui ne pouvoit vous être utile. Vous périſſez, & je vous aurois conſervés... Vous m'avez envié la gloire de vous donner la vie que vous m'aviez prêtée...

MELANIDE.

Arrête, ma fille; ne te rends pas plus chere encore à mon cœur par de ſi tendres reproches, s'il faut que je te perde aujourd'hui...

DORIMAN.

Ecoutez-moi, Julie: vous êtes jeune, & je puis dire dans une ſituation qui ne permet rien à la vanité; vous êtes jeune & belle. Ces avantages ſont peu dangereux dans la proſpérité. Le ſtupide reſpect qu'on a pour l'opulence, la diſſipation, & la recherche des parures ſont autant d'obſtacles à la ſéduction; mais que peut oppoſer à la licence de nos jours une jeune fille, au ſein de la miſere, qui, la rougeur ſur le front, & les

yeux pleins de larmes, porte à vendre le travail de ſes mains ? O ma fille, il eſt des hommes mépriſables, qui ne peuvent voir la beauté indigente ſans concevoir dans leur cœur un eſpoir criminel.

JULIE.

Eh! Quels ſont ces hommes ? Des inconnus...

DORIMAN.

Dites de jeunes impudens, enrichis des brigandages de leurs peres; ne connoiſſant de frein que les limites de leur pouvoir; de loix qu'une honteuſe impunité, accordée au crédit; de vieux libertins, accoutumés à confondre, dans leur ſens dépravé, l'idée d'infortuné avec celle de Peuple, & ce qui eſt plus odieux encore, à regarder l'un & l'autre comme l'eſclave né de leurs plaiſirs. Ah! que j'ai lieu de gémir de m'être arrêté dans une Ville où le luxe n'eſt qu'un tyran déguiſé, qu'on s'empreſſe de ſervir à genoux; la faveur une ſirene perfide; le mérite, ſans argent, un fantôme ridicule, abandonné aux enfans des nourrices! Imprudent, je croyois y pouvoir impunément mépriſer l'or, pour la vertu; la fauſſe politeſſe, pour l'honnêteté des mœurs; le commerce des grands, pour la ſimple & paiſible amitié. Je me ſuis perdu dans ma ſécurité, dans mon obſtination à braver le ſort, à détourner ma vue des routes corrompues que parcourt la fortune... Je me ſuis perdu, en me diſſimulant l'abîme où chaque pas me conduiſoit.... Hélas! Un homme qui n'eſt point né pour ramper devant des lâches, ſe trouve dans la néceſſité de le faire, qu'il doute encore de ſon malheur.

MELANIDE.

Si du moins nous étions viſités par ce vieillard généreux, qui vint cacher dans l'ombre de la nuit ſon nom & ſes bienfaits!

JULIE.

Hermès, toujours fidele, ſortoit d'ici, quand vous êtes rentrée, ma Mere.

MELANIDE.

Hermès!.. Ah! Doriman, qu'il ſoit notre libérateur: ne regarde plus en lui que ton ami, & non l'Amant de ta fille. Eh! que ne te doit-il pas? Sans le connoître, tu l'as arraché tout ſanglant des mains des ennemis: tu l'as rapporté dans le camp, lui & le drapeau qu'il ne vouloit quitter qu'avec la vie.

DORIMAN.

Que me rappelles-tu? Cette journée fatale, où ma gloire fut auſſi publique que le refus du grade que j'avois mérité. Hélas! ſans ce refus barbare, je n'aurois fixé ma retraite qu'au tombeau; mon bras, d'accord avec mon cœur, ſerviroit encore ma Patrie: j'aurois un rang, une ſubſiſtance honnête... ma famille ſeroit honorée....

MELANIDE.

Va donc chez ton ami: va lui prouver à quel point tu l'eſtimes.

DORIMAN.

Eh bien, j'y conſens... mais j'ignore ſa demeure, depuis que ſes bleſſures l'ayant forcé de quitter le ſervice, il eſt entré dans la magiſtrature.

MELANIDE.

Et vous, ma fille?

JULIE.

Je ne connois de lui que ſes vertus... & ſon amour.

DORIMAN.

Tout conſpire donc à nous anéantir!..

MELANIDE.

Entends-tu gémir ton fils? Vois-tu les larmes de ſa ſœur?

DORIMAN.

Ah! quel affreux avenir ſe préſente à mon eſprit troublé ?

MELANIDE.

Celui que ta fierté mérite. Va, malheureux pere, va chercher des reſſources contre la mort, dans ton point d'honneur, aux pieds de cette idole, à qui ton orgueil nous a ſacrifiés. . . .

DORIMAN.

O tourment inexprimable! Je ſuis outragé par ce que j'ai de plus cher!

MELANIDE.

Cruel! . . Eſt-ce là le bonheur que tu m'as promis, pour prix des plus pures tendreſſes? Ne m'as-tu rendue la plus ſenſible des femmes, que pour me livrer à toutes les douleurs humaines? Ne m'as-tu rendue Mere, que pour me préſenter mes enfans dévorés par la faim? . . .

DORIMAN.

Si j'en croyois mon déſeſpoir. . . . .

JULIE.

Mon Pere! . . Ma Mere! . .

DORIMAN.

Mais où nous emporte un amour aveugle? O Mélanide! O l'amie de mon cœur! L'aigreur doit elle régner entre nous, comme entre des époux vulgaires, dont l'indigence n'eſt pas l'ouvrage de l'oppreſſion; mais celui de la fainéantiſe, ou des folles dépenſes? Devons-nous rendre nos maux plus amers encore, par des reproches envenimés, la conſolation des méchans, & lorſque le tendre épanchement, l'intimité de nos ames eſt le ſeul ſoulagement qui nous reſte?

MELANIDE.

Pardonne, illuſtre Epoux: je t'ai méconnu, dans l'excès de ma douleur: ton ame eſt forte; la vertu lui tient lieu de tout, & tu verrois la

mort, ſans pâlir, pourvu que l'honneur te l'offrit; mais mon ſexe eſt plus timide que le tien. . . je ſuis Femme, & Mere. . . je découvre dans les yeux de ma Fille. . . les ſymptomes affreux. . . Ah! je ne ſupporterai pas long-tems le plus cruel de tous les ſpectacles . . . je mourrai la premiere. . .

DORIMAN.

O ma fille! Ma chere Julie! Pourquoi le Ciel vous fit-il naître de parens ſi délaiſſés?

JULIE.

Hélas! oubliez-moi, pour ne penſer qu'à mon frere, dont les gémiſſemens deviennent plus fréquens, plus ſiniſtres.

DORIMAN.

Ecoute, chere compagne: il eſt encore des vertus ſur la terre; il eſt encore des cœurs comme les nôtres: frappons derechef aux portes de la pitié; je vais, je cours . . .

MELANIDE.

Demeure: c'eſt à moi à nourrir mes enfans.

DORIMAN.

C'eſt à moi à te les conſerver.

MELANIDE.

La voix d'une Mere eſt plus touchante.

DORIMAN.

L'éloquence d'un Pere ſubjugue alors les plus endurcis.

MELANIDE.

Arrête; le froid extrême pourroit te replonger dans la maladie dont tu ſors à peine.

DORIMAN.

Non, rentrez; une femme ſeule eſt expoſée la nuit à des inſultes qu'elle doit craindre; vos enfans ont beſoin des douceurs de vos careſſes; vous vous devez à leur conſolation. Allez, ma bien-aimée, auprès du lit de votre fils; allez, ma chere Julie . . . je ne tarderai peut-être pas à vous y rejoindre. (*Il ſort.*)

MELANIDE.

O Dieu, l'appui des malheureux, daigne veiller ſur ſes jours... & ſur ſon innocence!

[*Elle ſe retire avec Julie auprès de ſon fils.*]

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

Laiſſons-le repoſer un moment : ſa ſenſibilité ne lui permet pas de garder le ſilence auprès de moi, & il eſt trop foible pour parler ſans ceſſe.

JULIE.

O ma Mere ! que je vous ſais bon gré de vous contraindre, juſqu'à lui laiſſer ignorer nos beſoins & les ſiens mêmes ! Qu'il doit vous en coûter, pour lui montrer un viſage ſérein, lorſque la douleur briſe votre ame !

MELANIDE.

Ma fille, rien n'eſt difficile quand on aime. Ce que je fais pour un fils doit vous moins étonner qu'un autre, vous, que j'ai vue dans l'âge le plus tendre, non-ſeulement ſupporter, ſans dégoût, l'aſpect d'un pauvre malheureux couvert de plaies; mais encore les nettoyer d'une main compatiſſante ; mais y mettre du baume pour les guérir, & joindre aux ſoins les plus charitables cette affabilité ſéduiſante qui donne du prix à toutes les vertus ; & grace au Ciel, il eſt plus d'un infortuné que vos dons ont fait long-tems ſubſiſter.

JULIE.

Ah ! ſi la perte de nos biens m'a fait verſer quelques larmes, c'étoit de ne pouvoir plus ſuivre en cela votre exemple & celui de mon Pere.

MELANIDE.

Votre Pere ! c'eſt le plus humain des mortels ;

& nous ſerions les plus heureuſes des femmes, ſans l'inflexibilité de ſon caractere, ſans cette rudeſſe avec laquelle il pratique la vertu.... Mais il ne revient point ! Que ſon abſence augmente mes inquiétudes !

JULIE.

Voilà ſeulement ſept heures.... le tems paſſe bien lentement pour ceux qui ſouffrent ! Que de momens cruels nous avons à ſupporter encore, avant le retour de la lumiere !

MELANIDE.

Peut-être que demain nous ne ſouffrirons plus à ſept heures : vils fardeaux de la terre, nous rentrerons dans ſon ſein, qui n'a pu nous nourrir... nous ne nous aimerons plus, ma Fille ; nous ne nous dirons plus que nous nous aimons : nous ne ſerons plus rien...

JULIE.

Ma tendre Mere !... Qu'entends-je ?

MELANIDE.

Ecoutons...

JULIE.

On ſonne le tocſin d'une maniere effrayante.

MELANIDE.

Ah ! ſans doute, en ce moment, où nous croyons épuiſer ſeuls le torrent des douleurs répandues ſur l'humanité, d'autres infortunés ſont de vains efforts pour échapper à la fureur des flammes. Sans doute leurs dernieres plaintes percent les nues avec l'épaiſſe fumée qui les engloutit.... Il me ſemble même diſtinguer la voix d'une Mere expirante, qui crie : Ne ſauvez que mes Enfans..... que mes Enfans...

JULIE.

Moi, je m'écrierois : laiſſez-moi ; mais ſauvez, ſauvez ma Mere.

MELANIDE.

Si Doriman étoit allé ſecourir ces malheureux... Cette action eſt bien de lui... S'il exigeoit quelque choſe de leur gratitude, de mille ſervices importans qu'il a rendus à ſes ſemblables, ce ſeroit le premier dont il auroit reçu la récompenſe... l'extrêmité où nous nous trouvons, lui ſerviroit d'excuſe au tribunal de ſon cœur...

JULIE.

Si l'indigence a véritablement quelque choſe d'horrible, c'eſt, ſelon moi, de mettre l'homme dans l'impuiſſance d'être généreux...

MELANIDE, JULIE.

DORIMAN *entre bruſquement.*

AH! ma Femme! ma Femme!... ma Femme!

MELANIDE.

Ah! tendre Ami, nous voilà donc réunis pour ne nous plus ſéparer? Nos Enfans vivront-ils?...

DORIMAN.

Approchez, Julie: prenez de vos mains innocentes... ces gages de mon amour: voilà des ſecours pour votre frere: voilà du pain pour vous... bientôt j'irai chercher un peu de bois... allez.

JULIE.

Mon Pere! je baiſerai d'abord ces mains ſacrées qui nous conſervent tous... Je les réchaufferai des larmes que ma reconnoiſſance me fait répandre...

DORIMAN.

Allez, vous dis-je... & vous Melanide... retirez-vous auſſi... je n'en puis plus... mes genoux ſe dérobent ſous moi... comme ſi je ne devois plus que ramper la face contre terre..... (*Il tombe proſterné...*)

MELANIDE *effrayée.*

Doriman! Doriman!

DORIMAN.

O Dieu de bonté, Dieu d'amour, c'eſt toi que j'adore... C'eſt toi qui as vu mon cœur, lorſque ma main a tenté d'éloigner la mort de mes pauvres Enfans... deux ames innocentes... toutes remplies de ta loi....

MELANIDE.

Mon Epoux! mon Epoux!.... Pourquoi ces ſanglots douloureux? Jamais je ne te vis ſouffrir ainſi: Qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait?

DORIMAN.

Laiſſez-moi: je dois m'abymer devant l'Etre ſuprême: la douleur m'a fait douter un moment de ſa juſtice; il m'a puni.... Je dois me traîner dans la pouſſiere, l'image du néant, dans lequel je voudrois rentrer...

MELANIDE.

Tu veux mourir!.... Et m'abandonner! O Ciel! une ſueur froide coule avec ſes larmes!... [*Elle les eſſuye*] comme il eſt pâle, abattu, tremblottant! Relevez-vous d'une humiliation qui me tue... Que vous eſt-il arrivé? Que craignez-vous de m'apprendre?

DORIMAN.

Melanide, je n'eus jamais de ſecret pour vous... Mais parlons bas: tous les Enfans doivent être reſpectés... Lorſque je vous ai quittée, j'allois demander, au nom ſacré de l'Humanité, de quoi ſoulager les beſoins des nôtres. Que de tableaux touchans j'ai fait de leur ſituation! Combien mon cœur paternel m'a dicté d'expreſſions vives, de prieres attendriſſantes! Tout a retenti du triſte récit de mes infortunes. Une fauſſe honte n'a

rien ôté à mon zele : je me ſuis nommé vingt fois ; mais comme ſi le froid exceſſif, en entr'ouvrant les pierres, reſſerroit les cœurs des hommes, les uns m'ont traité d'impoſteur ; d'autres m'ont reconnu, & ont paſſé outre ; tous m'ont accablé du plus injurieux mépris. . . .

MELANIDE.

Ah ! imprudent ! tu t'es adreſſé à des Riches. Entendent-ils le langage du cœur ? Savent-ils être Peres [1] ? Aiment-ils autre choſe qu'eux-mêmes ? Il falloit monter dans les réduits des Veuves, chez les plus pauvres Artiſans ; leurs dernieres reſſources, ils les auroient partagées avec toi. . . . Mais acheve. . . je t'écoute en tremblant.

DORIMAN.

Hélas ! . . . l'œil morne, & la tête panchée, je revenois, à pas lents, ſanglotter ſur ton ſein, te parler, t'embraſſer pour la derniere fois . . . je revenois prendre mes chers Enfans ſur mes genoux, recueillir leurs larmes innocentes, les offrir au Ciel comme de pures victimes, & dépoſer mon ame ſur leurs levres livides . . . . Je montois dans ces triſtes penſées . . . Soudain une force inconnue me repouſſe . . . Je tombe ſans connoiſſance dans notre eſcalier . . . Là mon eſprit égaré me préſente . . . O Dieu ! ô Melanide ! . . . ma fille expirante . . . ſans le ſavoir, ma main peſoit . . . ſur un coûteau à moitié enfoncé . . . dans le ſein de mon fils . . . Cependant une femme majeſtueuſe me crie, d'une voix plus bruyante que le tonnerre : Je ſuis la Nature ; mes droits ſont les plus ſacrés . . . Suis-moi . . . Il me ſembloit qu'elle m'aidoit à me relever . . . Je m'élance avec une fureur aveugle dans je ne ſais quelle rue écartée . . . Veillois-je alors ?

[1] Peut-être ſa ſituation la rend-t-elle injuſte.

Où un monſtre ennemi de l'homme m'entraînoit-il malgré moi ?

MELANIDE.

Ah ! Malheureux ! . . Eh bien ? . . Dans cette rue écartée. . .

DORIMAN.

Un Vieillard paſſoit, ſuivi d'un ſeul Domeſtique. . .

MELANIDE.

Et ſon ſang a coulé ?

DORIMAN.

Qu'as-tu dit ? . . . Moi, j'aurois violé juſques-là les loix de l'Humanité, l'idole de mon cœur ! J'aurois offert à mes enfans, à toi-même du pain pétri avec du ſang humain ! . .

MELANIDE.

Garde, garde tes ſecrets, malheureux. . . je ne veux plus rien entendre de ta bouche. . . je romps tout commerce avec toi. . . je voudrois pouvoir te déteſter. . .

DORIMAN *s'éloigne d'elle, les mains ſur ſon front, & dans la douleur la plus profonde.*

MELANIDE.

Mais qu'entends-je ? . . Pluſieurs perſonnes montent, ce me ſemble, juſqu'à notre demeure. . . . Ah ! Doriman . . . on frappe, & tu frémis !

DORIMAN, *d'une voix couverte.*

Femme injuſte, retournez avec vos enfans.

MELANIDE.

Je crains, je te l'avoue, les ſuites affreuſes. . .

DORIMAN *de même.*

Craignez ſeulement d'oublier votre devoir pour la premiere fois.

MELANIDE.

Dieu ! on frappe plus fort ! Cher époux, que peut-on demander ſi tard à des malheureux qui n'attendent que la mort ?

DORIMAN *de même.*

J'ai vu ce matin ces débiteurs, chargés de famille, que je n'ai pu ſouffrir qu'on traitât avec dureté : quelques-uns m'ont promis de me ſatisfaire promptement, & ils viennent ſans doute s'acquitter de leurs promeſſes. Cela ſuffit-il pour vous décider ?

MELANIDE. (*On frappe encore.*) . .

Hélas un cruel preſſentiment . . .

DORIMAN, *avec dignité.*

Ah ! je commence enfin. . . mais, dites-moi : le caprice préſida-t-il jamais à mes volontés envers vous ? La mauvaiſe humeur troubla-t-elle jamais entre nous la paix, l'union conjugale ? & vous-même, m'avez-vous accoutumé à la réſiſtance ? Vous rompez tout commerce avec moi ! . . Et vous refuſez de vous éloigner, lorſque. . . rentrez, Madame, rentrez, je vous en prie. Vous me reverrez peut-être, & alors vous m'outragerez à loiſir. . .

MELANIDE.

Ah ! Quel reproche ! . . Sa ſombre tranquillité m'accable. (*Doriman ouvre.*)

UN OFFICIER DE JUSTICE, QUATRE SOLDATS *armés, quelques flambeaux dans l'éloignement.*

DORIMAN *avec fermeté.*

QUi demandez-vous ?

L'OFFICIER.

Je ne chercherai point, Monſieur, à vous embarraſſer par de queſtions obſcures, & toujours offenſantes pour un homme tel que vous, qui portez

portez ſur le front l'honneur & la probité.

DORIMAN.

Paſſons : je ſais du moins que l'un & l'autre eſt dans mon cœur ; l'extérieur ne me touche point. . .

L'OFFICIER.

Voici donc l'objet de mes perquiſitions. Il vient de ſe commettre une violence envers un vieux Magiſtrat, ſuivi d'un Laquais. Celui-ci a ceſſé d'accompagner ſon maître, pour obſerver la retraite du coupable. . .

DORIMAN.

Ne perdez pas le tems à en dire davantage ; je ſuis ce coupable.

L'OFFICIER & LES SOLDATS *en même tems.*

Vous, Monſieur ? Lui ! lui !

DORIMAN.

Moi-même.

L'OFFICIER.

C'eſt à regret que je l'apprends, & je ne ſais trop pourquoi ! . . . Soldats ; il faut tout viſiter ici.

DORIMAN, *avec émotion.*

Arrêtez. Cette chambre renferme en effet de grands tréſors, des biens d'une eſpece rare, & auxquels je ſuis plus attaché qu'à la vie : c'eſt une Mere, une Epouſe incomparable ; deux enfans du plus beau naturel, deux enfans adorés, que j'aurois vu périr de miſere, ſi je ne les avois ſecourus, aux dépens de mes jours. . . Pourriez-vous ne pas reſpecter cette famille innocente & malheureuſe ? . . (*Les Soldats ſont ſingulièrement attentifs.*) Pourriez-vous lui porter le coup mortel, en me chargeant de chaînes à ſes yeux ? . . (*L'officier ſe détourne, & ne peut parler.*) Que de cris perceroient mon cœur ! Que de morts, que de ſupplices j'éprouverois à la fois ! O mes Enfans, qu'allez-vous devenir ! O ma Femme, qu'eſt devenu pour toi le lien ſacré qui charma ſi long-

tems nos cœurs? Ah ! comment récompenſai-je ta vertu ?...

PREMIER SOLDAT.

Te ſens-tu touché ?

SECOND SOLDAT.

Autant que je puis l'être...

TROISIEME SOLDAT.

Voilà les premieres larmes que j'aie verſé de ma vie...

L'OFFICIER.

Amis, je vous entends, & vous êtes témoins de mon trouble : nous nous perdons réciproquement, en demandant l'un à l'autre la liberté de cet homme... Ah ! ſi vous, accoutumés à voir de ſang-froid les tourmens des ſcélérats, vous êtes ici ſenſibles, il faut que l'innocence & la nature y parlent bien haut... Mais faut-il que nous nous rendions à leur cri ?

DORIMAN.

Non, Meſſieurs : je vous trahirois tôt ou tard ; parce que je ſerai vrai juſqu'à ma mort. Marchons ; & ſi la voix de l'Humanité s'explique en ma faveur, au fond de vos cœurs, marchons ſi doucement que ma pauvre famille puiſſe ignorer pendant cette nuit le dernier de ſes malheurs... (*Lui-même tire la porte, ſans faire le moindre bruit.*)

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

DOrim... Il eſt ſorti ! Je le ſuivrai ; je l'atteindrai ; je ne le quitterai plus... Ah ! (*Sa précipitation eſt telle, qu'on l'entend tomber ſur les premieres marches de l'eſcalier.*)

(*D'une voix preſque éteinte.*)

Mon Dieu ! Mon Dieu !.. Ah ! Julie ! Julie !.. Ma chere Julie !..

JULIE.

O Ciel ! que vois-je ? Accourez, mon Pere ; accourez : où êtes-vous donc, mon Pere ?

MELANIDE.

Mon empreſſement à voler ſur ſes pas, a été la cauſe de ma chûte...

JULIE *relève Mélanide, & la porte preſque dans ſes bras ; juſques ſur un mauvais ſiege, auprès de la lampe.*

Ma Mere ! n'êtes-vous point bleſſée ?

MELANIDE.

Hélas ! je l'ignore : la mort eſt dans mon ame : toutes les affections douloureuſes ſont dans mon cœur... On me déchireroit que je ne pourrois ſouffrir davantage....

JULIE.

O ma tendre Mere ! votre viſage eſt tout meurtri : votre ſang eſt prêt à couler...

MELANIDE.

Ma Fille, ce n'eſt pas de moi que je m'occupe... Imaginez-vous où peut être votre Pere ?

JULIE.

Comme ſes bontés furent toujours ſans bornes, je crois qu'il eſt allé chercher le peu de bois qu'il nous a promis.

MELANIDE.

Je le ſouhaite... & je n'oſe l'eſpérer...

JULIE.

Hélas ! je ſens à chaque moment que le froid augmente. Mes pleurs ſe condenſent ſur mes joues... & vos mains, vos mains bienfaiſantes... qu'elles ſont engourdies ! qu'elles ſont glacées !... (*Elle les prend dans les ſiennes, & tâche de les réchauffer de ſon haleine, & de ſes baiſers.*)

MELANIDE.

Quelqu'un vient : hâtez-vous d'ouvrir : c'eſt peut-être...

MELANIDE, JULIE.

UN VIEILLARD.

(*Après avoir remarqué avec étonnement que la chambre eſt ſans meubles, & ſes quatre murs dépouillés, il s'écrie :*)

O Humanité ſainte, Mere, ſoutien, délices des Mortels, en quel tems, dans quel climat fus-tu plus négligée ? Ma riche Patrie abandonne donc la moitié de ſes Enfans ?.... Pauvre famille ! Tout m'annonce que vous êtes tombée, ainſi que tant d'autres, que je viens de voir dans l'état le plus déplorable....

MELANIDE.

Quoi ! Monſieur ? ni les glaces d'un Hiver rigoureux, ni les fatigues, ni les ombres de la nuit n'empêchent votre pitié de rechercher les malheureux ?

LE VIEILLARD.

Reprochez-moi plutôt, Madame, d'avoir paſſé plus de quinze jours ſans vous rendre des ſoins ;

ce n'a pas été la faute de mon cœur, mais celle de ma ſanté.... Hélas ! c'eſt à mon âge que l'on ſent avec effroi que chaque inſtant dérobe quelque choſe à notre exiſtence.... mais enfin tout finit : les rochers ont auſſi leur décrépitude, rien n'eſt immortel que la vertu....

MELANIDE.

Heureux ceux qu'elle n'a point abandonnés dans le paſſage d'une vie hériſſée de peines ! Si les diſgraces ramenent les hommes à ſes préceptes, un malheur extrême les leur fait ſouvent oublier....

LE VIEILLARD.

C'eſt ce qu'un événement fâcheux vient de me prouver. Je vous apportois, comme à d'autres infortunés, le ſuperflu de mon bien-être. Eh ! qui peut ſe refuſer à un ſacrifice ſi foible, ſi conſolant ?... Un homme m'arrête bruſquement : il avoit l'air malade : ſes yeux étoient égarés : des ſanglots fréquens & précipités lui coupoient la parole...

JULIE.

Le miſérable !

LE VIEILLARD.

Ah ! prenez garde, ma belle Enfant : ſans doute votre bouche n'eſt pas plus faite pour blâmer, que votre cœur pour haïr. J'ai vécu : j'ai étudié les Hommes : j'ai vu avec douleur à quel point ils ont défiguré la Nature. Ceux qui ſe ſont conſervés purs au milieu de la contagion du monde, y ſont les plus expoſés à des maux qui devroient être la punition des méchans. Tous les jours l'honnête-homme y eſt la dupe de ſon intégrité, la victime de ſa franchiſe. Devient-il pauvre, infirme, malheureux, comme il n'eſt que trop ordinaire ? Alors, ſemblable à une vierge timide, qui ſe voit égarée la nuit dans un bois, fameux par les dan-

gers qu'on y court, il ne ſait où trouver des reſſources, qui ne coûtent rien à ſa vertu. Le mépris de ſes ſemblables eſt ſon premier ſupplice; il veut l'éviter, il ſe cache, il demeure enſeveli dans ſon indigence: la faim l'y vient attaquer; il cede à ſon déſeſpoir, où l'injuſtice en fait ſa proie. Tel eſt, je crois, celui dont je vous parle. Imaginez-vous qu'ayant rencontré à deux pas de moi une pauvre femme fort âgée qui pleuroit, il lui a donné le ſurplus de ce qui ſuffiſoit, diſoit-il, pour ſecourir ſes Enfans, & qu'il avoit voulu me rendre... Qu'il en a reçu de bénédictions! Puiſſent-elles avoir ſur lui l'effet qu'il mérite!

JULIE.

Que je plains les Enfans qui ſe ſont partagé une nourriture achetée par un crime! Moi, j'aurois préféré de mourir.

LE VIEILLARD.

Fort bien. Vous avez-là, Madame, une fille qui penſe noblement, digne de reſpect, d'amour; un véritable tréſor pour un homme bien né... Adieu, je demeure ſi loin de vous, qu'il faut que je m'arrache d'un entretien où reſpire la vertu, afin de pourvoir à vos beſoins le plutôt poſſible...

MELANIDE, JULIE, UN VIEILLARD.

HERMÉS, *vivement.*

C'Eſt à moi, c'eſt à moi ſeul de le faire.

LE VIEILLARD.

Que vois-je? mon fils!...

HERMÉS.

Mon Pere, puiſque je vous ſurprends ici, tout m'eſt connu... Mon Ami eſt pauvre... ſa famille eſt malheureuſe.

MELANIDE & JULIE *paroiſſent ſurpriſes, & affectées différemment.*

LE VIEILLARD.

Vous m'aviez mandé que vous ne reviendriez que dans quelques jours?...

HERMÉS.

Je l'avoue, mon Pere; mais les fonctions de ma charge exigent ma préſence pour demain. D'ailleurs, mon cœur ſe faiſoit une ſi douce image de la ſurpriſe du vôtre, qu'il n'a pu ſe refuſer à cet innocent ſtratagême. J'en aurois recueilli le fruit plutôt, ſans votre abſence du logis. Mais après tout, je m'applaudis de vous trouver auprès de la beauté qui partage avec vous mon reſpect, ma tendreſſe & mes vœux. Ah! mon Pere! je vous ai parlé mille fois d'une femme parfaite, comme d'un Etre imaginaire... c'étoit Julie.... Ma chere Julie, uniſſons-nous, pour toucher celui de qui dépend notre bonheur; il eſt le modele des bons Peers, comme vous êtes celui des filles tendres & vertueuſes.

MELANIDE.

Hermès, il n'eſt plus tems de vous le céler. Le malheur, l'indigence & la honte, plus cruelle encore, ont briſé tout lien entre vous & la famille de votre ami. L'égalité de naiſſance exige du moins quelque proportion dans la fortune, & tout nous eſt ravi... Hélas! il eſt d'autres raiſons de vous en ſéparer pour jamais; & quand vous les connoîtrez, vous frémirez ſans doute, mais vous ne pourrez y réſiſter...

HERMÉS.

Mélanide, cruelle Mélanide, que m'annoncez-vous?

MELANIDE *renvoie ſa fille auprès de ſon fils, & dit à part:*

Je pourrai peut-être me décharger loin d'elle

de l'horrible fardeau qui m'écrase.

HERMÉS.

O mon Pere! vous connoiſſez toute la ſenſibilité de mon ame : elle eſt votre ouvrage... Ah! permettez que je dépoſe dans votre ſein mes larmes & mes douleurs... Non, je ne ſurvivrai point à la perte qu'on m'impoſe...

LE VIEILLARD.

Mon fils, que ta paſſion m'afflige! Non que cenſeur auſtere, comme on l'eſt ordinairement à mon âge, je t'en ordonne le ſacrifice. Nous penſons tous deux que la terre n'offre rien de plus beau, de plus digne de la faveur du Ciel, qu'une femme vertueuſe & d'un bon caractere, telle qu'eſt Julie, puiſque tu l'adores. Mais le monde a ſes loix, ſes uſages : la pauvreté ſes inconvéniens. Il te reſte des parens à ménager, un état reſpectable à ſoutenir, & je ne ſuis plus riche.

HERMÉS.

Ah! mon Pere, ne parlez point de ces avantages frivoles qui frappent les yeux de la multitude, & font gémir l'homme de bien. Vous m'avez appris à les mépriſer. Et quant à mon état, il n'impoſe pas un faſte auſſi grand qu'on le penſe. Vous même y êtes-vous moins honoré, pour avoir conſacré aux beſoins des infortunés, ce que tant d'autres lui donnent en chevaux, en équipages, en maiſons magnifiques? Je vous imiterai, mon Pere; j'oſerai avoir une table comme la vôtre, ſans ſomptuoſité, ſans plaiſans, ſans paraſites tirés; mais l'honnêteté, la douceur & la concorde y paroîtront toujours comme des Gardes autour de Julie. Je nagerai ſans ceſſe dans la joie de mon cœur; ſans ceſſe je me dirai, je dirai à Julie, à tous mes amis : je dois à l'amour de mon

Pere ma vie, mes mœurs & ma félicité. Ah! trahirez-vous un eſpoir ſi flatteur?

LE VIEILLARD.

C'eſt en montrant de tels ſentimens qu'un fils honore les cheveux blancs de ſon Pere : c'eſt ainſi qu'il lui fait oublier les infirmités de la vieilleſſe, & l'approche de la mort... O mon enfant, tu ſais que je ne connus jamais le pouvoir paternel que pour écarter deux monſtres de ton cœur, le vice & la triſteſſe. Toutes mes penſées ont pour objet ton bonheur. Tu me découvres le chemin qui peut t'y conduire; je conſens de t'y faire entrer, après un mûr examen, & le rétabliſſement de cette honnête famille, que je n'ai pas beſoin de recommander à ta bienfaiſance... Adieu, Madame... (*Il va allumer ſa bougie à la lampe.*)

HERMÉS.

Mon Pere!... mon Pere!... Quelle expreſſion peut m'acquitter envers vous!... (*Il lui baiſe les mains.*)

LE VIEILLARD.

Laiſſe... je ſuis empreſſé de queſtionner mon Domeſtique, qui m'a quitté après mon aventure.

MELANIDE, HERMÉS.

MELANIDE, *à part.*

SOn Domeſtique l'a quitté, & mon Epoux ne revient pas!... O Dieu! qui m'apprendra ſon ſort?... O Hermès, dans quel abîme nous trouvez-vous plongés!

HERMÉS.

Mélanide, vous allez ſortir de l'indigence, & votre inquiétude redouble!... Qu'eſt-ce que l'a-

venture de mon Pere ? Le ſavez-vous ? Pourquoi ne revois-je point mon ami ? Que lui eſt-il arrivé ; Que fait-il loin de vous, cet Epoux qui vous adore ? . . . Vous pleurez ! . . .

MELANIDE.

Ecoutez donc, Hermès . . . Mais, non . . . mon cœur vous livre ſon ſecret. . . & ma bouche n'oſe le mettre au jour . . . Cruelle contradiction ! . . . O ma fille, ma fille, en quel état eſt votre frere ?

JULIE, *paroiſſant à l'entrée de la chambre.*

Hélas ! il rejette les ſecours que je lui préſente, comme ſi c'étoit un poiſon mortel. . . Il s'agite, il fond en larmes.

(*Elle ſe retire.*)

MELANIDE.

Malheureuſe Mere ! . . . Je frémis ! . . . Ce coûteau . . . à moitié enfoncé . . . dans le cœur . . . Ah ! pourquoi vient-il m'effrayer ? . . . Mes entrailles ſont émues. . . Je vais perdre mon fils ! . . (*Elle demeure ſans mouvement ; les mains levées au Ciel.*)

HERMÉS.

Grand Dieu ! Eſt-ce aujourd'hui le jour de ta colere ? Je ne vois que des objets d'horreur ! A peine ſuis-je de retour, que je me précipite aux pieds de Julie, & je la trouve dévorée de ſoins qu'elle me cache. Banni de ſa préſence, je rencontre, d'un côté, des Citoyens ſurpris par la mort, ſous leurs toits embraſés ; de l'autre, deux petits enfans expoſés nuds ſur des pierres, & que le froid a laiſſés ſans vie. Je reviens promptement ici, le cœur ſerré, l'eſprit frappé de mille préſages funeſtes, & je ſuis arrêté par un malheureux que l'on mene dans les Priſons. . .

MELANIDE, *ſortant de ſon accablement.*

Un malheureux, dites-vous ? Quel eſt-il ?

HERMÉS.

Ah ! Mélanide ! eſt-ce le tems de gémir ſur les

maux d'autrui, quand les vôtres ſont extrêmes ?

MELANIDE.

Non, non . . . Je veux ſavoir . . . ce malheureux . . .

HERMÉS.

Quel ſi grand intérêt vous inſpire-t-il ? Allons plutôt, allons ſecourir votre fils . . .

MELANIDE.

Savez-vous du moins quel eſt ſon crime ?

HERMÉS.

Je n'ai entendu que ces paroles d'un Soldat : c'étoit pour ſauver ſes Enfans. La Populace, & ſur-tout pluſieurs Femmes attroupées, ſe ſont auſſitôt écriées d'une maniere à faire craindre une émeute : c'étoit pour ſauver ſes Enfans : relâchez-le : ce n'étoit que pour conſerver ſes Enfans . . . On parloit confuſément d'un Vieillard . . .

MELANIDE.

C'eſt mon Mari ; c'eſt Doriman . . .

HERMÉS.

Qu'entends-je ? ô Ciel ! Mon Ami . . . Ah ! malheureux que je ſuis !

MELANIDE.

Et le Vieillard eſt votre Pere . . . [1]

HERMÉS, MELANIDE.

Ma Fille ! ma pauvre Fille ! . . . Votre Pere eſt perdu . . . .

JULIE.

O ma Mere ! . . .

MELANIDE.

Il s'eſt perdu pour vous nourrir . . .

JULIE.

Mon Pere . . . Mon Pere . . . Mon Pere ! . . .

HERMÉS.

Fatal voyage ! Retour cruel ! . . . . Que n'ai-je

(1) Les gens ſenſibles, les ſeuls à qui je préſente cet Ouvrage, ſuppoſeront aiſément les attitudes les plus convenables à cette ſcene de douleur, ſelon le caractere de chaque Perſonnage.

précédé d'un jour, d'un ſeul jour l'orage affreux dont nous ſommes tous enveloppés ! ...

MÉLANIDE, JULIE, HERMÉS, *enſemble.*

Doriman ! ... O mon Pere ! mon Ami ! ...

HERMÉS.

Ah ! Julie ! Ah ! Mélanide ! ... Si quelque choſe pouvoit vous conſoler ...

MÉLANIDE.

Laiſſez une malheureuſe... Je perds mon Epoux.. Je perds peut-être mes Enfans ... Je ne veux point être conſolée ... Je perds mon Epoux ... d'une maniere ... Ah ! cette idée me confond, & je voudrois me cacher dans les gouffres de la terre.

JULIE, HERMÉS.

JULIE.

NE me rendrez-vous pas mon Pere, Dieu tout-puiſſant ? ... Ne me le rendrez-vous pas, Organes de ſa Juſtice, Protecteurs des malheureux ? ...

HERMÉS.

O image de la vertu perſécutée, belle & triſte Julie, venez, venez confondre vos ſanglots avec les miens : ne craignez point de vous jetter dans mes bras ... Hélas ! dans ces bras, qui ne devoient s'ouvrir qu'aux voluptés de l'Amour le plus pur...

JULIE.

Je ne reſpire plus ... la douleur entraîne mon ame ... mon ame craintive ... dans les liens de la mort ...

HERMÉS.

... Jamais mon cœur ne fut ſi près d'elle ... Je brûle ... d'un feu pénétrant ... Que de charmes dans ſa langueur ! ... Si d'un ardent baiſer ...

le premier ... le premier de ma vie ... ſur une ſi belle bouche ... Lâche ! aurois-tu attendu ce moment, pour offenſer celle que tu préferes au monde entier, à toi-même ? ... Julie ! .... adorable Julie ! ... Vos yeux ne ſe r'ouvrent point ! ... ma chere Julie ! ma bien-aimée ...

JULIE.

Quels doux accens retentiſſent au fond de mon cœur ? ... (*Elle regarde Hermès avec étonnement.*) Ah ! illuſions flatteuſes, vous vous jouez de ma foibleſſe ... O douloureux réveil ! je croyois être ſur le ſein de mon Pere, & je m'abandonnois aux avides regards d'un Amant qu'il ne m'eſt plus permis de voir ! ...

HERMÉS.

Que dites-vous, Julie ? Un cœur que vous rempliſſez de tout vous-même, peut-il être parjure ? Hermès peut-il oublier ſes ſermens, parce que Julie eſt en bute à tous les traits de l'infortune ? Ah ! que plutôt ...

JULIE, *l'interrompant.*

Vous avez entendu ma Mere, & je n'écoute rien de contraire à ſes volontés ... Allez faire le bonheur d'un Pere. Je veux gémir ſans témoin ſur la perte du mien ... Allez, cher Hermès .... Si vous m'aimez encore .... venez revoir ma pauvre Mere ... demain à la naiſſance du jour ...

HERMÉS.

Demain ! ... demain ſera le jour le plus affreux de toute ma vie ... Demain, à la naiſſance du jour, je ne pourrai penſer à vous ſans frémir ... Hélas ! je deviendrai peut-être à vos yeux le plus odieux de tous les Mortels ...

JULIE.

Ah ! barbare ! ... vous auriez été le délateur...

HERMÉS.

Non, non, Julie : j'eſtime trop la vie des hom-

mes. Eh ! plût à Dieu que ma Patrie imitât ce Peuple vraiment ſenſible, chez qui le ſang humain ne coule jamais ſur l'échaffaud !

JULIE.

Oui, l'Humanité brille dans vos yeux, & votre cœur ſera toujours ſon ſanctuaire ; mais enfin, Hermès, qu'a de commun la journée de demain, & ma haine ?

HERMÉS.

Le Ciel a-t-il mis dans l'homme un courage capable de réſiſter à une telle épreuve ? . . . Ah ! Julie ! vous allez ſentir ſi j'ai moins à ſouffrir que vous . . . Demain je manque à mes engagemens, à mon honneur, à la ſociété . . . Ou je condamne votre Pere : je dois être ſon Juge.

JULIE.

Vous devez être le Juge de mon Pere ? . . .

HERMÉS, *avec impétuoſité.*

Rien ne m'y force : un autre peut remplir les fonctions cruelles & néceſſaires de ma place ; mais qui a droit de me diſpenſer d'être juſte, fidele à mes ſermens, digne de la confiance de ma Patrie ? Qui a droit d'affranchir l'homme public de ce que lui impoſe ſon miniſtere ? Le Guerrier qui monte à la tranchée peut-il être lâche, peut-il reculer, même pour éviter une mort certaine ? Les obligations du Magiſtrat doivent-elles ſuivre l'inſtabilité des événemens ? Celui-là mérite-t-il l'auguſte titre de Pere du Peuple, de Protecteur des Hommes, qui ne ſe dévoue à leur ſervice que dans les choſes flatteuſes, aiſées, favorables enfin à ſes intérêts particuliers ? Quelle différence y aura-t-il entre lui & le coupable, qui n'eſt devenu tel que pour avoir écouté ſes penchans, cédé à ſa cupidité, que pour s'être indignement refuſé au pénible exercice de la vertu ? Ah ! l'Oracle de la

Juſtice, ſemblable au Soleil dans le milieu de ſa courſe, doit plonger ſes regards ſur tous les Hommes, leur partager également ſes ombres & ſes clartés, brûler, ou vivifier, animer, ou détruire... détruire ! Qui ? qui ? Malheureux ! . . . Te repréſentes-tu bien la victime que tu vas frapper ? . . .

JULIE.

Ma ſurpriſe égale ma douleur . . . Hermès jugera ſon Ami ! . . .

HERMÉS.

O amitié, lien ſacré des ames ſublimes, lien ſi doux à mon cœur, qu'il m'en coûtera, ſi le devoir l'emporte ſur toi ! . . .

JULIE.

Et vous reverrez ſans émotion, l'œil ſec & le front ſévere, cet Infortuné que vous ne rencontrâtes jamais ſans treſſaillir, ſans le preſſer dans vos bras ! . . . Vous l'entendrez vous dire, avec cette voix mâle & douce, qui vous inſpira ſi ſouvent l'enthouſiaſme de la Vertu : je fus utile à mes ſemblables ; je fus fidele à ma Patrie ; le vice me fit toujours horreur : je devins pauvre, ſans devenir lâche : la maladie épuiſa mes forces & mes reſſources : ma famille périſſoit de miſere : j'implorai en vain la pitié des hommes : la Nature me donna le déſeſpoir pour guide, & je me rendis coupable, parce que je ne pus ceſſer d'être Pere... Et cependant vous pourrez lui répondre : vous mourrez . . . Non, cher Hermès, ces larmes que vous répandez ici couleront devant lui avec plus d'abondance : elles effaceront dans vos mains la ſentence de mort : elles me rendront un Pere, à vous un Ami, un Citoyen à l'Univers . . .

HERMÉS.

O ſexe, ſexe enchanteur ! Que ton éloquence eſt douce ! . . . mais qu'elle eſt redoutable !

JULIE *tombe à ſes genoux.*

Je ne vous parlerai point de la vie qu'il vous a conſervée ; hélas ! je ne vous rappellerai point les premiers ſoupirs de votre cœur, ni ſa victoire ſur le mien . . . La pure bienfaiſance doit obtenir d'Hermès ce qu'un Homme vulgaire accorderoit, par foibleſſe, à l'Amour . . .

HERMÈS.

Levez-vous, levez-vous, cruelle Julie . . . Vous me perdez ! . . .

JULIE.

Ah ! pouvez-vous blâmer les gémiſſemens d'une Fille tremblante, que ſon Pere a trop aimée ! Ce cri qui vous étonne, c'eſt le cri de la Nature, & malheur au monſtre qui ne ſait ni le pouſſer, ni l'entendre !

HERMÈS.

Eh bien, votre Pere . . . Ah ! qu'allois-je dire ? . . . Julie ! Julie ! . . . vos plaintes ſont légitimes . . . . Les infortunés peuvent deſcendre juſqu'à la priere devant leur Juge . . . Mais cette priere avilit tout Juge qui prend plaiſir à l'entendre . . . . [*Il jette une bourſe, & ſort précipitamment.*]

JULIE.

Comme il me quitte, l'ingrat ! . . . Que dois-je augurer de ſa fuite ? Quel eſt ſon deſſein ? Que fera-t-il ? . . . Il fera tout : il oſera s'écarter de la route commune, & ſubordonner des loix arbitraires aux loix véritablement ſaintes de la Nature, de l'Humanité . . . Hermès le libérateur de mon Pere ! Quel titre pour lui aux yeux de Julie ! Ah ! ſi l'Amour lui ſoumit déja tous mes ſentimens, que n'ai-je un autre cœur auſſi tendre pour le lui donner encore !

MELANIDE.

Accourez, Julie, accourez . . .

JULIE.

JULIE.

O ma Mere ! ſi vous ſaviez . . . Hermès . . .

MELANIDE.

Hermès eſt un étranger qui ne doit point vous occuper, quand votre Frere touche à ſon dernier moment.

JULIE.

O Ciel ! mon Frere . . je n'aurois plus de Frere ! . . .

MELANIDE.

Mais que lui dirons-nous ? Il veut voir ſon Pere : il ne demande que ſon Pere . . . Mon Pere ! mon Pere, dit-il, & je meurs . . . O mon Fils ! Tu ne mourras pas ſeul . . .

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

JUlie ! Julie ! tu me perſécutes auſſi ! Où m'entraînes-tu donc ? Eſt-il quelque endroit ſur la terre, où la douleur ne m'obſede ? . . .

JULIE.

O la plus infortunée des Meres ! ſuivez-moi, par pitié pour vous-même.

MELANIDE.

Qu'on me laiſſe revoir mon Fils, mon Fils, mon unique Fils . . .

JULIE.

Quel affreux plaiſir trouvez-vous à repaître vos yeux du ſpectacle de ſon néant ?

MELANIDE.

Je couvrirai derechef ſon cœur de mon cœur : j'y rappellerai la vie avec quelque étincelle de ſentiment . . . Ses yeux reſpireront encore pour un moment une tendre langueur . . . Il reverra, il reconnoîtra encore ſa Mere éperdue . . . . ſa Mere

replongera, pour la derniere fois, ſes regards avides dans ſon ame fugitive...

JULIE.

Eh ! vos levres ſi long-tems collées ſur les ſiennes, ne l'ont-elles pas déja recueillie à ſon paſſage ? Ranime-t-on un corps, trois heures après qu'elle l'a quitté ? Ah ! ſi cela étoit poſſible, quels Enfans mourroient ſur le ſein de leurs Meres ? Quel Ami dans les bras de ſon Ami ? Ma tendre Mere ! ne vous abuſez point ſi cruellement : dans vos étreintes paſſionnées, dans vos embraſſemens auſſi répétés que vos ſanglots, vous avez trouvé ſes membres glacés, ſon cœur ſans palpitations...

MELANIDE.

Souvent on abandonne ainſi des gens qui ne ſont point morts, & qui périſſent, faute de ſecours.... Oui, mon fils reſpire encore.... Que dis-je ? Je l'entends, qui demande ſon Pere... ſon Pere ?... Où eſt-il à préſent ? Pourquoi ne paroît-il plus au milieu de nous ?... Hélas ! hélas !... je m'en apperçois, Julie : le déſeſpoir & le beſoin de nourriture me rendent la proie d'un cruel délire... Mon fils n'eſt plus : je le ſens à mon horreur pour ce réduit fatal dont mes yeux ſe détournent triſtement : je le reconnois aux larmes de ſa ſœur.

JULIE.

Si du moins les vôtres pouvoient couler !... Mais non : tous vos maux ſe raſſemblent dans votre ame... ma Mere, que cet étouffement, que ce calme extérieur me fait craindre pour vos jours ! Ah ! que deviendroit l'infortunée Julie ?

MELANIDE.

En effet, le mal eſt tout dans mon cœur... la douleur s'y concentre... la douleur me tue... ma Fille, je ſuccombe...

JULIE.

Ma Mere ſe précipite dans mes bras, & moi, je me ſoutiens à peine... Nature, ô Nature, rends-moi les forces égales à mon courage... Dieu, Protecteur des foibles, daigne, daigne me ſecourir !... La lampe s'éteint !.... Quelles ténebres ! Quelle horreur !... Quand finira la nuit ?... Quand finiront nos miſeres ?... (*Ici regne un long ſilence, entrecoupé de hurlemens, de ſanglots, d'accens inarticulés, & de plaintes, qui le rendent horrible. Enfin, on entend frapper doucement à la porte.*

MELANIDE, JULIE.

LE VIEIL HERMÉS, *tenant une petite lanterne.*

JE frappe, & perſonne ne vient... Plus de lampe... d'épaiſſes ténebres... un ſilence profond... Que vois-je là bas contre ce mur dépouillé ?... Des bras nus, entrelaſſés... tremblotans... Dieu ! Je me figure des ſerpens bleſſés, qui s'agitent dans la pouſſiere des tombeaux... Mais portons-y la lumiere...

MELANIDE *ſortant comme d'un ſommeil pénible.*

Ma Fille... vois-tu l'ombre de mon Epoux ?

LE VIEIL HERMÉS.

Melanide... Julie... rappellez vos eſprits : Doriman n'eſt point mort... je viens de le voir, de l'entendre, de lui parler de vous...

MELANIDE.

Il n'eſt pas jour encore, Monſieur, & vous vous êtes déja tranſporté dans le ſéjour des larmes & des remords ? O généreux Vieillard ! O mortel, digne d'une éternelle vie, que fait mon Epoux ? Ah ! que fait-il dans un noir cachot ce Citoyen malheureux ?

LE VIEIL HERMÉS.

Tenez : il vous l'apprend lui-même...

JULIE.

Une Lettre de mon Pere ! Ah ! que je la couvre de mes baiſers !

MÉLANIDE.

Ah ! ma Fille, elle eſt encore trempée de ſes pleurs...

JULIE.

O ma tendre Mere ! ſi j'oſois vous prier... de la lire tout haut... je m'imaginerois entendre ſa voix, cette voix qui m'eſt ſi chere...

MÉLANIDE *lit*, & *Hermès ſe détourne.*

» Conſolez-vous, Melanide : conſolez-vous. » Le Ciel voit mon cœur encore pur : aucun trou- » ble ne l'agite : nul remords n'y décele le cri- mee ... « [*à part.*] Il eſt donc une juſtice inté- rieure qu'on ignore dans les Tribunaux publics ? ... » Je vais paroître devant le Juge mortel, avec la » confiance d'être mieux entendu du Juge ſuprê- » me : je vais y rendre hommage à la vérité, me » ſoumettre aux loix de ma Patrie ..... & mou- » rir . . . «

JULIE.

Cruelle ! de quel eſpoir m'aviez-vous flattée ! [*Julie eſt interdite, & ſe voile le viſage d'une partie de ſes vêtemens. Melanide reprend en ſanglotant.*] » Et mourir, Melanide ! . . . . Il le faut, tendre » Epouſe ... reçois ici mes derniers embraſſe- » mens . . . fais-les recevoir à mon Fils & à ma » Fille ... « [*A ce nom de Fille, Julie pouſſe un cri perçant, le viſage toujours couvert. Melanide ſe la- mente : elle veut continuer, & chaque phraſe eſt inter- rompue par ſes ſoupirs & ſes larmes.*] » Que ta main » eſſuie les pleurs que je coûte à ces pauvres En- » fans ... Dis-leur tous les jours que leur Pere eſt » mort pour te les conſerver ... que ſa vie fut ſans

» tache, ſans tache volontaire ..... qu'il ne leur » laiſſe que ſon amour pour la Vertu, en échange » de l'infamie ... Non : ceci n'eſt qu'un mal d'opi- » nion, qui ne doit point les abattre .... la pureté » des mœurs, & les ſentimens d'Humanité ſeront » leur nobleſſe, la ſeule qui rende heureux, & » qu'on ne puiſſe ravir ... Adieu ... adieu, & pour » toujours adieu ... [*La Mere & la Fille demeu- rent conſternées, inanimées, pétrifiées.*]

LE VIEIL HERMÉS.

O Puiſſances céleſtes, vous avez compté mes jours ; faites que je rende un chef à cette famille : faites que je répare ſes malheurs, & je verrai avec joie la fin de ma carriere.

MÉLANIDE.

Ah ! vous ne connoiſſez pas toutes mes pertes : venez, Monſieur, portez un jour horrible ſur les plaies d'une Mere.

LE VIEIL HERMÉS.

Que vois-je, Melanide ? Quoi ? Le trépas a joint ſes horreurs à celles dont vous couvre l'op- probre ?

MÉLANIDE.

L'opprobre ! la mort de mon fils l'a effacé ſans doute : mon fils a dû juſtifier ſon Pere, en mou- rant. . . Ah ! que du moins il ſoit inhumé avec honneur, comme il convient à ſon rang ! Helas ! tout eſt à prix d'argent dans ce ſiecle, la naiſſan- ce, & la mort. . . la vertu ſeule ne rapporte rien...

LE VIEIL HERMÉS.

Ce que vous deſirez, Melanide, ſera exécuté.

MÉLANIDE.

Oui, Monſieur : tandis qu'on envoie Doriman au ſupplice, daignez ordonner les funérailles de mon fils ; qu'entouré de lugubres flambeaux, il arrête la marche de ſon Pere enchaîné, au milieu d'une garde farouche ; que ce Pere, averti par la

Nature révoltée, frémiſſe, couvre ſon front de ſes mains meurtries par d'indignes fers, & pouſſe juſques aux Cieux des plaintes, des hurlemens affreux; que ſes Bourreaux ſoient attendris, les ſpectateurs conſternés, tout le monde dans l'attente, & l'effroi; qu'il s'éleve enfin du ſein de la multitude un cri d'indignation, un cri vengeur, l'organe de l'Humanité, & le fléau du premier monſtre qui l'oſera violer... Malheureuſe! Que t'importe ce cri, cette vengeance? Ton Epoux en mourra-t-il moins? Ah! cherchons plutôt à le ſauver...

LE VIEIL HERMÉS.

Mon cœur m'a dicté un expédient, qui peut nous réuſſir. Suivez-moi donc: une chaiſe que j'ai placée à ce deſſein auprès de votre porte, nous attend... Venez, venez, Melanide...

MELANIDE.

Puis-je ſortir dans l'état où je ſuis?

LE VIEIL HERMÉS.

Votre extérieur convient à votre déſaſtre: il convient aux demandes que vous avez à faire. Le vulgaire des gens puiſſans eſt dur & hautain; la préſence d'un malheureux le bleſſe, le révolte; mais il en eſt auſſi peu, à la vérité, qui ne voient point gémir, ſans gémir eux-mêmes, que tout malheur attriſte, en qui tout infortuné trouve un appui, & des ſecours. C'eſt à ceux-ci que je veux vous préſenter; ainſi prenez courage.

JULIE.

Ma Mere! vous m'allez abandonner à moi-même: qui me ſoutiendra, loin de vos regards?

MELANIDE.

L'eſpérance... l'eſpérance de revoir votre Pere.

LE VIEIL HERMÉS.

Hâtons-nous donc, je vous prie: chaque inſtant qui peut concourir au ſalut d'un homme, eſt

plus précieux que tout l'or de la terre, qui ne produit que des vices.

MELANIDE.

Ma Fille, ma chere Julie, que je vous quitte à regret! embraſſez-moi; hélas! un baiſer de votre bouche innocente répare mieux mes forces, que ne le feroient la nourriture & le repos; car je ne vis plus que par vous, & pour vous.

JULIE.

AFfreuſe ſolitude, où pénetre difficilement un jour plus affreux encore, ſeras-tu auſſi mon tombeau!... Mes plaiſirs paſſés, mes miſeres préſentes, un avenir amer, ſe confondent dans mon imagination... Le dernier moment de mon frere m'a remplie d'une terreur qui ne me quitte plus... (*Elle s'approche lentement de la chambre de ſon Frere...*) Mon Frere!... Comme le voilà étendu!... Comme ſa bouche demeure ouverte, cette bouche que j'ai baiſée tant de fois!... Ah! la frayeur s'empare de tous mes membres.... O mort, qu'es-tu donc, puiſque tu rends terrible ce qu'on eut de plus cher?... Julie avoir peur de ſon frere!... Mais, hélas! il n'eſt plus... C'étoit ſa belle ame que j'aimois..... c'eſt elle que la mienne recherche encore dans ces yeux éteints, & qu'elle va ſuivre au ſéjour de l'immortalité..... Amour, à qui j'ai dû mes jours les plus doux, & peut-être la vie, n'oppoſe point à ma réſolution tes innocentes voluptés... Image adorée de l'amant le plus malheureux, retirez-vous de moi... ne troublez point un cœur trop foible, un cœur, qui ne veut plus ſentir que ce

qu'il doit à la Nature... O mes Parens! C'eſt à vous que je me ſacrifie... O Arbitre éternel, Dieu bon, Dieu que j'aime, ne me fais pas un crime de hâter de quelques momens un terme préparé par tant de peines.....

JULIE, HERMÉS, *en deuil.*

HERMÉS.

ARrêtez: l'amour eſt une Divinité ſurveillante qu'on ne ſauroit tromper...

JULIE.

Que vois-je? O Ciel! Quels vêtemens lugubres! Que m'annoncent-ils? Mon Pere.....

HERMÉS.

Hélas!...

JULIE.

Il eſt condamné! Il mourra! Et vous m'en apportez la nouvelle!... Et vous oſez paroître à mes yeux, amant ingrat, ami foible, ami parjure!....

HERMÉS.

Malheureux! Je ne ſais plus ce que je ſuis... j'ai fait un effort plus qu'humain!... ma raiſon s'eſt égarée... mon cœur ſe repaît de mille poiſons dévorans... j'aime avec fureur, & je ſens qu'on me déteſte... je ne puis vivre, ſans Julie, & Julie ne peut me voir, ſans frémir... Je viens de remplir un devoir qui me fait horreur.... j'y ſerois encore fidele, s'il le falloit, & cependant je me le reproche, comme s'il étoit un crime... Il m'honore publiquement, & mon ame éperdue l'appelle une lâcheté... ô contradiction de l'opinion & du cœur! Mon Ami? Mon Ami? Mon

Ami?... (*Il erre comme un inſenſé.*)

JULIE.

Eh! à qui le redemandez-vous, barbare?

HERMÉS.

Au Ciel, à toute la terre, à vous-même, fille ſuperbe; à vous, qui pouviez d'un ſeul mot prévenir l'extrême indigence qui nous a perdus. Et n'alléguez point mon abſence; long-tems auparavant, je preſſentis le renverſement total de votre fortune: je ne vous le célai point: je vous plaignis; j'oſai faire plus; & toujours une fauſſe honte dicta vos réponſes; toujours vous m'opposâtes une délicateſſe fatale, que je craignis de révolter...

JULIE.

... Oui, j'ouvre enfin les yeux... J'avois tort de me croire innocente... graces à tes ſoins généreux, je ſuis coupable... mais tout mon crime ne t'eſt pas connu: je dois à ta franchiſe une peinture plus fidele de mes égaremens...

HERMÉS.

Quoi, Julie? Que pouvez-vous m'apprendre...

JULIE.

Des forfaits inouïs. L'amour régnoit dans mon ame lorſque la fortune s'éloigna de nous... vêtue plus ſimplement, ſans parure étrangere, j'eus peur d'être moins chere à mon Amant... Je m'abuſois... ſa tendreſſe étoit pure... je le crus du moins, & dès ce moment je ne m'occupai que de mon bonheur... ſes ſoins, ſes vertus me tenoient lieu de grandeurs, de richeſſes, & tandis que mes parens tomboient dans la pauvreté..... Ecoute, & frémis d'avoir aimé un monſtre tel que moi... tandis que la honte de ma famille ſe préparoit de loin... l'amour, l'amour me ſembloit ſuffire à toute la Nature..

HERMÉS.

Eſt-ce donc ainſi que les femmes ſe vengent?

Punir, & charmer tout enſemble!..., Ah! Julie, Julie...

JULIE.

Ce n'eſt pas tout, ingrat. Dévorée par la faim, conſumée de regrets, d'amertume, j'ai perdu la vie que je reçus de mes parens; & ce que tu entends ici, ce que tu vois, ce qui déchire ton cœur, & t'arrache un torrent de larmes.. cruel! c'eſt ton ouvrage: c'eſt celui de l'amour, qui ne veut pas que je périſſe....

(*Hermès tombe à ſes genoux, ſanglote, & ne peut dire que* Julie!..., Julie!... Ma chere Julie!..)

JULIE.

Ah! ce n'eſt plus elle, cher Hermès.... Tout aveu imprudent, tout éclat lui fut inconnu: la timidité étoit ſon partage, la pudeur ſon élément... Ici c'eſt une fille égarée, qui raſſemble, à ſon dernier moment, le feu, la tendreſſe, l'enthouſiaſme, tout ce qu'elle auroit voulu te prodiguer d'enchantement pendant un ſiecle de vie... c'eſt une Amante vaincue, qui implore ta pitié.... Ah! ſois généreux, Hermès, comme je ſuis tendre; ôte-moi mon amour: délivre mon cœur de ſes chaînes: fais-moi rougir, ſi tu peux, de l'excès de ma foibleſſe, & j'expire à tes yeux, comme une victime frappée tombe aux pieds de l'autel.

HERMÈS.

Moi, rompre un nœud ſi charmant! un nœud conſacré par la conſtance, & les plus dures épreuves! Non, non: la vertu l'a formé: la vertu le ſoutiendra. Nos parens y ont conſenti: ils y conſentiront encore: le malheur ne ſépare que des lâches. Et ſi le préjugé de ma Patrie, ſi celui de mon état s'oppoſe à notre alliance, Julie, je connois des Peuples chez qui le vice ſeul déshonore; nous irons leur demander un aſyle contre

un Pays (1) puſillanime, où la vertu n'habite que ſur les levres. Melanide daignera partager notre retraite, & ſon aimable fils trouvera dans votre Epoux toute la tendreſſe d'un Pere.

JULIE.

Ah! vous ignorez que mon frere a été la premiere victime de notre indigence!...

HERMÈS.

Qu'entends-je? O douleur! O aſſemblage de toutes les miſeres!...

JULIE.

Tournez, tournez les yeux.... ce nouveau ſpectacle r'ouvre toutes mes bleſſures....

(*Deux hommes portent une Biere dans la chambre voiſine.*)

HERMÈS.

Un cercueil périſſable va donc enfermer cet Enfant ſi cher, & ſi funeſte à ſon auteur! Ah! les circonſtances de ſa mort demandent qu'il repoſe dans un tombeau d'éternelle durée... Oui, avant de quitter Paris, je veux élever à ſes cendres un monument public, où les Peres iront lire, ſur le marbre, l'excuſe du vôtre, & le juſtifier, en donnant des larmes à ſon ſort. Hélas! on ne voit que pyramides faſtueuſes, que trophées, achetés du ſang des hommes; & l'humanité, la bienfaiſance n'ont pas un Autel dans tout l'Univers!...

JULIE.

Eh bien, que ce Tombeau réuniſſe le frere & la ſœur; qu'il ſoit à la fois un gage de l'amour & de l'amitié? Va, généreux mortel.... va loin d'une infortunée, que tes regards ſeuls font exiſter... O le bien-aimé de mon cœur, reçois mes

(1) Ce n'eſt pas l'Auteur qui parle; c'eſt un jeune homme emporté contre tout ce qui nuit à ſa paſſion.

derniers adieux dans ce baiſer plein de flamme... Après ce que tu viens de me prouver, t'arracher un moment de ma préſence.... c'eſt m'arracher la vie.... ſors, ſors donc : la compaſſion t'impoſe cet horrible effort....

HERMÉS.

O mêlange d'yvreſſe & de déſeſpoir ! Julie me rend heureux, & Julie veut me perdre ! Ah ! quand ce ſacrifice vous ſeroit facile, pouvez-vous conſentir à ne plus revoir cette Mere chancelante, qui vous tend les bras ?...

JULIE, HERMÉS, MELANIDE.

AH ! ma fille !... Et vous, malheureux Ami, devriez-vous être ici ?... (*Il s'éloigne, & paroît accablé de ce reproche.*)

JULIE.

Eh ! bien.... mon Pere....

MELANIDE.

Puiſſiez-vous, Julie, ne pas perdre auſſi votre Mere ? Hélas ! L'eſpoir ſeul me ſoutenoit dans mes chagrins, & il n'en eſt plus pour moi....

JULIE.

Et le Pere d'Hermès a pu nous tromper ?

MELANIDE.

Ah ! gardez-vous de lui faire cette injure. Ce qu'il nous promettoit, ſon bon cœur le lui faiſoit eſpérer : un homme ſenſible & bienfaiſant n'imagine pas qu'il en ſoit d'inhumain... Le Prince, me diſoit-il, eſt né compatiſſant : plutôt l'Ami des hommes, que leur Maître : il eſt le meilleur Pere de ſon Empire : il eſt le Pere de tous ſes ſujets... Je ſuis arrivée à la Cour ; l'étonnement de ceux qui l'habitent, à la vue d'une perſonne affligée,

& pauvrement vêtue, feroit croire qu'ils la regardent comme une créature d'une eſpece différente, & fort au deſſous de la leur.... Je l'ai vu enfin, ce Prince ſi vanté ; je me ſuis jettée à ſes pieds ; j'ai voulu implorer ſa clémence... Peut-on parler dans la douleur & la crainte ?... J'ai cru qu'en élevant juſqu'à lui un regard languiſſant.... Ah ! qu'il m'a paru terrible dans ſon air majeſtueux ! J'en ſuis tombée évanouie. Cependant on m'enleve ; on me rappelle à la vie, & je vois mon Protecteur, qui me dit froidement : retournez auprès de votre fille, & ſe perd dans la foule...

HERMÉS.

Quel langage, Melanide ! Je ne reconnois point mon Pere à ce ton courtiſan.

MELANIDE.

Il aura remarqué ſur le front du Souverain l'indifférence, ou la ſévérité ; le mépris, ou la raillerie dans les yeux des Grands ; en falloit-il davantage pour lui faire étouffer ſes ſentimens d'Humanité, pour le faire rougir de ſa compaſſion, & déſavouer une démarche ſi mal reçue ?

HERMÉS.

Non, non : mon Pere n'a pu trahir Melanide. Mais le voici déja.

LES PRÉCÉDENS.

LE VIEIL HERMÉS.

MOn Fils en deuil ! Et de qui donc ?

HERMÉS.

De mon Ami : mon cœur ne conſulte point l'uſage, dans ſa maniere d'exprimer ſes ſentimens. Ainſi bravai-je le déshonneur arbitraire attaché à l'alliance d'un homme réputé criminel, en épouſant ſa fille. Et ce n'eſt point pour ſacrifier à l'orgueil d'une vaine Philoſophie. Vertu toute puiſſante, qui lies étroitement mon ame à l'ame de Julie ; c'eſt toi ſeule qui m'éleves au-deſſus du préjugé le plus inique, le plus injurieux à l'Humanité... O mon Pere ! Julie indigente vous fut chere : Julie devenue plus malheureuſe a des droits plus ſacrés ſur votre tendreſſe, ſur votre bienfaiſance...

LE VIEIL HERMÉS.

O mon Fils ! Mon cher Fils ! Embraſſe un Pere qui t'admire.... j'approuve ton deſſein ; mais ſon exécution ne te coûtera point, graces au Ciel, l'eſtime de ta Patrie... Doriman, il eſt tems de paroître ; & vous, famille déſolée, revoyez votre Chef rentré dans ſa liberté, dans ſa Nobleſſe, déſormais protégé du Roi, qui lui fait grace, & dont j'ai vu couler les larmes, au récit de vos infortunes... O doux moment !...

LES PRÉCÉDENS.

DORIMAN.

[*Tous enſemble.*] JULIE, MELANIDE, DORIMAN, HERMÉS.

MOn Pere,.... Cher Epoux.... Ma Fille... Ma Femme... Mon Ami...

LE VIEIL HERMÉS.

Jamais je n'éprouvai une joie plus parfaite.... Ils pleurent tous trois, dans le raviſſement de leurs cœurs, & mon Fils pleure auſſi...

DORIMAN.

Ne nous arrêtons point à des embraſſemens délicieux, il eſt vrai, mais que nous pouvons différer. Notre Bienfaiteur doit recevoir nos premiers tranſports. (*Ils tombent tous aux genoux du Vieil Hermès.*)

MELANIDE.

Embraſſer vos genoux... les baigner de pleurs d'allégreſſe..... vous contempler comme un Dieu, qui nous donne un nouvel être... Que ces ſignes de reconnoiſſance, que ces expreſſions ſont foibles !...

LE VIEIL HERMÉS.

Vous me couvrez de confuſion : levez-vous, de grace. Je n'ai fait que ce qu'un autre auroit fait. Il eſt ſi naturel de ſecourir les infortunés ! On eſt ſi bien récompenſé de ſes ſoins, par le plaiſir d'avoir été utile à ſes ſemblables !

HERMÉS (*à Doriman.*)

O mon Ami ! Sans doute vous allez imiter mon Pere, qui conſent à mon union avec Julie ?

DORIMAN.

Attendez : on ſaura mes malheurs, & votre conduite envers nous. D'abord vous ſerez blâmé par la multitude ; vos amis, vos parens pourront s'y joindre, & par leurs conſeils ébranler l'attachement que vous nous avez juré. Alors vous vous applaudirez de votre liberté, & moi de vous l'avoir conſervée, malgré l'amour & ſes illuſions. Attendez, vous dis-je, cher Hermès : ſi le tems, & la cenſure ne changent point votre cœur, je vous donnerai ma Fille pour compagne : heureux, après tant de naufrages, de confier à l'amitié un dépôt ſi précieux !

LE VIEIL HERMÉS.

Ne vous affligez pas, mon Fils, dans ce jour le plus beau de ma vie : je ſaurai hâter le moment qui doit vous rendre heureux... Mais commencez, Doriman, par venir demeurer chez moi avec votre famille...

DORIMAN.

Pardonnez, Monſieur : elle n'eſt pas toute ici...

(*Il veut aller embraſſer ſon Fils, & Melanide l'arrête. Cependant la porte entr'ouverte lui laiſſe voir le Cercueil. Après un ſilence général.*...

Ah ! le Ciel ne me rend qu'une vie empoiſonnée pour toujours par la perte de mon Fils... Ah ! Melanide !.... Que ce moment de joie a été court !...

LE VIEIL HERMÉS.

Il faut vous arracher de cette fatale retraite... Mon Fils, entraînez votre Ami, entraînez votre Epouſe. Et vous, reſpectable Melanide, ne m'enviez pas la ſatisfaction de vous conſoler le reſte de mes jours.

JULIE.

O Dieu !... O merveilles ! La délivrance de mon

mon Pere, les bienfaits de celui d'Hermès, mon union avec mon Amant... Tout cela ne ſeroit-il qu'un beau ſonge ?...

MELANIDE.

O Humanité, que ne regnes-tu dans tous les cœurs, dans tous les climats ! L'injuſtice diſparoîtroit d'entre les Hommes, & avec elle, la Guerre & ſes fléaux.

FIN.

CRITIQUE
DE
L'OUVRAGE.

MOn Guide n'eut pas plutôt achevé d'écrire mon Drame & mon Apologie, qu'il courut en eſſayer l'effet chez un vieux Millionnaire. Ce pauvre homme, accablé de ſon travail pour le bien public, ne vouloit pas avoir du monde ce jour-là, & ſa table n'étoit que de quinze couverts. Après le dîner, on prit place, & le Lecteur ne perdit pas le tems à demander pardon ſur ce qu'il alloit mal lire; il lut. Le premier qui l'interrompit, fut un gros & court Bénéficier : il s'étoit un peu pouſſé de nourriture par mégarde : ſes yeux ſe promenoient lentement ſur les dorures du Sallon, tandis que ſes deux mains potelées repoſoient avec complaiſance ſur ſon ventre ſphérique, comme les Amours de l'Albane ſur le ſein de leur Mere. A chaque trait qui caractériſoit la derniere miſere, il diſoit, avec des étouffemens indiſcrets : On n'a pas faim comme cela ... Il n'y eut jamais de gens ſi délaiſſés ... Leur état n'eſt pas naturel ... On n'a pas faim, comme cela ... Heureuſement pour le Lecteur, il eut réellement beſoin d'aller prendre l'air dans le jardin. Un Faiſeur d'Opéra-comiques le ſuivit ; celui-ci ne concevant pas qu'il pût y avoir quelque trait à applaudir dans un Ouvrage ſérieux, s'étoit promis, au deſſert, de bâiller à chaque virgule, & avoit bâillé en effet. Cependant

deux jolies ſœurs, & leur frere, trio de candeur, entre quinze & dix-huit ans, pleuroient, eſſuyoient leurs beaux yeux, & pleuroient encore, auprès d'un ſquelette d'Académicien, qui dormoit ſeulement par habitude. La lecture alloit finir : un Homme vif & large ſe leve ſi bruſquement, qu'il emporte le ſiege ſur lequel il étoit, & ſe met à crier, en marchant à pas précipités : Toutes ces Pieces, où l'on ne nous donne que des gens vertueux, je les place au deſſous de la plus mauvaiſe parade. Il ne s'y trouve rien de ſaillant : pas un trait auquel on puiſſe ſe reconnoître, ſoi & la ſociété où l'on vit. *Le Méchant*, morbleu ! Cela s'appelle une Piece intéreſſante ... Il n'y a de bon, de vrai, que *le Méchant* ... Vive *le Méchant* !... Venez-vous au *Méchant* ? ... On joue aujourd'hui *le Méchant* ... Je cours au *Méchant*, pour ne point quitter mes Amis ... Deux Femmes, de celles qui font le ſort des livres & des Auteurs, n'avoient rien dit encore depuis le dîner. L'une, d'une ſanté très-délicate, étoit coquette par régime. Ce qui lui parut de touchant fut la ſituation de Julie, réduite à ſe montrer à ſon Amant, vêtue comme une Couturiere, ſans pompons & ſans dentelles. L'autre, qui avoit la réputation de jouir gaiement de la conſtitution la plus robuſte, répondit, en éclatant de rire : Votre Julie, Madame, n'étoit qu'une petite ſotte ... Une Fille, jeune, jolie, & à Paris, ſe laiſſer mourir de faim, elle & ſa famille ! Cela n'eſt pas croyable ... Je veux bien qu'elle ait été élevée par une Lucrece; encore ſe met-on au fait des uſages, & des uſages univerſellement reçus ... Perſonne ne me diſputera un très-bon cœur; mais je ne puis plaindre une idiote qui n'a eu que ce qu'elle méritoit ... Et ſa Mere ? Quelle bonne Femme ! Quel ton commun ! mon

Epoux, mon tendre Epoux ! La Province même n'a plus ces ridicules ... La pureté de votre goût s'étend sur tout, Mesdames, ajouta mielleusement un blond Chevalier, qui avoit fait une partie de ses classes. J'ai prodigieusement étudié, & je ne sache rien qui ressemble moins à la belle Nature que ce que nous venons d'entendre. Premiérement, l'endroit où se passe l'action n'est pas présentable à d'honnêtes gens. De trois hommes chargés des principaux rôles, l'un est un Héros déguenillé, les deux autres des Messieurs .... de la petite Robe ... La belle Nature ! Les Femmes sont sans rouge, sans paniers, sans manieres, sans jargon, tout bonnement une Mere & une Fille .... La belle Nature ! Est-ce là peindre pour plaire, peindre pour des François ? Est-ce imiter ces Auteurs délicats, comme leur Nation, qui présentent tous les jours l'adultere sous des traits si mignons, pour ne point effaroucher la pudeur enfantine de nos Hélenes ? Si les Comédiens s'avisoient de jouer une Piece si singuliere, je leur garantirois bien les vingt sols de quelques Bourgeois ; mais je leur donne ma parole d'honneur que les premieres loges seroient désertes pour plus de dix ans. Au reste, l'Auteur est un Etranger, & il n'appartenoit pas à un Etranger de connoître la belle Nature ... La belle Nature ? reprit avec emportement un Sage fort estimé : Je vous jure, moi, que ce n'est la Nature d'aucune façon. Qu'un Homme s'expose à des dangers, pour conserver sa femme ; jusques-là l'intérêt personnel n'est pas blessé : des besoins physiques ont pu l'y déterminer ; mais qu'un Pere se sacrifie pour nourrir ses Enfans ? Quelle absurdité ! Quelle ignorance ! Voilà pourtant l'heureux pivot sur qui tourne cette noire machine : voilà ce qu'on ose offrir à un siecle éclairé par la Philosophie ... Vous déraisonnez, tous tant que vous êtes, continua poliment l'Héritier de l'Amateur, qui avoit donné à dîner. L'Aveugle Tartare n'a pas pensé qu'on ne s'intéressoit qu'aux Gens dont on vouloit bien prendre la place, & qu'il n'est jamais venu dans l'esprit humain de prendre celle d'un Pauvre pour un moment. Eût-il été Roi, ou même Contrôleur-général pendant trente ans, il est pauvre : c'en est assez, pour que ses plaisirs & ses peines n'affectent personne : rien de plus simple & de plus naturel. Voilà, vous dis-je, le vice, l'unique vice de la Piece ... Toujours cette Piece vous occupera, Gens frivoles, s'écria un grave Politique. Eh ! qu'importe à la Monarchie, qu'importe à nos Armées qui sont au delà, ou en deçà du Rhin, que ce Drame soit bon ou mauvais ? Pas un de vous n'a été frappé du Discours préliminaire. On y a affecté un continuel persifflage, à dessein d'y noyer d'étranges choses contre l'Etat (1). Je n'en veux pas dire davantage : je ne suis pas de ces cerveaux brûlés qui voient le Diable où il n'est pas, & se font un monstre du mot le plus innocent ; mais je n'en voudrois pas être l'auteur : ce Tartare m'a l'air de l'espion d'un Roi ... Paix là, morbleu ! Paix donc ! crioit le Millionnaire, en tirant mon guide à lui : me prend-on pour un zéro ? Il me semble pourtant que si quelqu'un a bien dîné ici, ce n'est pas à

(1) S'il s'étoit trouvé là un Homme sensé, il auroit répondu : L'Auteur de ce Discours vient de voir réussir, parmi un certain Public, des Préfaces aussi absurdes que leur Approbateur : il vient de voir la singularité la moins nécessaire piquer la curiosité, & multiplier les Lecteurs étonnés ; il a voulu augmenter le nombre des siens par une Préface absurde & singuliere. Est-il blâmable ? Oui, sans doute, d'avoir sacrifié le goût à la bizarrerie ; mais il l'est beaucoup moins que les Hommes célebres, qui, sûrs de plaire par leur maniere d'exprimer la Nature, ont cependant eu recours à de petits moyens, indignes de leurs talens, & dangereux pour quiconque essaiera de les imiter dans ce travers.

ſes dépens... Monſieur le Lecteur, & cette bourſe? Cette bourſe que l'Amant de Julie a jettée, en prenant la fuite?... Depuis que cette bourſe a été par terre, mon inquiétude ſur ce qu'elle deviendroit m'a fait perdre la moitié de ce que vous avez lu... Y avoit-il de l'or, ou de l'argent dans cette bourſe? Il eſt bien ſingulier qu'on n'ait pas ramaſſé cette bourſe: je crois qu'une pareille négligence eſt un défaut que les connoiſſeurs pardonneront difficilement...

Dois-je être mécontent? Dois-je être flatté? Ni l'un, ni l'autre. Chacun a parlé ſa langue dans la critique qu'il vient de faire, comme j'ai parlé la mienne dans mon triſte Drame. J'aurai d'autres Juges, qui porteront d'autres jugemens, dont je ferai mon profit, ou que je mépriſerai: un Auteur doit ſavoir jouir du calme, & braver les tempêtes. Cependant, ſi les ames ſenſibles & honnêtes n'éprouvoient aucune émotion à la vue de mes peintures; ſi l'homme qui ne donne rien à la prévention, ni aux clameurs publiques, condamnoit mon deſſein & mes ſentimens, j'avouerois m'être trompé; mais j'en ſerois inconſolable.

RELATIONS.

CEs Relations viennent d'Afrique. Si elles reçoivent un accueil favorable, on en donnera la ſuite. Mais ont-elles quelques rapports avec le Drame qui les précede? Oui, & non. Elles ſont, comme lui, à l'honneur de l'Humanité, & le même eſprit qui l'a compoſé, les a fait recueillir. Ceux qui ne s'attachent qu'aux événemens, n'y trouveront aucune analogie.

A quelques milles du Temple du Serpent Fétiche, dans la Guinée, des Hollandois ont trouvé deux Negres au fond d'une caverne, l'un vieux, ayant eu la langue arrachée, & les jambes coupées par des ennemis; l'autre, en la fleur de ſon âge, & uniquement occupé de ce Vieillard, qu'on crut être ſon Pere. Il le nourriſſoit de riz & d'ananas; il étendoit ſous lui les peaux des bêtes qu'il avoit tuées; & chaque jour, pour le récréer, il le portoit ſur ſes épaules, le long du rivage, lorſque les grandes chaleurs étoient diſſipées par l'approche de la nuit. La compaſſion ſeule l'avoit porté à quitter ſes parens, pour s'attacher à ce malheureux. Six ans écoulés dans la ſolitude, & le ſpectacle de mille infirmités n'avoient point altéré ſon zele & ſon reſpect pour cette victime du tems, & de la cruauté! Une ſi belle découverte a touché juſqu'aux Naturels du Pays, qui ont nommé cet aſyle la caverne de la pitié. Quelques Négreſſes y vont même, au lever de l'aurore, préſenter leur Enfans au jeune Negre, qu'elles prennent pour un Dieu: tant les caracteres de l'Humanité reſſemblent à ceux que la Divinité fait adorer aux Hommes, ſous les emblêmes de la perfection.

Deux Coja-morſous, réputés Singes juſqu'ici, viennent d'être admis à la qualité d'Hommes, près d'Angola, pour l'amitié ſinguliere que l'on a reconnue entr'eux. Préférence, éloignement, punitions, toutes les épreuves poſſibles n'ont ſervi qu'à démontrer la ſublimité de leurs ames, & la juſteſſe de leur diſcernement. Peut-être mettra-t-on un jour au rang des Singes les Hommes incapables des ſentimens de ces Coja-morſous.

Le Grand Négus, ou l'Empereur des Abyſſins, ayant juré ſolemnellement d'exterminer le petit

Royaume de Gingiro, pour ſe venger d'une raillerie attribuée à ſon Souverain, marchoit, ces jours paſſés, à la tête d'une Armée formidable. Un Vieillard lui apprend que l'inſulte dont il ſe plaint eſt de l'invention d'un traître. Soudain le grand Négus ſe releve de ſon ſerment, en diſant qu'il étoit permis d'être parjure, pour être juſte. Ce Prince barbare a d'étranges opinions ſur les bornes qu'on doit preſcrire à la ſainteté du ſerment & des traités. Il y a quelques années qu'il fut appellé au ſecours d'un Prince voiſin, ſon Allié. Après avoir pourvu à la ſûreté de ſon Empire, & au bien-être de ſes Sujets, il conſacra ce qui lui reſtoit de troupes & d'argent à la défenſe de cet Allié, & courut joindre ſa valeur à la ſienne. Cependant l'ennemi remporta pluſieurs avantages: la Guerre dura long-tems, & le grand Négus, éloigné de ſes Etats, étoit le plus maltraité. Son Allié même lui laiſſoit courir les plus grands haſards, ſous le prétexte d'ouvrir de nouveaux champs à ſa gloire. Enfin, il compta ſur ſa généroſité, juſqu'à exiger qu'il fît venir tous les Soldats qui gardoient l'Abyſſinie, avec les proviſions deſtinées à nourrir les Peuples de cette vaſte Contrée. Mais voici la réponſe qu'il reçut de ce ſage Empereur, en préſence des troupes; car on ignore dans ces Pays la politique & les traités du cabinet: Un Homme avoit un Fils & un Ami, entre leſquels il partageoit ſes ſoins & ſes richeſſes. Cet Homme perdit la moitié de ſes biens: ſon cœur ſeul n'éprouva aucun changement: il diſtribua encore ce qui lui reſtoit à ſon Fils & à ſon Ami; mais celui-ci lui dit un jour: Vous m'aviez promis de m'entretenir dans la gloire & l'opulence, & vous me faites partager vos malheurs. Donnez-moi l'héritage de votre fils, ou je vous regarderai comme

un lâche. Que penſez-vous que fit cet Homme, continua le grand Négus? Il fit ce que je vais faire: il quitta ſon Ami injuſte, comme je vous quitte. Mon Peuple eſt mon Fils unique. Sa conſervation eſt le premier de mes devoirs; ſon bonheur le plus cher de mes ſouhaits. Un Pere n'a pu promettre la ſubſtance de ſes Enfans, & la gloire qu'il rechercheroit à leurs dépens ſeroit une infamie. A ces mots, il tourna ſa marche du côté de l'Abyſſinie, avec les débris de ſon Armée, & le Prince voiſin l'aſſura que dès qu'il ſe ſeroit défait de ſes ennemis, il auroit l'honneur de lui faire la guerre, pour lui prouver ſa gratitude.

Le Souverain de l'Iſle de Zocotera ayant fait arrêter un de ſes ſujets, ſoupçonné de vouloir enlever la plus belle de ſes femmes, promit une année de ſon revenu à quiconque pourroit convaincre l'accuſé. Celui-ci avoit confié ſon deſſein à un Ami pauvre & ſincere, qui vint l'aſſurer qu'il ne mourroit point. Mon Ami, lui dit-il à l'oreille, le Roi eſt ſi juſte, qu'il ne te ſacrifiera pas à ſes ſoupçons, quelqu'irrité qu'il ſoit, & je ſuis ſeul dépoſitaire du ſecret de ta vie. Mais parce que l'Homme eſt foible, je vais le remettre dans le ſein d'un Dieu, qui fait tout oublier. Regarde par la fenêtre de ta priſon. Il ſort, après l'avoir tendrement embraſſé, & va ſe précipiter dans les flots de la Mer.

A Benin, Capitale du Royaume de ce nom, Ville très-peuplée, très-grande, & dont les habitans ſont les plus policés de l'Afrique, après les Egyptiens, il s'étoit formé dernierement une Secte de Négres ſinguliers par leurs façons de ſe nourrir, de penſer, & de s'énoncer. La nouveauté, & certaines grimaces étudiées leur avoient acquis beaucoup de partiſans, ſur-tout parmi la multitude groſſiere, qui les alloit entendre en foule

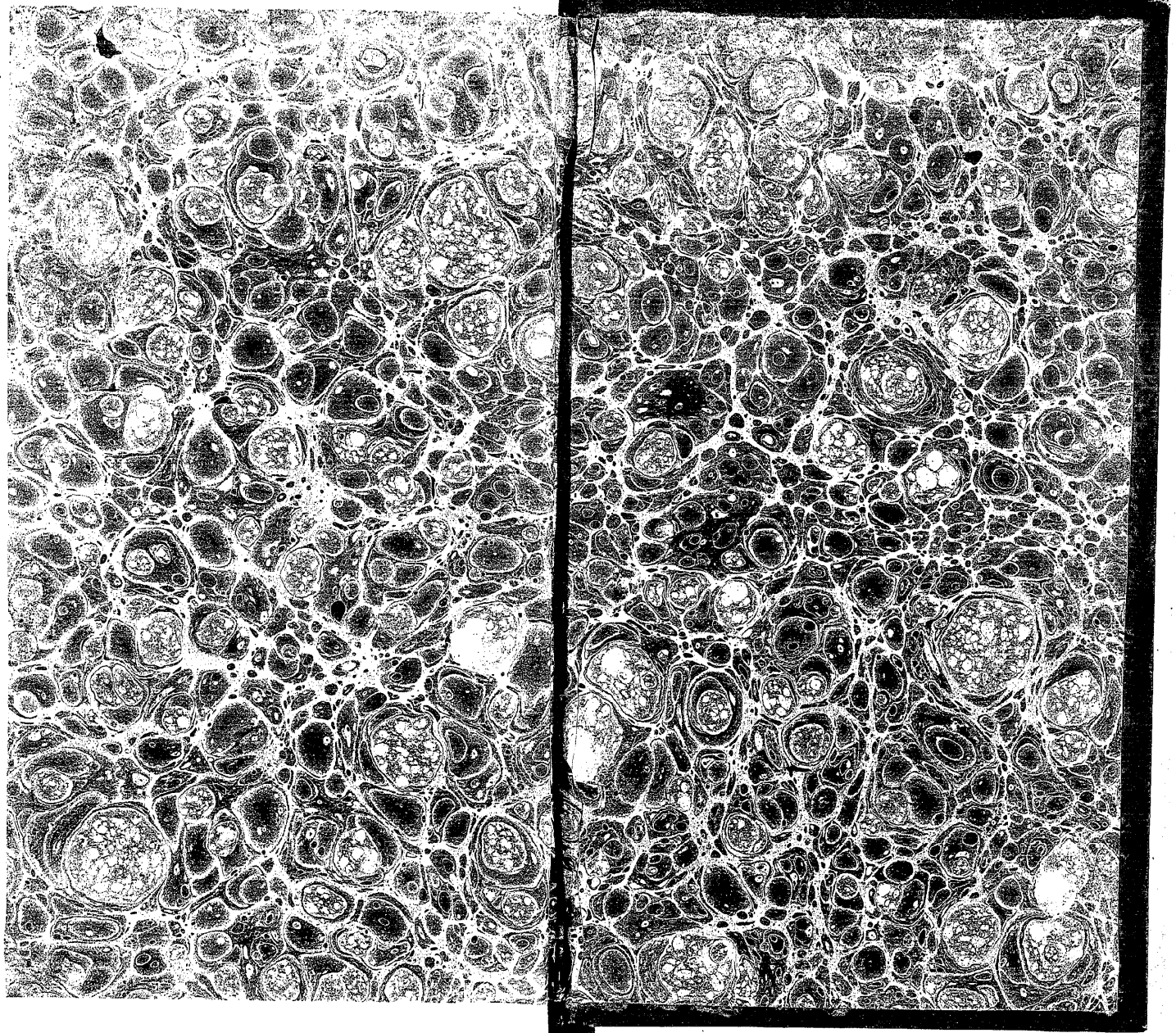
au milieu des rues. Quoiqu'on ignorât leurs prétentions, & que leur jargon factice ne fût presque entendu de personne, ils allarmerent le Roi, qui manda son Conseil pour les juger. Selon les uns, ils affectoient indirectement l'autorité suprême; d'autres leur prêtoient l'intention abominable de renverser les Idoles de la Nation; les moins passionnés se contentoient de les accuser de décrier publiquement l'affection mutuelle des parens & l'amitié. Chacun les condamnoit déja à une peine proportionnée aux idées qu'il s'étoit formées de leur extravagance, ou de leur crime. Le Roi écouta tout le monde, ne décida rien, & convoqua la même assemblée pour le huitieme jour. Cependant il ordonna que lorsque les Négres singuliers monteroient sur leurs tréteaux, on fit brûler devant eux, dans des vases d'or, les parfums les plus délicieux, en leur disant respectueusement: c'est de la part du Roi. Cet ordre fut exécuté sur le champ. Pendant trois jours les Negres singuliers s'enivrerent de la douce vapeur, n'imaginerent pas d'être assez modestes, pour refuser une distinction si étrange, & suspendirent l'attention des Grands & des Petits. Le quatrieme jour, mêmes honneurs, même avidité à les recevoir; mais le Peuple, revenu de son étonnement, n'eut plus les mêmes yeux. Il passa de l'enthousiasme à la jalousie, de l'admiration au murmure, & du ridicule au mépris, qui fit disparoître les Negres singuliers, avec tous leurs prestiges. Ce Prince connoît les hommes, & ce qui est plus précieux encore, l'art de les conserver, sans blesser sa Justice.

Pharan, Pere de trente fils, qu'il a élevés lui-même dans la sagesse, & de douze filles, dont il a rempli les habitations de paix & de joie; Pharan,

Protecteur de mille Malheureux, qui languissoient dans l'oppression; Mortel le plus humain des Mortels; Ami adoré de ses Amis, qu'il se choisit indistinctement dans tous les états où l'on peut être vertueux; Pharan, juste, libéral & magnanime, vient de mourir de vieillesse, au milieu de sa nombreuse postérité, regretté de tous ses Compatriotes, & digne de l'être de tous les hommes.

Cette nouvelle est ici mot pour mot, telle qu'on l'a reçue d'Afrique. Il est bien surprenant qu'à tant de qualités morales, on n'ait joint aucun titre magnifique; cependant Pharan étoit Roi de Nigritie. Que faut-il en conjecturer? Que dans ce climat, réputé barbare, Pere, Ami, Juste, Bienfaisant, sont des titres au dessus des dénominations fastueuses de Souverain, de Potentat? qu'un Roi n'y est que l'économe de la vie des Peuples, & l'Intendant de leur bonheur? Ah! pourquoi une opinion si séduisante n'est-elle qu'une conjecture? Pourquoi ne nous a-t-on pas assuré de la réalité d'une merveille, qui paroît tenir de la fiction?

A l'embouchûre du Zambere, fleuve du Monomotapa, une jeune fille vivoit retirée avec sa Mere depuis trois ans, sous des branchages de palmiers, & nul homme n'approchoit de cet asyle. Cependant elle vient de mettre au monde deux fils, qui se tenoient par la main dans son sein même, & poussent des cris affreux, quand on veut les séparer, comme s'ils éprouvoient mutuellement les plus vives douleurs. Ces Jumeaux extraordinaires sont les fruits d'un songe, qui présenta à leur Mere innocente deux beaux hommes également passionnés pour elle; mais trop unis par les liens de l'amitié, pour que l'un consentît à la ravir à l'autre. Ce débat généreux se passoit dans un bois sombre & odorant; il étoit vif comme l'a-

mour qui y donnoit lieu ; il charmoit le cœur de la belle Africaine, & l'allarmoit tout enſemble. Mais ſon imagination enflammée, & l'ardeur de ſon âge ſe jouerent-elles alors des loix de la Nature ? Fut-elle ſurpriſe la nuit par de perfides Incubes, ou l'air étoit-il fécondé par des vents d'Orient ? C'eſt ce qu'il ne convient pas de décider ici. Quoi qu'il en ſoit, parmi les hommes que l'Empereur de l'Or a fait paſſer ſous les yeux de cette fille-mere, elle a reconnu avec tranſport les deux Amis qu'elle a vus en ſonge, les a regardés tendrement, & s'eſt évanouie pour toujours à leurs pieds. Ces Mortels diſtingués veulent être les Peres de ces Enfans merveilleux, & les nourrir enſemble. L'Empereur prétend les adopter, pour les faire regner enſemble. Les habitans du Monomotapa en attendent une poſtérité d'Amis, qui les élevera en gloire & en puiſſance au-deſſus de tous les autres Peuples. S'il étoit poſſible qu'ils ſe diſperſaſſent pardelà les Mers, ils formeroient une nouvelle génération d'hommes qui banniroient de l'Univers les vices que produit la diſcorde, & l'on devroit au ſentiment le plus pur le bonheur de la terre.

Fin du cinquieme & dernier Volume.